





LES MOINES

ET LEUR INFLUENCE SOCIALE.



AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR :

Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du Catholicisme à Genève, 2 forts volumes in-8°, 12 fr. — Tolra et Hatton, Paris, rue Bonaparte, 68 ; et Fr. Martin-Bottier, à Bourg.

Vie de M. Gorini, auteur de la *Défense de l'Eglise*. — Mêmes libraires.

Vie de Mme d'Houet, fondatrice de la Congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus. — Mêmes libraires.

Au bon sens du peuple, le Pape. (Epuisé.)

Conférence de Divonne entre quatre prêtres catholiques et quatre ministres protestants. (Epuisé.)

Suite de la Conférence, chez Fr. Martin-Bottier, à Bourg.

Lettres d'un Solitaire du Jura, discussion sur les principes du protestantisme.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Vierges martyres.

De l'Avenir du protestantisme.

Des divisions du Protestantisme contemporain.

LES MOINES

ET

LEUR INFLUENCE SOCIALE

DANS LE PASSÉ ET L'AVENIR,

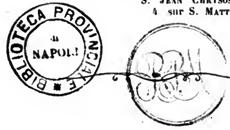
PAR

M. l'Abbé F. MARTIN,

Missionnaire apostolique, Chanoine honoraire de Belley, ancien Curé de Ferney, Curé-Archiprêtre de Ceyzériat, Membre correspondant de l'Académie de Chambéry.

Ces saints (les moines) sont en tous lieux les flambeaux qui éclairent le monde, la défense et la protection des cités.

S. JEAN CHRYSOST. HOMIL. LXXIII, 4 SUR S. MATTH.





BOURG,

IMPRIMERIE MILLIET-BOTTIER, PLACE D'ARMES, 1.

1865.

A Monseigneur Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève.

MONSEIGNEUR,

C'est à votre école que j'ai appris à lutter contre l'erreur et à défendre la vérité; c'est vous qui m'avez mis la plume à la main. J'ai été votre compagnon d'armes; vous êtes aujourd'hui mon père dans la foi. Les souvenirs du passé, la vénération du présent m'ont inspiré la pensée de saluer, par l'hommage de ce livre, votre entrée providentielle dans l'héritage de Saint-François-de-Sales.

Votre âme épiscopale, Monseigneur, est encore tout embaumée des tendresses paternelles et des bénédictions de Pie IX. Laissez-moi me courber sous votre main et vous prier de faire couler sur mon livre et sur moi une part, si petite soit-elle, des grâces inestimables que vous avez puisées à leur plus haute source ici-bas.

Daignez agréer les sentiments de vénération affectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

De votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

F. MARTIN.

Approbation de Monseigneur de Langalerie,

ÉVÊQUE DE BELLEY.

Belley, le 28 février 1865.

Mon cher Curé et Chanoine,

On lira avec un vif intérêt le travail que vous publiez sur les Moines. Vous avez déjà écrit des ouvrages justement estimés; mais les sujets que vous traitiez n'avaient pas la même étendue et ne touchaient pas à des points aussi nombreux et aussi importants. Les Ordres monastiques ont eu un double but : la sanctification personnelle des Religieux et le triomphe de la religion au milieu d'une société encore pleine de traditions païennes et d'éléments barbares.

La religion ne se développe jamais sans dissiper l'ignorance, sans favoriser le progrès des sciences, des lettres et des arts, sans réagir, par conséquent, de la manière la plus utile, sur le côté matériel de la société.

Les Ordres monastiques ont été, entre les mains de l'Eglise, un instrument puissant de foi et de civilisation ; ils ont eu une large part à l'immense travail qui s'est produit dans le moyen-âge et jusques dans les temps modernes.

Le clergé séculier est entré, lui aussi, dans le mouvement régénérateur, avec une admirable activité. Les Evêques l'ont favorisé et dirigé, montrant, à travers les âges, la vérité de cette parole de saint Paul : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (Act. xx. 28.)

Vous avez bien étudié l'ensemble de cette action dévouée, énergique et constante de l'Eglise; vous en avez déterminé

les causes, suivi la marche, indiqué les résultats avec une science profonde et solide.

Votre style est au niveau du sujet; vous avez tracé avec des couleurs vives et saillantes les tableaux où se meuvent les acteurs et les faits. Vous instruisez le lecteur; vous lui montrez, sous son véritable jour, cette charité ravissante qui multiplie les œuvres avec une prodigieuse activité, qui ne néglige rien de ce qui peut édifier, soutenir et soulager la société, que rien ne lasse, que rien n'effraye quand il s'agit de se dévouer pour les hommes, de faire connaître Dieu, de le faire aimer.

Je vous félicite d'avoir renfermé dans un cadre restreint des objets si nombreux et de les avoir mis dans une lumière si complète, que l'œil du lecteur les embrasse sans confusion et dans leurs magnifiques proportions.

Même après M. de Montalembert dans son grand et bel ouvrage sur les Moines d'Occident, vous avez trouvé le secret d'être neuf et intéressant.

Votre livre paraît dans des circonstances très-favorables. Les Ordres religieux sont aujourd'hui calomniés avec une extrême violence. Dans les Etats où ils ne sont pas persécutés, on cherche à exciter contre eux l'opinion publique; dans ceux où la persécution est déclarée, on s'empare des couvents, on vend leurs biens, on chasse les Religieux comme des malfaiteurs. Votre ouvrage éclairera les lecteurs consciencieux et montrera dans ces hommes qu'on représente comme les ennemis des lumières, de l'humanité et de la civilisation, les propagateurs de l'instruction, les bienfaiteurs de la société et les infatigables ouvriers de la civilisation véritable.

Je rends grâce à la divine Providence, mon cher Curé et Chanoine, de m'avoir donné, par le concours de mon clergé

et de tant d'hommes généreux, la possibilité de créer un établissement de Trappistes dans mon diocèse. Après avoir lu vos *Moines*, je la remercierai avec une effusion de cœur plus grande encore. La fondation de Notre-Dame-des-Dombes, dans un pays si longtemps et si cruellement éprouvé, sera l'une des joies principales de mon épiscopat.

Béni soyez-vous, cher Curé, d'avoir voulu apporter votre pierre (je devrais dire votre joyau) à notre cher et pauvre monastère (1)! Béni soyez-vous d'avoir mis votre talent d'écrivain et vos loisirs du ministère au service de la religion et de la charité!

Cette approbation si cordiale que je vous envoie ne m'empêchera pas, en terminant, de faire mes réserves sur quelques idées que l'on trouve dans votre livre, sur certaines appréciations relatives au passé, et surtout à l'avenir. Nous le savons, la divine Providence ne cessera jamais de conduire et de protéger son Eglise; n'oublions pas d'ailleurs que les Souverains Pontifes de notre époque et en particulier Pie IX, dans sa dernière et mémorable Encyclique, insistent sur les dangers et les malheurs qui résulteraient pour la société de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Peut-être, sur ce point délicat et important, n'avez-vous pas été assez explicite.

Recevez, mon cher Curé et Chanoine, la nouvelle assurance de mes sentiments dévoués et affectueux en Notre-Seigneur.

† PIERRE-HENRI,

Evêque de Belley.

(1) L'ouvrage sur les Moines se vend au profit du Monastère de la Trappe de Notre-Dame-des-Dombes.

Lettre de Monseigneur Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève.

Genève, le 10 février 1865, fête de sainte Scholastique.

MONSIEUR LE CURÉ ET VÉNÉRÉ AMI,

Vous me faites la faveur de me dédier votre beau livre sur l'*Influence des Moines dans le passé et dans l'avenir.* En plaçant mon nom à la tête de votre ouvrage, vous avez voulu me rappeler le temps où, vous à Ferney et moi à Genève, nous avons travaillé et lutté pour la défense de la vérité. Vous étiez près de nous dans la petite cité de Voltaire; vous nous apportiez le concours de votre plume et de votre parole pour aider à la résurrection catholique dans la métropole de Calvin; je vous regrette plus que jamais; mais la Providence vous a appelé, après quelques années de repos nécessaires à votre santé, dans un presbytère près de Bourg, afin de vous confier l'héritage de l'illustre et savant écrivain dont vous avez publié naguère une délicieuse biographie.

Comme l'abbé Gorini, vous avez su trouver, dans les rares loisirs du ministère pastoral, le secret des fortes études et l'art de les consacrer à la défense de l'Eglise. Votre travail sur l'influence des Moines est un livre qui aura le succès de ceux de votre devancier; c'est la même érudition, la même sûreté dans les recherches, le même trésor de connaissances; vous y ajoutez plus d'éclat littéraire.

Cette grande question des Ordres monastiques est bien

incomprise encore. Le côté surnaturel de leur existence est souvent méconnu, les esprits les plus impartiaux et les plus éclairés ne voient, dans l'histoire de ces institutions, que les services qu'elles ont rendus aux sciences, aux lettres, aux arts, aux libertés civiles des peuples; le site pittoresque et les poétiques arceaux du cloître obtiennent quelque éloge; presque tous les hommes de notre temps les regardent comme des ruines dont les souvenirs émeuvent encore, mais les croient complètement étrangères à nos besoins et à nos tendances modernes. Votre livre, dans des pages vives, rapides et attrayantes, nous révèle le but surnaturel, la vie intime, l'apostolat, les influences étonnantes sur le monde de ces milices vouées à la paix de la solitude, vivant de renoncement en accomplissant jour et nuit le ministère sublime de la prière publique et de l'immolation perpétuelle. Vous leur rendez leur vrai caractère et, de plus, vous nous montrez les Ordres monastiques associés à tous les grands événements de l'Eglise, selon l'expression de saint Hilarion, soutenant l'univers comme une colonne. Votre livre aura sa place légitime à côté des incomparables travaux de M. de Montalembert, du monument littéraire qu'il élève aux moines et dont tous désirent le prompt achèvement.

Votre première partie groupe d'une manière admirable les services rendus dans le passé à l'Eglise et à la société par les moines. C'est par là, par le début de votre course et pour trois siècles seulement que vous touchez à M. de Montalembert; mais votre marche et votre but diffèrent. Votre livre est une synthèse; le sien est un récit. J'admire que vous ayiez eu une vue si claire et si complète d'ensemble sur un si vaste sujet et que vous ayiez pu faire entrer tant de matières en si peu de pages. Votre chapitre sur les missions monastiques dans le Nord est saisissant d'intérêt; je vous

sais gré aussi d'avoir réduit à ses vraies limites historiques la vérité sur la décadence de l'institution durant les trois siècles qui ont précédé la spoliation et la ruine.

La seconde partie de votre travail est complètement neuve. Vous avez sondé les plaies de notre temps et vous nous indiquez les sources du salut. Vous croyez les nations guérissables et vous avez raison d'espérer leur salut par les vigoureuses créations de l'Ordre monastique. Le développement des nombreuses abbayes de Trappistes, la résurrection des Bénédictins sous le souffle de dom Guéranger, la fécondité précoce de Solesme, qui déjà a donné à la pourpre romaine un de ses fils qui l'honore, n'y a-t-il pas là des signes précurseurs indiquant que Dieu appelle encore des moines au service de la chrétienté et des peuples? La prière, l'expiation, la mortification de la chair, la fermeté de la foi, caractères essentiels de la vie intime des moines, sont, d'après vous, les moyens les plus efficaces pour détourner les fléaux qui menacent la société, pour apaiser la justice divine, pour combattre le sensualisme et le scepticisme qui nous dévorent et dont vous avez tracé un tableau qui a besoin d'être médité par les hommes sérieux. Rien de plus vrai et rien de plus nécessaire à rappeler de nos jours. Vos vues ne sont pas moins élevées lorsque vous parlez des services extérieurs que les moines peuvent rendre encore au monde. La formation de caractères virils, l'indépendance des âmes, les saintes énergies de la foi, les luttes courageuses, en haut contre le Césarisme païen qui, par la révolution et sous le nom de liberté, envahit l'Europe et le monde, en bas contre le communisme qui pervertit les masses populaires, la place qui doit être rendue à la théologie, cette reine des sciences, le surnaturel, vivant et s'affirmant en face des doctrines et des mœurs de la civilisation moderne qui marche à la déca-

dence par toutes les voies du naturalisme, l'Eglise ressaisissant son influence dans la vie publique des nations, l'apaisement de l'antagonisme entre le riche et le pauvre, la guérison de l'intelligence humaine plus atteinte encore que la foi, voilà ce qui est la destinée échue aux moines dans les temps actuels et les temps à venir.

Tout siècle, le XIXe plus que tout autre, doit aller à l'école monastique et y réapprendre ce qui fait la force, la grandeur et la beauté d'une époque.

J'ose, non pas vous annoncer, mais vous prédire le succès le meilleur, le plus digne de votre foi et de vos talents. Vous rallierez à cette noble cause des esprits élevés et des cœurs généreux; peut-être même des vocations héroïques surgiront-elles à la lecture de vos pages; votre livre aura accompli une belle mission; il aidera à nous donner des hommes et à relever nos ruines : *Multiplicabo homines..... et ruinosa instaurabuntur.* (Ezech. xxxvi. 10.)

Plus qu'un mot, mon vénéré ami : Quand, le 25 septembre, j'étais aux genoux de Pie IX, recevant de ses mains augustes la plénitude du sacerdoce et la mission directe de bénir la Rome protestante, mon cœur songeait à vous et vous envoyait les prémices de mes bénédictions d'évêque. Je les étends aujourd'hui sur votre ouvrage.

Agréez, monsieur le Curé, avec mes remercîments, l'hommage de ma respectueuse affection en Notre-Seigneur.

† GASPARD,

Evêque d'Hébron, auxiliaire de Genève.

PRÉFACE.

Ce livre n'a pas été conçu tout d'une pièce dans le silence du cabinet. Une circonstance fortuite en a fait naitre la première pensée ou plutôt éclore le germe qui s'est ensuite insensiblement développé, sans préméditation de ma part et presque contre mon gré.

J'étais occupé de sérieux travaux sur le protestantisme, auxquels m'avaient préparé plusieurs années d'étude et de séjour aux portes de Genève.

Ma santé, dont l'altération m'avait arraché aux fonctions du ministère paroissial, se refaisait dans une

paisible retraite au sein de ma famille; je jouissais d'amples loisirs, consacrés à la poursuite d'une œuvre que les divisions de plus en plus accentuées du protestantisme contemporain me semblaient rendre opportunes.

Dieu voulut que j'assistasse alors à l'installation des Trappistes dans le nouveau monastère de Notre-Dame-des-Dombes. Je fus ému et rendis compte, dans un journal, de la cérémonie et de mes impressions.

Mon Evêque me pria, en même temps, de rédiger une Notice sur cette fondation. Pour moi, sa prière était un ordre; je recueillis les documents essentiels et me mis à l'ouvrage.

Il ne s'agissait que d'une brochure.

Par je ne sais quel entraînement spontané, je crayonnai, en prenant la plume, quelques pages sur le rôle social des moines dans le passé, quelques idées générales qui me paraissaient propres à ouvrir, avec intérêt, mon modeste récit. J'avais l'âme encore toute pleine de la lecture des deux premiers volumes des *Moines d'Occident*. A part cette récente initiation, malheureusement inachevée, (car deux volumes seulement de l'œuvre de M. de Montalembert avaient paru), je n'avais, sur la mission civilisatrice des moines, que ces

notions vagues et sans lien que donnent les *histoires ecclésiastiques* qui sont généralement entre les mains du clergé. Or, je n'aime pas à parler et surtout à écrire sans connaissance de cause; je tins à m'éclairer. Je recourus aux sources, sans autre dessein que de me faire à moi-même une opinion exacte. Quel ne fut pas mon étonnement? Je me trouvai dans un monde nouveau, en compagnie d'une génération d'hommes infiniment supérieurs à ces héros de parade que le monde admire. Ceux-là étaient dignes de Dieu, maîtres d'eux-mêmes et vrais bienfaiteurs du genre humain. Je fus charmé et entraîné. Ma plume suivit le cours de mes lectures. La première partie de cet ouvrage s'est ainsi faite. La seconde est venue naturellement aprés.

La Notice sur la fondation du monastère de Notre-Dame-des-Dombes passa ainsi au second plan; je l'äi rejetée, comme un épisode, à la fin du volume.

Je ne fais point cette confidence au public pour l'entretenir de ma personne, moins encore par amour-propre d'auteur; rien ne serait plus déplacé. Elle m'a paru nécessaire pour faire mieux juger de la disposition, de la portée et du sens de mon travail et aussi, je l'avouerai ingénûment, afin de lui ménager un peu d'indulgence pour ses nombreux défauts, fruits de mon insuffisance et d'une composition trop rapide.

Je pourrais m'en tenir là de ma préface. Un livre ne doit pas avoir besoin de plaidoyer; s'il ne se défend pas tout seul, il mérite d'être condamné; c'est l'affaire des lecteurs. Qu'il me soit permis, cependant, d'aller au-devant d'une question que ne manquera pas de provoquer l'annonce et le titre même de mon ouvrage.

Pourquoi le publier simultanément au grand et solennel travail de M. de Montalembert? N'est-ce pas témérité de ma part et, de plus, un double emploi?

Il me semble que l'aveu confidentiel que je viens de faire m'absout du soupçon de témérité. Je n'ai songé ni à lutter contre M. de Montalembert, ni à le compléter, moins encore à le redresser. Loin de là, je ne suis que le disciple de sa science; nul n'admire plus que moi son magnifique talent, et je n'aspire, pour mon livre, à d'autre gloire qu'à celle d'arriver le premier pour rendre hommage aux idées qu'il a mises en circulation sur les moines.

Quant au double emploi, je ne crois pas qu'il existe. Je ne touche à M. de Montalembert que par ma première partie; et là même, l'identité de sujet est plus apparente que réelle. M. de Montalembert expose des faits; je me livre à des réflexions; il raconte au long des actions; je rappelle, à grands traits des services; il

fait de l'histoire; j'en dégage la philosophie. *Les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* ne font double emploi avec aucune *Histoire romaine* (1). J'ajoute que le travail de M. de Montalembert ne s'étend encore guère au-delà du commencement du VII[e] siècle et que, achevé, il ne dépassera pas la fin du XII[e]. Le mien va jusqu'à la révolution française et même plus loin.

Ma deuxième partie est entièrement neuve et n'a pas encore, que je sache, été traitée avec cette étendue.

Elle rencontrera des objections et trouvera des incrédules. Je ne m'en étonnerai pas. J'ai dit, sans prévention, je crois, mais aussi sans faiblesse, les maux qui dévorent notre société et j'ai indiqué, comme l'un des meilleurs remèdes, l'intervention des moines renaissants, sous nos yeux, si miraculeusement de leurs cendres. A la lumière des événements contemporains et de ceux qui si visiblement se préparent, j'ai conjecturé, malgré bien des symptômes contraires, que cette intervention ne pourrait que grandir. On pèsera mes raisons. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que leur étude ne sera pas sans utilité, même pour les esprits qui ne partageraient pas ma manière de voir.

(1) MONTESQUIEU.

Je ne ferai point ici l'exposition de mon livre; une plume plus accréditée que la mienne en a esquissé ici même, avec une bienveillance qui m'honore, les principaux traits. J'y renvoie mes lecteurs (1).

Encore quelques mots.

J'ai constamment distingué entre les religieux et les moines. Cette distinction est réelle et trop peu connue de nos jours. Les moines proprement dits embrassent les Ordres de Saint-Basile et celui de Saint-Benoît avec toutes ses branches, Cluny, les Camaldules, les Chartreux, les Cisterciens, les Célestins, Fontevrault, Grandmont, etc., tous antérieurs, par leur fondation, au XIII[e] siècle. Les religieux se divisent en trois classes : 1° les chanoines réguliers qui suivaient la règle de Saint-Augustin et qui n'ont jamais jeté un grand éclat, mais auxquels se rattachèrent deux Ordres illustres, celui de Prémontré et celui de la Merci pour le rachat des captifs; les Frères mendiants qui comprennent les Dominicains et les Franciscains avec toutes leurs subdivisions, et en général tous les Ordres créés du XIII[e] au XVI[e] siècle; 3° les Clercs réguliers, forme affectée exclusivement aux Ordres créés au XVI[e] siècle et

(1) Lettre de Mgr Mermillod, plus haut.

depuis, tels que les Jésuites, les Théatins, les Barnabites, etc. (Voyez MONTALEMBERT, *les Moines d'Occident*, Introduction, p. XVI.)

Je soumets ce livre au jugement de la sainte Eglise romaine dont je veux être, toute ma vie, le très-docile enfant.

Ceyzériat, le 22 février, fête de la Chaire de Saint-Pierre, à Antioche.

F. MARTIN,

NOTA. — Quelques erreurs de détails se sont glissées dans la rédaction. Je les ai notées dans deux pages, à la fin du volume. Je prie mes lecteurs d'y jeter un coup-d'œil. D'autres erreurs me seront sans doute signalées. Toute observation sérieuse aura droit à ma reconnaissance.



PREMIÈRE PARTIE.

LES MOINES

ET LEUR INFLUENCE SOCIALE

DANS LE PASSÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LES MOINES D'ORIENT ET LES MOINES D'OCCIDENT.

La fondation d'un monastère était, au moyen-âge, un événement considérable qui intéressait nos pères à l'égal de la construction d'une cathédrale, de l'établissement d'une commune, d'une brillante chevauchée d'hommes d'armes ou d'une victoire remportée sur les Sarrazins. C'est que le moine était, en ce temps-là, l'homme populaire par excellence et le *Moustier* la plus utile et la plus féconde institution. Heureuse la contrée qui avait le privilége d'attirer une pacifique colonie des enfants de saint Benoît! Heureux le sol où ils prenaient

racine ! Heureuse la population du voisinage ! Tous, au loin, leur portaient envie.

Cette faveur, dont le moine était l'objet, avait assurément sa première source dans la foi de ces âges reculés; car, malgré ses défaillances pratiques, elle était vive alors. Les hommes n'avaient pas encore détourné leurs regards du ciel pour ne s'attacher qu'à la terre, et, s'ils ne suivaient pas toujours, du moins ne cessaient-ils pas d'entendre cette parole du Sauveur, dans laquelle cousiste tout l'équilibre des destinées humaines : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa « justice, et le reste vous sera donné par surcroît (1). » La prédominance des intérêts spirituels sur les intérêts matériels n'était donc pas pour eux une chimère ; le salut de l'âme les préoccupait, et la sainteté et la perfection chrétiennes, quand ils en rencontraient le spectacle, excitaient leur plus vive admiration. Ils croyaient à l'ordre surnaturel et divin ; plus que cela, ils l'aimaient; et c'est là précisément ce qui les attachait au moine, l'homme des austères pénitences, de la pauvreté volontaire, du détachement complet, des grands exemples, des héroïques vertus, des solennelles et ferventes prières, ange de Dieu dans un corps mortel, et vivant dans ce monde comme n'y vivant pas. Sa seule présence leur était chère; elle devenait pour eux tout à la fois un salutaire enseignement et une protection religieuse; à son école ils apprenaient à se diriger en vrais chrétiens vers le terme de la vie ; à l'abri de ses

(1) Matth. VI. 33.

expiations, ils désarmaient le courroux du Ciel. Il n'en fallait pas davantage pour que l'arrivée du moine en un pays fût considérée comme une bénédiction d'en haut. Mais le moine avait d'autres titres, moins élevés sans doute, mais plus saisissables peut-être, au bienveillant accueil et à la reconnaissance des peuples.

A toutes les époques de sa longue durée, l'institution monastique avait été une source intarissable de bienfaits matériels, diversifiés à l'infini, selon les temps et les lieux. A la suite des grandes invasions du Ve et du VIe siècle, on avait vu les moines adoucir le caractère farouche des Barbares, protéger et sauver les vaincus, leur offrir un abri et du pain, défricher le sol, fonder des villages et des villes, puis, ces œuvres accomplies, pénétrer, apôtres audacieux de l'Evangile, jusque dans les régions les plus sauvages du Nord et y porter la civilisation avec la foi; plus tard, ils avaient combattu avec un courage intrépide et réparé, autant qu'il avait été en leur pouvoir, les maux de la tyrannie féodale et couvert de leur protection les faibles, les orphelins, tous les pauvres, tous les gens désarmés, toutes les victimes de la violence. Dans leurs demeures, asiles de la prière, du travail et de la paix, ils avaient recueilli les lettres, les sciences et les arts, battus de la tempête et menacés du naufrage; ils les avaient cultivés avec amour, enseignés avec succès. Dans l'ordre religieux et moral ils n'avaient pas été moins utiles. Le christianisme n'eut jamais de prédicateurs plus dévoués, ni plus intelligents; ils l'ont fait respecter du haut et puissant seigneur; ils l'ont rendu accessible au vilain

et au serf; ils l'ont porté à tous. Plusieurs fois ils ont retenu l'Eglise sur le penchant de sa ruine. Leurs sublimes exemples de pénitence et d'abnégation ont été une école incomparable de vertu et, pour tout dire, en quelques mots, en s'occupant par-dessus tout de la société impérissable du ciel, ils ont fourni à la société périssable de la terre les éléments de vie matérielle et morale sans lesquels il lui est impossible de subsister.

Voilà ce que comprenaient nos pères et voilà pourquoi l'arrivée et l'établissement dans leur pays d'une famille monastique les comblait d'une si grande joie.

Cette entrée en matière et l'idée même de ce livre me sont inspirées par une grande solennité religieuse à laquelle je viens d'assister, l'installation d'un monastère cistercien dans le pays le plus marécageux, le plus insalubre et peut-être le moins peuplé de la France, le monastère de la Trappe de Notre-Dame des Dombes.

Or ce fait, la fondation d'un monastère, devenue rare de nos jours, ne devrait pas moins nous réjouir, quand il se présente, qu'il n'a réjoui nos pères. Le monastère, en effet, n'est pas, comme on n'est que trop porté à le croire, un hors d'œuvre dans la société moderne; sa mission providentielle n'est pas tout entière accomplie; il a sauvé la civilisation des dangers du passé; il peut aider puissamment à la préserver des menaces de l'avenir : deux vérités que je me propose d'exposer à mes lecteurs dans cet écrit. Le sujet est vaste, important; sous peine de tomber dans de vagues et inutiles généralités, thèmes à phrases sonores fort à la mode de nos jours, il demande d'assez longs déve-

loppements. J'y emploierai ce volume. Je ne perdrai pourtant pas de vue que ce travail n'est pas une étude approfondie. Je chercherai à le rendre solide; on n'exigera pas qu'il soit complet.

Ce qui caractérise, dans le passé, l'influence sociale du monastère, c'est une double action, religieuse et matérielle. Pour la bien apprécier, il faut l'étudier dans ses deux phases principales, orientale et occidentale : étude intéressante qui nous fournira des lumières pour arriver à comprendre quelle influence le monastère, en se relevant de ses ruines, pourrait exercer encore sur la société contemporaine et ses futures destinées. Sur la période orientale je serai bref et ne ferai qu'indiquer un point de vue.

I.

La vie monastique a commencé en Orient, non loin des bords du Nil, dans les brûlantes solitudes de la Thébaïde. De là, elle s'est rapidement propagée en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, dans l'Asie Mineure, les nombreuses îles de l'archipel grec, et jusqu'en dehors des limites de l'empire romain, dans la Perse, l'Inde et l'Ethiopie (1). Dans le principe, elle n'a guère fleuri en Occident.

(1) De Indiâ, Perside, Ethiopiâ, monachorum quotidiè turmas suscipimus. *S. Hieron. Ep. 7, ad Lætam, c. 2.*

Ceux qui l'avaient embrassée se divisaient en deux grandes familles, les anachorètes et les cénobites, les premiers vivant solitaires, les seconds en communauté. Le trait distinctif par lequel ils se ressemblaient et qui marque de son empreinte toute cette période orientale, c'est la séparation du moine, aussi complète que possible, de la société humaine, de ses besoins, de ses jouissances, de son activité, de sa vie; c'est la prédominance presque absolue accordée à l'intérêt spirituel sur l'intérêt matériel. Le moine oriental, ermite, stylite, cénobite, s'isole du monde, il va au désert; il prie; à la prière, il joint le travail sans doute; mais en règle générale, il ne travaille que pour lui seul, pour éviter l'oisiveté; il ne travaille guère pour la société (1), qu'il n'aperçoit que de loin, si toutefois il n'en détourne pas inflexiblement son regard. Il pratique des jeûnes effrayants, des pénitences qui font frémir; les mortifications les plus austères du Moyen-Age ne sont que jeu d'enfant en comparaison des siennes; il caresse la souffrance, on dirait qu'il la déguste avec une sorte de volupté; c'est ainsi qu'il s'enfermera dans une case étroite et basse, où il ne peut ni se tenir debout ni se coucher, et qu'il demeurera immobile pendant des années entières sur le fût d'une colonne. Il ne boit pas, il ne mange pas, il ne dort pas, ou s'il cède à ces impérieux besoins de la nature, ce n'est que juste autant

(1) Il y aurait bien des exceptions à signaler; mais elles n'infirment pas la tendance que je présente ici comme caractéristique.

qu'il faut pour ne pas mourir. On dirait qu'il n'a point de corps ou qu'il n'en a un que pour le torturer. Pour lui, l'âme seule est quelque chose; le reste compte à peine. Il y a des exceptions, je le sais, il y a des adoucissements à ce genre de vie; mais telle est la tendance générale : spectacle étrange qui ferait croire, si l'on ne prenait la peine de réfléchir, à des hommes pris d'un vertige insensé. Toutefois ne précipitons pas nos jugements. Les hommes les plus éminents de cette époque se sont formés à cette rude école, des hommes d'une taille colossale, la gloire de l'humanité, aussi grands par le cœur et le génie que par la force du caractère et par la sainteté de la vie, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme, Ephrem le Syrien et tant d'autres, qui ont porté les derniers coups au paganisme, terrassé les hérésies, changé la face du monde et marqué d'une empreinte divine et ineffaçable les croyances des peuples (1). Jérôme s'est dérobé aux embrassements de Rome pour venir se mêler à ces énergiques phalanges des cénobites d'Orient, entraînant après lui dans les rudes solitudes

(1) « On ne l'a pas assez remarqué : les Pères de l'Eglise, les grands docteurs de cette époque primitive, sont tous, ou presque tous, sortis des rangs monastiques. Leurs écrits sont demeurés l'arsenal de la théologie. Ils ont présidé au développement du dogme, à toute l'histoire primitive de la foi. Cela seul suffirait pour assurer à l'Ordre monastique une place à jamais glorieuse dans les annales de l'Eglise et du monde. » MONTALEMBERT. *les Moines d'Occident*, t. Ier, p. 269.

de Chalcis et de Bethléem toute une émigration de jeunes patriciens et de nobles romaines. Augustin a dû au souvenir de la Thébaïde ses premières idées de conversion, et, devenu évêque d'Hippone, l'oracle des Eglises d'Afrique et d'Occident, il a tourné vers eux un regard d'envie et, d'accord avec ses clercs, il s'est efforcé de reproduire, dans sa demeure, les traits de leur manière de vivre compatibles avec le ministère sacerdotal. On peut dire que, malgré quelques protestations peu écoutées, le monde entier les a entourés de son estime, de son admiration et de son amour, depuis l'empereur sur son trône jusqu'à l'esclave méprisé, qui, à travers leurs austérités, entrevoyait l'affranchissement et la liberté de son âme. Il y a là un phénomène capable déjà par lui seul, ce me semble, de tenir en respect nos idées modernes et nos superbes dédains. Ce n'est pas tout :

Pour juger sainement d'une institution, il faut l'envisager dans le milieu au sein duquel elle s'est déployée et considérer autant que possible son but providentiel. Or ici le but est facile à saisir et il se lie aux destinées du christianisme.

La société à laquelle les moines orientaux s'étaient soustraits était une société énervée par le bien-être et par un abus séculaire de toutes les jouissances matérielles. La terre même qu'ils foulaient aux pieds était la terre des plaisirs. Tout y portait : la douceur du climat, les parfums de l'air, la transparence du ciel, une civilisation qui avait épuisé tous les raffinements de la volupté, une mythologie sensuelle, qui plaçait les sa-

tisfaction de la chair sous la consécration même de la divinité, des arts efféminés, une littérature amollie, tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on entendait. Dans les moindres détails de la vie publique et privée, tout respirait le sensualisme. D'innombrables multitudes d'hommes n'avaient d'autre destination que de servir de pourvoyeurs à ces appétits sans frein; mais il n'y avait pas à en tenir compte; c'étaient des esclaves. Du reste, pour cette société gréco-orientale, le soin et la culture de l'âme étaient choses tellement étrangères, qu'elle n'y comprenait rien. Ceux qui avaient la faiblesse d'esprit de s'en occuper passaient pour atteints d'une espèce de folie, maladie nouvelle et jusque là inconnue de la race humaine. Les interrogatoires des martyrs fournissent à ce sujet les plus étranges révélations.

La conversion de Constantin et le triomphe public du christianisme n'avaient pas modifié cet état de choses aussi complètement que nous avons pris l'habitude de nous le figurer, à quinze siècles de distance. Ce qui avait germé, à travers les persécutions, dans le sang des martyrs, et le laborieux enfantement d'une conviction personnelle, était une semence de vrais chrétiens; mais le reste, la plupart des chrétiens nouveaux qui s'étaient détachés du culte des idoles à la suite et à l'imitation des empereurs, n'avaient de chrétien que le nom; l'esprit et le cœur demeuraient païens. L'arianisme, ce rationalisme de l'époque, leur servait de refuge contre le surnaturalisme de l'Evangile. Alors comme de nos jours, un facile déisme recouvert de

quelques apparences chrétiennes était, pour les âmes superbes et les cœurs dépravés, une bonne trouvaille contre les épouvantes que leur inspirent toujours et partout la pensée du Dieu vivant et ses sévères exigences. Aussi accommodant que le polythéisme aux inclinations naturelles de l'homme, il était plus acceptable à sa raison : double avantage que connaissent et dont profitent fort habilement, de nos jours, le protestantisme avancé et cette espèce d'incrédulité qui ose se dire religieuse parce qu'elle a pris la précaution de s'appliquer sur la figure je ne sais quel masque de christianisme.

Telle est la société qu'il s'agissait non pas seulement d'amener à la profession extérieure du christianisme, mais de pénétrer de son esprit : entreprise héroïque dont nous pouvons aujourd'hui, à cause de la similitude même des temps, apprécier les difficultés. Les pères du désert, les moines, les anachorètes, les stylites, les solitaires furent la ressource de la Providence pour l'accomplissement de cette grande œuvre. Là où la parole évangélique elle-même était impuissante, leurs actions et leur vie furent un langage d'une éloquence incomparable, le seul qui pût être entendu. Qu'on se figure, en effet, l'impression qui dut se produire dans cette société sensuelle, insatiable de plaisirs et de bien-être, lorsque le bruit se répandit que non loin d'elle, en face de ses plus voluptueuses cités, sur les confins de la Cyrénaïque, de l'Egypte, de la Palestine et de la Syrie, dans des solitudes inhabitables, les déchirures profondes et les cavernes des montagnes,

parmi les bêtes sauvages, une société s'était insensiblement formée d'hommes sortis de son sein, bannis volontaires de la cité et de la famille, étrangers à tout ce qui fait ici-bas l'occupation ou le charme du genre humain, consumant leur existence dans l'isolement, le silence et d'effroyables mortifications, le regard infatigablement fixé vers le ciel, l'esprit abîmé dans la prière et la contemplation des choses divines, race d'hommes qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu jusque-là, éprise de la passion de souffrir et de se tourmenter elle-même, et trouvant à savourer la douleur à longs traits une sorte de jouissance. Quel contraste avec les mœurs de l'Orient! mais ce sont précisément ces contrastes qui frappent l'esprit des peuples. Ceux-ci voulurent voir, ils affluèrent au désert; ils se pressèrent autour des moines et des anachorètes; ils les écoutèrent et furent ravis (1). Quelle prédication que la leur! Comment ne pas prendre au sérieux une

(1) On peut juger de ce qui se passait par le fait suivant, que je cite et développe à titre d'exemple à cause de son excentricité. La figure la plus étrange parmi les pères du désert est assurément saint Siméon stylite. Pour qui ne regarde qu'à la surface des choses aucun homme n'a dû être plus inutile à la société. Et cependant « il voyait accourir au pied de sa colonne, dit M. de Montalembert, non seulement les Syriens, ses compatriotes, mais encore les Persans, les Arabes, les Arméniens et jusqu'à des gens venus de Bretagne et de Gaule, pour contempler ce prodige d'austérité, ce bourreau de son propre corps. Il les payait de leur curiosité et de leur admiration en leur prêchant la vérité chrétienne. Les Arabes arrivaient par bandes de deux ou trois

religion qui inspirait de tels sacrifices! Comment ne pas tenir compte de l'âme et de ses destinées lorsque l'on avait sous les yeux des hommes qui, pour assurer son bonheur dans une vie future, se condamnaient librement, en celle-ci, à de si rudes privations et à de si terribles supplices? L'émotion gagnait les moins bien disposés; ceux même que le désir de se moquer avait attirés subirent une influence qui en fixa plusieurs au désert; on vit des courtisanes fameuses venues dans le dessein de tenter ou de séduire les solitaires, s'en retourner pénitentes et effrayer le monde par leurs

cents; des milliers d'entr'eux, au dire de Théodoret, témoin oculaire, éclairés par la lumière qui descendait de la colonne du stylite, abjuraient à ses pieds leurs idoles et s'en retournaient chrétiens dans leurs déserts. » Ce seul fait nous instruit plus sur la mission providentielle des moines d'Orient que toutes les réflexions que nous pourrions faire. A quoi a-t-il tenu que l'action du stylite dédaigné n'ait prévenu l'un des événements les plus funestes de l'histoire et changé par là les destinées du monde? Il avait répandu le christianisme parmi les Arabes. Si la décadence rapide du monachisme oriental n'eût si tôt interrompu ce qui avait été si bien commencé, selon toute probabilité, la religion chrétienne eût entièrement triomphé de la mobile postérité d'Ismaël, l'Arabie fût devenue chrétienne et le rôle de Mahomet eût été impossible. L'histoire avait presque totalement perdu de vue ce christianisme de l'Arabie, la science vient d'en retrouver la trace. *Voir* le beau travail du P. Carpentier dans le X[e] volume d'octobre des *Nouveaux Bollandistes*, où le savant jésuite a si habilement tiré parti des Recherches orientales des de Sacy, des Caussin de Perceval, des Niebuhr, des Reiske, des Burckardt, des Léon de Laborde, etc.

austérités autant qu'elles l'avaient scandalisé par leurs débordements. Les foules que chaque jour versait dans la solitude ne reprenaient jamais tout entières le chemin du monde civilisé; elles y laissaient sur leur passage, comme une armée en déroute, une multitude d'hommes; les légions de la pénitence se multipliaient ainsi à l'infini (1) : monde nouveau qui se déployait à côté de l'ancien monde, n'ayant d'autre dessein en apparence que de se soustraire à sa contagion, supprimant autant qu'il lui était possible tous les points de contact et cependant exerçant sur lui une fascination irrésistible. Bientôt les récits les plus merveilleux circulèrent; les plus beaux génies de l'époque s'en firent les propagateurs. D'un bout de l'empire à l'autre l'impression salutaire se communiqua. Tout ce qu'il y avait d'âmes généreuses se laissa attirer et se mit à l'école des moines. C'est là que se forma une semence d'hommes que la société redemanda bientôt à la solitude, qu'elle en arracha malgré eux et dont elle fit des évêques, conducteurs des peuples, et quels évêques! Ainsi le désert réagissait sur le monde et lui communiquait de loin, comme par une sorte d'émanation, l'élément spirituel qui lui faisait presque entièrement défaut.

(1) Le nombre de ces habitants du désert fut si prodigieux que nous ne pourrions y croire, si nous n'en avions pour garants des témoins oculaires dignes de toute foi. On en comptait trois, quatre, cinq et jusqu'à dix mille sous la direction d'un seul abbé. Voyez Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. II, p. 240, et Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, p. 68.

Séparés de la société, mais grâce à cette séparation elle-même, les moines faisaient pénétrer dans la société l'esprit chrétien ; ce fut leur mission et leur gloire. On le voit, pendant cette période orientale, l'action du moine demeura presque exclusivement spirituelle et religieuse. Elle fut néanmoins ce qu'elle devait être : elle répondit aux besoins du temps et des lieux. Ajoutons que l'institution monastique, par suite de causes qu'il serait trop long d'étudier, peut-être parce qu'elle manqua de mesure, mais surtout parce qu'elle ne fut pas gardée par le sage et ferme génie de la papauté, dégénéra vite en Orient et participa bientôt à cette mortelle atonie, fruit du césarisme bysantin et de ce formalisme sans âme qui y rendent le christianisme impuissant.

Autres furent ses destinées pendant la période occidentale. Celle-ci se présente à nous avec des caractères tout différents, que nous allons étudier en détail, parce qu'ils seront la véritable matière de ce livre.

II.

Le moine d'Occident est tout aussi fortement épris de l'amour de l'infini, du service de Dieu et du salut de l'âme que le moine d'Orient. Comme lui, il sacrifie tout à ce suprême intérêt : famille, amis, fortune, honneurs, repos, bien-être, il quitte tout ; il se fait pauvre et chaste ; il renonce à sa propre volonté ; il est mort au monde ; ce dernier trait est même le caractère

distinctif de sa profession, si bien qu'il ne peut ni recevoir ni transmettre un héritage. Mais en fait, cependant, il se sépare moins de la société humaine, ou pour parler plus exactement il s'en préoccupe d'avantage; une multitude de ses actions sont ordonnées en vue d'elle, en vue de son intérêt temporel immédiat, comme moyen et comme fin de son intérêt spirituel. Il agit sur elle d'une manière plus directe; il a avec elle mille points de contact.

Je remarque qu'il est moins dur à lui-même; son jeûne, quoiqu'à peu près continu, est pourtant moins rigoureux. Le tempérament des hommes du Nord et le climat y sont pour quelque chose. Les demi-pains d'orge et les petites poignées d'herbes qui suffisaient aux repas de la Thébaïde, révoltent l'estomac rebelle des moines de la Gaule (1). Ce n'est pas qu'ils soient pusillanimes devant les rigueurs de la pénitence; non : le courage du véritable athlète de Jésus-Christ ne leur fait pas défaut. Mais si on les étudie de près, on voit qu'ils ont bien positivement l'intention de ménager les forces humaines. Dans le prologue de sa règle, saint Benoît proteste hautement qu'il ne se propose pas de rien prescrire « de trop rude, ni de trop difficile à suivre (2); »

(1) Voir Sulpice Sévère, Dial. I, ch. 3.

(2) *In quâ institutione nihil asperum, nihilque grave nos constituros speramus. Prologus Regulæ.* Cet esprit du vénérable patriarche des moines d'Occident s'est conservé inaltérable à travers les siècles. Saint Bonaventure le recommandait comme le véritable amour de la sagesse. « Pour arriver à la pureté du cœur, écrivait-il, il faut pratiquer le jeûne et la mortification du

ce qui ne veut pas dire, je prie mes lecteurs de le croire, que le régime des disciples de saint Benoît s'accommode avec les aises et les commodités de la vie.

Le moine d'Occident fait une large part à la prière; jour et nuit les chants sacrés retentissent dans sa solitude; il est l'ange de la prière qui, par lui, monte sans interruption de la terre vers le ciel; il est l'ange de l'expiation qui, grâce à sa vie pénitente, ne cesse de s'interposer entre la justice de Dieu et la société coupable. Mais la prière et l'expiation n'engourdissent point son bras. Sa règle lui fait une obligation rigoureuse du travail. Et son travail n'est pas une simple occupation destinée à amortir les tentations de l'oisiveté; il est essentiellement productif et, pour arriver plus sûrement à l'être, il a pour but principal la culture de la terre. Tout autre emploi de son intelligence et de ses forces demeure en quelque sorte subordonné à ce labeur spécial. La prédication elle-même ne lui est dévolue qu'à titre d'œuvre accidentelle, comme exception dans sa mission et dans sa vie; et, lorsque plus tard saint Dominique et saint François fonderont des ordres prêcheurs, ceux-ci seront une espèce de dérogation à l'institut monastique (1).

corps, avec discrétion néanmoins: car la mortification indiscrète est un obstacle à toute espèce de bien. *Ad cordis puritatem habendam, requiritur jejunium et afflictio corporis, discreta tamen; nam indiscreta impedit omne bonum.* » *Medit. Vitæ Christi*, cap. XVII.

(1) Cette dérogation a été du reste parfaitement légitime et

Aussi bien que son précurseur oriental, le moine d'Occident est pauvre et ne possède rien; mais sa demeure, le monastère, l'être collectif est riche et devient grand propriétaire terrier. Il prend ainsi sa place sur le sol et par conséquent dans le pays; il est en état de répandre autour de lui l'aumône et tous les bienfaits matériels et, par l'ascendant de la fortune, il rivalise avec les hauts et puissants seigneurs: utile contrepoids à une époque où ces derniers ne reconnaissent guère d'autre droit que celui de la force. Ils ont déjà subi l'ascendant moral et religieux du moine, l'ascendant tour-à-tour attractif ou redouté, mais quelquefois impuissant de sa science et de ses vertus; mais quand le moine a pris racine dans le sol et qu'il a trouvé dans la possession de la terre, alors seule base de l'indépendance et de la puissance, un point d'appui, ils n'osent plus porter sur lui une main violente. Le ciel le protégeait; la terre le défend. La société profite de cette immunité pour se reposer à l'ombre du cloître et se former lentement comme se forment en silence, dans le creuset de la nature, toutes les choses grandes et durables.

Quoique le moine occidental ait une prédilection sin-

elle a été nécessitée par des besoins nouveaux dans l'Eglise. Mais les fondations de saint Dominique et de saint François furent si bien considérées, dès le principe, comme dérogeant à la grande loi du monachisme occidental que le pape Innocent III hésita à leur donner son approbation. Il fallut une révélation pour l'y déterminer.

gulière à déchirer le sein de la terre pour en tirer d'utiles moissons, il n'exclut pas les nobles travaux de l'intelligence. Il est, sous ce rapport comme sous tous les autres, bien supérieur à son frère d'Orient; il cultive beaucoup plus que lui les lettres, les sciences et les arts, non seulement pour le plaisir de l'esprit, mais comme moyen d'agir sur la société afin de la rendre tout à la fois plus éclairée et plus chrétienne. Il est vrai qu'il est beaucoup moins pourvu d'éléments intellectuels. Il ne dispose pas des richesses de la tradition accumulées sur le sol de l'Egypte, de l'Asie et de la Grèce par quatorze siècles de civilisation progressive; il n'habite pas à ce confluent de deux mondes où viennent aboutir toutes les idées et toutes les expériences; mais son activité supplée à ce qui lui manque; il a plus d'initiative, plus d'ardeur, plus de persévérance; il cherche, il fouille et, se repliant sur lui-même, à l'aide de la lumière et de la puissance chrétiennes, il crée, et c'est ainsi qu'avec de faibles ressources il arrive à d'immenses résultats, tandis que le moine d'Orient, isolé de plus en plus du centre d'où part la vie, malgré les éléments de progrès qu'il a sous la main, se laisse gagner par l'inertie et finit par s'endormir, inutile et impuissant, au milieu d'une société qui ne peut plus ni vivre ni mourir.

Deux autres traits achèvent de caractériser, dans le moine d'Occident, son action sur le monde et son importance sociale : il obéit à une règle uniforme; il est dirigé par une autorité vivante.

L'une des choses qui ont manqué aux moines en

Orient, c'est une règle précise et universellement acceptée. Si le monastère y existait, l'ordre monastique n'y existait pas. Aussi tout s'y est-il promptement altéré, faute d'unité et de préservatif commun contre les inévitables défaillances de la faiblesse humaine. Il n'en fut pas de même en Occident. Dieu suscita de bonne heure un législateur; ce fut saint Benoît. Ce grand homme, en composant sa règle, ne se proposa probablement, dans le principe, aucun autre dessein que de prémunir contre une funeste décadence la famille religieuse dont il était le chef. Les saints ont cette admirable modestie; mais Dieu, entre les mains de qui ils servent comme des instruments dociles, a de l'ambition pour eux. La règle de saint Benoît ne tarda pas à franchir l'enceinte du Mont-Cassin, et par une rare bénédiction du ciel, elle eut presque aussitôt la gloire de présider dans un monastère de Rome à l'éducation de saint Grégoire-le-Grand, qui, devenu pape, lui donna la consécration du Saint-Siége. De là, sans doute, cette étroite union qui, depuis lors, ne se démentit jamais entre l'ordre monastique et la papauté. En peu d'années la règle bénédictine absorba toutes ces règles plus sévères, mais un peu bizarres que, du fond de l'Hibernie, saint Colomban et ses disciples apportaient, en ce temps-là même, dans les Gaules, et elle devint le code vénéré de la vie monastique en Occident.

Quelques mots sur cette règle ne seront pas ici de trop, puisqu'aujourd'hui, après plus de treize siècles, elle est encore, dans son intégrité, celle de ces Trappistes dont nous aurons à nous occuper plus loin.

Nouvelle dans les annales du monde et sans analogie dans le passé, cette législation a exercé un empire plus durable et sur des individus plus nombreux qu'aucun autre des âges anciens et modernes. Aucun éloge ne lui a manqué. Saint Grégoire, saint Thomas, sainte Hildegonde, saint Antonin l'ont cru directement inspirée par l'Esprit même de Dieu. Les papes et les princes chrétiens l'ont célébrée à l'envi. Le prince de l'éloquence catholique l'a résumée en quelques lignes incomparables (1). « Si on la rapproche des règles antérieures et orientales, dit M. de Montalembert, elle présente ce cachet de sagesse romaine et de mœurs occidentales qui en fait, suivant la pensée de saint Grégoire, un chef-d'œuvre de discrétion et de clarté, où les juges les moins suspects (2) n'ont pas hésité à reconnaître un caractère de bon sens et de douceur, d'humanité et de modération bien supérieur à tout ce qui s'était montré jusque là dans les lois romaines ou barbares et dans les mœurs de la société civile (3). » On peut la résumer en quelques mots : elle organise avec une précision rigoureuse l'abnégation complète de la volonté et le renoncement à toute possession personnelle; elle détermine si bien l'emploi de la journée et par là même de la vie, la prière, la lecture, le travail, le repos, qu'elle n'abandonne rien à l'arbitraire; elle coupe court à tous les retours de l'inconstance humaine par le vœu de stabilité; elle combine

(1) Voyez Bossuet, *Panégyrique de saint Benoît.*
(2) M. Guizot, par exemple.
(3) *Les Moines d'Occident*, tome II, p. 65.

admirablement le commandement et l'obéissance, rendant presque impossibles les abus de l'un, les résistances de l'autre; elle est empreinte d'un sentiment de tendresse et de suavité chrétiennes qui en pénètre, comme de l'huile, tout le vigoureux mécanisme; enfin, en armant le moine de toutes pièces pour les combats spirituels de l'âme, elle en fait aussi l'ouvrier infatigable de la société temporelle et de la civilisation chrétienne.

Cette règle, partout acceptée et partout obéie, a été l'une des causes principales de la force et de l'influence sociales de l'institut monastique en Occident. Sans elle, les innombrables monastères qui couvrirent la surface de l'Europe n'eussent été que des membres épars; par elle ils formèrent un corps animé d'un même esprit. En Italie, en Espagne, en France, en Angleterre et en Irlande, dans la Germanie et les régions glacées du Nord, la grande famille monastique tout entière, sans distinction de race, de patrie, de langage ni de climat, obéissait aux mêmes lois, à la même discipline, au même dévouement, convergeait vers le même but, mettait en œuvre les mêmes moyens. Cet élan commun dans des conditions si diverses n'avait besoin d'aucune entente préalable, de cette entente toujours difficile à concerter, souvent plus difficile à obtenir. Cet accord était dans la règle elle-même, dans l'uniformité de ses commandements, dans la sagesse de ses prévisions, dans l'esprit qu'elle communiquait à tous ceux qui faisaient profession de la suivre. Aujourd'hui même, après la grande concentration des forces sociales opérée par la révolution française, une semblable puissance serait énorme. Que

ne devait-elle pas être à une époque où tout était divisé et en guerre, et où la société elle-même n'était qu'une poussière féodale, trop souvent, hélas! détrempée dans le sang. Aussi l'âge héroïque de l'institution monastique en Occident commence-t-il avec l'adoption générale de la règle de saint Benoît. Animés par elle d'une pensée commune, fortement disciplinés, élevés des rangs laïcs, où ils avaient servi jusque là, à la hiérarchie ecclésiastique, les moines formèrent dès lors, sous le drapeau de l'Eglise et de la papauté, une milice incomparable. Les hommes ne manquent pas de nos jours, je le sais, qui s'effarouchent de cette grande organisation morale et religieuse et qui, par crainte de l'avenir, la condamnent dans le passé. Mais enfin, qu'ils soient justes. L'influence en ce monde appartient légitimement à qui la mérite le mieux et surtout à qui en fait le plus noble usage. Qui l'a mieux méritée, qui en a plus dignement usé que les moines? L'histoire est là pour témoigner qu'après leur propre sanctification, ils ne se sont proposé d'autre but que de faire avancer l'humanité dans la voie de cette vraie civilisation qui a sa source dans l'Evangile et sa fin dans le ciel, et qu'ils ont consacré à cette œuvre autant d'intelligence et de science que de sainteté et d'abnégation.

J'ai nommé la papauté; c'est elle surtout qui a été la sauvegarde de l'ordre monastique et qui a maintenu en lui, malgré la dent mordante des siècles, l'esprit de vie. La règle y eût été à la longue impuissante; car le propre de toute législation, c'est de perdre de son efficacité à mesure que les années s'accumulent sur elle;

les hommes changent, les circonstances cessent d'être les mêmes, la société se transforme, l'obéissance se fatigue et surtout les inclinations naturelles violemment comprimées se redressent et prévalent. Tout ce qui est régle finit par devenir avec le temps, s'il ne puise ailleurs la vie, une lettre morte. La papauté fut là, puissance vivante, pour soutenir, expliquer et corriger la règle et pour exciter, guider, rajeunir l'institution monastique. Elle eut pour elle des tendresses maternelles, elle la réchauffa dans son sein, elle la protégea au loin de sa puissance, elle ne négligea rien pour la guérir des blessures et des langueurs qu'elle ne pouvait guère manquer de contracter au contact des hommes. Elle apporta à cette œuvre, chaque fois qu'elle devint nécessaire, une délicatesse infinie. Comme toutes les vraies et légitimes puissances, elle agissait peu par elle-même et d'une manière directe; elle faisait agir. La tyrannie seule est impérieuse et violente. Le moyen employé par la papauté était aussi simple qu'efficace; mais il ne peut guère appartenir qu'à elle. Elle s'appliquait à discerner, dans les ordres religieux, des saints, — et elle en découvrait toujours; — d'autres fois elle attendait patiemment leur venue, — et elle n'était guère trompée dans son attente; — puis, elle les inspirait de ses désirs, et, grâce à cette intervention tout intérieure et suscitée au sein même de la famille, la réforme s'accomplissait comme d'elle-même et sans secousse. L'autorité extérieure ne se montrait que pour la consacrer. Telle a été la conduite de la papauté. Les moines n'ont pas été des ingrats. Enfants dociles et dévoués ils se sont mis tout entiers à

son service et l'ont constamment secondée dans ses glorieuses et fécondes entreprises. Rien n'a égalé leur zèle, et ce dévouement à la papauté a été précisément l'un de leurs caractères les plus distincts. Les papes ont été la tête pour concevoir et commander; les moines le bras pour exécuter et obéir. Il faudrait de longs écrits pour retracer en détail les immenses et innombrables avantages que la chrétienté a retirés de cette alliance intime et indissoluble entre la papauté et l'institut monastique. Du commencement du VI[e] siècle jusqu'à la fin du XIII[e], l'Eglise, je n'hésite pas à l'affirmer, y a puisé toute sa force. Son histoire, durant toute cette période, on ne l'a pas assez vu peut-être, se confond le plus souvent avec celle des moines guidés par la papauté (1).

J'ai esquissé à grands traits la physionomie spéciale des Moines d'Occident; il me reste à indiquer les bienfaits principaux dont leur est redevable la société chrétienne en Europe.

(1) M. DE MONTALEMBERT, dans ses deux premiers volumes *des Moines d'Occident*, a commencé à mettre cette vérité hors de doute. Puisse-t-il en achever bientôt la démonstration!

CHAPITRE II.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ. — PREMIÈRE ET DEUXIÈME ÉPOQUE.

Des régions orientales l'institution monastique s'était communiquée de proche en proche à l'Occident par ces îles nombreuses qui, semées de distance en distance et à la suite les unes des autres, forment, selon le poétique langage de saint Ambroise, « comme un collier de perles » le long des rivages de la Méditerranée. Lérins fut, dès le principe, le foyer de cette vie nouvelle, puis saint Victor, Lilugé, Marmoutier, Condat, Agaune; elle ne tarda pas à se répandre dans toute cette partie de l'empire qui reconnaissait Rome pour centre, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux confins de la Germanie.

La durée de l'ordre monastique en Occident se divise naturellement en trois périodes : de son origine à saint Benoît, de saint Benoît à saint Bernard, de saint Bernard à nos jours.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Durant la première période le rôle des moines d'Occident diffère peu de celui des moines d'Orient. Leur

action peut se réduire à deux traits principaux : ils luttent contre la corruption païenne et forment de grands évêques. Nous en ajouterons un troisième que nous verrons se reproduire plus tard avec d'immenses développements.

I.

La corruption latine ne le cédait en rien à la dépravation gréco-orientale. Avec moins de délicatesse et de raffinement artistique elle avait, par une triste compensation, quelque chose de farouche qui se plaisait à assaisonner la volupté avec du sang, effet sauvage de la dureté du peuple-roi. Pendant trois siècles, les combats des gladiateurs et les tortures des martyrs, non moins que les plus monstrueuses débauches avaient fait ses délices. Le Christianisme n'en avait pas purgé la société romaine. On demeure effrayé quand on lit dans Salvien le dégoûtant tableau de la dégradation publique. Les fléaux même de Dieu n'y faisaient rien. Les Barbares passaient et repassaient, menant avec eux l'incendie et le carnage, et ne laissant sur leurs traces que le désert; les peuples ne se tournaient pas vers le ciel; ils perdaient la tête, et pour se dédommager des misères qui les accablaient, ils se précipitaient avec une sorte de désespoir dans les voluptés les plus hideuses. Les moines intervinrent fort à propos contre cette dissolution morale. Ils prêtèrent main forte au clergé latin qui, grâce à la présence et à l'influence salutaire de la papauté,

avait moins participé que le clergé d'Orient à la contagion générale, et surtout avait mieux gardé l'intégrité de la foi, garantie toujours assurée de la pureté des mœurs. Et ce qui fut infiniment heureux ou plutôt providentiel, c'est qu'au moment où le clergé d'Occident, à force de respirer cette atmosphère empoisonnée, allait être atteint à son tour, lorsque les premiers symptômes d'affaiblissement commençaient à se manifester, les moines servirent à le fortifier et à le prémunir. Il en résulta un élan commun et un admirable accord pour lutter contre toutes les dépravations de l'époque. Ensemble ils ranimèrent les bons, ils fortifièrent les faibles, et par la force de leurs exemples, plus encore que de leurs paroles, ils tirèrent une foule d'âmes de la masse de perdition, en sorte que, par eux, au sein de la décrépitude romaine, la part de Jésus-Christ fut faite, une large et belle part, semence de l'avenir, la seule qui put germer; tout le reste était pourri.

II.

Ce ne fut, en cet âge de décadence, ni le seul ni le plus grand bienfait de l'institution monastique. Son éternelle gloire, c'est d'avoir formé ces forts et courageux évêques qui soutinrent avec tant de sagesse et de fermeté la longue tempête des invasions. Le seul monastère de Lérins en fournit un grand nombre. « Les églises d'Arles, d'Avignon, de Vienne, de Troyes, de Riez, de Fréjus, de Valence, de Metz, de Nice,

de Vence, d'Apt, de Carpentras, de Saintes, dit M. de Montalembert, empruntèrent à l'*île bienheureuse*, comme on la qualifiait partout, leurs plus illustres évêques (1). » On en pourrait dire autant de Marmoutier plein de l'héroïque souvenir et des traditions de saint Martin, de Condat, où des milliers de cénobites s'étaient réunis sous la direction des deux frères Romain et Lupicin, et d'Agaune, la métropole monastique du royaume de Bourgogne. Saint Martin, saint Eucher, saint Hilaire et saint Césaire d'Arles, saint Avit, saint Viventiole, saint Germain, saint Honorat et beaucoup d'autres avaient été moines. Les plus célèbres docteurs de cet âge l'étaient aussi; Vincent de Lérins, Salvien, Jean Cassien, saint Paulin de Nole, Sulpice-Sévère, saint Eucher, saint Césaire d'Arles, Cassiodore dans sa glorieuse retraite de Vivaria, et, plus tard, le plus illustre de tous, saint Grégoire-le-Grand. Or personne n'ignore quelle action puissante et salutaire les évêques du Ve et du VIe siècle exercèrent sur les races conquérantes et sur les vaincus opprimés; l'Europe leur dut, à cette redoutable époque de transition, de ne pas retomber dans la barbarie. Mais on n'a pas assez remarqué que ce qui contribua le plus à les préparer à ce rôle et à leur donner la force de le remplir, ce fut sans contredit d'avoir été formés par la vigoureuse éducation du monastère ; de là, ces caractères d'acier, flexibles et fermes tout-à-la-fois, qui purent plier sans se rompre sous la

(1) *Les Moines d'Occident*, t. Ier, p. 226.

rude main des Barbares. Du reste, ils ne portèrent pas seulement sur la chaire épiscopale l'autorité des vertus monastiques, ils s'y présentèrent à la vénération des peuples et au respect des conquérants avec tout le prestige de l'institution cénobitique elle-même. Leur œuvre est donc aussi l'œuvre des moines.

III.

A côté et tout-à-fait en dehors de ces deux services rendus par les moines à la société décrépite et tourmentée de cette époque, il en est une autre fort extraordinaire dont les résultats durent encore, et que je ne puis passer entièrement sous silence, c'est la rapide et pacifique conquête, au profit du Christianisme, des races de la grande famille celtique qui peuplaient les îles occidentales de l'Europe, l'Angleterre avec l'Ecosse et l'Irlande, « cette île vierge où jamais proconsul n'avait mis le pied et qui n'avait jamais connu ni les exactions de Rome ni ses orgies (1). » Les moines s'y multiplièrent à l'infini sous la direction du grand apôtre de ces contrées, saint Patrice, qui avait puisé l'esprit cénobitique en Gaule et reçu à Rome, « la capitale des Eglises, » comme dit son biographe, la bénédiction du Saint-Siége, la consécration épiscopale et une mission spéciale pour la conversion des peuples de l'Hibernie (2). L'impulsion

(1) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 412.

(2) Perduc me, obsecro, ad Sedem sanctæ Ecclesiæ Romanæ,

pour la conquête du Nord au Christianisme commence à partir de Rome. Armagh, Bangor, Clonfert, le rocher d'Iona aux Hébrides, abritèrent bientôt des milliers de cénobites. L'un des successeurs et des émules de saint Patrice, saint Luan, fonda à lui seul, au témoignage de saint Bernard (1), cent monastères; les merveilles de la Thébaïde se renouvelèrent sous un ciel brumeux et glacé, et les âpres solitudes du Nord rivalisèrent d'austérités avec les brûlants déserts de l'Orient. Dès ce moment l'Irlande fut appelée l'*Ile des Saints*. Les sciences, les arts, la littérature antique, toute culture intellectuelle, refoulés de tout l'empire romain par l'invasion des Barbares, semblèrent s'y réfugier. Dans ces nombreux monastères, on lisait et on commentait l'Ecriture-Sainte; on y faisait ses délices des écrits des Pères, « on y expliquait Ovide, on y copiait Virgile; on y cultivait surtout avec passion les lettres grecques; on n'y reculait devant aucune recherche, aucune discussion; on mettait sa gloire à porter sa hardiesse au niveau de sa foi (2). » Un autre caractère des moines

ut acceptâ inde auctoritate prædicandi cum fiduciâ verbum tuum, fiant Christiani per me populi Hyberniæ. . Venit ad caput omnium ecclesiarum.

(1) S Bern., *in vitâ S. Malachiæ*, c. 6.

(2) M. de Montalembert à qui j'emprunte ces paroles, cite à l'appui un admirable trait. Luan était un jeune berger qui avait été élevé dans l'immense abbaye de Bangor. L'abbé cherchait un jour à le mettre en garde contre les dangers d'une étude trop passionnée des arts libéraux : « Si j'avais la science de Dieu, lui répondit le jeune Luan, je n'offenserais jamais Dieu, car ceux-là

celtiques fut leur besoin d'expansion. Ils semblèrent ressentir les tourments de l'apostolat comme les oiseaux voyageurs ceux de l'émigration; leurs missionnaires inondèrent les régions du Nord; saint Ninian convertit l'Ecosse; la Gaule leur dut saint Colomban, l'émule de saint Benoit dans la législation monastique. Mais leur plus belle et plus durable conquête, ce fut la conversion de cette Armorique que rien, jusque-là, n'avait pu arracher à son culte des Druïdes, et qui, sous le nom de Bretagne qu'elle tint d'eux, devait avec sa sœur, l'Irlande, garder, depuis lors, au Christ une invincible fidélité (1). Bretons et Irlandais ont conservé à travers les siècles l'empreinte des moines celtiques, et ils continuent de nos jours encore leur mission dans le monde.

lui désobéissent qui ne le connaissent pas. » Sur quoi l'abbé le quitta en disant: « Mon fils, tu es ferme dans la foi; la science véritable te mettra dans le droit chemin du ciel. » Je connais peu de choses plus belles que ce dialogue.

(1) Un religieux Breton du XVIIe siècle a dit: « Il est à naistre qui ayt vu un Breton bretonnant prescher une autre religion que la catholique. » Le P. Maunoir ne tiendrait plus aujourd'hui le même langage. Il s'est trouvé un *Breton bretonnant* pour réhabiliter Judas et renouveler devant le Sauveur du monde les sacriléges génuflexions de ceux qui, le jour même de sa mort, le frappaient sur sa tête divine en lui disant: « Christ, prophétise-nous, qui est-ce qui t'a frappé? »

3

DEUXIÈME ÉPOQUE.

La deuxième époque, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, est l'âge héroïque de l'institution monastique en Occident : épopée immense qui dura près de six siècles et où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou des prodiges multipliés par une intervention divine, ou des plus saintes vertus qui aient jamais honoré l'humanité, ou de la poésie la plus ravissante pour l'imagination et pour le cœur. Ne pouvant pas même toucher à tout ce qu'il y a de principal, je me bornerai à quelques vues d'ensemble plus importantes que les autres.

PREMIÈRE PARTIE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

Dans la première partie de cette période, trois grands faits, résultats de l'action sociale des moines, me paraissent surtout devoir être signalés. Ils ont sauvé la race vaincue de la destruction et de la dégradation morale, suite naturelle de l'oppression et de la misère ; ils ont converti les races conquérantes ; ils ont refait le sol de l'Europe.

I.

Quelque peu qu'ils eussent à se louer de la société et de l'autorité romaines, les moines ont protégé et

défendu l'empire, tant qu'il est resté le moindre espoir de le sauver. Pour eux, il était encore la patrie et il était déjà dans leur nature de tenir à la patrie par le fond même de leurs entrailles. Ils inaugurèrent dès lors ces nobles traditions qui, dans toute la suite des âges, devaient les placer toujours et partout au premier rang des défenseurs du sol et de toute véritable indépendance nationale. C'est un trait caractéristique de leur histoire malheureusement trop peu connu et parfois tristement dénaturé (1). Pendant toute la durée des premières invasions qui se succédaient comme des ouragans dévastateurs, ne laissant que des ruines, bien différentes des dernières qui euracinèrent dans les différentes contrées de l'Europe des peuples et des pouvoirs nouveaux, espérance de l'avenir, les moines avec les évêques et les prêtres sortis de leur école, furent à peu près les seuls à ne pas perdre la tête. « A ceux qui reprochent à l'esprit monacal, dit M. de Montalembert, d'énerver, d'abaisser, d'en-

(1) Je ne pense pas que, depuis l'origine des moines jusqu'à nos jours, depuis ce moine-évêque de Troyes, saint Loup arrêtant le farouche Attila, depuis les moines Anglo Saxons résistant avec toute l'opiniâtreté de l'héroïsme à la conquête des Normands, jusqu'à ces moines qui soulevèrent, au commencement de ce siècle, toute la péninsule hispanique contre le joug de l'étranger, et ces autres moines qui, aujourd'hui même, presque sous nos yeux et en présence de l'Europe paralysée par la révolution et le protestantisme, versent leur sang avec la malheureuse Pologne, je ne pense pas qu'on puisse citer une seule guerre patriotique de défense et d'affranchissement, entreprise en pays catholique, où les moines n'aient pas joué un noble rôle.

dormir l'homme, qu'il suffise de rappeler ce que furent les moines dans ces siècles de désolation et de désespoir. Eux seuls se montrèrent au niveau de tous les besoins et au dessus de toutes les terreurs (1). » Le langage de l'abbé Marculphe aux Bretons épouvantés à l'approche d'une bande nombreuse de pirates saxons : « Ayez bon courage et, si vous m'en croyez, prenez vos armes, marchez contre l'ennemi, et le Dieu qui a vaincu Pharaon combattra pour vous (2), » était partout le langage des moines. Ils ne négligeaient rien pour ranimer les courages, pour organiser la résistance : résistance partielle, sans doute, dans une ville, quelquefois dans une province, le plus souvent dans une lagune, sur le sommet d'un rocher, dans l'enfoncement d'une montagne, ou sous les ombrages d'une forêt ; efforts isolés, mais qui n'eurent pas moins de grands résultats en préservant du carnage de nombreuses agglomérations de population indigène.

Ce dévouement coûta cher aux moines. Les Barbares, ceux surtout qui étaient Ariens et dont la férocité naturelle se trouvait accrue de toute leur haine religieuse, avaient une soif particulière de leur sang. Ils le versaient comme de l'eau. Sur la foi de saint Grégoire-le-Grand, les fidèles se sont raconté, de génération en génération, comment le moine Herculanus, évêque de Pérouse, quand les Goths, sous Totila, vinrent assiéger et détruire

(1) *Les Moines d'Occident*, t. I, p. 264.
(2) *Acta Sanctorum Ord. S. Bened.*, t. I, p. 180.

cette ville, fut immolé, au milieu des tortures, comme le principal auteur de la résistance; comment, dans la campagne de Rome, l'abbé Suranus fut égorgé par les Lombards qui le trouvèrent caché dans le creux d'un chêne; comment ailleurs ces mêmes Lombards pendaient les moines deux à deux au même arbre (1). Saint Placide, le disciple favori de saint Benoît, fut massacré en Sicile par les pirates maures, précurseurs païens de ces farouches enfants de l'Islam qui devaient, dans la suite, désoler si souvent ce beau mais malheureux pays; les Vandales, dans leur course féroce à travers l'Europe, mais surtout en Afrique, station et repaire de leurs brigandages, les Suèves en Lusitanie, les Visigoths en Espagne avant leur conversion, firent des moines les principales victimes de leur fureur. Les Burgondes dont on vantait la douceur, les Francs, peuple ami des moines, la seule race catholique entre les Barbares, ne les ménagèrent guère plus que les autres, quand ils rencontrèrent en eux un obstacle à leurs cruautés, à leurs déprédations et à leurs vices. Mais ce sang pur des habitants de la solitude, il n'était guère possible aux Barbares de le verser comme un sang ordinaire. Emportés par l'habitude de la violence, leur bras frappait, mais leur âme demeurait saisie d'une religieuse terreur. En ces hommes désarmés qui mouraient avec un calme si étrange, en regardant le ciel et en laissant à leurs

(1) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 86. Voyez aussi SAINT GRÉGOIRE, *Dial. IV*, 21.

meurtriers de mystérieuses leçons et parfois de solennelles menaces, n'y aurait-il rien quelque chose de supérieur à l'homme? Ils commencèrent à le craindre. Leur image ne les quittait plus; elle flottait devant leur souvenir, et toujours présente comme un remords, elle réveillait en eux quelques bons instincts. Ils se prenaient, comme malgré eux, à regretter, quelquefois à pleurer leurs crimes, et quand la voix du peuple et la consécration de l'Eglise avaient reconnu, dans leurs victimes, des martyrs et des saints, il n'était pas rare de les voir se mêler eux-mêmes à la vénération publique, se prosterner sur leurs tombeaux et, par le respect que leur inspiraient les morts, apprendre peu à peu à épargner les vivants.

Le torrent des grandes invasions écoulé, les Barbares commencèrent à adhérer au sol. Ce fut surtout alors que les moines devinrent les protecteurs et les sauveurs de la race vaincue et opprimée. Leurs vertus, leur savoir, l'austérité de leur vie, je ne sais quoi de divin qui reluisait en eux, ne tardèrent pas à leur assurer un ascendant considérable sur l'esprit des conquérants. Ils n'en usèrent que pour y faire pénétrer des sentiments de justice et de modération. Jamais l'humanité et le respect du droit n'eurent, en présence de la force brutale, de plus dignes ni de plus fermes interprètes. « Paix et miséricorde sur toi! prince illustre, disait l'abbé Marculphe au roi Childebert; tu es assis sur le trône de la majesté royale; mais tu n'oublieras pas que tu es mortel et que l'orgueil ne doit pas te faire mépriser tes semblables; sois juste jusque dans ta clé-

mence et aie pitié jusque dans ta justice. » Le moine Marculphe n'était pas seul à tenir ce langage; de toute part des voix courageuses s'élevaient en faveur du pauvre, de l'opprimé, du captif, victime de la guerre, réduit à l'esclavage et souvent réservé à une mort cruelle. « O roi! disait saint Avitus, abbé de Micy, à Clodomir, roi d'Orléans, songe à Dieu; si tu renonces à ton projet, si tu fais grâce à ces captifs, Dieu sera avec toi et tu seras de nouveau vainqueur; mais si tu les tues, toi et les tiens vous subirez le même sort (1). » La moindre injustice, le plus léger dommage causé, avaient toujours le privilége de révolter un cœur de moine, surtout lorsque l'atteinte était portée à la classe des paysans, cultivateurs de la terre et nourriciers de la société. Touchante sollicitude, il faut en convenir, en ces temps malheureux, où le ravage d'un champ ensemencé avait des suites plus funestes que le meurtre d'un homme. Je choisis un trait entre des milliers d'autres. Le roi Théodebert, dans l'un de ces bons retours qui étaient fréquents, malgré leurs vices monstrueux, chez nos Mérovingiens, voulut faire évêque de Trèves l'abbé Nizier qui, plusieurs fois, lui avait adressé publiquement de sévères remontrances contre les immoralités de sa vie. Il envoya plusieurs de ses principaux officiers pour l'amener à Trèves. A la halte la plus voisine de la ville, ces seigneurs lâchèrent leurs chevaux au milieu des moissons. A cette vue, l'abbé

(1) *Acta SS. Ord. S. Bened.* Tom. 1, p. 120.

Nizier indigné leur dit : « Retirez sur-le-champ vos « chevaux de la récolte du pauvre ou je vous excom« munie. — Eh quoi! dirent ces Francs, révoltés de « l'outrecuidance du moine, tu n'es pas encore évêque « et déjà tu nous menaces d'excommunication. — C'est « le roi, répondit le moine, qui m'arrache de mon « monastère pour me faire évêque ; que la volonté de « Dieu soit faite ; mais quant à la volonté du roi, elle ne « se fera pas quand il voudra le mal, en tant que je « pourrai l'empêcher. » C'est ce même Nizier qui ne cessait de répéter : « Je suis prêt à mourir pour la justice (1). » Que l'on se figure l'impression que devait produire à la longue cet inflexible langage sur des Barbares qui, malgré la fougue de leurs passions, ne laissaient pas que de conserver l'instinct du droit et une crainte salutaire des jugements de Dieu !

Les moines ne se contentaient pas de protéger l'ancienne population contre les emportements de ses nouveaux maîtres, ils la recueillaient autour de leurs monastères. Poux eux, ce n'était même pas assez de l'avoir préservée des violences et de la mort ; ils ne négligeaient rien pour lui assurer un certain bien-être matériel et moral. Saint Benoît veut que l'on donne aux paysans ou qu'on leur vende au dessous du prix courant les denrées, ou autres produits du monastère (2). La plus affectueuse sollicitude est recommandée envers les

(1) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 263. GRÉG. TURON, *De vitis Patrum*, c. 17.

(2) *Reg. S. Bened.*, c. 57.

voyageurs, les pauvres et les malades du voisinage. Cassiodore écrivait, dans la règle qu'il laissa aux moines de sa délicieuse solitude de Vivaria : « Instruisez vos paysans aux bonnes mœurs ; ne les grevez pas de redevances onéreuses et nouvelles ; appelez-les souvent à vos fêtes, afin qu'ils aient à rougir, s'il y a lieu, de vous appartenir et de vous ressembler si peu (1). »

L'une des œuvres les plus chères aux cœurs des moines durant tout le cours du VI[e] et du VII[e] siècle, et même plus tard, ce fut le rachat des captifs. A cette époque de conquêtes, dont le Christianisme n'avait pas encore tempéré la violence par un droit des gens protecteur de la liberté et de la vie des individus, le nombre en était considérable. Les personnes de la condition la plus élevée, des patriciens, de nobles Romaines n'étaient pas à l'abri de ces terribles vicissitudes de la fortune. Brutalement enlevées de leurs domaines, héritages séculaires de leurs ancêtres, traînées dans des contrées lointaines et jusque dans les régions glacées du Nord, elles étaient réduites sans pitié au plus dur esclavage. Que de moines avaient été eux-mêmes prisonniers et esclaves ! N'ignorant rien des maux des infortunés dont ils avaient partagé le sort, ils avaient appris à y compâtir. Pour en rendre le plus grand nombre possible à la liberté, ils livrèrent les richesses de leurs monastères ; à bout de ressources, ils se vendirent eux-mêmes. Les annales monastiques de cette époque sont pleines à ce sujet des plus touchants souvenirs.

(1) Cassiod. *De Div. litt.*, c. 28.

Profondément pénétrés des maximes de la charité chrétienne et du sentiment de l'égalité humaine, les moines n'éprouvaient pas une compassion moins tendre et moins active pour cette race malheureuse qui était née dans la servitude et à qui la société païenne avait fait des conditions si dégradées d'existence. Cela se comprend. Le moine ne faisait aucun cas des richesses, des honneurs, des priviléges civils et de l'indépendance qui étaient l'apanage des classes libres; il avait renoncé à toutes ces choses, et jusqu'à sa volonté propre, pour se mettre sous la dépendance absolue d'une règle et d'un supérieur. Volontairement rapproché de l'esclave, il devait l'aimer. On serait tenté de croire que, de même que le Fils de Dieu s'était fait homme pour racheter les hommes, de même le moine avait pris, dans l'ancienne société, la livrée, le rôle et les occupations des esclaves pour les affranchir. Toute révolution qui commence ainsi par la fraternité du sacrifice est assurée de réussir et de faire faire à l'humanité un grand pas dans la voie du progrès; toute autre méthode n'aboutit le plus souvent qu'à des déclamations plus dangereuses qu'utiles. La règle de saint Benoît posa sur ce point un principe d'une féconde application sociale. « Que le président du monastère, disait-elle, que l'Abbé, c'est-à-dire le Père (1), ne fasse aucune acception de personne, qu'il n'ait pas d'affection particulière pour un moine plutôt que pour un autre, si ce n'est pour celui que

(1) Abbas qui præesse dignus est monasterio. *Regula S. Bened.*, c. 2.

ses vertus et son obéissance rendront plus estimable; qu'il ne préfère pas l'homme de condition libre à celui qui vient de l'esclavage; que le mérite soit le seul motif de discernement et leur assigne à chacun leur place, car, ajoute la règle, tous, esclaves et libres, ne sont qu'un en Jésus-Christ et, sous un seul Maître, nous sommes tous engagés dans la même milice de servitude (1). » Conformément à cette admirable prescription, le monastère se fit partout un devoir d'accueillir les esclaves qui venaient avec une vocation sérieuse, en payant toutefois à leurs maîtres le prix de leur valeur et en sauvegardant ainsi tous les droits. Moyennant cette juste indemnité, le consentement du maître n'était pas requis. Dans la vaste correspondance de saint Grégoire, nous trouvons une touchante lettre qui a trait à cet usage. « J'ai appris, écrit ce grand pape au sous-diacre de l'Eglise romaine en Campanie, que le défenseur Félix possède une jeune fille, nommée Catella, qui aspire avec larmes et un véhément désir à l'habit religieux, mais que son maître ne veut pas le lui permettre. Or je veux que vous alliez trouver Félix et que vous lui demandiez l'âme de cette fille; vous lui en payerez le prix voulu et vous l'enverrez ici par des personnes graves qui la conduiront au monastère. Et faites cela vite, afin que votre lenteur ne fasse courir

(1) Non præponatur ingenuus ex servitio convertenti... Propria teneant loca... Sive servus, sive liber, omnes in Christo unum sumus et sub uno Domino, æqualem servitutis militiam bajulamus. *Regula S. Benedicti*, c. 2.

aucun danger à cette âme (1). » L'amour de l'humanité a-t-il jamais eu de plus pieux accents? Ces hommes rachetés de la servitude parvenaient souvent aux premières charges des monastères où ils avaient été reçus; parfois ils en devenaient les abbés; quelques-uns ont été de saints évêques, et ils n'étaient pas les derniers à tenir tête, avec autant de modération que d'énergie, à toutes les puissances du siècle insurgées contre Dieu. Saint Grégoire de Tours nous a conservé l'histoire d'un jeune esclave arverne, Porcianus qui, fuyant les rigueurs de son maître, se réfugie dans un monastère; le Barbare l'y poursuit et l'en arrache; mais frappé tout-à-coup de cécité, il restitue le fugitif au sanctuaire afin d'obtenir ainsi la guérison qu'il sollicitait. L'esclave devint moine, puis abbé, et gouverna le monastère d'où il sortit un jour pour arrêter et réprimander le roi franc Thierry, fils de Clovis, dans sa marche dévastatrice à travers l'Auvergne (2). Ce rôle, conféré pour la dignité monastique à d'anciens esclaves, n'était-il pas à lui seul un coup mortel porté à l'institution de l'esclavage?

Mais le sentiment d'égalité qui inspirait au moine de tendre à l'esclave une main fraternelle, ce sentiment puisé à la source la plus pure de la charité chrétienne, était guidé par la prudence et éclairé par la sagesse; il

(1) S. Greg., *Epist* III, 40.

(2) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 267, et Grég. Tur. *Vit. Patr.*, c. 5. Après la mort de saint Pourçain, l'abbaye que sa sainteté avait illustrée prit son nom et le donna à une petite ville, aujourd'hui chef-lieu de canton dans l'Allier.

ne ressemblait en rien à cette philanthropie fiévreuse de notre temps, fruit de la haine ou d'ambitions déçues, qui ne prêche la liberté à l'esclave et l'égalité au prolétaire que pour les précipiter violemment sur toute supériorité sociale; apostolat du pillage et du sang qui n'a laissé que des ruines, et qui, loin de rien réparer du passé, ne promet aux générations futures que des désastres plus terribles peut-être que les invasions du Ve siècle. Le moine relevait patiemment l'esclave de sa misère physique et de sa dégradation morale; il ne le corrompait pas en lui faisant de sa misère un titre d'orgueil et de vengeance. Loin de là, il avait pour lui, non moins que pour les hommes libres et les riches, de fortes et salutaires leçons. Ecoutons saint Isidore de Séville : « Notre sainte milice, dit-il, ne se recrute pas seulement parmi les hommes libres, mais surtout parmi ceux de condition servile qui, dans le cloître, viennent chercher la liberté. Il en vient aussi du sein de la vie rustique et des professions ouvrières, et du labeur plébéien et avec d'autant plus d'avantage qu'ils sont mieux dressés au travail. Ce serait un grave délit que de ne pas les admettre.... Il ne faut pas chercher si le novice est riche ou pauvre, jeune ou vieux. Ni l'âge, ni la condition n'importent chez les moines; car Dieu ne fait aucune différence entre l'âme de l'esclave et celle de l'homme libre.... Beaucoup de plébéiens ont brillé par d'éclatantes vertus et ont mérité d'être élevés au-dessus des nobles. » « Voilà, dit M. de Montalembert, que l'on ne se lasse pas de citer, de hautes et sages paroles où respire avec plus de précision et d'éloquence

que partout ailleurs la doctrine de l'égalité des âmes devant Dieu et devant l'Eglise; mais il en est d'autres qui les tempèrent sagement et où se révèle le frein imposé par la justice et la raison à l'orgueil des nouveaux émancipés : « Que ceux, ajoute saint Isidore, qui sortent de la pauvreté pour venir au monastère ne se laissent pas gonfler par l'orgueil en se voyant les égaux de ceux qui paraissaient être quelque chose dans le siècle. Il serait indigne que, là où les riches, en abdiquant toute hauteur mondaine, descendent à l'humilité, les pauvres se laissassent aller à l'arrogance. Il leur faut, au contraire, déposer toute vanité, comprendre humblement leur nouvelle position et ne jamais perdre la mémoire de leur ancienne misère (1). »

Les moines ne se contentaient pas d'accueillir comme des frères les esclaves qui venaient à eux; une autre règle de leur conduite était tracée dans ces belles paroles de saint Grégoire : « Puisque le Rédempteur et le Créateur du monde a voulu s'incarner dans l'humanité afin de rompre par la grâce de la liberté la chaine de notre servitude et de nous restituer à notre liberté primitive, c'est bien et sainement agir que de rendre le bienfait de la liberté originelle aux hommes que la nature a faits libres et que le droit des gens a courbés sous le joug de la servitude (2). » Ils affranchissaient

(1) Isidori, *de Offic eccl.*, c. 15. *de Monach.*, c. 5. et *de Regulâ*, c. 4.

(2) S. Greg. *Epist* VI. 12.

donc en grand nombre les esclaves appartenant à leurs domaines; ces nouveaux hommes libres devenaient assez souvent le noyau de ces agglomérations de population qui se formaient comme un essaim autour de la ruche du monastère.

II.

Telle fut, en ce temps-là, l'action sociale des moines au profit de la race vaincue. Celle qu'ils exercèrent sur la race conquérante ne fut pas moins heureuse. La conversion des Barbares fut à peu près exclusivement leur ouvrage.

Les premières et les plus éclatantes conversions, dont celle des Francs peut être considérée comme le type, furent d'abord opérées, il est vrai, par les évêques. Mais nous avons déjà remarqué que la plupart des grands évêques de cette époque étaient moines. Non-seulement ils sortaient du monastère, mais ils continuaient sur la chaire épiscopale et au milieu des honneurs dont leur dignité était l'objet, à mener la vie austère et à se conformer à la discipline du cloître. Il n'est donc que rigoureusement exact de dire que le prosélytisme puissant qu'ils exercèrent parmi les diverses nations barbares, fixées sur l'ancien territoire romain, fut le fruit de l'institution monastique. Les moines, du reste, ne furent pas simples spectateurs du ministère apostolique des évêques. Ils s'y mêlèrent activement et en devinrent bientôt les héritiers. Ce serait, en effet, une erreur de

croire que la conversion de chaque nation barbare se soit opérée tout entière à la fois, et, pour ne citer que cet exemple, que toutes les tribus franques se soient faites chrétiennes en quelques jours, à la suite et à l'imitation de Clovis (1). Ce préjugé trop répandu a été la source, en histoire, de beaucoup de jugements faux et défavorables au catholicisme. Cent ans après saint Remi et la grande cérémonie de Reims, on pouvait trouver encore plusieurs païens parmi les guerriers francs (2). La conversion fut lente, le plus souvent individuelle et demanda, pour être complète, plus d'un siècle. C'est dans cet espace de temps qu'il faut surtout placer l'infatigable propagande exercée par les moines. Les Barbares les rencontraient partout sur leurs pas, à la guerre avant et après le combat, dans le cours de leurs déprédations et de leurs pillages, lorsqu'ils se disposaient à répandre le sang des vaincus ou de leurs ennemis, lorsqu'ils traînaient au loin des femmes captives, toutes les fois qu'ils venaient de transgresser quelque loi divine ou humaine; ils les rencontraient à la porte ou au sein de

(1) Il faut bien noter qu'il n'est question ici que des nations barbares établies sur le territoire de l'empire romain. Léo a très-justement remarqué que la conversion définitive des Francs, et il faut en dire autant des Goths, des Lombards, etc., fut une tâche bien plus longue et plus rude pour les apôtres monastiques que ne le fut, dans la suite, la conversion de l'Angleterre ou même de l'Allemagne où tout se fit presque d'un seul coup par des corps de missionnaires étrangers et réguliers.

(2) Les Francs établis en Belgique restèrent en grand nombre idolâtres jusqu'au VIII[e] siècle.

leurs palais, à la ville, à la campagne ; tous les jours ils se trouvaient face à face avec quelques-uns d'entr'eux, ermites, anachorètes, au milieu des forêts profondes où les attirait leur passion pour la chasse. La vue pour ainsi dire continuelle de ces hommes extraordinaires qui prêchaient bien plus encore par l'austérité de leur vie que par leurs paroles et qui leur apparaissaient sans cesse comme l'image la plus sublime de la vertu ou comme de prophétiques messagers des vengeances divines, leur faisait impression. C'est ce qui les amenait au christianisme. Quelquefois ils allaient plus loin et venaient se ranger eux-mêmes sous la discipline du monastère ou sous la conduite de quelque saint solitaire, ou leur livraient leurs enfants (1). C'est ainsi, c'est par de grandes institutions où la sévérité de la vie se mêle à la force de la prédication, que les nations entières se convertissent, et non par ces apostolats éphémères auxquels le malheur des temps a réduit le sacerdoce catholique dans les pays infidèles, apostolats incomplets qui pourront bien servir à glaner des âmes, mais ne transformeront pas des peuples. Je reviendrai sur ces idées.

Peu de révolutions religieuses et sociales ont présenté de plus grandes difficultés que la conversion des Barbares entreprise par les moines. Les Barbares, en effet, n'étaient plus ces fiers et vigoureux Germains

(1) Le nombre des Francs qui se firent moines durant le cours du VIe siècle est déjà considérable, comme on peut en juger par les noms de moines qui nous ont été conservés par l'histoire.

dont le sang n'avait jamais été empoisonné et dont les mâles vertus faisaient l'admiration de Tacite. « Il s'en faut bien, dit M. de Montalembert, que tout eût été profit pour eux dans leur contact avec le monde romain, dépravé sous l'empire. Ils lui apportaient des vertus viriles; mais ils lui empruntèrent des vices abjects et infects dont le monde germanique n'avait pas idée. Ils y rencontrèrent le christianisme; mais avant d'en subir la bienfaisante influence, ils eurent le temps de se tremper dans toutes les bassesses et tous les débordements d'une civilisation corrompue longtemps avant d'être vaincus... Rien de plus triste que cette première fusion de la barbarie germanique avec la corruption romaine. Tous les excès de l'état sauvage s'y combinent avec les vices d'une civilisation savamment dépravée (1). » Tels étaient les hommes qu'il s'agissait d'amener à la profession et à la pratique du christianisme; les moines y réussirent partout.

Mais leur œuvre était loin d'être achevée par cette rapide conversion. Sous l'écorce nouvelle du chrétien le barbare survécut longtemps. Quand on parcourt les sanglantes annales de nos Mérovingiens, par exemple, on serait tenté de croire qu'en embrassant le christianisme, ils n'avaient abdiqué ni un seul des vices du paganisme, ni adopté une seule des vertus de l'Evangile. Verser comme goutte à goutte un peu de vie chrétienne dans ce mélange de férocité et de

(1) *Les moines d'Occident*, tom. II, p. 242 et suiv.

dépravation, a fait la grande difficulté de l'œuvre des moines. Ils en vinrent à bout par des moyens qui vont rarement ensemble, mais qui réussissent toujours quand ils sont réunis : une patiente modération et une invincible fermeté. Ils aimèrent les Barbares parce qu'ils virent en eux la seule espérance de l'avenir; ils se dévouèrent à leur éducation comme un maître à celle d'un enfant dont les grandes qualités se révèlent à travers la turbulence du jeune âge et une exubérance de vie; ils comprirent qu'il fallait beaucoup attendre du temps, élément indispensable pour toute transformation radicale. Aussi ne désespérèrent-ils jamais de leurs rudes et sauvages élèves. Ils les supportèrent malgré leurs vices, n'exigèrent d'eux aucune vertu prématurée ni au-dessus de leurs forces, et fermèrent prudemment les yeux sur bien des vieilles habitudes, restes enracinés de leur vie antérieure, qu'il ne leur était pas encore possible de faire disparaître. La conduite des moines à l'égard des rois mérovingiens est un exemple frappant de cette sagesse qui aurait servi à expliquer, si l'on y avait pris garde, bien d'étranges anomalies de cette époque, dont des historiens prévenus ont fait des crimes à l'Eglise.

Toutefois lorsque les moines se trouvèrent directement aux prises avec les vices des Barbares, ils surent se montrer inflexibles, sauvegardant, par cette intelligente et courageuse énergie du devoir, la vigueur des principes chrétiens. Je ne citerai qu'un trait. L'histoire raconte que Thierry II, roi de Bourgogne, avait des instincts religieux et qu'attiré par la réputation

de saint Colomban il allait le visiter quelquefois dans son monastère de Luxeuil. Le moine irlandais profitait de l'entrevue pour reprocher au roi chevelu sa vie déréglée qui lui était du reste commune avec tous ceux de sa race. Le roi promettait de s'amender ; mais arrêté dans la voie du bien par son aïeule Brunehaut qui redoutait, pour son crédit, l'influence d'une épouse légitime, il retombait bientôt dans ses égarements. Or, il arriva, dit le moine Jonas, historien de saint Colomban, que l'homme de Dieu alla trouver un jour Brunehaut dans son manoir de Bourcheresse. La reine l'ayant vu venir s'empressa d'accourir à sa rencontre et lui présenta quatre fils que Thierry avait eus de ses concubines. En les apercevant : « Que veulent ces enfants, » dit le moine. — « Ce sont les enfants du roi, dit Brunehaut ; fortifie-« les par tes bénédictions. » — « Sache bien, répondit « Colomban, que ceux-ci ne porteront jamais le sceptre ; « ils sortent d'un mauvais lieu. » A partir de ce moment Brunehaut, violemment irritée, lui jura une guerre à mort. Elle fit d'abord défendre à tous ses religieux de sortir de leurs monastères et à qui que ce fût de les recevoir ou de leur fournir le moindre secours ; puis elle n'omit rien pour exciter la colère du roi. Colomban voulut essayer d'éclairer et de ramener Thierry. Il se rendit auprès de lui, à sa *villa* royale d'Epoisses. Arrivé après le coucher du soleil, il refusa l'hospitalité dans le palais. Le roi ne s'offensa point de cette rudesse monastique et, par ses serviteurs, il envoya à l'Irlandais des mets de sa table. C'était tout un somptueux repas. L'homme de Dieu demanda ce qu'on lui voulait avec

ces raffinements indignes d'un moine. — « C'est un « présent du roi, répondirent les serviteurs. » Le moine les repoussa avec une sorte d'horreur : « Il est écrit, « leur dit-il : le Très-Haut réprouve les dons des impies; « les lèvres des serviteurs de Dieu ne doivent pas se « souiller de ce qui vient de la main de ceux qui inter- « disent à ses serviteurs l'accès et la demeure des autres « hommes. » A peine avait-il achevé de prononcer ces paroles que les vases qui contenaient les mets furent miraculeusement brisés (1). C'est ainsi que saint Colomban et tous les moines revendiquaient les droits de la sainteté conjugale et les autres droits de la conscience proclamés par le christianisme. Qui ne comprend la supériorité de ce dramatique enseignement d'action sur de froides représentations de morale?

La conversion des Barbares au christianisme présente une circonstance considérable qui mérite de fixer un instant notre attention.

Les Francs furent parmi eux la seule nation qui passa directement de l'idolâtrie au catholicisme. Toutes les autres races envahissantes, avant même que de se jeter sur l'empire, étaient devenues la proie de cette hérésie arienne dont nul n'a encore expliqué l'inconcevable et irrésistible ascendant sur toutes les nations germa-

(1) Jonas. *Vit. sancti Columbani*, c. 18 et 19, apud. Surium, 21 nov. C'est sans doute par inadvertance que César Cantù, ordinairement si exact, suppose, en traduisant ce passage, que, dans un accès d'indignation, Colomban « mit lui-même les vases en morceaux. » Voir *Hist. univ.*, t. 7, p. 286.

niques, et qui, vaincue chez les vieux peuples chrétiens, sut se créer, au sein même de leurs vainqueurs, un triomphant asile (1). Beaucoup étaient demeurés païens; la plupart alliaient dans un monstrueux mélange les superstitions du paganisme avec quelques croyances chrétiennes; les meilleurs n'étaient chrétiens qu'à moitié; mais tous, par suite des erreurs qu'ils avaient embrassées ou dont ils subissaient au moins l'influence, étaient animés d'une haine sauvage contre les catholiques et ce fanatisme religieux, passion terrible jointe à leur férocité naturelle, pouvait aller, en ces natures violentes, jusqu'à l'extermination de tout ce qui ne professait pas leur culte. Il y avait là un danger que l'historien n'a peut-être pas assez signalé. Il fut conjuré par les moines, pacifiquement, par le seul ascendant de la persuasion et de la vertu, et sans autre effusion de sang que du leur. Les Burgondes cédèrent devant le savoir et la vie admirable des cénobites d'Agaune et de Condat où leurs rois eux-mêmes allèrent chercher un asile protecteur contre les remords de leur conscience et l'importune voix de leurs crimes (2). Les Suèves furent convertis en Portugal par saint Martin, né en Hongrie, comme son célèbre homonyme saint Martin, de Tours. Ce fut la propagation de l'ordre bénédictin en Espagne qui amena le triomphe définitif de la foi catholique sur les Visigoths; un moine, un évêque, un ami de saint Grégoire-le-Grand, saint Léandre en fut

(1) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 238

(2) Sigismond, à la suite du meurtre de son fils.

le principal instrument avec sa famille monastique et deux autres saints, Isidore et Ildefonse, les gloires les plus pures de l'Espagne. Les Vandales, après avoir rencontré dans les moines, pendant leur cruelle domination en Afrique, une résistance invincible, furent ramenés par eux à la foi orthodoxe, après la chute de leur éphémère tyrannie. Ils y devaient persévérer jusqu'au jour prochain où le christianisme africain tout entier devait disparaître sous les coups imprévus du terrible Islam. Les compagnons de Théodoric et de Totila ne résistèrent pas longtemps en Italie aux lumières qui leur venaient du foyer même de l'institution monastique. Les Lombards énergiquement combattus mais patiemment ménagés par saint Grégoire, le protecteur des moines et moine lui-même sur le trône du suprême pontificat, lui durent, à la fin, leur entrée dans le giron de l'Eglise. Ce qui achevait partout de gagner les Barbares ariens, c'est qu'ils ne trouvaient pas dans les moines un zèle amer et intraitable. Ceux-ci furent avec les conquérants hérétiques ce qu'ils avaient été avec les conquérants idolâtres, doux, patients, condescendants autant que fermes. On est touché quand on voit la peine que prend Salvien pour rejeter leur hérésie sur l'ignorance et lui assurer l'excuse de la bonne foi. « Ils sont hérétiques, disait-il, c'est vrai, mais ils n'en savent rien; la vérité est chez nous, mais ils croient l'avoir. Ils sont donc dans l'erreur, mais de bonne foi. De quelle manière ils seront traités au jour du jugement, le juge seul le sait(1). » C'est ainsi qu'avec

(1) Salvian. *De Gubern. Dei.* V.

le temps, une patience inaltérable et souvent au prix de leur sang, les moines vinrent à bout de convertir les Barbares, hérétiques encore à demi-païens, et, par là, de sauver l'Eglise et la civilisation de l'un des plus grands dangers qui les aient jamais menacées. L'unité religieuse qui devait constituer la république chrétienne sous l'autorité paternelle de la Papauté et sans laquelle il était impossible que se pût faire l'incubation des éléments civilisateurs déposés par le christianisme dans le chaos des invasions, cette unité est leur ouvrage. Une réflexion peut nous faire juger de l'étendue du service rendu en cela par les moines.

On sait de quelle vitalité puissante ont fait preuve les nations catholiques de l'Occident. Je ne pense pas que l'histoire du genre humain en présente un autre exemple aussi frappant. Envahies tour-à-tour par le Nord et le Midi, elles ont toujours fini par transformer les envahisseurs ou se les assimiler, comme la France, l'Italie, l'Angleterre, la partie méridionale de la Germanie, ou par les expulser de leur sein, comme l'Espagne. En dehors de la chrétienté, au contraire, les enfants de l'Islam ont absorbé tous les peuples et toutes les religions qu'ils ont touchés de leur cimeterre, et, au sein de la chrétienté orientale, ils ont pu s'implanter, et aujourd'hui, toujours étrangers et toujours barbares, ils y campent encore, une race contre une race et une religion contre une religion. Le schisme grec n'a eu la force ni de les convertir, ni de les rejeter. D'où viennent ce phénomène et cette différence? Le judicieux Balmès n'hésite pas en voir la cause, pour les

nations catholiques, dans la présence et l'action parmi elles, du moine tel qu'il était constitué en Occident (1). Je suis convaincu qu'une étude approfondie de l'histoire donnerait pleinement raison à l'illustre écrivain.

Un trait va résumer admirablement la double action des moines de cette époque auprès des vainqueurs et en faveur des vaincus.

Vers le milieu du Ve siècle vivait un moine nommé Séverin. Après la grande commotion imprimée par le passage d'Attila aux hordes barbares de la Germanie, il s'était établi en Norique, sur les bords du Danube, dans ces contrées qui sont devenues la Bavière et l'Autriche. Après avoir erré pendant quelque temps, en anachorète et en ermite, dans le pays, le remplissant de ses bienfaits et du bruit de sa sainteté et de ses miracles, il avait fondé et habitait un monastère près du site actuel de Vienne en Autriche. On ignorait le lieu de sa naissance; mais son langage dénotait une origine latine et l'on avait su, à son arrivée, qu'il venait de l'Orient, où sans doute il avait fait un long séjour dans les déserts monastiques. Il ne tarda pas à devenir la providence visible de la province qu'il avait choisie pour sa seconde patrie. La Norique était alors le chemin de ces races germaines qui, se laissant aller à leur pente naturelle, franchissaient le Danube les unes après les autres et se dirigeaient vers l'Italie; les Thuringiens, les Alamans, les Rhugiens, les Hérules, Romains et

(1) Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. II, c. XL.

Barbares foulaient le même sol ; les Romains cherchant un refuge derrière les remparts des villes et des châteaux forts, mal protégés par quelques débris effrayés des garnisons impériales ; les Barbares inondant et ravageant les campagnes et traînant en captivité au-delà du fleuve les malheureux habitants qui tombaient entre leurs mains. Séverin, par sa vertu et sa charité, inspirait une égale vénération aux uns et aux autres. Il en profitait pour ramener les premiers de leurs péchés et de leurs vices à la pratique de la vie chrétienne et les autres, des erreurs de l'arianisme à la foi orthodoxe. Tel était son but principal ; car, selon lui, il fallait « chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice (1) ; » les biens de ce monde ne viennent qu'après. Il ne cessait de représenter aux peuples que les calamités publiques n'étaient que le juste châtiment de leurs iniquités et que le meilleur moyen de conjurer les fléaux qui fondaient sur eux de toute part était de quitter leurs voies mauvaises et de faire pénitence. L'austérité de sa vie donnait une grande force à ses prédications. Il marchait pieds nus, au cœur même de l'hiver, alors surtout, fort sévère en ces climats. Il ne prenait de nourriture qu'une fois par jour après le coucher du soleil et, pendant le carême, une fois seulement par semaine.

Le zèle pour le salut des âmes, qui semblait être sa préoccupation exclusive, ne lui faisait pas perdre de vue le bien temporel de ses concitoyens, et la rigueur avec

(1) Matth. VI. 32

laquelle il traitait son corps ne lui endurcissait pas le cœur; loin de là, elle lui avait donné des entrailles de miséricorde et il ressentait vivement les maux dont il avait le spectacle journalier sous les yeux. « Il ne semblait éprouver les tourments de la faim ou du froid, dit admirablement son biographe, que lorsqu'il voyait des malheureux affamés ou transis, faute de vêtements, par la rigueur de l'hiver (1). » Sa compassion n'était pas stérile; sa parole avait assez de persuasion pour organiser, dans la Norique tout entière, le tribut de la charité. Les habitants versaient, chaque année, entre ses mains, au profit des pauvres, la dîme de leurs revenus. Cet homme qui ne possédait rien distribuait des vivres, des vêtements à des populations entières; il fit parvenir tout un convoi de blé à une ville assiégée. Son patriotisme égalait sa bienfaisance. Peu après son arrivée dans le pays, une troupe de pillards de ces hordes barbares qui campaient au-delà du Danube, ayant ravagé les environs du lieu de sa résidence, les habitants viennent le trouver en pleurant et en lui montrant les traces récentes des bri-

(1) Captivorum egenorumque tantam curam ingenitâ sibi pietate susceperat, ut penè omnes per universa oppida vel castella pauperes, ipsius industriâ, pascerentur; quibus tàm lætà sollicitudine ministrabat, ut tunc se crederet, tantummodò saturari, quandò videbat egentium corpora sustentari. Et cùm ipse hebdomadarum continuatis jejuniis minimè frangeretur, tamen esurie miserorum se credebat afflictum... Frigus quoque vir Dei tantùm in nuditate pauperum sentiebat. Boll. VIII. Januarii, p. 490.

gandages dont ils avaient été victimes. Touché de leurs plaintes, Séverin ne perd pas un instant; il se dirige vers le tribun Mamertinus et le presse de se mettre à la poursuite de la bande sauvage. « Je sais, lui dit-il, que « les ennemis sont nombreux, que tu ne peux disposer « que d'un petit nombre de soldats et que tu n'as pas « même des armes à leur fournir. Néanmoins, je t'en « conjure, au nom de Dieu, pars avec tes hommes; pars « incontinent et sans crainte; Dieu vous donnera des « armes et la victoire. En avant, et surtout pas de délai! « Seulement, ajoute-t-il, souviens-toi de me ramener, « sans leur faire aucun mal, tous les barbares qui tom- « beront entre tes mains. » Subjugué par les paroles du saint homme le tribun obéit. Il fond inopinément sur les Barbares qui, pris d'une terreur panique, se mettent en fuite, jettent leurs armes et laissent plusieurs des leurs entre ses mains. Il les amène enchaînés à Séverin. L'homme de Dieu coupe leurs liens, les fait boire et manger et les renvoie. « Allez dire à vos compagnons « de pillage, leur dit-il avec autorité surnaturelle, au « moment même où il les relâchait, qu'ils aient à ne plus « jamais reparaître en ces lieux s'ils ne veulent ressentir « les terribles effets de la colère divine. » Plusieurs fois il dirigea lui-même, et toujours avec succès, la défense militaire des villes romaines assiégées par les Barbares. Lorsque tous cédaient à la terreur et s'abandonnaient eux-mêmes, lui, fort de sa confiance en Dieu, demeurait intrépide et relevait tous les courages. Sa présence valait une armée. « A l'époque où les villes fortifiées de la Norique riveraine tenaient encore, dit Eugyppius,

disciple du saint et témoin oculaire, et qu'il n'y avait plus aucun château-fort isolé qui fût à l'abri d'un coup de main des Barbares, on avait une telle idée du serviteur de Dieu que les habitants de chaque *castellum* l'appelaient à l'envi à leur défense et se croyaient en sûreté quand il était dans leurs murs (1). »

Ce rôle de Séverin semblait être de nature à le rendre odieux aux Barbares; il n'en fut rien. L'ascendant de sa vertu et de ses miracles, malgré le paganisme des uns, l'arianisme des autres, les terrassait. Il en profitait pour arrêter le cours de leurs déprédations et leur arracher des multitudes de captifs. Le sort de ces malheureux le touchait profondément et l'on ne saurait dire le nombre de ceux qu'il a délivrés, nourris, vêtus. Attiré par les prières des habitants de Passau, au confluent de l'Inn et du Danube, il avait construit, près de la ville, une petite cellule pour lui et quelques moines. Le roi des Alamans, Gibald, ravageait le pays. L'homme de Dieu va résolument à sa rencontre et lui parle avec tant de fermeté que le Barbare se prend à trembler, avouant depuis que jamais, au plus fort des combats et dans aucun danger, il n'a ressenti une pareille crainte. Ainsi maîtrisé, il lui offre le choix d'une faveur quelconque. Séverin lui demande d'épargner les terres des Romains et de mettre en liberté ses prisonniers. Le roi lui en remet de suite soixante-dix et, ayant fait parcourir tous ses Etats, il en fit délivrer, quelque temps

1) Boll. *VIII. Jan. Vit. S. Severini*, p. 489.

après, une multitude d'autres, entre les mains du prêtre Lucius, envoyé par Séverin pour remplir ce pieux office.

« Il usait du même ascendant (1) sur le roi des Rugiens, autre peuplade qui était venue, des bords de la mer Baltique, s'établir en Pannonie. Mais la femme du roi, plus féroce que lui et, en outre, hérétique acharnée, s'appliquait à empêcher son mari de suivre les inspirations de l'abbé, et un jour qu'il intercédait pour de pauvres romains qu'elle faisait traîner en servitude au-delà du Danube, elle lui dit : « Homme de Dieu, tiens-« toi tranquille à prier dans ta cellule et laisse-nous « faire ce que bon nous semble de nos esclaves (2) » Mais lui ne se lassait pas et il finissait presque toujours par triompher de ces âmes sauvages, mais non encore corrompues. Sentant sa fin approcher, il manda auprès de son lit de mort le roi et la reine. Après avoir exhorté le roi à se souvenir du compte qu'il aurait à rendre à Dieu, il pose les mains sur le cœur du Barbare, puis se tournant vers la reine : « Gisa, lui dit-il, aimes-tu « cette âme plus que l'or et l'argent? » Et comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors. « Eh bien donc, reprit-il, cesse d'opprimer les justes,

(1) Je transcris le passage suivant de M. de Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, p. 260.

(2) On voit que le procédé de réduire le moine ou le prêtre à sa cellule ou à sa sacristie, sous prétexte qu'il n'appartient pas à la sainte et majestueuse dignité de son rôle de se mêler de politique, n'est pas une invention moderne.

« de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je « vous supplie humblement tous les deux, en ce mo- « ment où je retourne à mon maître, de vous abstenir « du mal et de vous honorer par de bonnes actions. » — « L'histoire des invasions, dit Ozanam, a bien des scènes pathétiques; mais je n'en connais pas de plus instructive que l'agonie de ce vieux romain expirant entre deux Barbares et moins touché de la ruine de l'empire que du péril de leurs âmes (1). »

Avant de rendre le dernier soupir, Séverin avait prédit à ses disciples que la Norique serait dévastée de fond en comble et que les habitants n'auraient d'autre ressource, pour échapper à la mort, que de se réfugier en Italie. « En ces jours de désolation, leur dit-il, les cendres mêmes des morts ne seront pas en sûreté (2); vous emporterez mes os avec vous, comme les Israélites emportèrent ceux du patriarche Joseph. » Dernière et touchante préoccupation de l'amour des siens et de la patrie! Aucun de mes lecteurs ne me reprochera, je l'espère, la longueur de ce récit; il peint au vif et dans tous ses détails l'action des moines à cette époque.

Il nous reste à voir comment les moines, après avoir créé les éléments vivants de la société, ont aussi refait le sol.

(1) *Etudes Germaniques*, t. II, p. 42, édit. de 1849.

(2) Les Barbares déterraient les morts, espérant trouver des trésors dans les tombeaux.

III.

La condition de la terre sous la fiscalité romaine était tellement onéreuse qu'il y avait presque avantage à en abandonner la culture. Longtemps avant l'invasion des Barbares, cette lèpre sociale avait rendu à la solitude de vastes étendues de terrain autrefois couvertes de moissons. La dépopulation avait été la conséquence naturelle de la paralysie du sol. Les ravages des Barbares ne firent qu'achever l'œuvre de désolation déjà bien avancée par une civilisation décrépite; mais ce dernier fléau fut terrible. « Tout ce qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées, entre le Rhin et l'Océan, disait saint Jérôme, a été dévasté par le Quade, le Vandale, le Sarmate, l'Alain, le Gépide, l'Hérule, le Burgonde, l'Alaman, et, ô calamité! par le Hun (1). » Les hommes avaient été moissonnés par le glaive; les villes, les villages, les habitations agricoles dévastées par le feu. Ce qu'une horde sauvage avait épargné, une autre l'avait détruit; partout l'œil attristé ne rencontrait que des ruines. L'établissement des derniers venus d'entre les Barbares fut un vrai repos. Sous leur rude domination, malgré d'immenses désordres, on commença à respirer; mais dans quel état se trouvait l'Europe? A mesure que les bras avaient diminué, la culture

(1) HIERON *Epist. ad Ageruchiam*, p. 748, édit. 1706.

s'était réduite à quelques oasis, comme dans les déserts. Les forêts druidiques qui subsistaient encore s'étant étendues, avaient gagné de proche en proche et s'étaient rejointes de toute part; elles couvraient d'immenses contrées; les clairières qu'elles laissaient çà et là n'étaient que des landes incultes, les bas-fonds, des marécages; les rivières et les fleuves se traînaient péniblement dans leurs lits encombrés; les bêtes sauvages, dont plusieurs espèces ont aujourd'hui disparu, s'étaient multipliées à l'infini et on les voyait rôder en plein jour jusque dans les cités gallo-romaines. Les traînards des diverses bandes germaniques qui avaient traversé les pays s'étaient réfugiés dans les bois et en avaient fait des repaires de brigandage. La sécurité n'existait nulle part et les rares habitants se procuraient avec peine une chétive nourriture. C'est là que commence un prodigieux travail des moines.

Du sein des monastères qui existaient en Italie et dans les Gaules et de ceux qui s'étaient formés en Irlande des moines se détachèrent, quelquefois plusieurs ensemble, pour aller fonder une colonie en quelque lieu désert, loin de toute habitation des hommes; le plus souvent un à un, attirés au fond des bois par l'attrait de la solitude et le désir d'une perfection plus grande. Ces derniers, qui étaient toujours, selon le conseil de saint Benoît, des hommes éprouvés par la discipline du cloître, pénétraient isolément à travers les rochers, les précipices, les ronces, les fourrés des taillis, les branches entrelacées des arbres, jusqu'aux réduits les plus écartés et les plus sauvages. Une hutte

de feuillage, une grotte, une caverne, une vieille ruine, débris d'une ville, d'un bourg, de quelque château-fort, déjà à moitié recouvert par la végétation, mélancolique souvenir d'une civilisation anéantie (1), leur servaient de refuge et d'abri contre les intempéries des saisons. Deux livres suffisaient à leur longue méditation, l'Ecriture-Sainte qu'ils ne manquaient jamais d'emporter avec eux et la nature (2). Ils n'étaient pas artistes, ils ne songeaient pas à l'art et cependant l'on a remarqué qu'ils choisissaient toujours les plus beaux sites. Ils avaient à disputer le terrain aux bêtes sau-

(1) On en trouve plusieurs exemples dans la seule vie de saint Colomban. En s'enfonçant dans les vastes solitudes des Vosges, il s'arrêta d'abord à un lieu dit Anagray, où se voyaient les ruines d'un vieux *castrum* romain. Luxeuil, où il fonda le fameux monastère de ce nom, était aussi sur l'emplacement d'un autre camp très-fortifié. « Là, dit l'historien de saint Colomban, subsistaient encore de merveilleuses ruines de thermes antiques ornées d'une multitude de statues, objet autrefois d'un culte idolâtrique. » *Jonas*, c. 6 et 10, ap. Surium, t. VI, p. 488-490.

(2) Il est encore assez de mode dans un certain monde de croire que J.-J. Rousseau et son élève Bernardin de Saint-Pierre ont les premiers inventé l'*amour* de la nature. Les moines avaient eu ce sentiment bien longtemps avant eux et avec bien autrement de vérité et de poésie. Saint Bernard écrivait au commencement du XII[e] siècle que les bois, les forêts et les rochers renferment des leçons qu'aucun maître n'a jamais enseignées.— « Aliquid ampliùs invenies in sylvis quàm in libris. Ligna et lapides docebunt te, quod à magistris audire non possis. » S. Bern. *Epist.* 106.

vages; mais les animaux du désert s'adoucissaient à l'approche du moine; ils ne lui faisaient point de mal et se plaisaient à reconnaître son doux et pacifique empire, comme celui de l'homme innocent dans le paradis terrestre. Les brigands que l'anachorète venait troubler dans leur retraite jusque-là inaccessible étaient plus à craindre. Mais eux aussi cédaient presque toujours à l'ascendant de l'homme de Dieu. L'abbé Launomar, dont la légende résume la plupart des incidents de la vie forestière des fondateurs monastiques, se voit un matin entouré d'une troupe de bandits qui avaient passé toute la nuit à le chercher; mais en le voyant paraître sur le seuil de sa hutte de branchages, ils tombèrent à ses pieds, en lui criant merci. « Mes enfants, leur dit le « solitaire, pourquoi m'implorez-vous? Que venez-vous « chercher ici? » Et lorsqu'ils lui eurent confessé leur intention homicide, il leur dit. « Que Dieu ait pitié de « vous. Allez en paix, renoncez à vos brigandages, afin « de mériter la merci de Dieu. Quant à moi, je n'ai « point de trésor ici-bas, c'est le Christ qui est mon « seul trésor (1). » Le solitaire désarmait ainsi les bri-

(1) Saint Ebrulphe (Evroul), seigneur neustrien, s'enfonce dans les sauvages forêts d'Ouche, dans le *pagus oximensis* qui servait de repaire à de nombreux brigands. Un de ceux-ci le rencontre. « O moine, lui dit-il, quelle cause vous amène en ces lieux pour troubler notre retraite? Ce désert est un repaire de brigands, non un refuge d'ermites. On n'y peut vivre que de rapine et du bien d'autrui; nous n'y souffrirons pas ceux qui veulent vivre de leur propre travail, et, d'ailleurs, le sol est trop

gands et il arrivait fréquemment qu'il les amenait à se faire ses compagnons et ses disciples.

Rien ne saurait nous donner une idée de la rigueur de vie à laquelle il devait se condamner dans les premiers temps de son séjour au désert. Il était réduit à se nourrir d'herbes, de racines sauvages, de faines de hêtre disputées aux écureuils, de l'écorce même des arbres (1); l'eau du rocher que Dieu faisait quelquefois miraculeusement jaillir pour étancher sa soif, était son seul breuvage. Jamais de viande, rarement du pain; quelques pommes sauvages ou quelques baies de myrtille étaient pour lui un mets délicieux; un poisson industrieusement pris à la rivière voisine était le festin des grandes fêtes. Et cependant cet exil loin des hommes

ingrat; vous aurez beau le cultiver, il ne vous donnera rien. » — « J'y viens, répondit Ebrulphe, pour pleurer mes péchés; sous la garde de Dieu, je ne crains les menaces d'aucun homme ni la rudesse d'aucun labeur; le Seigneur saura bien dresser dans ce désert une table pour son serviteur, et toi-même tu pourras, si tu veux, t'y asseoir avec moi. » Le brigand se tait, mais il revient le lendemain avec trois pains cuits sous la cendre et un rayon de miel rejoindre l'homme de Dieu. Lui et ses compagnons devinrent les premiers moines du nouveau monastère, célèbre depuis sous le nom du saint fondateur. ORDERIC VITAL, l. VI, p. 60. Voy. aussi *les Moines d'Occident*, t. II, p. 355.

(1) Nous lisons dans la *Vie de saint Colomban* : « Duris acerbitatibus omnis frangebatur voluptas... Vir Dei cum suis non alias capiebat dapes quàm arborum cortices, herbasque saltûs. » — Et ailleurs : « Nulla alimentorum solatia aderant, præter cortices et herbas. » *Jonas*, c. 7. Ce détail se retrouve fréquemment dans la vie forestière des moines.

avec la solitude et le silence avait pour lui bien des charmes; il y goutait ce repos mystérieux de l'âme qui est un avant-goût des joies du ciel. Aussi ne demandait-il qu'à être oublié et à mourir inconnu. Mais Dieu n'exauçait pas ce désir. Plus le saint homme cherchait à se cacher, plus sa sainteté le révélait. Un chasseur poursuivant une bête fauve, un voyageur égaré, un paysan rôdant dans les bois le découvrait un jour et faisait connaître sa retraite; le bruit de la pieuse découverte se répandait. On accourait de toute part, à la grande désolation de l'humble anachorète; on venait se mettre sous sa direction, apprendre à son école les voies de la perfection évangélique. Toutes les conditions fournissaient leur contingent; la noblesse franque surtout, avec sa générosité de cœur et son ardeur d'imagination, se laissait aisément prendre à ce piége divin. Un seigneur du voisinage, possesseur nominal du lieu, donnait, sous la réserve de quelques prières, avec des circonstances singulières et presque toujours providentielles, quelques lambeaux du désert où le moine avait planté sa tente. Il fallait songer alors à la fondation d'un monastère; l'anachorète se transformait en cénobite et il devenait abbé, conducteur spirituel et temporel d'une naissante famille monastique. Voici dès lors comment les choses se passaient, soit que la fondation fût le résultat imprévu du concours qui se faisait autour d'un solitaire, soit qu'elle eût été préméditée et mise en œuvre par une colonie venue de loin :

On élevait à la hâte quelques grossières cellules, puis sous la direction de l'abbé on se mettait résolument à

entamer la solitude par le défrichement : entreprise de difficile exécution à cette époque et bien autrement ardue que tous nos défrichements contemporains, dans les lieux même les plus reculés et les plus sauvages de l'Amérique et de l'Océanie. Aujourd'hui le colon attaque le désert avec toutes les ressources de la civilisation. Le moine n'avait que ses bras. Les instruments aratoires, le fer, les graines même pour ensemencer lui manquaient, le plus souvent il était dépourvu du secours des animaux domestiques qui triplènt les forces de l'homme; car la domestication des animaux avait presque entièrement cessé; le bœuf, le cheval, le chien, étaient retournés à l'état sauvage, comme de nos jours dans les pampas de l'Amérique méridionale. Que faire? On brûlait les arbres, on remuait la terre avec des bêches de bois; l'énergie du travail suppléait à tout. On s'animait par la méditation silencieuse et par les chants de la psalmodie sacrée qui marquait désormais dans la solitude les heures du jour et de la nuit. Les hurlements des loups alternaient parfois avec la voix des moines, en faisant écho dans les bois; mais on ne s'en effrayait point. L'œuvre avançait, des clairières se formaient; on se procurait des instruments de labourage; on façonnait au joug des animaux domestiques ramenés de la forêt; des moissons apparaissaient enfin : grande joie au monastère, on avait trouvé un trésor. Ces moissons péniblement conquises étaient chères au moine comme la prunelle de son œil. Citons un exemple.

Colomban se trouvait au monastère de Fontaine qu'il

avait récemment fondé. Un nouveau champ donnait pour la première fois une riche et abondante moisson; les épis étaient mûrs; mais la saison était orageuse, les nuages couvraient le ciel, la pluie tombait par torrent et sans interruption, le grain était secoué sur plante ou commençait à pourrir dans le chaume. Le saint cherchait avec anxiété en lui-même quelque moyen de sauver sa récolte. Il n'en trouva point d'autre que la foi en l'assistance du Dieu tout-puissant. Son parti est pris; il convoque tous les frères et leur ordonne d'aller couper le blé; grand est leur étonnement; car le vent n'a pas cessé de fouetter une pluie battante. Néanmoins, accoutumés à obéir, ils ne se permettent pas la moindre observation et se rendent vers les guérets, la faucille à la main. Colomban les accompagne; que va-t-il faire? Tous attendent. Lui, sans s'émouvoir, fait placer aux quatre coins du champ les quatre religieux les plus fervents de la communauté. Le disciple du grand moine irlandais qui a écrit sa vie, afin de mettre sa véracité hors de doute, a bien soin de mentionner leurs noms. Ce sont Comininus, Eunocus et Atquonanus, scots d'origine, et Gurganus, breton. L'homme de Dieu prenant alors une faucille se met à attaquer lui-même avec vigueur la moisson. A l'instant même, au-dessus du champ les nuages se dissipent, le soleil luit, tandis que la pluie continue à tomber tout à l'entour (1). Histoire ou légende, ce récit, écrit par un auteur

(1) *Vit. S. Columbani, auct. Jonâ, ap. Surium*, c. 13.

contemporain, n'en représente pas moins a vif la sollicitude du moine pour les produits de l terre. D'autres récits peignent d'autres détails de soı travail de défrichement. Entre des milliers racontés ıvec un charme merveilleux par les hagiographes du moyen-âge, j'en détache deux.

Le premier est emprunté à la légende de saint Léonor, « l'une des perles les plus fines du précieux écrin de la tradition celtique, dit M. de Montalembert. » Léonor était un de ces moines-évêques, venus au VI[e] siècle des Iles-Britanniques. S'étant établi dans un site désert, à l'embouchure de la Rauce, où lui et ses soixante disciples ne pouvaient vivre que du produit de la chasse et de la pêche, un jour, en priant, il vit se poser à ses pieds un petit oiseau blanc portant au bec un épi de blé. « Il y avait donc sur cette côte sauvage un lieu où le blé pouvait croître, où il en croissait encore quelques épis. » Il en remercia Dieu et ordonna à un de ses moines de suivre l'oiseau qui le conduisit à une clairière de la forêt voisine où s'étaient conservés, en se ressemant d'eux-mêmes quelques pieds de froment, dernier reste peut-être d'une riche culture disparue de ces lieux avec les habitants qui l'y avaient apportée. A cette nouvelle, le saint entonna le *Te Deum* et le lendemain, au point du jour, après avoir chanté Matines, toute la communauté s'achemina, Léonor en tête, vers la forêt, pour la jeter bas. Ce travail dura longtemps; les moines, excédés de fatigue, supplièrent leur père d'abandonner cette tâche accablante et de chercher une autre terre moins rude à exploiter. Il

refusa de les écouter, en disant que c'était le diable qui leur envoyait cette tentation de paresse. Mais ce fut bien pis quand, la forêt renversée, il fallut se mettre à cultiver le sol défriché. Alors les moines résolurent de laisser là leur chef et de s'enfuir pendant la nuit. Mais ils furent rassurés et consolés en voyant douze grands et beaux cerfs venir d'eux-mêmes s'atteler aux charrues déjà préparées, comme autant de paires de bœufs. Après avoir labouré tout le jour, lorsqu'on les déliait sur le soir, ils s'en retournaient à leur gîte, au fond des bois, mais pour revenir le matin des jours suivants. Cela dura ainsi cinq semaines et trois jours, jusqu'à ce que les nouveaux champs fussent disposés à produire une moisson des plus abondantes; après quoi les douze cerfs disparurent emportant avec eux la bénédiction de l'évêque d'Outre-Mer (1).

Les Bollandistes ont bien soin de protester contre la partie la plus merveilleuse de ce récit. Mais une importante vérité ne se cacherait-elle pas ici, comme en tant d'autres endroits, sous la légende? Les bœufs, les chevaux, les chiens, avons-nous dit, étaient retournés à l'état sauvage et ce fut dans les forêts que les missionnaires bretons et tant d'autres moines durent aller les chercher pour les employer de nouveau aux usages domestiques; là était le miracle. « Cette domestication des espèces animales revenues à l'état sauvage est, dit M. de Montalembert et avec lui l'histoire de l'institution

(1) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 389 et suiv., et Boll., t. I, Julii, p. 121 et seqq.

monastique, un des épisodes les plus intéressants de la mission civilisatrice des anciens cénobites. »

Le second trait a plus de simplicité, mais il ne fait pas moins honneur au génie agriculteur des moines.

Théodulphe (1), né en Aquitaine, d'une noble et riche famille, qui comptait parmi ses ancêtres d'illustres et fidèles serviteurs des rois, des évêques et de saints moines, s'était fait remarquer de bonne heure, entre tous les jeunes gens de son âge, par sa bonne mine, sa force physique, sa douce piété, l'innocence de ses mœurs et son ardent amour pour la science. Mais il n'avait tenu compte de ces avantages et s'était retiré loin de son pays, dans un monastère, sur une montagne du pays rémois appelée Hor. On y gardait le souvenir de saint Remi, l'apôtre des Francs, et l'abbaye portait le nom de saint Thierry, son fondateur. Dès les premiers jours de sa profession religieuse, Théodulphe ensevelit sous le froc du moine tous les souvenirs de sa naissance et de son éducation, et s'appliquant ces paroles de la Sainte-Ecriture : « Qui ne travaille pas, ne doit pas manger (2) », il manifesta le désir d'être spécialement employé au maniement de la charrue et à la culture de la terre. L'abbé lui confia deux jeunes bœufs pleins de vigueur, qu'il mena au labourage pendant vingt-deux ans, circonstance qui paraît moins miraculeuse à son biographe que la persévérance du saint homme dans son rude et pénible métier; car avec

(1) Vulgairement, saint Thiou ; il vécut vers la fin du V[e] siècle.
(2) II *Thess.* III. 10.

son attelage il faisait autant de besogne que d'autres avec deux, trois et même quatre paires de bœufs. Il était plus infatigable que les siens ; car, tandis que ceux-ci se reposaient, lui remplaçait la charrue par le hoyau, le rateau ou la bêche, et quand, le soir, après des journées si bien remplies, il rentrait au monastère, il était toujours le premier aux offices et aux psalmodies du chœur, et il lui arrivait fréquemment, dans son amour pour la prière, de passer une, quelquefois deux nuits entières sans dormir. Il y avait des gens qui doutaient du bon sens de cet homme assez fou pour consumer sa vie par de telles occupations et pour braver toute la rigueur du temps et les intempéries de l'air, au lieu de vivre comme ses aïeux du travail des gens qu'il aurait pu avoir sous sa dépendance. Mais Dieu prit soin de le justifier. Revenant un jour de son travail, le pieux laboureur s'aperçut, chemin faisant, que sa charrue s'était endommagée ; il s'arrêta, déposa un lourd fardeau qu'il portait sur ses épaules, ficha en terre l'aiguillon, branche desséchée armée d'une pointe de fer, dont il se servait pour piquer ses bœufs et se mit à raccommoder son instrument de labourage. L'aiguillon prit racine et devint un grand arbre que l'on montra pendant plusieurs générations comme témoignage de la faveur avec laquelle Dieu avait agréé les travaux du saint homme. Après vingt-deux ans passés à remuer la terre, Théodulphe, élu abbé de sa communauté, ajouta à sa vie d'agriculteur le rôle d'architecte, sans rien négliger des devoirs de sa charge. Il ne laissait à ses religieux aucun repos. Pour lui, il n'en trouva

que dans la mort. Les habitants du village le plus voisin s'emparèrent de sa charrue et la suspendirent dans leur église comme une relique (1). « Noble et sainte relique, dit M. de Montalembert, que je baiserais aussi volontiers que l'épée de Charlemagne et la plume de Bossuet (2). » Nous pensons avec l'illustre écrivain que la charrue, principal instrument de la culture monastique, aurait pu servir, avec la croix du Rédempteur, d'enseigne et de blason à toute l'histoire des moines pendant des siècles.

Le monastère fondé, la terre mise en culture, les gens d'alentour s'en rapprochaient pour y trouver assistance, protection, sécurité. Un village, une ville se formaient, la solitude inhabitée se peuplait de ruches d'hommes. « Bientôt, dit Mabillon, à la culture du sol, ils songèrent à ajouter l'embellissement d'un pays jusque-là presque entièrement inculte et désert. » A l'entour du monastère on cultivait des jardins, on élevait des arbres fruitiers dont on perfectionnait les espèces à moitié sauvages, dans le voisinage et sur les terres du couvent, on construisait de vastes métairies que l'on peuplait de colons; sur les flancs arides des coteaux et des montagnes, on plantait la vigne; on construisait des moulins sur le courant des rivières que l'on débarrassait de leurs encombrements, et dont quelquefois on déplaçait le lit pour favoriser l'irriga-

(1) Bolland. I. Maii, p. 95 et seq.
(2) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 401.

tion des prairies ou le dessèchement des marais. Le monastère lui-même était un vaste atelier; on y travaillait le fer et le bois; on y tissait le chanvre et le lin; on y corroyait des cuirs ou du parchemin; toutes les industries de l'époque y avaient leurs métiers et leurs ouvriers. Je parlerai plus loin de la culture des arts, des sciences et des lettres. La règle même de saint Benoît voulait qu'il en fût ainsi. Le monastère devait se suffire à lui-même et ne rien emprunter au dehors pour l'entretien de ses nombreux habitants.

Que l'on se figure ce que devait produire avec les siècles cet immense et infatigable travail agricole et civilisateur qui avait simultanément des milliers de foyers en Europe depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'à ceux du Rhin et du Danube d'abord, puis, après le IXe siècle jusqu'aux bouches de l'Elbe et du Weser, jusqu'au fond de la Scandinavie et aux côtes glacées et inconnues du Groënland. Le défrichement des contrées forestières et marécageuses du Nord est à peu près exclusivement leur œuvre. Quant à la France, on a calculé que le tiers de son territoire avait été mis en culture par les moines (1) et que les trois huitièmes de ses villes et de ses villages lui doivent leur existence (2).

(1) D'après les calculs du P. Longueval, *Histoire de l'église Gallicane.*

(2) Nous en donnons ici, d'après M. de Montalembert, une liste fort inexacte, en ne tenant compte que des chefs-lieux de diocèse, de département ou d'arrondissement et en laissant de côté beaucoup d'autres localités moins importantes, qui ont eu pour

Leur influence parut se faire sentir jusque sur le climat. Quand ils portèrent la cognée aux grandes forêts qui en couvraient le sol, les Gaules étaient toujours ce

berceau un monastère, telles que Cluny, Tournus, Mouzon, Paray-le-Monial, la Chaise-Dieu, Aigues-Mortes, etc.

Voici cette nomenclature pour la France :

Quelques-unes de ces villes portent encore des noms monastiques : Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Léonard, Saint-Yrieix, Saint Junien, Saint-Calais, Saint-Maixent, Saint-Servan, Saint-Valery, Saint-Riquier, Saint-Omer, Saint-Pol, Saint-Amand, Saint-Quentin, Saint-Venant, Bergues-Saint-Vinox, Saint-Germain, Saint-Pourçain, Saint Pardoux, Saint-Dié, Saint-Avold, Saint-Sever, etc., etc.

D'autres, sans porter leur origine écrite dans leur nom, n'en sont pas moins nés à l'ombre du cloître : Guéret, Pamiers Perpignan, Aurillac, Luçon, Tulle, Saint-Pons, Saint-Papoul, Saint-Girons, Saint-Lizier, Lescar, Saint-Denis, Redon, La Réolle, Sarlat, Abbeville, Domfront, Altkirch, Remiremont, Uzerches, Brives, Saint-Jean-d'Angely, Gaillac, Mauriac, Brioude, Saint-Amand; dans la seule Franche-Comté, Lure, Luxeuil, les deux Baume, Faverney, Château-Châlon, Salins, Morteau, Mouthe, Montbenoît et Saint-Claude, tous fondés par les moines qui ont peuplé le Jura et ses versants ; et que de noms encore à ajouter !

Si nous sortons de France, nous trouvons,

En Belgique : Gand, Bruges, Maubeuge, Nivelle, Stavelo, Malmédy, Malines, Dunkerque, Saint-Trond, Soignies, Ninove, Renaix, Liége, etc., etc.

En Allemagne : Fulde, Fritzlard, Wissembourg, Saint-Goar, Verden, Hoxter, Gandersheim, Quedlimbourg, Nordhausen, Lindau, Kempten, Munster, etc., etc.

En Angleterre : Westminster, Bath, Reading, Dorchester, Whitby, Beverley, Ripon, Boston, Herham, Evesham, Saint-

pays froid et brumeux décrit par Jules César, et dont la température n'était guère au-dessus de celle de la Pologne actuelle. Les moines vinrent, abattirent les arbres, déracinèrent les broussailles, remuèrent le sol, dégagèrent les rivières et les fleuves et, en trois siècles, ils semblent avoir contribué à élever la moyenne de la chaleur climatérique à un degré supérieur à ce qu'elle est demeurée de nos jours (1). Il faut encore les féliciter d'avoir conduit leurs défrichements avec une admirable prudence. On a dit que *les grands chênes étaient demeurés les amis des moines;* c'est qu'en effet les moines ne se hâtèrent pas de livrer tout le terrain à la culture, et ils ménagèrent, dans de justes proportions, les hautes et vieilles futaies. On commence à comprendre qu'il est à regretter que la génération qui nous a précédés n'ait pas imité leur exemple. Elle n'aurait pas compromis, par d'imprudentes devastations, les plus graves intérêts, et le Midi de la France ne serait pas devenu un pays désolé, où la stérilité descend, d'années en années, dans le creux des vallées et fait craindre pour ces régions parées jadis d'une végétation si riante, le sort de quelques contrées arides et brûlées de l'Orient.

Edmonds-Bury, Saint-Yves, Saint-Albans, Saint-Neots, etc., etc.

En Suisse : Schaffhouse, Saint-Gall, Soleure, Saint-Maurice, Appenzell, Seckingen, Glaris, Lausanne, Lucerne, Zurich, etc.

Dans notre diocèse de Belley nous pourrions citer Nantua, Chézery, Saint-Rambert, Saint Trivier, Ambronay, etc.

(1) C'est du moins l'opinion de M. Fuster, compte-rendu de l'académie des sciences, 8 janvier 1844.

Tels ont été les moines, pauvres volontaires, humbles et infatigables travailleurs, les bienfaiteurs les plus désintéressés de l'humanité et par conséquent ses vrais héros. La France, qui leur doit tant, s'est acharnée, depuis plus d'un siècle, contre leur mémoire ; elle les a volés, chassés, proscrits ; on aurait dit qu'elle croyait faire acte de justice en vouant leur nom à toutes les ignominies et à tous les outrages. Vaincue enfin par l'éclat de la vertu, du dévouement et du génie, elle les accepte dans son sein, mais avec quelle susceptibilité encore et quels ombrages ! Le temps ne serait-il pas venu, pour la génération actuelle de leur rendre enfin leur vraie et grande place dans l'histoire, en attendant que celles qui nous suivront plus hardies, plus justes et mieux inspirées que nous, les appellent résolument au secours de la société défaillante ?

CHAPITRE III.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ. — DEUXIÈME ÉPOQUE (SUITE).

On s'est peut-être trop accoutumé à considérer le règne de Charlemagne comme le résultat de la valeur intrinsèque et personnelle de l'homme, comme un fait anormal, sans antécédents dans le passé, sans suite dans l'avenir et presque sans liaison dans la chaîne de l'histoire. Un homme, quels que soient l'étendue et le ressort de ses facultés, n'atteint pas de lui-même à cette prodigieuse hauteur. C'est la société, longtemps fécondée par un travail d'idées et d'action, inaperçu peut-être, mais puissant, qui le produit, l'élève, le supporte et, se personnifiant en lui, met à sa disposition toutes les forces vives de l'humanité dont il devient la tête et le bras. On touche alors à une grande époque de l'histoire, à laquelle l'homme providentiel manque rarement de léguer son nom.

Charlemagne, l'un des hommes les plus complets qui aient paru dans le monde, n'a pas échappé à cette loi. Il est vrai qu'il venait le quatrième de cette famille extraordinaire des Carlovingiens qui offrit, durant quatre générations une succession non interrompue de

grands hommes. Mais ce n'est là qu'une condition secondaire de l'immense rôle qu'il a joué. A son avénement au trône des Francs tout était prêt pour l'accomplissement de l'une des plus grandes révolutions qui aient eu lieu au sein de l'humanité, la constitution sociale de l'Eglise. La civilisation païenne avait été broyée par les Barbares et il n'en restait que ce qui était compatible avec l'esprit et les formes du christianisme. De concert avec les évêques et sous la direction de la papauté, les moines avaient converti toutes les races germaniques qui s'étaient établies dans les diverses parties de l'empire romain; par des prodiges de courage, de patience et d'ascendant religieux, ils avaient fondu ensemble les vainqueurs et les vaincus; la terre elle-même, rendue en grande partie déjà à sa fertilité, semblait attendre un nouvel ordre de choses. Le désordre était encore à la surface; mais, au fond, les éléments les plus divers se coordonnaient insensiblement. Toutes les forces vives étaient dans l'Eglise. Le génie de Charlemagne fut de comprendre que l'heure était venue de lui confier définitivement la conduite de la société, et sa véritable grandeur, de se mettre à son service et de travailler, sincérement et sans jalousie, à son triomphe, plutôt que de chercher, par une ambition trop naturelle aux grands hommes, à l'asservir à sa puissance. Avant Charlemagne, l'Eglise, et par elle j'entends le christianisme lui-même, avait vécu comme à côté de la société humaine, agissant sur elle en la transformant; les rois mérovingiens n'avaient pas pris le christianisme pour règle de leur puissance et pour

auxiliaire de leur victoire. Il n'en fut pas de même de Charlemagne; il se fit le soldat de l'Eglise, il introduisit sa législation et ses idées dans toutes les affaires séculières et ce fut l'Eglise qui le porta si haut. Dès lors elle pénétra jusque dans les entrailles de la société; elle fut son âme et sa vie; on peut affirmer, en un certain sens fort exact, qu'elle fut la société elle-même. Je ne veux pas dire que, par cette révolution, la société devint tout-à-fait conforme à l'Evangile; la législation, les idées, la vie sociale furent chrétiennes; les impérissables passions humaines, toutes vives encore d'une barbarie non éteinte, ne le furent pas; elles ne le seront jamais. Il n'en demeure pas moins vrai que la société se trouva constituée dans une fraternelle union avec l'Eglise sur la base du christianisme, ce qui n'avait pas eu lieu jusque-là. La puissance matérielle fondée par l'épée de Charlemagne ne tarda pas, lui mort, à s'affaiblir et à se transformer; mais la révolution religieuse dont il avait été l'incomparable ouvrier lui survécut. Ce point de vue est important. Quoique la nature de ce travail ne me permette pas de l'approfondir, j'ai dû le signaler; car les moines ont été, pour une part considérable, dans la préparation de cette mémorable époque. On serait tenté de dire qu'elle a été leur œuvre et que Charlemagne lui-même est sorti du grand travail monastique des trois siècles qui l'ont précédé.

Le règne du héros franc nous fournit, de plus, un point d'arrêt et un point de départ. Là commence la deuxième partie de notre seconde période. Pendant sa

durée, de Charlemagne à saint Bernard, la mission sociale des moines se poursuit comme elle avait fait jusque-là, mais avec des manifestations nouvelles dues aux besoins nouveaux. Ce sont ces manifestations, autres bienfaits de l'institution monastique, qui demandent à être, à leur tour, étudiées.

DEUXIÈME PARTIE DE LA SECONDE ÉPOQUE.

Un coup-d'œil même superficiel sur l'histoire suffit pour découvrir trois effets principaux de l'influence sociale des moines pendant cette période. En convertissant les Barbares du Nord, non seulement ils tarissent la source des invasions, mais ils font entrer les nations germaniques, scandinaves et slaves dans le concert de la grande famille européenne, et doublent par là l'étendue et l'empire de la civilisation; en cultivant les lettres, les sciences et les arts, ils les préservent de l'étouffement de la barbarie et préparent leurs mmenses progrès dans les âges modernes; en luttant contre la corruption que le malheur des temps introduisait dans le clergé, ils sauvent, en Occident, ce grand corps de la décrépitude inguérissable qui l'a atteint en Orient, et, — ce qui n'est qu'une conséquence de ce dernier service, — en soutenant les papes dans leur résistance contre le césarisme religieux des empereurs d'Allemagne, ils contribuent, pour une part immense, à écarter l'un des plus grands dangers qui aient menacé

la civilisation chrétienne et l'indépendance de la conscience humaine. Je traiterai spécialement chacun de ces points; un tableau raccourci groupera ensuite quelques autres bienfaits des moines à cette époque. Il est à peine besoin, je pense, de prévenir mes lecteurs que, dans l'espèce de classification adoptée dans ce travail, pour cause d'ordre et de clarté, je n'ai pas entendu m'astreindre à une exactitude chronologique absolue. Il est manifeste que l'histoire ne se prête pas à la rigueur des coupures mathématiques.

I.

Pour bien comprendre l'action des moines dans la conversion des peuples du Nord et les conséquences heureuses qui en furent la suite pour la civilisation de l'Europe, il paraît nécessaire de se rendre un compte exact de l'état des territoires et des peuples au moment de la chûte de l'Empire romain et immédiatement après.

De temps immémorial, il y a lutte dans le monde entre la civilisation et la barbarie. La civilisation vient du Midi et fait effort pour remonter vers le Nord et se l'assimiler; la barbarie vient du Nord et, par une pente qui semble lui être naturelle, elle est entraînée vers le Midi où elle étouffe la civilisation. De là, entre la civilisation et la barbarie une action et une réaction perpétuelles qui ont eu leurs irrégularités et leurs inter-

mittences, mais qui n'ont jamais cessé jusqu'à la conversion des nations septentrionales par le christianisme.

Partie des hauts plateaux de l'Asie centrale où, par un remarquable accord, les saintes Ecritures et les traditions des peuples nous la représentent comme étant sortie toute faite de la révélation même de Dieu, la civilisation rayonne, d'un côté vers la grande Asie; de l'autre sur la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Afrique septentrionale, l'Italie, l'Espagne, les Gaules, c'est-à-dire tout le bassin méditerranéen. Ce fut la civilisation occidentale, réservée par la Providence à une supériorité incontestable et à la domination du monde. L'Empire romain en fut l'héritier et le propagateur. En Europe, il la porta jusqu'aux rivages du Rhin et du Danube; mais là s'arrêtèrent ses efforts. Au-delà, jusqu'aux monts Ourals et aux frontières de de l'Asie, s'étendaient des plaines immenses couvertes par des forêts, des marécages, des steppes stériles, qui manquaient en général d'arbres fruitiers, de plantes alimentaires et ne présentaient aucun abri contre le choc incessant des nombreuses tribus nomades qui parcouraient librement leur vaste solitude. Point de grandes chaînes de montagne; les rivières et les fleuves qui gelaient pendant l'hiver n'étaient pas un obstacle au passage et aux migrations des hordes errantes. Ces peuples ne se fixaient pas au sol de peur de s'y amollir et d'y devenir la proie d'une nation belliqueuse. Chasseurs, pasteurs, guerriers, ils menaient une vie misérable et il était naturel qu'ils dirigeassent sans cesse leurs aspirations et leurs mouvements vers le soleil et

les heureuses contrées du Midi (1). Et comme l'immense pays qu'ils habitaient est à peu près trois fois et demi plus considérable que le reste de l'Europe, seule partie civilisée, il est facile de concevoir de quel poids énorme ils pesaient sur elle. Mais ce n'est pas tout.

Vers la chaîne des Monts Ourals, l'Asie s'ouvre sur l'Europe par une frontière de quatre cents lieues et, plus bas, par de larges entrées du côté de la mer Caspienne et les portes du Caucase. Or, le nord de l'Asie se

(1) Voir, pour de plus amples détails, M. MIGNET, *Mém. Hist. Introduction de l'ancienne Germanie dans la société civilisée*, p. 4 et suiv. Ce travail de M. Mignet est capital relativement à la question qui nous occupe. Science, exactitude, discernement, style élégant et pur, rien n'y manque. L'orthodoxie la plus chatouilleuse n'y trouverait pas un mot à reprendre. C'est un vrai modèle de dissertation historique. Rarement témoignage plus impartial et plus compétent a été rendu à l'action civilisatrice des moines. Il est bien à regretter que cette belle étude soit suivie d'une autre sur l'*Etablissement de la réforme à Genève*, faite dans un esprit tout contraire, à l'aide des seuls documents protestants et en éliminant tous les faits qui pourraient jeter un jour défavorable sur les premiers temps du protestantisme. On aurait vraiment de la peine à se rendre compte de ces contradictions, si l'on ne savait qu'aujourd'hui les meilleurs esprits sont malheureusement victimes de cet éclectisme historique qui n'est qu'une forme du scepticisme, et pour lequel la vérité absolue n'existant pas ou étant insaisissable, il ne reste plus que des manifestations qui, pour être contradictoires, n'en sont pas moins dignes d'approbation selon les temps et les lieux. Je ne connais rien de plus énervant pour les esprits et les caractères que cette impartialité dépourvue de conviction.

trouvant dans le même état que la partie septentrionale de l'Europe, avec quelques degrés de barbarie et de férocité de plus, ses populations obéissaient au même mouvement vers l'Ouest et le Midi. De là une nouvelle et lointaine pression d'autant plus considérable que la masse de l'Asie est à son tour quatre fois plus considérable que celle de l'Europe. Ainsi multipliée, cette pression aboutissait à la ligne du Rhin et du Danube, accumulant sur cette barrière populations sur populations, comme une inondation ses vagues débordées sur une digue qui la retient.

L'empire romain eut, pendant six siècles, assez de solidité pour contenir cet énorme entassement de peuples, les repoussant, les détruisant, les absorbant; mais il arriva, à la fin, comme il fallait s'y attendre, que la résistance devint plus faible que l'action envahissante. Alors l'obstacle de l'empire fut rompu et l'invasion couvrit tous les pays civilisés de l'Europe. Sur la rive droite du Danube, sur la gauche du Rhin tout fut emporté, même le christianisme; mais au cœur de l'empire, le christianisme resta avec ses croyances précises et définies, avec sa loi morale du dévouement, avec sa hiérarchie ecclésiastique fortement constituée, avec ses idées intellectuelles, avec les lettres, les sciences et les arts qu'il avait recueillis et sauvés en les dégageant de leur forme idolâtrique, avec la famille qu'il avait ramenée à sa pureté primitive, à l'unité et à l'indissolubilité du lien conjugal, avec le régime municipal auquel il avait rendu de la vie en s'en emparant. De là vint le salut.

Grâce au christianisme, les tribus barbares, qui s'étaient répandues sur le territoire de l'empire romain y fondèrent de nouveaux Etats, et, communiquant au monde ancien épuisé la force qu'il n'avait plus, elles reçurent de lui la civilisation qu'elles n'avaient pas encore. Toutes les nations nouvelles, les Goths, les Visigoths, les Suèves, les Burgondes, les Francs, les Lombards se trouvèrent, dès ce moment, intéressées à garder et à défendre les pays qui étaient devenus pour elles une véritable patrie.

Mais voici ce qu'il importe de bien remarquer : cette défense n'était possible que pour un temps, mais non d'une manière indéfinie. Le torrent des invasions paraissait bien, il est vrai, écoulé, mais comme des eaux débordés après une immense débâcle; la source n'en était pas tarie; car le Nord ne cessait pas de produire des hommes et de les pousser vers les climats du Sud. Dès lors, il était inévitable que les nouveaux royaumes ne tarderaient pas à succomber, comme avait succombé l'empire romain dont ils n'avaient assurément ni le prestige ni la solidité. Déjà la Grande-Bretagne avait été envahie par les Angles et les Saxons; déjà les Francs Saliens s'étaient fait une place dans le nord des Gaules. Les Francs longtemps victorieux des peuples du Nord commençaient à fléchir sous la pression des Frisons, des Saxons, des Alamans. Vers la fin du VI[e] siècle une nouvelle inondation de la barbarie était imminente. Et ainsi la civilisation chrétienne, si laborieusement sauvée de la première invasion, semblait condamnée à périr de nouveau, et si, par une

vitalité puissante, il lui était donné de se relever une seconde fois, à périr encore jusqu'à ce qu'elle demeurât définitivement ensevelie sous ses ruines sans cesse renouvelées; le sort de l'Europe eût alors été fatalement le sort de la plus grande partie de l'Asie et du nord de l'Afrique, sous les invasions tartare et musulmane.

Mais, au sein des nations barbares qui avaient recueilli l'héritage de l'empire romain, le christianisme veillait, le christianisme, force d'expansion au moins autant que de résistance. « Il était, dit M. Mignet, le seul lien qui unît encore le monde occidental, le seul principe qui l'animât, la seule force qui le mît en action, la forme nouvelle sous laquelle la civilisation devait se communiquer au dehors. C'est par lui que, après avoir transformé les Barbares ses vainqueurs, le vieux monde pouvait transformer les pays qui étaient le siége même de la barbarie. Le centre de cette nouvelle propagande civilisatrice était toujours Rome; son chef n'était plus le Sénat ou l'Empereur, mais le Pape, et, au lieu de soldats, elle employa des moines (1). »

Disons-le très-hautement, en effet : en face du redoutable avenir qui menaçait, comme d'un écueil inévitable, la civilisation chrétienne à peine échappée d'un immense naufrage, un audacieux projet, seul moyen de salut, germa au sein de la chrétienté occidentale, le projet de porter le christianisme jusque dans les régions les plus reculées du Nord, d'attacher au sol les

(1) MIGNET, *Introduction de l'ancienne Germanie dans la société civilisée*, p. 11 et 12.

peuples barbares en les convertissant, de les introduire, par le christianisme, dans la société européenne civilisée, et par là, non-seulement de tarir pour toujours la source des invasions, mais encore de doubler l'empire de la civilisation elle-même. Jamais plus noble et plus salutaire dessein. Son accomplissement était manifestement pour l'avenir de l'humanité une question de vie ou de mort. On a voulu en faire honneur à Charles-Martel, à Pepin, à Charlemagne; c'est une erreur, ou tout au moins une exagération. Ces grands hommes ne conçurent pas ce projet, ils en favorisèrent seulement l'exécution; c'est assez pour leur gloire. Son véritable auteur, ce fut l'esprit chrétien, ses exécuteurs héroïques et infatigables, les moines et la papauté.

Le commencement des travaux pour la conversion des peuples du Nord remonte bien au-delà de Charlemagne. Il se lie à la conversion des races envahissantes qui avaient occupé l'empire romain.

Avant les grandes invasions, le christianisme avait fondé de nombreux établissements sur les bords du Rhin et du Danube et même bien au-delà. Mais, dans le tumulte des invasions, nous l'avons dit plus haut, tout avait été emporté. Ce qui succéda dans ces contrées, ce fut un mélange de paganisme et de christianisme, de civilisation et de barbarie, des populations entièrement idolâtres ou seulement à moitié chrétiennes. Un immense terrain avait été perdu pour l'Evangile. Les moines, en s'échelonnant, dès le VIe siècle, le long du Danube et du Rhin, s'occupèrent à le reconquérir. Nous avons vu Séverin s'y employer.

Il n'était pas seul. Ce qu'il faisait dans la Norique, beaucoup d'autres moines, non pas réunis en communauté, mais dispersés çà et là, ermites, stylites, anachorètes, parfois avec quelques disciples péniblement rassemblés, l'accomplissaient ailleurs. Un trait que je prie mes lecteurs de généraliser, avec les modifications convenables, va nous donner une assez juste idée des influences monastiques à cette époque et sur ce théâtre.

Le solitaire Wulfiliac racontait ce qui suit à saint Grégoire de Tours : « Quand je vins sur le territoire de Trèves, j'y trouvai une statue de Diane que les gens adoraient encore. Je construisis de mes mains, sur cette montagne, la cabane que vous voyez; j'élevai une colonne sur laquelle je me tins, pieds-nus, avec une telle souffrance que la rigueur de l'hiver faisait tomber les ongles de mes pieds et que des glaçons pendaient à ma barbe; ma nourriture était de l'herbe, un peu de pain et un peu d'eau. Mais les gens d'alentour commençaient à venir, et je leur prêchai que Diane n'existait pas; que les simulacres et les autres objets de leur culte étaient des représentations vaines; que les chants, usités parmi eux dans leurs orgies, étaient indignes de la divinité; qu'il convenait mieux d'offrir un sacrifice de louange au Seigneur tout-puissant qui créa le ciel et la terre. Je priais, en outre, Dieu de daigner renverser l'idole, et arracher ce peuple à ses erreurs. Sa miséricorde amollit ces cœurs durs et, leur faisant prêter l'oreille à mes paroles, les disposa à laisser les idoles pour suivre le Seigneur. J'en réunis quelques-uns pour, avec leur aide, abattre l'immense simulacre, ce à quoi

mes forces n'eussent pas suffi, bien que j'en eusse déjà démoli d'autres. Ils se mirent en nombre autour de la statue, jetèrent des cordes et commencèrent à tirer; mais aucun effort ne parvenait à l'ébranler. J'allai alors à la basilique, je me prosternai à terre et je suppliai, en pleurant, la miséricorde divine de détruire par la puissance céleste ce qui bravait la force terrestre. Je sortis après ma prière et revins trouver les travailleurs; je pris en main le câble et nous recommençâmes à tirer, et, à la première secousse, l'idole fut à terre; nous la brisâmes ensuite, et, avec des marteaux de fer, nous la réduisîmes en poussière (1). »

Sur toutes les anciennes frontières de l'Empire, l'évangélisation du stylite Wulfiliac se reproduisait avec des modes d'action très-divers. Néanmoins, jusqu'à saint Grégoire, il n'y avait eu encore que des efforts isolés. Ce grand homme, pape et moine tout à la fois, c'est-à-dire personnification des deux forces vives de son temps, initiateur véritable de la société nouvelle, donna le premier une impulsion générale à la conquête chrétienne et il en fut le principal régulateur. Ses successeurs héritèrent de son rôle et poursuivirent avec une rare constance et une sagesse admirable l'accomplissement de ses desseins. Et ainsi, l'initiative qui entreprend, la direction qui règle, la

(1) Greg. de Tours dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, p. 440 et suiv. Voyez aussi Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. Ier, p. 411. Quatrième édition.

force qui soutient, l'autorité qui coordonne et qui fonde, partirent de la papauté.

Bien longtemps avant son pontificat, Grégoire avait désiré porter lui-même la lumière de l'Évangile aux Anglo-Saxons récemment établis dans l'île de Bretagne où ils avaient effacé presque jusqu'aux derniers vestiges de christianisme. Un jour qu'il passait sur le *forum*, il y vit, mis en vente, des enfants qui le frappèrent par la blancheur de leur corps, la beauté de leur visage et la couleur claire de leurs cheveux. Il demanda au marchand d'esclaves d'où ils étaient. Celui-ci lui répondit : « De l'île de Bretagne. » — « Ces insulaires « sont-ils chrétiens? » ajouta Grégoire. — « Ils sont « encore païens, » répliqua le marchand. — « O dou« leur! s'écria Grégoire, de si beaux fronts contien« nent une intelligence encore privée de la grâce « intérieure de Dieu! » Et il demanda à quelle nation ils appartenaient. Le marchand lui ayant répondu que c'était des *Angli*, Grégoire, dans son admiration, s'arrêtant et jouant sur le mot, dont la prononciation latine se confondait avec celle d'*Angeli* (anges), dit : « Ils sont bien nommés; car ils ont des visages angé« liques, et tels doivent être dans les cieux les frères « des Anges (1). »

La simplicité, la naïveté, la poésie, la tendresse de cœur, toutes ces fleurs les plus délicates du sentiment, abondent dans la vie des hommes de Dieu et y répan-

(1) Bed. *Histor. Ecclesiast.* Lib. I. Voir aussi Mignet, *Introduction, etc.*, p. 17.

dent un incomparable attrait. L'anecdote que je viens de raconter en est toute pleine. Mais ce n'est là que son moindre mérite. La rencontre fortuite faite par Grégoire eut d'immenses résultats. Lui-même nous l'apprend en termes admirables (1). Il ne faillit pas à la volonté de partir et de se dévouer au salut d'un peuple qui l'avait si vivement intéressé ; mais Dieu qui l'appelait à une plus haute mission lui en refusa le pouvoir. Devenu pape, il confia au moine Augustin, prieur de son monastère du Mont-Aventin, l'entreprise qu'il ne lui était pas donné d'exécuter lui-même. Il l'envoya, avec quarante compagnons, choisis parmi l'élite de la jeune et fervente postérité de saint Benoît, dans le lointain et barbare pays de l'île de Bretagne.

Il n'entre pas dans mon dessein de raconter les hésitations et l'effroi qu'éprouvèrent les moines romains dès qu'ils eurent mis le pied sur la terre des Gaules, en songeant à ces sombres et mystérieuses régions du Nord d'où, depuis des siècles, on ne voyait sortir que la désolation et la mort, et aux périls qui les attendaient chez un peuple éloigné, inconnu, dont ils ne parlaient ni n'entendaient la langue ; la permission qu'ils demandèrent à Grégoire de retourner à Rome ; l'ordre qu'il leur donna de poursuivre leur route et leur

(1) Il écrivait à Augustin et à ses compagnons : « Omnipotens Deus suâ vos gratiâ protegat, et vestri laboris fructum in æternâ me patriâ videre concedat, quatenùs etsi vobiscum laborare nequeo, simul in gaudio retributionis inveniar, quia laborare scilicet et volo. Bed. *Histor. Ecclesiast.* Lib I, c. 23.

entreprise; l'accueil qu'ils reçurent des rois Francs auxquels le saint Pape les avait recommandés par ses lettres et qui favorisèrent leur passage dans l'île de Bretagne et leur adjoignirent des interprètes pour communiquer avec les Anglo-Saxons; leur débarquement dans cette île de Tanet destinée à voir arriver des conquérants si divers; l'appui qu'ils trouvèrent auprès du roi de Kent, dont la femme, fille du roi mérovingien Karibert et chrétienne, les aida puissamment auprès de son mari; l'effet que produisit sur les sauvages anglo-saxons le zèle qui animait ces étrangers pour eux et les avait fait venir de si loin; la supériorité de leur intelligence, l'austérité de leurs mœurs, la beauté de leurs chants, la pompe de leurs cérémonies; les moyens qu'ils employèrent, les succès qu'ils obtinrent, les auxiliaires qui leur furent envoyés de Rome. Ces événements sont connus et il en faut lire le dramatique récit, non dans les historiens modernes qui, tous, les affaiblissent ou les défigurent, mais dans le vénérable Bède, le père de l'histoire d'Angleterre (1). Là tout est vivant et reflète avec une vérité saisissante les hommes et les choses de ces temps reculés. Je n'en rapporterai qu'un trait.

Le royaume de Kent étant à peu près entièrement gagné au christianisme, un détachement des compagnons d'Augustin, ayant le moine Paulin à leur tête, pénétra dans le royaume de Northumbrie. La conversion

(1) Mignet, Introduction, etc., p. 20.

du roi de ce pays, Edwin, et de ses sujets présente des caractères qui émeuvent et attachent, et qui ont été singulièrement méconnus par Augustin Thierry. Rien de plus propre à nous donner une idée exacte de l'apostolat des moines romains en Angleterre et de la manière dont s'opérait la conquête chrétienne. Le roi barbare est conduit, pas à pas et par des circonstances fort extraordinaires, à se rapprocher du christianisme et « comme il est homme naturellement très-sagace, dit le vénérable Bède, il demeure souvent seul, la bouche muette, mais discutant au fond de son cœur bien des choses avec lui-même; il examinait ce qu'il fallait faire, quelle religion il devait embrasser. » Ce tableau d'un Saxon à la recherche de la vérité est admirable. Le roi barbare finit par se rendre lorsque l'évêque Paulin lui révéla une étrange apparition qui s'était manifestée à lui dans sa jeunesse et dont il n'avait jamais fait confidence à personne. Ne voulant pas néanmoins violenter la conscience de ses sujets, il convoqua la Witena-Ghemote, *l'assemblée des sages*, qui se réunissait autour des rois germains dans toutes les occasions importantes et, comme Théodose dans le Sénat romain, il demanda aux assistants quel Dieu ils voulaient adorer. Le grand prêtre dit : « Personne n'a plus que moi vénéré et servi les dieux; je ne suis pourtant ni le plus riche ni le plus honoré; ils sont donc impuissants. » Voilà bien le langage du barbare grossier qui ne se laisse toucher qu'à son intérêt et à ce qui frappe ses sens. Un guerrier tient un plus noble langage : « Lorsque nous sommes, dit-il, à nous chauffer dans la salle, ô roi, il entre

parfois un oiseau qui se ranime à cet air tiède ; mais bientôt il sort, exposé au froid comme auparavant. Telle est la vie, court passage entre le temps qui précède et celui qui doit venir. Ce temps est ténébreux ; si les chrétiens savent nous en dire quelque chose de certain, ils méritent d'être écoutés. » Que d'âmes, dans notre siècle de scepticisme, se disent, comme le guerrier saxon, en jetant les yeux sur l'avenir d'outre-tombe : « ce temps est ténébreux ; » que n'ajoutent-elles comme lui : « si les chrétiens savent nous en dire quelque chose de certain, ils méritent d'être écoutés (1). »

En quelques années l'œuvre de la conversion fut si bien avancée, dans les royaumes de Kent et de Northumbrie surtout, que douze évêchés, parmi lesquels deux métropolitains, Cantorbéry et York, purent être fondés, et que le grand pape saint Grégoire put s'écrier dans sa joie et son enthousiasme : « Voici que la langue de la Bretagne, qui ne connaissait que des sons barbares, a commencé à célébrer les louanges de Dieu dans des chants hébreux ! Voici que l'Océan, jadis soulevé, abaisse aujourd'hui ses flots soumis sous les pieds des saints ! Ces passions barbares que les princes de la terre n'avaient pu dompter par le fer, la bouche des prêtres les enchaîne par des paroles simples ; et celui qui, infidèle, ne craignait point les cohortes des combattants, devenu fidèle craint la langue des petits et des

(1) Bed. *Hist. eccles.* Lib. II, c. 9, et Gorini, *Défense de l'Eglise*, t. I, p. 530, première édition.

faibles (1). » Cette grande révolution avait été obtenue par la seule persuasion et sans l'effusion d'une seule goutte de sang, résultat d'autant plus remarquable qu'à cette époque, le changement de religion dans un roi entraînait presque forcément celui de tout un peuple. Ethelbert, roi de Kent, et Edwin, roi de Northumbrie, ne pesèrent sur leurs sujets que par leur exemple.

Saint Grégoire ne fut pas et ne put pas être témoin de la conversion totale de l'île de Bretagne. Cette conversion fut lente; elle dura près d'un siècle. Bornée d'abord au royaume de Kent, à celui des Saxons orientaux, au royaume septentrional de Northumbrie, elle gagna successivement les royaumes de Mercie, des Angles méditerranéens, des Saxons du Sud et des Saxons de l'Ouest. Dans chacun de ces pays, il y eut des retours inévitables vers le paganisme par une réaction naturelle des anciennes idées et du vieux culte; mais à la fin le christianisme prévalut tout à fait et la Grande-Bretagne toute pénétrée de la lumière chrétienne devint l'un des foyers principaux d'où elle se répandit au loin.

Il me paraît essentiel de dire quelques mots sur le plan de conduite que le pape saint Grégoire traça à saint Augustin pour régler et affermir sa nouvelle conquête, plan qui fut suivi plus tard, sauf quelques modifications locales, par les successeurs de Grégoire au pontificat et par ceux d'Augustin dans les missions sur le continent.

(1) S. Gregor., *Opera*, t. I. *Moral*, lib. XXVII, num. 21.

On voit par les lettres de saint Grégoire qu'il proposa à ses missionnaires un triple but à atteindre, organiser ecclésiastiquement le territoire par la création d'un nombre suffisant d'évêchés, constituer la famille sur la base des principes chrétiens, améliorer et adoucir l'individu en le pliant doucement à la morale de l'Evangile. Il faut lire la correspondance du grand et saint Pape pour voir avec quelle hauteur de vues il envisageait cette prodigieuse transformation d'un peuple. Ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est la prudence et la mesure avec lesquelles il recommandait à ses moines de procéder, excluant de l'action de prosélytisme chrétien toute espèce de violence.

La condescendance du pape, parfaitement comprise par les moines, se faisait remarquer jusque dans les moindres détails. Je ne saurais mieux faire, ce me semble, que de citer ici les instructions confiées par saint Grégoire à l'abbé Mellitus, chef de la seconde congrégation monastique expédiée dans l'île de Bretagne : « Lorsque le Seigneur tout puissant vous aura conduit vers notre frère Augustin, écrivait le pape, rappelez-lui bien que j'ai longtemps et sérieusement médité sur cette grande affaire de la conversion des Angles. Que l'on se contente de renvoyer les idoles des temples; mais les temples eux-mêmes, qu'on les laisse debout, après les avoir aspergés d'eau bénite, y avoir placé des reliques et élevé des autels. S'ils sont de bonne construction, pourquoi les renverser? Du culte des démons, ils doivent passer au service du vrai Dieu. Par là, la nation elle-même, voyant sub-

sister les édifices consacrés à ses anciens rites sera moins froissée et plus facilement induite à déposer ses erreurs, à reconnaître le vrai Dieu et à l'adorer, l'habitude ramenant naturellement le vulgaire aux lieux qu'il avait coutume de fréquenter. Il m'a été rapporté que ces peuples sont dans l'habitude d'immoler des bœufs à leurs divinités; c'est une solennité religieuse qu'il faut, non supprimer, mais transformer. Aux jours de consécration des temples en églises, aux fêtes des saints, laissez les nouveaux fidèles construire encore des cabanes de feuillage à l'entour de l'église, comme c'est leur coutume; qu'ils y conduisent des animaux pour les tuer ensuite, non plus comme offrande au démon, mais en l'honneur de Dieu à qui ils adresseront après le festin leurs louanges et leurs actions de grâces.» Puis le saint pontife ajoutait avec une haute raison : « Retrancher tout à la fois dans ces âmes sauvages est impossible et celui qui veut atteindre le faîte doit s'élever par degrés, peu à peu et non par bonds (1) »

Le vénérable Bède qui rapporte ces instructions les admire comme un chef-d'œuvre de sagesse pour le salut de sa nation (2). Nous pensons comme lui. Dans

(1) S Greg. *Opera;* Epist. lib. XI 76. « Nam duris mentibus simul omnia abscindere, impossibile esse, non dubium est; quia is qui locum summum ascendere nititur, necesse est ut gradibus vel passibus, non autem saltibus elevetur. »

(2) Litteras memoratu dignas, in quibus apertè quàm studiosè ergà salvationem nostræ gentis invigilaverit, ostendit, ità scribens, etc. Bed. *Hist. Eccles.* Lib. I, c. 30.

toutes les grandes missions du Nord qui suivirent la conversion de l'Agleterre, les moines se conformèrent à leur lettre et surtout à leur esprit. Ils s'appliquèrent, avant tout, à plier les nations grossières auxquelles ils portaient le culte en esprit et en vérité de l'Évangile aux pratiques extérieures d'où ils les firent passer par des degrés à la connaissance fondamentale de la religion. Cette douce et tolérante manière de procéder est d'autant plus remarquable dans les moines qu'elle contraste davantage avec la sévérité de leur vie et elle indique, de leur part, une connaissance approfondie de la marche de l'esprit humain. Comme l'enfant et le sourd-muet, les peuples primitifs et en quelque sorte encore enfants, ne s'élèvent aux idées intellectuelles que par des signes et des symboles ; ce n'est point « par bonds, » c'est « pas à pas » qu'on peut les faire parvenir à la spiritualité chrétienne. De nos jours, les missionnaires protestants ont méconnu ce principe au Cap, à Taïti, aux îles Sandwich, partout où ils se sont trouvés en contact avec des peuplades encore sauvages. Qu'en est-il résulté? Bien loin de tirer l'âme de leurs néophytes de sa torpeur et de son engourdissement, ils l'ont étouffée en lui donnant une nourriture qu'elle était incapable de s'assimiler. Tous les hommes vraiment sérieux reconnaissent que les moines ont été beaucoup mieux inspirés. M. Eyriès, dans son histoire du Danemark, nous apprend que « des auteurs danois, protestants, et *pour lesquels*, par conséquent, *le catholicisme est très-éloigné de la pureté primitive de l'Eglise chrétienne*, conviennent que, *peut-être*, un

culte plus simple que celui qui fut apporté en Danemark au IXe siècle par les moines, y aurait moins réussi (1). » Cet aveu a été souvent répété en Allemagne et en Angleterre. Ce serait néanmoins une erreur de croire que, dans leurs travaux de conversion, les moines ont réduit tout le christianisme à une profession extérieure et à un formalisme sans vie, comme on le leur a tant reproché. Rien ne prouve mieux le contraire que la foi ardente, la vive piété, les vertus sublimes et le zèle de prosélytisme qu'ils ont su communiquer en peu de temps à un nombre considérable de leurs nouveaux convertis. Ainsi, pour ne citer que l'Angleterre, après saint Augustin, cette grande île se couvre de monastères qui sont entièrement peuplés par des indigènes; la science et la sainteté y fleurissent également et se répandent de là sur le monde. L'influence s'en est fait sentir jusqu'à nos jours. Qui ignore que c'est par l'étude des âges primitifs de l'institution monastique dans leur pays que les plus savants docteurs de l'Eglise anglicane sont revenus au catholicisme dont troissiècles de schisme et d'hérésie les tenaient séparés?

La conversion de l'Angleterre ne fut pas le seul service rendu par les moines romains; à force de patience et de fermeté, ils ramenèrent à une conformité parfaite avec le reste de la catholicité les chrétiens celtiques du pays de Galles, des montagnes d'Ecosse et de l'Irlande qui s'éloignaient de la discipline générale

(1) *Danemark*, par M. Eyriès, membre de l'Institut, p. 20.

en des points assez importants. Par eux, les deux îles devenues entièrement chrétiennes entrèrent en relations intimes et assidues avec la métropole du christianisme et, quoiqu'il fallût traverser la mer et le continent pour se rendre à Rome, les deux routes de Boulogne et de la basse Loire furent couvertes de pèlerins et de religieux irlandais, pictes, scots, gallois et anglo-saxons qui y allaient et n'en revenaient pas toujours. Ainsi Rome avait désormais à sa disposition, grâce à l'apostolat d'Augustin et de ses successeurs, deux peuples énergiques tout pénétrés de son esprit et agissant conformément à sa discipline pour exécuter ses conquêtes dans le Nord. Les moines d'Irlande et d'Angleterre seront, en effet, désormais les principaux instruments de cette grande et audacieuse entreprise. Aux premiers seront plus spécialement dévolues les contrées de la Gaule septentrionale qui forment aujourd'hui quelques-uns de nos départements du nord de la France, la Belgique, la Hollande et la Prusse Rhénane et qui étaient alors occupées par les Frisons et une multitude d'autres peuplades barbares sans cesse en agitation; aux seconds cette immense partie de la Germanie qui est devene l'Allemagne et dont les Saxons étaient, au VIIIe siècle, la nation la plus puissante et la plus belliqueuse.

En suivant l'ordre des temps, les moines irlandais viennent les premiers dans la propagation de l'Evangile parmi les peuples du Nord. Ils partent de deux points à la fois, des monastères d'Irlande et de cette abbaye de Luxeuil, qui a été fondée, au sein des sauvages forêts des Vosges, par l'illustre moine Colomban.

Cette grande pépinière monastique est devenue l'école de tout le pays des Francs-Austrasiens. Là affluent, non-seulement des Irlandais, qui continuent à quitter leur île lointaine, mais des Francs, des Gallo-Romains, des Burgondes du voisinage et ensuite des contrées plus éloignées; il y a là des légions de moines et de missionnaires. Le disciple favori de Colomban, saint Gall, s'échappe le premier, avec un essaim de religieux, de la ruche monastique, et va fonder en 614, dans la partie de l'Helvétie la plus rapprochée de la Germanie et la plus exposée aux incursions des Barbares, la célèbre abbaye qui porte son nom. Il n'y a, en ce pays dévasté, que quelques rares habitations éparses dans un désert tout hérissé de bois, quelques populations idolâtres et féroces, des ruines romaines couvertes de buissons (1). Mais bientôt, par la présence des moines, tout change de face; les pâtres et les chasseurs des montagnes deviennent chrétiens, la contrée tout entière se couvre de riches cultures; de toutes parts, sur les bords des lacs, dans les profondes et sauvages vallées, s'élèvent de nouveaux monastères qui donnent naissance à des villes et à des villages,

(1) L'Helvétie méridionale ou romane avait déjà repris un aspect plus florissant par les établissements monastiques de Lausanne, de Roman-Moutier, do Saint-Ursicin, de Peterlingen (Payerne), d'Agaune Au siècle précédent, le nord de l'Helvétie avait été entamé par le moine Fridolin, qui avait fondé le monastère de Seckingen, dans une île du Rhin, et plus tard celui de Saint-Hilaire, qui donna naissance à la ville de Glaris.

Zurich, Lucerne, Disentis, etc. (1); mais celui de Saint-Gall demeure le plus important; il devient un séminaire de moines missionnaires et l'un des foyers principaux de la science au moyen-âge. Colomban, fuyant la colère de Brunehaut, abandonne lui-même Luxeuil, et, poussant plus loin que son disciple, il s'avance vers l'Italie, jusque dans les plaines occupées par les Lombards. Il y fonde le monastère de Bobio, qui achève la conversion de ce peuple si dur au Saint-Siège.

Ainsi Luxeuil rayonnait vers la partie orientale de l'Austrasie et y répandait les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation. Le mouvement religieux qui part de ce centre a des résultats non moins décisifs dans le nord de la Gaule.

Au VIe siècle, d'après les calculs de Mabillon, on ne comptait, dans les vallées de la Saône et du Rhône, que quatre-vingts monastères, quatre-vingt-quatorze des Pyrénées à la Loire, cinquante-quatre de la Loire aux Vosges, et dix des Vosges au Rhin (2) : chiffres déjà considérables, mais faibles néanmoins, en proportion de ce qui eut lieu après. A partir du VIIe siècle, « des essaims (3) de moines, dit un auteur contem-

(1) Les principaux fondateurs de monastères dans l'Helvétie, à cette époque, sont saint Sigebert, Ruprecht et son frère Vickard.

(2) Mabillon, *Annales bénédictines.*

(3) Les auteurs monastiques ont une prédilection singulière pour cette expression. Pour eux, tout monastère est une ruche et toute colonie qui en sort est un essaim.

porain, se répandirent non seulement dans les champs, dans les *villa*, dans les *castella*, dans les bourgs, mais dans le fond des déserts (1). » Les disciples de Colomban pénétrèrent au Nord-Est, dans la forêt des Vosges, qu'ils remplirent de leurs établissements (2). Le nord-est de la Gaule fut couvert de colonies encore plus puissantes. De la rive droite de la Seine à la rive gauche du Rhin, en suivant surtout les côtes de l'Océan, s'étendait un immense pays rempli de bois, de landes, de marécages. En dehors de quelques rares villes, il n'était habité que par quelques campagnards à moitié sauvages et idolâtres. Les moines convertirent les habitants et cultivèrent le pays. Saint Vandrille fut l'apôtre de la Seine-Inférieure; saint Valéry, de la vallée de la Somme; saint Omer, du pays de Térouane; saint Riquier, du Ponthieu; saint Eloy, du Cambrésis; saint Ouen, des côtes de la Neustrie; saint Amand, des Ardennes et de la Belgique

(1) Per Galliarum provincias agmina monachorum et sacrorum virginum examina non solùm per agros, villas, vicosque et castella, verùm etiam per eremi vastitatem ex regulâ duntaxat Benedicti et Columbani *pullulare* cœperunt, *cùm antè istud tempus vix pauca* illis reperirentur locis. *Anonymus in Vitâ S. Salabergæ.*

(2) Nous ne citerons ici que les principaux. On vit d'abord s'élever dans les plus profondes épaisseurs de la forêt les quatre monastères de Senone, d'Estival, de Saint-Dié, de Bodon-Munster, formant ensemble une croix; puis ensuite ceux de Remiremont, de Maurmunter, de Stavelo, de Malmédy, de Weissemberg, d'Eber-Minster, etc., etc.

moderne. Les grands monastères de Saint-Denis, de Fontenelle, de Jumièges, s'élevèrent sur les bords de la Seine; ceux de Saint-Maur-les-Fossés, de Jouarre, sur la Marne; ceux de Fécamp, de Mont-Villiers, de Montreuil, de Sithieu, sur les côtes de l'Océan; ceux de Saint-Valéry, de Saint-Riquier, de Corbie, sur les rives de la Somme; celui de Saint-Vaast, dans l'Artois; ceux d'Hautvilliers, de Moutier-Ender, de Saint-Basle, au nord de la Marne; ceux de Nivelle, de Gand, de Saint-Ghislain, de Saint-Amand, dans les Ardennes. Il s'en forma beaucoup d'autres autour desquels surgirent aussi peu à peu de grands bourgs et des villes (1). Les forêts de la Gaule septentrionale attaquées par la cognée et les troupeaux des moines ou par le feu des défrichements, s'éclaircirent; leur masse, auparavant compacte, offrit de vastes espaces cultivés et le paganisme disparut entièrement. Ainsi, d'immenses pays se trouvèrent définitivement acquis au christianisme et à la civilisation.

Les moines venus directement d'Irlande évangélisèrent de préférence les rivages de l'océan, et s'étendant de proche en proche, ils pénétrèrent dans le pays des Frisons. Saint Willebrod, élevé dans le monastère de Colmkill, aux Hébrides, d'où il partit, en 690, suivi de douze compagnons, pour se rendre sur le continent, fut leur plus grand apôtre. Investi par le

(1) J'emprunte la plupart de ces détails à M. MIGNET, *Introduction*, etc., p. 42 et suiv. Lui-même les a empruntés à MABILLON, *Annales bénédictines*, t. I. passim.

pape Sergius des mêmes pouvoirs que le moine Augustin, il prêcha pendant quarante ans, convertit la Frise Cisrhénane, fonda l'archevêché d'Utrecht dans l'ancien château romain de *Trajectum*, établit une multitude de monastères, renversa les idoles des Frisons, construisit des basiliques et s'enfonça, non sans de grands périls; dans la Frise Transrhénane, jusqu'à l'île de Fositeland. Arrêtons-nous ici un instant et reposons-nous de ces aperçus généraux et des arides nomenclatures par une courte biographie qui va nous donner une idée exacte de ces hommes qui, avec tant de courage et d'habileté, gagnaient ainsi progressivement du terrain sur le paganisme et la barbarie du Nord.

L'une des plus belles figures qui aient paru sur le théâtre que nous venons d'esquisser à grands traits, c'est saint Amand, apôtre de la Belgique. Aquitain d'origine et de famille illustre, il a été façonné de bonne heure à l'école du cloître. Comme tant d'autres moines de ce temps, la dévotion et l'amour du pèlerinage l'entraînent à Rome au tombeau des saints Apôtres. C'est là que se révèle à lui la mission de porter l'Evangile aux peuples septentrionaux. Ordonné évêque *régionnaire* (1), il va prêcher dans les environs de Gand, à des hommes encore à moitié sauvages. On ne saurait dire tout ce qu'il a à endurer de leur part; il est

(1) Episcopus ordinatur non ad certam sedem, sed ad prædicandum gentibus variis in provinciis Evangelium *Vit. S. Amandi* dans Mabillon.

repoussé, insulté par les paysans et même par les femmes, battu, plongé dans la rivière à plusieurs reprises; on aposte des brigands pour l'assassiner; ses compagnons eux-mêmes l'abandonnent. Lui ne s'émeut de rien; il continue de prêcher, vivant du travail de ses mains et se rappelant cette parole du Seigneur : « Celui qui a un grand amour donne sa vie pour ceux qu'il aime (1). » Son visage, dit son biographe Beaudemont, était toujours serein; la bonté respirait dans tous ses traits et dans toutes ses actions; il était chaste, mortifié, empressé à la prière, sobre de sommeil et de paroles; entre les pauvres et les riches il servait d'intermédiaire, aimé des premiers parce qu'il était pauvre, honoré des seconds parce qu'il était saint. Sa bienfaisance éclatait par d'abondantes aumônes. Mais l'œuvre de miséricorde qu'il préférait à toutes les autres, c'était de racheter les malheureux captifs enlevés par les pirates du Nord. Il les distribuait, ainsi que de jeunes enfants qu'on lui confiait, dans les églises et les monastères, les faisant instruire dans les lettres et de leurs rangs sortaient plus tard des prêtres, des évêques, de saints abbés. Il avait fondé de nombeux monastères tant d'hommes que de femmes et c'est en eux qu'il plaçait son espoir pour maintenir et étendre le bien opéré par ses prédications. Là on vivait de privations excessives. Un jour l'homme de Dieu étant allé visiter le monastère de la Celle-des-Apôtres sur les bords de la rivière de Haine qui donne son nom au

(1) *Vit. s. Amandi*, auctore BAUDEMUNDO ap. BOLL. 6. Feb.

Hainaut, les moines ne trouvèrent rien pour lui donner à dîner et le laissèrent partir à jeun; mais comme ils le reconduisaient, tristes et confus, ils prirent dans la rivière de Haine un gros poisson qui se présenta; ce qu'ayant regardé comme un don du ciel, ils engagèrent le saint homme à retourner au monastère pour le manger. Saint Amand porta encore la lumière de l'Evangile chez les Basques dans les Pyrénées, et chez les Slaves sur le littoral du Danube (1).

Les moines Irlandais secondés par quelques Gallo-Francs de la descendance de Luxeuil avaient rempli leur mission providentielle colonisant la Gaule septentrionale bien au-delà du Rhin. Une autre entreprise non moins ardue restait à accomplir. Il s'agissait d'incorporer la Germanie dans la société chrétienne et civilisée. Ce fut l'œuvre des moines anglo-saxons et surtout de leur héroïque chef, le bénédictin Vinfrid, plus connu sous le nom romain de Boniface que lui donnèrent les papes comme expression et comme récompense de son dévouement (2). Boniface est l'une des plus grandes figures du Moyen-Age.

Après une campagne infructueuse chez les Frisons,

(1) Joan. XV, 13.

(2) Les papes aimaient à changer en noms latins, plus harmonieux et plus doux, les rudes noms des moines irlandais ou anglo-saxons, et ils choisissaient toujours ceux qui avaient une signification de bienfaisance et de douceur; c'est ainsi que le northumbrien Willebrod s'appela *Clemens*, et l'anglo-saxon Vinfrid, *Bonifacius*.

sous la conduite du vieux missionnaire Willebrod, il pénétra dans la Germanie d'abord avec le simple caractère de moine, puis avec celui d'évêque *régionnaire*, une mission spéciale et des instructions du pape Grégoire II. Je n'entrerai pas dans le détail de sa prédication et de ses prodigieux travaux dans les pays divers occupés par les Thuringiens, les Alamans, les Bavarois, les Hessois, les Cathes, les Saxons et autres peuplades barbares; je ne dirai pas sa correspondance admirable avec le Saint-Siége, ses voyages à Rome, sa soumission filiale aux divers papes qui se succédèrent, pendant sa longue et laborieuse carrière, sur la chaire de Pierre, le titre de légat qu'il en reçut et dont il honora si hautement l'autorité, les innombrables églises qu'il fonda, les évêchés qu'il érigea au nom et avec le pouvoir des pontifes romains. L'histoire raconte cette grande vie et ses immenses résultats. Les succès furent si rapides et si étendus que lui et ses compagnons ne purent bientôt plus suffire à recueillir « la moisson blanchissante (1), » et que Boniface dut appeler du renfort. Deux colonies lui arrivèrent en même temps de sa chère île de Bretagne avec laquelle il ne cessait pas d'être en rapports continuels, l'une de moines destinés à l'enseignement des Barbares, l'autre de religieuses à l'éducation des femmes (2). Il faut citer avec respect les noms des

(1) Joan. IV 35.

(2) Les missionnaires bénédictins ne négligeaient pas de fonder des monastères de femmes, en même temps que des monastères d'hommes. Ils avaient compris dans quelle proportion immense

principaux coopérateurs de l'apôtre anglo-saxon, Lull, son successeur au siége archiépiscopal de Mayence, Willibald et son frère Wunnibald, Vitta, Wigbert, tous venus de l'île de Bretagne, le franc Grégoire, le bavarois Sturm, après Lull, le plus chéri des disciples du maître; et, parmi les femmes héroïques qui vinrent le seconder, la mère de Lull, nommée Chunihlit avec sa fille Berathgit, Waltpurgh, sœur de Willibald, Thécla, Chunidrat et surtout Lioba, suave et délicieuse figure, la douce et savante Lioba que Boniface établit abbesse du monastère de Bischoffheim, pépinière d'institutrices dévouées pour les contrées d'Outre-Rhin, et qu'il aima de cette pure et angélique affection de cœur qui est particulière aux saints, voulant qu'après sa mort leurs os reposassent dans le même sépulcre, « afin, disait-il, qu'ayant, pendant leur vie, servi le Christ avec même amour et dévouement pareil, ils pussent aussi attendre ensemble le jour de la résurrection (1). »

Boniface et ses compagnons étaient de même origine et parlaient la même langue que les Saxons; ils ne s'avançaient qu'avec l'appui des puissants ducs des

l'influence de la femme devait entrer pour créer la civilisation chrétienne.

(1) Erat adspectu angelica, sermone jucunda, ingenio clara, spe patientissima, caritate diffusa.... Ut post obitum ejus, corpus illius ad ossa sua in eodem sepulcro poneretur; quatenùs pariter diem resurrectionis expectarent, qui pari voto ac studio in vità suà Christo servierant. *Vita S. Liobæ*, ap. MABILLON. *Acta Sanct.*

Francs, Charles Martel, Pepin et Carloman, ces illustres chefs de la famille Carlovingienne, dont les missionnaires reconnurent les services en favorisant son avénement au trône, et surtout ils ne faisaient rien que de concert et avec l'autorité des pontifes romains : trois circonstances qui favorisèrent singulièrement le succès de leurs conquêtes évangéliques. Mais ce qui en assura par-dessus tout les résultats, ce fut le soin qu'ils eurent d'établir partout, conformément à la méthode de leurs prédécesseurs, des monastères. Le plus célèbre fut celui de Fulde, sur la rivière de ce nom, dans un désert tout ombragé de grands arbres, mais dans un site charmant, découvert et choisi par le bavarois Sturm qui en devint le premier abbé (1). Ses commencements furent

(1) Je ne puis résister au plaisir de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs un fort beau passage de M. Mignet. « Peu à peu, dit-il, les constructions de l'abbaye s'augmentèrent; le nombre de ses religieux (qui n'avait d'abord été que de sept) s'accrut; le sol qui l'entourait se défricha et la forêt inculte, dont les vastes profondeurs n'avaient jamais retenti des coups de la hache, fut sillonnée par la charrue et se changea en riches campagnes couvertes de fermes et de villages. Du temps de Sturm, le cours du fleuve fut détourné par ses soins, afin qu'il passât à travers le monastère et facilitât l'exercice des divers métiers que la règle de saint Benoît prescrivait aux moines. La communauté de Fulde prit successivement possession de la plaine du monastère, des champs, des bois, des eaux, des pâturages environnants. Elle y transporta des succursales de moines et de cultivateurs. Elle fonda plus tard des colonies dans toute la Thuringe, la Bavière, sur les deux rives du Rhin et du Mein. Elle éleva des forteresses sur les hauteurs et entoura de

humbles, mais ses progrès constants, et en peu de temps non seulement il devint un centre d'agriculture prospère, mais les arts et les sciences y fleurirent et il fut, pendant des siècles, l'école la plus renommée de la Germanie, « servant de caserne, dit M. Mignet, aux conquérants religieux qui envahirent, un peu plus tard, la Saxe païenne sous la conduite de Charlemagne (1). »

Une importante réflexion qui se présente naturellement mérite, ce me semble, de fixer ici un instant l'attention de mes lecteurs. Pour peu que l'on étudie l'histoire des missionnaires monastiques on ne tarde pas à se convaincre qu'ils n'ont que médiocrement compté sur les efforts et même sur les succès d'un ministère particulier. Soit par une espèce d'instinct, soit plutôt par la nature même de leurs engagements qui

fossés et de remparts les bourgs et les villes qui lui appartinrent. Elle posséda trois mille métairies en Thuringe, trois mille en Hesse, trois mille en Franconie, trois mille en Bavière, trois mille en Saxe. Leurs revenus étaient si considérables, que les hôtes et les étrangers purent être accueillis, nourris, vêtus, non seulement dans le monastère, où, selon l'usage, un vaste local leur était destiné, mais dans les cellules répandues partout au milieu des campagnes. » Mignet, *Introduction*, etc., p. 92. Il n'est pas difficile de concevoir quels immenses résultats devait obtenir un si vaste établissement au milieu de contrées dont les populations étaient jusque-là nomades, quels bienfaits il devait leur procurer, comment il devait les fixer au sol, comment il devait infailliblement assurer le triomphe de la civilisation chrétienne. Tout monastère était un centre de ce genre, avec une puissance plus ou moins grande d'action.

(1) Mignet, Introduction, etc., p. 93.

demandaient un genre de vie en commun, ils comprirent que leurs travaux n'auraient une force efficace et permanente que par des établissements collectifs, immuables, doués d'une vie propre, adhérants au sol, capables de se recruter dans tous les rangs de la population indigène. Aussi leur premier soin, en arrivant dans des contrées païennes, était-il de fonder des monastères qui pussent devenir comme des noyaux de vie chrétienne. Avec l'avantage de se suffire immédiatement à eux-mêmes, ces établissements se développaient, s'étendaient, propageaient à l'aide des saints exemples et des bienfaits matériels, l'instruction religieuse et transformaient ainsi, en peu de temps, une contrée tout entière. Ce procédé était excellent. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que, par lui, les moines bénédictins sont toujours arrivés à opérer la conversion en corps de toutes les nations qu'ils ont évangélisées, tandis que, depuis eux, l'héroïsme même du dévouement et du martyre n'a guère pu obtenir que des succès individuels ou tout au moins partiels (1).

Ayant achevé l'œuvre qui lui avait été confiée par le Saint-Siége, Boniface songea à reprendre le cours de ses missions et s'étant démis, en faveur de son disciple

(1) Il va sans dire que je n'entends pas critiquer le moins du monde le mode d'évangélisation qui a été suivi depuis près de quatre siècles. L'Eglise n'a pas pu faire autrement qu'elle n'a fait. Il faut ajouter que les Dominicains et les Franciscains ont procédé, autant que possible, selon l'ancienne méthode bénédictine

Lull, de l'archevêché de Mayence dont il était devenu titulaire dans les dernières années de sa vie, il se dirigea avec quelques compagnons vers la partie la plus septentrionale de la Frise demeurée encore païenne, emportant des ornements sacrés, des reliques, quelques caisses de livres et un linceuil pour ensevelir son corps; car Dieu lui avait révélé qu'il ne reviendrait pas de cette périlleuse expédition. Il s'avançait, en suivant le cours des fleuves, à travers les plaines marécageuses des Frisons qui, englouties quatre siècles et demi plus tard par la mer, forment aujourd'hui le Zuyder-Zée. Après avoir échappé aux mille dangers des fleuves, de la mer, des marais fangeux, il arriva heureusement sur les terres qu'il avait choisies pour le théâtre de son apostolat. Il avait avec lui l'évêque Eoban, les prêtres Wintrung, Walter et Aldhérer, les diacres Hamunt, Scirbald et Bosa, et avec eux Waccar, Gundwaccar, Illescher et Barthowlf qui n'étaient que simples moines. Le succès des prédications de ces saints personnages était prodigieux. Les temples des idoles tombaient, des églises s'élevaient, des milliers de païens, hommes, femmes et enfants, accouraient pour recevoir le baptême. Mais l'homme de Dieu n'était pas encore satisfait. S'enfonçant de plus en plus dans le pays, il parvint jusqu'à la

dans leurs grandes missions de la Russie, de la Tartarie, d'une partie de l'Asie et du Cathay (la Chine) au XIIIe siècle, et, plus tard, du Tonquin, des Iles Philippines et de l'Amérique méridionale, et de là précisément des succès ou plus étendus ou plus durables.

rivière de Burde qui séparait la Frise orientale de la Frise occidentale; il y dressa ses tentes et se mit en devoir d'y célébrer la fête de la confirmation des néophytes et de l'imposition des mains sur les nouveaux baptisés (1); mais au moment où le jour indiqué pour la cérémonie religieuse commençait à luire, la station des missionnaires fut subitement assaillie par une bande sauvage de païens, brandissant leurs armes, agitant leurs boucliers et proférant des cris de mort. Les serviteurs de Boniface et les néophytes coururent aux armes pour se défendre; mais le saint se présenta à eux, entouré de ses prêtres et de ses moines et ayant dans ses mains les reliques des saints dont il ne se séparait jamais. Plein d'une joie tout intérieure en voyant si près de lui la mort, objet de tous ses désirs, il leur dit avec calme et autorité : « Jetez ces armes, « mes enfants; je ne veux point de combat; ne savez- « vous pas que la divine Ecriture nous a enseigné non « seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, mais « plutôt le bien pour le mal? Voici l'heure depuis si « longtemps désirée de notre délivrance. Ayez courage, « mettez votre confiance en Dieu et il recevra vos « âmes. » Ces paroles arrêtèrent tout projet de résistance. — Se tournant alors vers ses clercs, Boniface ajouta : « Pour vous, frères, soyez fermes de cœur, « ne craignez pas ceux qui tuent le corps; ils ne peu-

(1) Festum confirmationis neophytorum diem et impositionis manûs nuper baptizatorum ab episcopo. Boll. 5, Jun. *Vita S. Bonifacii, auctore Wibaldo*, p. 471.

« vent rien sur l'âme impérissable. La vraie victoire « va couronner enfin nos longs combats; sachez « mourir pour celui qui a été crucifié et qui est mort « pour vous. » Boniface et ses compagnons restèrent ainsi sans défense contre les coups des païens qui fondirent sur eux et les massacrèrent. Ceux-ci, après les avoir tués, mangèrent les vivres qu'ils purent découvrir dans leur camp, se partagèrent leurs dépouilles et dispersèrent leurs livres qui furent retrouvés plus tard et, parmi eux, un évangile marqué d'un coup de sabre, parce qu'en recevant le coup de la mort, le saint évêque le tenait appuyé sur son front en signe de foi et d'espérance. Boniface terminait ainsi (755) son glorieux et pacifique apostolat qui n'avait coûté la vie à personne qu'à lui-même et à cinquante-trois de ses compagnons (1). Je n'ajoute aucune réflexion; ces grandes scènes de martyre n'ont pas besoin de commentaire.

Les disciples de Boniface continuèrent ses travaux apostoliques secondés par les armes de Charlemagne et les secondant tout à la fois, sans jamais néanmoins prendre part à ses violences; ils réduisirent entièrement sous le joug de la foi chrétienne ces fiers Saxons (2) qui, après lui avoir si longtemps résisté, donnèrent

(1) Boll. ubi suprà.

(2) Les deux plus illustres apôtres monastiques de cette période furent l'anglo-saxon Willehad et le frison Ludger, premier évêque de Mimingardvort, depuis appelé Munster, à cause du monastère que saint Ludger fonda en ce lieu. La vie de saint Ludger, par l'évêque Altfrid, est d'un intérêt saisissant. J'en

naissance à une puissante dynastie dont la destinée fut de tenir avec gloire le sceptre de la chrétienté et de porter à son tour le christianisme dans des contrées plus reculées du Nord. Après deux siècles de prédication monastique, la Germanie était acquise au christianisme et bien loin de peser désormais, comme une menace toujours imminente, sur la civilisation européenne, elle devenait le siége du saint Empire romain, création de l'Eglise et représentation de toutes les forces de la république chrétienne.

Pour achever la gigantesque entreprise déjà couronnée de si vastes et si heureux succès, deux grandes races restaient à gagner au christianisme, la race scandinave et la race slave. Dès le milieu du IX[e] siècle

détacherai un trait. « Retiré près des bouches du Rhin, dans une métairie de ses aïeux où il avait construit une église, le bienheureux Ludger eut un songe terrible qu'il raconta en ces termes à sa sœur Hériburge : « Pendant mon sommeil, j'ai vu le soleil « fuir sur la mer du côté de l'Aquilon, et de noires et « effrayantes nuées le suivre ; l'astre du jour, échappant à nos « pays, s'est bientôt dérobé à nos regards, et les ténèbres qui « se pressaient derrière lui ont obscurci tous nos rivages mari- « times. Un long temps s'est écoulé ; le soleil a reparu, mais plus « pâle et moins chaud qu'auparavant, avec assez de force néan- « moins pour chasser les nuages noirs au-delà de la mer. » Tandis que l'homme de Dieu parlait, un ruisseau de larmes inondait son visage. Sa sœur pleurait aussi. « Mon frère, lui « demanda-t-elle avec inquiétude, que signifie ce songe ? — « Ah ! répondit-il, c'est le châtiment de nos péchés. Des persé- « cutions terribles, des guerres affreuses, d'effroyables dévas- « tations, voilà ce qui nous menace ! Vois-tu ces lieux si

les moines se précipitèrent avec une ardeur intrépide à ces nouvelles conquêtes.

La conversion de la Scandinavie devenait, après la mort de Charlemagne, d'une urgente nécessité. Au centre du continent européen, toutes les avenues ayant été fermées aux invasions par une masse compacte de résistance, les nations du Nord débordèrent par la mer du côté de l'Occident. Avant de fermer les yeux à la lumière, le grand empereur avait pu entrevoir sur les bords de l'Océan les premiers incendies allumés par ces terribles hommes du Nord (Northmans) qui, sous la conduite des *rois de mer* et sur de frêles esquifs, commençaient à aborder les côtes de la France, et l'histoire raconte qu'à la pensée que sa forte épée ne serait plus là pour les contenir il avait

« paisibles, si bien cultivés et si pleins d'agrément? Eh bien! « les *hommes du Nord* vont venir et les changeront en désert. « Puis, à la fin, des jours meilleurs luiront; le fléau retombera « sur ses auteurs et la paix sera rendue à l'Eglise. Ces terribles « temps, je ne les verrai pas; mais toi, ma sœur, tu les verras. » La prophétie de l'homme de Dieu s'est accomplie, ajoute le merveilleux narrateur; après sa mort, chaque année, nous avons souffert des maux sans nombre de la part des cruels *hommes du Nord*. Les églises sont incendiées, les monastères détruits, les métairies dévastées et nos plages, autrefois couvertes d'habitants, ne sont plus qu'une morne solitude. Le soleil de justice, obscurci par nos péchés, nous a dérobé tous ses rayons. Puisse-t-il, selon le saint présage, reparaître bientôt et ramener à l'Eglise sa sérénité et sa paix. BOLLAND. *Vita S. Ludg. auct. Altfrido*, lib. II, c. 1. XXVI. Mart.

versé des larmes. Lui mort, leurs invasions se multiplièrent en effet et devinrent une calamité si effrayante que les historiens du temps n'en peuvent parler qu'avec horreur (1). Errants presque sans relâche sur les flots de l'Océan, amis des tempêtes, aussi inaccessibles à la pitié qu'à la crainte, ils promenaient leurs ravages sur le littoral des Gaules, de l'Espagne, quelquefois même de l'Italie, pénétrant par l'embouchure des rivières et des fleuves jusque dans l'intérieur des terres où ils s'embusquaient dans des criques ombragées par des bois ou dissimulés par des plis de terrain, et de là, comme d'un repaire, ils s'élançaient dans le pays et y mettaient tout à feu et à sang. Rien n'échappait à leurs fureurs, ni les villes, ni les villages, ni les églises, ni les monastères; les populations effarées abandonnaient des contrées entières, laissant derrière elles de vastes solitudes et s'en allaient chercher un refuge dans des lieux plus éloignés de la mer. Lasses de déprédations et de brigandages, ou plutôt ne trouvant plus rien à piller, plusieurs de ces bandes normandes fondaient des établissements en Angleterre, en France sur les

(1) Accidit intereà triste malum in terris, quod sinè horrore vix dici queat. Invasêre enim Galliæ loca maritima sævissimi piratæ, homines rapacissimi, easque in vastas usquequâque redegêre solitudines, igni, rapinis et gladio omnia vastantes. Qui, post tanta mala residui erant, singuli de singulis locis migrabant, aliòque ad tutiora loca declinabant.... Igni cremantes, nil reliquum fecêre, quod non igni, gladio, rapinâ absumerent. Boll. V. Februar *In vitâ S. Berthulphi*, c. 6. Voir aussi la note précédente.

rives de la Seine et jusque dans la Sicile et le beau pays de Naples. A l'égard de celles-là, il n'y avait pas deux partis à prendre; ce que l'on avait fait avec les Barbares des premières invasions, il s'agissait de le renouveler avec elles : les gagner au christianisme. Déjà les évêques et les moines étaient à l'œuvre et si complet devait être leur succès que, de cette race farouche mais forte, ils allaient tirer l'un des peuples les plus dévoués à l'Eglise. Mais il est évident que, pour l'avenir de la civilisation chrétienne, ce n'était pas assez. La terrible Scandinavie ne cessait pas d'armer et de pousser sur tous les rivages ses flotilles de pirates. C'est à cette source même du mal qu'il était nécessaire de remonter, comme on venait de l'accomplir avec un si heureux succès pour la Germanie. Par ce que je viens de dire de la férocité des Normands, on peut juger de quelle difficulté était l'entreprise. Au fond, tout était prêt pour la commencer. Après la mort de Charlemagne, une grande abbaye avait été fondée dans la région la plus septentrionale de la Saxe, sur les bords du Wéser, le monastère de la Nouvelle-Corbie (Corwey). De là devaient partir les légions de missionnaires qui convertirent les Scandinaves et les Slaves, comme étaient partis de Fulde ceux qui convertirent les Saxons.

Leur plus illustre chef est saint Anschaire, l'apôtre de la Scandinavie, comme Boniface l'avait été de la Germanie. Le monastère de Corbie, sur les bords de la Somme, a été le berceau de sa vie religieuse; mais il a presque assisté à la fondation de l'autre Corbie sur

les rives du Wéser et il y a enseigné avec grand succès les lettres divines et humaines. C'est là qu'il reçoit la mission d'aller évangéliser les régions de l'extrême Nord. Par ses prédications le christianisme est propagé dans le Holstein, le Slêswig, le Jutland et tout le pays des féroces Danois (1). Anschaire pénétra jusqu'en Suède. Devenu archevêque de Hambourg et de Brême, avec le titre de légat pour le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Islande, les îles Ferroë, le Groëland et autres provinces à conquérir à la loi du Christ, il les parcourt, achetant des enfants et des captifs, payant leur rançon pour les baptiser et fondant de toute part des monastères et des églises. Des nuées de moines presque tous sortis de Corbie, quelques-uns cependant venus du pays des Angles, le suivent. Ce serait une grande histoire à raconter que celle de cette prodigieuse conversion des hommes du Nord. A côté et à la suite de saint Anschaire, il faudrait nommer Ebbon, archevêque de Reims, Autbert et Witmar, ses disciples, Gautbert, premier évêque de Suède, Ardgaire, les deux Odincar, Grimkèle et Sigfrid à la tête de deux colonies de moines anglo-saxons, et le pape Adrien IV avant son élévation au siége pontifical (2). La résistance fut

(1) *Ferocissimos Danos*, dit saint Rembert, auteur de la vie de saint Anschaire. Cette vie est à lire, si l'on veut avoir une juste idée des missions du Nord. On la trouve dans BOLLAND. III. Februar.

(2) Adrien IV, comme, du reste, tous les grands hommes de cette époque, avait été moine. Il était anglais de naissance et de

terrible; les moines se virent aux prises avec la mobilité et la férocité de ces races qui passaient et repassaient du christianisme au paganisme et des plus sauvages cruautés au repentir. Un siècle de prédication, de lutte et de martyre, amena enfin leur conversion définitive. Le Danemark devient chrétien sous le roi Kanut-le-Grand (1), la Suède et la Norwége sous les deux Olaf.

la plus basse extraction. C'est le seul pape qu'ait fourni l'Angleterre.

(1) En 1017. Si l'on veut se rendre compte du changement que le christianisme opérait dans ces esprits farouches, il faut lire la lettre que Kanut-le-Grand écrivait à ses sujets, de la ville de Rome où il s'était rendu en pélérinage, la besace au cou et le bourdon à la main. En voici quelques passages : « Je vous fais savoir que je suis allé dernièrement à Rome pour obtenir la rémission de mes péchés et pour le salut des royaumes et des nations qui sont sous mon sceptre ... Maintenant, sachez-le bien, j'ai voué ma vie au service de Dieu, à gouverner mon royaume avec équité et à observer la justice en toutes choses. Si, par l'impétuosité ou l'inexpérience de la jeunesse, j'ai quelquefois violé la justice, mon intention est, avec l'aide de Dieu, d'offrir de justes compensations. Je prie donc et j'ordonne à ceux auxquels j'ai confié l'administration de la loi, s'ils veulent conserver mon amitié et sauver leurs âmes, de ne commettre d'injustice ni envers les riches ni envers les pauvres. Que tous, nobles ou manants, obtiennent leurs droits suivant la loi ; on ne devra jamais s'en écarter, *soit par crainte de moi*, *soit pour favoriser le pouvoir*, *ou pour remplir mon trésor ;* je ne veux pas de l'argent, produit de l'injustice. » Je le demande, les chefs des nations n'auraient-ils pas aujourd'hui à aller prendre des leçons auprès de ce roi Barbare? On peut voir la lettre tout entière, dont je n'ai cité qu'un fragment, dans C. Cantu, *Hist. univ.*, t. IX, p. 91 et suiv.

Bientôt l'Islande est atteinte et la foi aborde enfin triomphante aux extrêmités du monde, à la terre glacée du Groënland, où elle demeure florissante jusqu'à l'époque de la Réforme qui n'y laisse que des ruines retrouvées de nos jours (1). Ainsi les moines ont devancé Christophe Colomb dans la découverte de l'Amérique et ce qu'ils y ont porté, ce n'est pas la dévastation et la mort; c'est la civilisation et le salut.

Les nations slaves furent attaquées de deux côtés à la fois, par l'Ouest et par le Midi.

Tandis que les moines saxons de la Nouvelle-Corbie, avec l'aide de leurs frères venus du pays des Angles, établissaient solidement le christianisme jusqu'au delà du cercle polaire, ceux de Fulde et de toute sa filiation monastique, forts de la protection des empereurs de leur race, Henri l'oiseleur, saint Henri et les trois Ottons se répandirent chez les races slaves du Nord, en suivant les rivages de la mer Baltique et en pénétrant dans la région moyenne du pays, la Bohême et la Pologne. Adalbert, moine l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, noble pépinière d'apôtres, puis archevêque de Magdebourg et métropolitain de tous les pays slaves, est à la tête de cette mission et, après lui, son disciple, portant le même nom Adalbert, évêque de

(1) Voyez la *Géographie* de MALTEBRUN, liv. XVIII. Le savant géographe y prouve qu'au XI[e] siècle le christianisme existait non seulement au Groënland, mais qu'il avait été porté par les Danois en Amérique jusqu'au quarante-neuvième degré de latitude, en un pays appelé *Vinland*.

Prague. Par les soins de ces deux hommes apostoliques et à la suite de leurs travaux sont érigés successivement les évêchés d'Oldenbourg dans la Wagrie, de Hevelberg près de la jonction du Hevel et de l'Elbe, de Brandebourg dans les marais de la Sprée, de Zeitz et de Meissen dans la Misnie, de Prague dans la Bohême, de Breslau en Silésie, de Colberg en Poméranie sur les bords de la Baltique, de Gnesne, de Posen, de Cracovie en Pologne, tous ou presque tous occupés par des moines. Sur les pas de ces conquérants de nouvelle espèce, les peuples d'origine germanique se répandirent dans les pays des Slaves, et aujourd'hui, par suite de ce mouvement, il y a près de six millions d'Allemands au-delà de l'Elbe, où, au VIII[e] siècle, il n'y en avait pas un seul, et environ cinq millions au nord-est du Danube, où, à la même époque, il n'y avait que des peuplades de races différentes.

Au X[e] siècle, un peuple partageait avec les Normands le terrible honneur d'être l'effroi de l'Europe; c'était les Maggiars ou Hongrois, venus, comme tous les nomades envahisseurs, du nord-ouest de l'Asie et établis depuis peu dans les plaines danubiennes qui, couvertes des épaves de vingt peuples divers, ont néanmoins gardé leur nom. Telle était leur réputation de férocité et de violence qu'on les regardait, en ce temps-là, comme les peuples de *Gog* et de *Magog* qui, suivant l'Apocalypse, doivent arriver des derniers confins de l'Asie, avant l'Antechrist et la fin du monde (1).

(1) Nul n'ignore qu'elle était attendue, par les populations épouvantées, pour la fin du X[e] siècle.

Tout en eux semblait en effet de nature à justifier cette opinion populaire. Leurs effroyables déprédations qui, pendant plus d'un siècle, couvrirent de ruines et de sang, l'Italie, la plus grande partie de l'Allemagne et tout l'ouest de la France, dépassent en réalité tout ce que l'imagination pourrait concevoir. Leur conversion mit fin à leurs ravages. Elle fut encore l'œuvre des moines. Deux évêques missionnaires, Piligrinus, de Pavie, et Adalbert, de Pragne, pénétrèrent presque en même temps (de 972 à 994) en Hongrie. Adalbert baptisa Waïk, fils du duc Geysa, auquel il donna le nom d'Etienne, nom glorieux qui fut celui de l'apôtre et du premier roi de ce pays. Résolu d'amener son peuple à la profession du christianisme, Etienne appela à son aide des moines de diverses contrées et parmi eux Astric qui venait du monastère de Saint-Boniface de Rome. Des monastères furent fondés, des évêchés érigés et la Hongrie ajoutée, après tant d'autres régions, aux conquêtes de l'Evangile, devint l'un des boulevards de la civilisation chrétienne dont elle avait été le fléau. A elle devait appartenir l'honneur de repousser l'invasion musulmane, comme à la Pologne de contenir les grandes et formidables irruptions tartares. La chrétienté avait acquis pour sa défense, parmi les Slaves occidentaux, deux nations de soldats.

Le Slavisme oriental, Bulgares, Lithuaniens, Russes et ces peuplades innombrables, de nom et de mœurs si différents, qui couvraient d'immenses pays, depuis la Vistule, la Theiss et les bouches du Danube jusqu'à la mer Caspienne et aux monts Ourals, depuis les

rivages septentrionaux de la mer Noire jusqu'à la mer Glaciale, reçurent le christianisme par une autre voie. Ce prosélytisme fut l'œuvre des moines grecs dont les plus célèbres furent saint Cyrille et saint Méthodius. Il y eut là un vrai malheur pour l'unité chrétienne; car alors même que, dans le principe, les Slaves orientaux se trouvèrent engagés dans la grande unité catholique romaine (1), par la suite, leur liturgie aidant (2), ils glissèrent au schisme sans s'en apercevoir. Ce résultat est d'autant plus à déplorer que si leur conversion eût tardé d'un demi-siècle seulement, elle eût infailliblement été réservée aux moines d'Occident qui, gagnant de proche en proche, auraient pénétré jusqu'au Caucase d'un côté, jusqu'à la Sibérie de l'autre, et l'Europe ne sentirait pas aujourd'hui peser sur elle cette espèce de civilisation sauvage, pire que la barbarie, cette puissance savante et féroce des Russes qui assassine froi-

(1) Saint Cyrille et saint Méthodius, apôtres des Bulgares, reçurent leurs pouvoirs du pape Adrien II. Tous deux vinrent mourir à Rome. Un roi des Bulgares envoya au pape une mèche de ses cheveux en signe de soumission, et Démétrius, duc de Russie, expédia son fils à Rome pour demander à Grégoire VII l'investiture de la royauté de son pays. Les moines occidentaux y avaient déjà pénétré.

(2) On a remarqué que tous les peuples slaves, auxquels les papes avaient imposé la liturgie latine, étaient demeurés catholiques, les Bohêmes par exemple, et que la plupart de ceux auxquels, par une espèce de tolérance dont ils ne prévoyaient pas les résultats, ils avaient laissé imposer la liturgie grecque, étaient devenus schismatiques.

dement la Pologne et menace l'Occident et le Midi d'une redoutable domination de Cosaques.

Telles ont été les conquêtes opérées par les moines au profit du christianisme. Remarquons que les dernières et les plus importantes ont été accomplies dans le Xe siècle si décrié sous le nom d'âge de fer. Aucun autre temps n'a vu se dilater, autant que celui-là, l'empire du Christ, ni peut-être compté, malgré ses désordres et ses scandales, plus de saints personnages : preuve incontestable que l'Eglise ne demeure jamais sans honneur ni sans fécondité.

Je me suis étendu longuement sur l'introduction des peuples germains, scandinaves et slaves dans la société chrétienne et civilisée de l'Europe, parce que j'y ai vu le service le plus signalé que les moines aient rendu au monde et la gloire la plus brillante et la plus incontestable de leur histoire. Voyons comment ils ont sauvé les sciences, les lettres et les arts.

CHAPITRE IV.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ. — DEUXIÈME ÉPOQUE (SUITE).

II.

Avant d'exposer les services que les moines ont rendus à la civilisation en préservant du naufrage de la barbarie les lettres et les sciences, il ne sera peut-être pas inutile de nous arrêter un instant à quelques réflexions qui nous permettront d'apprécier plus sainement leur rôle en cette importante matière.

Remarquons d'abord, avec le docte et pieux Mabillon, « que les communautés monastiques n'ont pas été établies pour être des académies de science, mais de vertu et que l'on n'y a fait cas des sciences qu'autant qu'elles pouvaient contribuer à la perfection religieuse » ou à l'édification du prochain. « Ce qui a donné naissance à ces saints établissements, ajoute ce grand homme, ce qui a peuplé les déserts et les cloîtres de solitaires, c'est l'amour de la retraite et de la vertu, non des sciences, le mépris des choses du monde, la fuite de sa corruption, le renoncement à soi-même, et

par-dessus tout le désir de se livrer à Jésus-Christ en quittant tout pour le suivre (1). » Les moines n'ont pas commis cette dangereuse méprise si commune de nos jours de faire de la science et des lettres un but et de les poursuivre pour elles-mêmes, pour la satisfaction ou la gloire qu'on en retire. Ils estimaient trop leur profession pour la sacrifier à une si vaine recherche, et ils n'auraient pas manqué, si elle se fût produite parmi eux, de la traiter sévèrement comme un renversement de l'ordre et un appétit d'orgueil tôt ou tard funeste à la rectitude même de l'intelligence et à la simplicité du cœur. Un saint abbé exprimait leur véritable esprit lorsqu'il faisait à Dieu cette belle prière : « Je supplie votre divine Majesté de m'accorder, avec la science, l'étude et la pratique de la vertu ; mais si je ne puis avoir le bonheur de joindre l'une avec l'autre, qu'ayant la vertu en moi, je passe aux yeux des

(1) Mabillon, *Études Monastiques*, part. 1 c. 1. Cet écrit est une réponse à l'illustre réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, qui avait prétendu, non sans une certaine apparence de paradoxe ou tout au moins d'exagération, que l'étude était une occupation peu convenable pour des solitaires. L'ouvrage de Mabillon est un chef-d'œuvre d'érudition, de mesure, de bon sens calme et modéré, de sages conseils. C'est un livre qui conserve, aujourd'hui encore, toute sa valeur et qui devrait être entre les mains de tous les ecclésiastiques et religieux qui ont l'amour des saines études. Je m'en servirai beaucoup pour éclairer ma marche, ainsi que d'un autre ouvrage capital sur la matière qui nous occupe, l'*Histoire littéraire de la France*, par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

hommes pour un insensé plutôt que, sans elle, pour un savant! Car enfin, je n'ai pas quitté mon pays et mes parents pour devenir savant, mais pour travailler à mon salut par la pratique des vertus chrétiennes et religieuses. Je ne prendrai donc pas le change, ô mon Dieu, et si je ne mérite pas de pouvoir associer la doctrine avec la vertu, je consens de bon cœur à être sans science pourvu que je ne sois pas sans vertu (1). »
Ainsi, en quelque haute estime que les moines tinssent les sciences, les lettres et les arts, — car il faut mettre ici les arts sur la même ligne, — ils ne les regardaient que comme un moyen pour atteindre à une fin plus appropriée à leur vocation et fort bien caractérisée par ces paroles de Mabillon : « La fin principale que les solitaires doivent avoir en vue dans leurs études, c'est la connaissance de la vérité, et la charité ou l'amour de la justice; en un mot c'est le réglement de l'esprit et du cœur... Car il serait fort inutile, ajoutait cet admirable savant, d'avoir quantité de connaissances, si elles ne nous rendaient meilleurs (2). » Aussi les moines n'en jugeaient-ils aucune digne d'être recherchée qu'autant qu'elle était de nature à les diriger vers ce but. En dehors de cette suprême utilité, ils les enveloppaient indistinctement dans ce mépris général dont ils faisaient profession pour toutes les vanités du monde. De là la gravité des études monastiques,

(1) Ambroise Autbert, abbé de Saint Vincent de Vulturne, en Italie, à la fin de son commentaire sur l'Apocalypse.
(2) Mabillon, *Etudes monastiques*, part. III, c. 1.

leur but religieux et pratique, le soin des moines de ne toucher qu'avec mesure aux sciences et aux lettres profanes; de là leur oubli de toute préoccupation d'auteur ou d'artiste, leur obscur et infatigable dévouement à des entreprises collectives, leur humilité, leur candeur, leur sincérité dans leur mission d'écrivain, imposée par la Providence comme un devoir, et non recherchée comme une satisfaction d'amour-propre. Cette discipline de l'étude est sévère, mais elle est juste, conforme à la raison aussi bien qu'à la foi; elle préserve l'âme du danger trop réel de ne prendre les lettres et les sciences que comme un amusement et un délassement de la vie; elle écarte d'elle le danger bien plus grave de n'y chercher que des jouissances énervantes qui ne sont, le plus souvent, qu'une préparation insidieuse à la corruption et à la dégradation morale, et, ce qui est un résultat positif, elle fait pénétrer, jusqu'au centre même de l'intelligence, le principe fécond de l'abnégation qui seul enfante de grandes et utiles choses. Ainsi les moines ont-ils envisagé les sciences, les lettres et les arts.

Il faut même l'avouer, dans les diverses congrégations de la grande famille bénédictine, on a, généralement et en principe, accordé une certaine préférence au travail des mains sur l'exercice de l'intelligence par l'étude. On n'excluait pas celui-ci; on semblait mieux aimer celui-là. Est-ce parce que le travail des mains soustrayait davantage le moine à l'oisiveté? parce que, en lui faisant manger son pain à la sueur de son front, il le rapprochait beaucoup plus des pauvres dont

il avait embrassé la vie? parce qu'il était le moyen de pénitence imposé par Dieu lui-même à l'homme après sa chute? parce qu'enfin, dans ses fatigues et son silence, laissant à l'âme toute sa liberté, il faisait une place plus large et plus facile à la contemplation des choses divines? Peut-être y avait-il de tout cela. Quoi qu'il en soit, pour quiconque a tant soit peu étudié les règles primitives, le fait est incontestable (1). Les plus grands hommes de l'ordre monastique n'en ont pas jugé différemment. Saint Augustin regrettait que le fardeau accablant de l'épiscopat et la défense de l'Eglise ne lui permissent pas de se mêler aux travaux de ses prêtres réunis en communauté. Saint Bernard, « ce grand docteur, cette lumière du monde, ce pacificateur tout-puissant de l'Eglise et des empires (2), » reprenait avec bonheur le chemin de sa solitude et là, il bêchait la terre, coupait du bois, le portait sur ses épaules, puis quand sa faible nature n'y pouvait plus suffire, il recourait aux ouvrages les plus vils et suppléait à la fatigue par l'humilité. Vers la fin de sa vie, tous les abbés de la réforme de Citeaux réunis en chapitre durent lui interdire ce labeur qui était au-dessus de ses forces et lui enjoindre d'y substituer des instructions quotidiennes. Il se soumit à cet ordre, mais en déplorant la nécessité qui faisait de lui un serviteur inutile.

(1) Voici, pour ne citer que ce texte, comment s'exprime saint Benoît: « Tunc verè monachi sunt, si labore manuum suarum vivunt, sicut et Patres nostri et Apostoli. » *Regula*, c. 48.

(2) Gaillardin, *les Trappistes*, t. Ier, p. 23.

« Je ne vous parlerais pas, disait-il à ses moines, si je pouvais travailler avec vous; cette parole-là vous serait plus efficace et, pour ma conscience, elle serait plus rassurante (1). » Ce n'est, en effet, que difficilement, comme à regret, qu'en faveur de l'étude les règles dispensaient totalement le religieux de la loi du travail corporel. Fréquemment obligées, pour des raisons d'un ordre supérieur, de la réduire, elles réclamaient encore, dans une certaine mesure, une association des deux occupations différentes. Dans la congrégation de Saint-Maur elle-même, les constitutions plus spécialement établies en vue des études scientifiques et littéraires, maintenaient une heure de travail manuel par

(1) GAILLARDIN, *les Trappistes*, ibid. Guillaume de Saint-Thierry raconte, dans sa vie de saint Bernard, le fait suivant : « Au temps de la moisson, les Frères étant occupés avec ferveur et sainte joie d'esprit à couper le blé, lui, manquant de forces et, de plus, ne sachant point faire ce genre de travail, reçut l'ordre de s'asseoir et de se reposer. Il obéit, mais avec une tristesse profonde, et, versant d'abondantes larmes, il eut recours à Dieu dans la prière et le conjura de lui faire la grâce de pouvoir moissonner. La simplicité de la foi, continue le narrateur, ne trompa pas le désir du religieux. Il obtint incontinent ce qu'il venait de demander. » J'avoue que, songeant à ce qu'était le moissonneur, je n'ai pu lire ce fait sans une vive émotion. Que deviendrait aujourd'hui le socialisme des prolétaires, qui menace la société d'uno invasion nouvelle de la barbarie, si des hommes de la valeur de saint Bernard pleuraient pour obtenir la faveur de moissonner? *Vita et res gestæ S. Bernardi*, *auct.* GUILLELMO, lib. I, c. IV, N. 24. *Œuvres de* SAINT BERNARD, t. VI, p. 240, édit. Migne.

jour. Néanmoins, dans le cours ordinaire de la vie du moine et la distribution de son temps, il restait, pour la lecture et l'étude, une assez large place que les traditions de l'institution monastique permettaient encore d'agrandir en faveur de ceux que l'aptitude, le devoir ou l'ordre des supérieurs appelaient d'une manière plus spéciale à la culture des sciences, des lettres et des arts. Voyons maintenant quel profit les moines ont tiré de cet espace ouvert à leur génie infatigable et pratique.

Durant toute la première moitié du Ve siècle, les lettres chrétiennes jettent encore un vif éclat en Occident. C'est dans les monastères surtout qu'elles fleurissent. A la liste des écrivains monastiques que j'ai donnée plus haut (1) il faut ajouter saint Fulgence, saint Prosper et Hilaire son ami et son collègue dans la défense de la grâce, Gallus, disciple de saint Martin et moine de Marmoutier; Héros, évêque d'Arles; Lazare, d'Aix; Valérien, de Cémèle; Loup, de Troyes; Ravenne, d'Arles; Musée, prêtre de Marseille, le premier qui ait fait un ensemble des leçons du Bréviaire; Fauste, évêque de Riez, breton d'origine, homme illustre, vertueux et savant, mais malheureusement devenu l'un des chefs du sémi-pélagianisme, et Pélage, auteur de la redoutable hérésie qui porte son nom (2). Dans cette

(1) Voy. pag. 30.

(2) **Est-il nécessaire de prévenir mes lecteurs que je ne mentionne Pélage qu'à titre d'homme ayant une certaine valeur intellectuelle?**

énumération je ne comprends pas, parce qu'il n'est pas moine, quoique, par son genre de vie, il touche de près au cloître, Mamert Claudien, frère de saint Mamert, évêque de Vienne et le plus bel esprit de son temps, au dire de saint Sidoine-Apollinaire. A cette époque, une immense vie intellectuelle se manifeste dans les monastères. On y agite les questions les plus graves sur l'immatérialité de l'âme, sur la grâce divine, sur la liberté humaine, ces grands et obscurs problèmes qui reçurent alors le reflet de tant de lumières qu'à peine y a-t-il été ajouté depuis. Sous l'influence des moines, la littérature, tout en conservant quelque chose des formes antiques, prend un caractère utile et pratique et s'exprime par des discours, des homélies, des lettres, des traités populaires où tout est grave, plein d'actualité et tendant à des résultats directs. Quelle différence d'avec le langage prétentieux et frivole des beaux esprits de ce temps, du poète Ausonne, de Tenance Ferréol, de Consence de Narbonne, du rhéteur Paul et de quelques autres; hommes « demi-païens, demi-chrétiens, n'ayant aucun parti pris et se souciant peu d'en prendre un en matière religieuse, dit M. Guizot; gens d'esprit, lettrés, philosophes, » ne sachant, de la littérature, faire autre chose qu'un agréable passe-temps et s'en servir que pour s'aider à mener une « vie douce, variée, mais molle, égoïste, étrangère à toute occupation sérieuse, à tout intérêt puissant et général (1). »

(1) Guizot, *Histoire de la Civilisation en France*, t. I, p. 100. Quatrième édition.

La décadence littéraire (1) commence avec les grandes invasions des Barbares, au milieu du Ve siècle et se continue sans intermittence et avec un épaississement progressif de ténèbres jusqu'au commencement de la moitié du VIIIe. Le VIe continue néanmoins à jeter quelque bonnes lueurs, mais toujours par les moines. Grégoire de Tours, Frédégaire honorent encore l'histoire, Fortunat, la poésie. Mais dès lors, les écoles publiques, si nombreuses et si florissantes dans les grande villes de l'Empire et surtout en Gaules, s'affaiblissent, se réduisent et finissent par disparaître (2); les bibliothèques des cités et celles des particuliers sont dévastées et détruites; le goût de l'étude, l'amour de la lecture s'en vont; une insouciance générale dans les masses, une espèce de stupeur dans les classes élevées, l'intérêt, le plaisir, la défense de la vie, le souci des besoins matériels et grossiers leur succèdent. En dehors du clergé et de l'institution monastique toute activité intellectuelle s'éteint; avec les lettres, les traditions des sciences s'évanouissent; la nuit se fait dans les esprits; le langage se ressent de cette obscurité; il perd sa mesure, ses règles, son mécanisme même et s'altère

(1) J'entends parler ici de la décadence définitive. Nul n'ignore que le grand âge de la littérature latine finit avec Tacite.

(2) Les principales écoles des Gaules étaient celles de Trèves, Bordeaux, Autun, Toulouse, Poitiers, Lyon, Narbonne, Arles, Marseille, Vienne, Besançon, etc. Quelques-unes étaient fort anciennes, celles de Marseille et d'Autun, par exemple, qui dataient du Ier siècle. Cette dernière, avec celle de Lyon, se maintint jusqu'au VIIe siècle.

par le mélange des éléments barbares. Au milieu des désastres, des souffrances, du découragement universel, les lettres et les sciences réduites à elles-mêmes, eussent infailliblement péri. La religion chrétienne les prit heureusement sous sa sauvegarde et leur offrit un lieu de refuge, sacré et inviolable. Elle était d'autant plus à son aise pour les y accueillir que, dépouillées, nous l'avons vu plus haut, grâce à l'influence des moines, de leurs airs trop profanes et de leur inutile frivolité, elles pouvaient désormais profiter à quelque chose et être tournées à l'enseignement et au salut des peuples. « C'est par là, dit M. Guizot, que les lettres se sauvèrent de la ruine qui les menaçait. On peut le dire sans exagération, » ajoute-t-il, — et il n'est aucun de mes lecteurs qui ne comprenne la valeur d'une telle parole, — « l'esprit humain proscrit, battu de la tourmente, se réfugia dans les églises et les monastères, il embrassa en suppliant les autels pour vivre sous leur abri et à leur service jusqu'à ce que des temps meilleurs lui permissent de reparaître dans le monde et de respirer en plein air (1). »

Pour suivre exactement la génération des faits, remarquons que Rome et les lieux qui l'avoisinent, que l'Espagne avant l'invasion musulmane, et, chose singulière en apparence, les îles reculées d'Irlande et de Bretagne, échappèrent beaucoup plus que les Gaules et autres contrées occidentales aux ténèbres de cette

(1) *Hist. de la Civilis. en France*, t. Ier, p. 136.

époque. Il est moins difficile qu'il ne semble de se rendre compte de ce phénomène.

Rome, souvent prise et pillée, n'avait en réalité jamais été occupée par les Barbares; elle était demeurée l'ancienne capitale, veuve, il est vrai, de son immense domination, mais assise néanmoins sur les débris encore subsistants des civilisations grecque et latine, et gardée, — ce qui était encore plus heureux pour elle, — par le génie vigilant et initiateur de la papauté. C'est à ce foyer que, pendant des siècles, on devait venir demander la chaleur et la lumière.

L'Espagne avait vite absorbé les Visigoths et, jusqu'à l'invasion musulmane, son sol n'avait plus été foulé par aucune nation barbare; elle reposait en paix sous la crosse de ses évêques et ce pays, plus qu'aucun autre du monde, avait emprunté sa législation à l'Eglise. Visigoths, Suèves, Gallo-romains et Hispano-romains, ne formèrent bientôt plus, dans l'heureuse péninsule, qu'une seule nation n'ayant qu'*un roi*, *une foi*, *une loi*. Dans ses monastères et ses écoles épiscopales les lettres grecques et latines florissaient. Saint Isidore de Séville écrivait en vingt livres les *Origines* ou *Etymologies*, vaste encyclopédie de tout ce que l'on savait de son temps; saint Ildefonse, son disciple et archevêque de Tolède, l'*Histoire des Goths*.

L'Irlande a communiqué, par ses premiers missionnaires, tout à la fois avec Rome et la Grèce. De là ses grandes écoles monastiques, pépinières d'hommes instruits, versés dans les deux langues. Tandis que le continent européen était rougi par le sang versé et

bouleversé par la tempête, la *verte Erin* demeura calme et paisible. Elle devint l'asile des lettres chrétiennes et les renvoya bientôt, par ses moines voyageurs, aux lieux d'où elle les avait tirées.

Même phénomène dans l'île de Bretagne; elle reçut des moines romains les traditions littéraires et chrétiennes de saint Benoît et du Mont-Cassin, de saint Grégoire et de la papauté. Quand ils arrivèrent, l'invasion barbare était consommée, les Saxons établis. Là aussi donc le christianisme n'eut à subir, du moins à cette époque et jusqu'aux grandes incursions des Danois, aucun bouleversement social; ses études, ses travaux de tous genres ne furent pas violemment interrompus. Augustin et ses successeurs purent fonder de grandes écoles monastiques, à la tête desquelles il faut compter celle de Cantorbéry d'où sortirent tant d'hommes savants, prélats, abbés, missionnaires, pendant deux siècles, puis Oxford, Cambridge et Vinchester, royales écoles d'Alfred-le-Grand, l'élève et le protecteur des moines, et de son fils Edouard. Là saint Néost, abbé et Grimbald, éloquent interprête de l'Ecriture-Sainte, enseignent la théologie, le moine Asser, la grammaire et la rhétorique et Jean, moine de Saint-David, la logique, la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Je n'ai nommé que Cambridge et Cantorbéry, Oxford et Vinchester, que quelques professeurs distingués; il y aurait une multitude d'autres écoles, d'autres instituteurs monastiques à désigner. La vie intellectuelle abonde dans l'île de Bretagne; elle y est comme en fermentation dans les

monastères. Que de moines y sont disposés à s'écrier comme le vénérable Bède : « Parmi les observances de la discipline régulière et l'emploi des offices divins et des chants sacrés, *mon doux bonheur*, c'est de toujours apprendre, de toujours enseigner, de toujours écrire (1). » Faut-il s'étonner qu'une pareille activité tende à s'épancher au dehors, à se répandre sur le continent? Ce mouvement vers les sérieuses études avait été accéléré quelque temps auparavant par la venue d'un étranger, d'un grec, né à Tarse en Cilicie, le moine Théodore, envoyé de Rome par le pape Vitalien, avec un autre moine nommé Adrien, aussi instruit que lui dans les lettres grecques et latines. De Théodore, élevé au siége archiépiscopal de Cantorbéry (2), le savoir se communique à l'homme vénérable que j'ai nommé plus haut, l'illustre Bède, en qui se résume toute la science de l'époque et qui ayant vécu soixante-deux ans dans le monastère de Jarrow, sur la rive droite de la Tyne, peut être considéré comme l'un des types les plus accomplis du moine laborieux et savant. De Bède, il est transmis par quelques intermédiaires, Acca évêque d'Exham, Egbert archevêque d'York, au célèbre Alcuin : Bède et Alcuin, deux grands noms du moyen-âge, auxquels répondent, en deçà de la conquête de l'Angleterre par les Normands, Lanfranc

(1) Inter observantias disciplinæ regularis et quotidianam in ecclesiâ cantandi curam, semper aut discere, aut docere, aut scribere *dulce habui*. Beda, *in epitome Hist. Ang.*

(2) Vers l'an 670.

et saint Anselme, tous deux sortis de l'école monastique du Bec, tous deux archevêques de Cantorbéry, l'un restaurateur intelligent de la littérature chrétienne et maître habile de controverse ecclésiastique, l'autre initiateur puissant de la vraie philosophie rationnelle éclairée par la foi. Bède et Alcuin méritent ici une attention particulière parce qu'ils composèrent, le premier au commencement, le second à la fin du VIII[e] siècle, les ouvrages les plus importants qui eussent été écrits sur les arts libéraux depuis Boëce et Martianus Capella et sur les sciences religieuses depuis le pape saint Grégoire-le-Grand. Bède fut l'instituteur le plus célèbre de l'île de Bretagne, et Alcuin devint le principal coopérateur de Charlemagne dans la restauration littéraire que ce grand homme tenta avec un si heureux succès. Ceci nous ramène à la Gaule et à l'empire des Francs.

La situation était loin d'y être aussi favorable qu'en Angleterre et en Irlande. Sous nos Mérovingiens, les guerres contre les Visigoths et les Burgondes, les incursions en Italie, les divisions intestines, les invasions des Francs Saliens, des Frisons et des Saxons au nord, et celles des Sarrazins au midi, entretenaient le pays dans une agitation peu propice aux travaux de l'esprit. La décadence suivait une pente rapide. Nous avons dit que les sciences et les lettres n'avaient trouvé d'abri que dans les églises et les monastères. Aux écoles publiques presque partout disparues avaient graduellement succédé les écoles épiscopales, espèces de séminaires pour l'éducation des clercs où l'évêque était,

en droit et le plus souvent en fait, le premier instituteur avec un personnage instruit nommé *modérateur* pour le suppléer. Les plus célèbres du VII[e] siècle sont celles d'Aix, de Poitiers, de Chartres, du Mans, de Bourges, de Clermont, de Vienne, de Lyon, de Gap sous l'habile direction de son évêque saint Erige, d'Utrecht, de Maëstricht, de Trèves, etc. Mais elles dégénèrent bientôt de leur primitif savoir lorsque la nomination arbitraire des évêques par les rois vient bouleverser la sage économie des élections ecclésiastiques et mettre à la tête des églises des prélats ignorants et souvent peu réguliers. Au milieu du VIII[e] siècle, elles avaient presque partout suivi le sort des écoles publiques; elles avaient péri.

Heureusement les monastères étaient devenus autant d'écoles pour les sciences. Au VII[e] siècle, et concurremment avec les écoles épiscopales, on en trouve de fort renommées, Saint-Hilaire de Poitiers, Piciac, Courgeon, Saint-Pavin, Aninsole, Saulge, Lonrey, et, un peu plus tard, Fontenelle, Jumièges, Sithieu, Elnone, Saint-Médard de Soissons, Saint-Germain d'Auxerre, Remiremont, Grandfel, Grandval, Saint-Denis, etc., Luxeuil, Condat, Lilugé, Marmoutier, Saint-Gall, etc., continuent à être des foyers de lumière (1). On n'y instruit pas seulement les moines, on y élève les jeunes nobles. L'abbé Francard est appelé *nutritor et doctor filiorum nobilium*. Bientôt

(1) Voir pour les détails l'*Histoire littéraire de France*, t. III, p. 417.

elles se multiplient d'une manière prodigieuse, grâce surtout aux communications incessantes qui s'établissent entre la Gaule et les îles de Bretagne et d'Irlande et aux échanges continuels d'idées, de livres et d'hommes qui se font entre elles. Les études se soutiennent mieux dans les écoles monastiques que dans les écoles épiscopales; c'est une des raisons pour lesquelles, ayant pris le dessus, elles finissent par les remplacer. A cette époque néanmoins, il faut en convenir, on chercherait vainement dans les monastères des Gaules, le goût et l'esprit littéraires proprement dits. Il n'en faudrait pas conclure que l'activité intellectuelle en fût absente. Mais elle y prend de plus en plus une direction chrétienne et pratique. C'est une littérature nouvelle qui est en incubation dans le désordre et le cahos. On n'y a pas non plus dit adieu à la science. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est le programme même de ces écoles.

Celles qui existaient alors dans les monastères, étaient de deux espèces : les unes intérieures et claustrales; les autres extérieures et canonicales. Celles-ci s'appelaient encore *Écoles Mineures;* celles-là *Écoles Majeures.* Dans les écoles mineures, qui étaient publiques, on recevait les enfants du dehors, qu'ils fussent de basse ou de noble condition, peu importe, et on leur apprenait les principes de la foi catholique, l'oraison dominicale, les psaumes, les notes musicales, le chant, le comput ecclésiastique et la grammaire; on leur mettait de bons livres catholiques entre les mains. Dans les écoles majeures, qui étaient réservées aux moines,

on enseignait la théologie qui se composait de la connaissance des deux testaments, des Pères et des Canons, et les sept arts libéraux qui se divisaient en deux classes, le *Trivium* comprenant la grammaire, la rhétorique et la philosophie, et le *Quadrivium* embrassant l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie. Le texte pour les leçons était ordinairement le livre que Martianus Capella avait écrit à ce sujet dans le Ve siècle. On se servait aussi des écrits de Cassiodore sur les sept arts libéraux, des traductions et des commentaires de Boëce, et, en certains lieux, de quelques versions latines de l'*Organum* ou logique d'Aristote, de l'arithmétique de Nicomaque, des éléments d'Euclide, de la mécanique d'Archimède et du système astronomique de Ptolémée. Dans beaucoup de monastères on avait et on lisait Virgile, Cicéron, Horace, etc., parfois quelques auteurs grecs, la grammaire de Varron, des principes de dialectique attribués à saint Augustin, etc.

A l'aide de ces éléments soigneusement mis en œuvre un travail s'opère dans les monastères et au milieu du VIIIe siècle il éclate avec une certaine énergie. Avec les lettres et les sciences, la piété et la régularité, dans le cloître inséparables compagnes, se raniment. C'est tout un renouvellement, précurseur des grandes choses. Dans les monastères du Nord, des deux Corbie, de Fritzlar, de Fulde, etc., on prépare les missionnaires destinés à la conquête de la Germanie, de la Scandinavie, des pays slaves; dans ceux du Midi on travaille à la conversion

et à l'enseignement (1) des populations disséminées des campagnes ; dans tous on écrit des chroniques, des poésies, des légendes. Quelques-unes sont remarquables comme rédaction, celles de saint Bavon, de saint Wandrégésile, de saint Valéry, de saint Germain de Paris, de saint Quentin, de saint Seine, de saint Austrégésile, de sainte Rusticole, de sainte Salaberge, par exemple, et M. Guizot leur a rendu justice (2). Toutes sont utiles ; car elles consolent des désordres et des maux de l'époque. La bonté et la justice qui avaient disparu du reste du monde y sont mises en évidence ; au milieu des douleurs publiques, les tendres et sympathiques récits qu'elles contiennent font du bien aux âmes ; l'assistance de la Providence, envers ceux qui croient et qui espèrent, y est continue et elle repose de la vie si cruellement agitée de ce temps. Et puis, dans la légende, il y a place pour tous les salutaires enseignements, pour toutes les leçons de religion et de morale ; et, ce qui est infiniment attrayant pour le peuple, l'imagination s'y joue en vénérations de toute espèce, capricieuses et vagabondes quelquefois, mais toujours bonnes et pures, des martyrs aux solitaires, des grands évêques aux artistes, aux littérateurs, aux héros, aux apôtres nouveaux d'un nouveau monde. D'où il suit, qu'outre

(1) L'un des plus célèbres entre les moines qui se livrent à ce travail est Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent sur le Vulturne, en Italie, l'un des hommes les plus instruits de ce temps et dont j'ai cité plus haut la belle prière.

(2) Guizot, *Hist. de la civilis. en France*, t. II, leç. 17.

leur utilité, ces légendes sont du plus vif intérêt. C'est ce qui fait que la légende est, par excellence, le livre du peuple; elle l'enseigne et elle le charme, et c'est en le charmant qu'elle le rend meilleur. On la lui a ravie; et que lui a-t-on donné à la place? des romans frivoles ou immondes, des livres vides ou impies qui le corrompent ou l'énervent, le rendent incapable de tout bien ou capable de tout mal. Qui lui ramènera la légende avec son cortége de saints et ses merveilles et ses doux et profitables enseignements? La légende, du reste, n'est pas aussi mythique et idéale qu'on se le figure d'ordinaire; elle repose le plus souvent sur une base authentique; presque toujours au moins elle recouvre de sa gaze légère et transparente des faits importants, symbolisés par l'imagination populaire et elle renferme des mines de documents historiques encore trop peu explorées. Ajoutons qu'elle a fourni la matière de la plus grande collection d'érudition qui existe, l'œuvre des Bollandistes, ces autres moines du monde moderne dont la science n'est guère moins prodigieuse que les légendes qu'elle reproduit.

Le règne de Charlemagne arrive. Les moines sont là pour en inspirer et en seconder l'entreprise de rénovation scientifique et littéraire. Le grand homme cherche dans toute l'Europe les plus savants d'entr'eux et s'en entoure, Pierre de Pise qui enseignait à Pavie, Paul Warnefrid, l'historien des Longbards; Théodulfe, auquel il donne l'abbaye de Mici et l'évêché d'Orléans; Leidrade, né dans la Norique, qu'il nomme archevêque de Lyon et son bibliothécaire; Smaragde, abbé de

Saint-Michel, qui écrit sur la grammaire en suivant les traces de Donat; saint Benoît d'Aniane, le réformateur religieux de l'époque, l'austrasien Adalard, abbé de Corbie; l'espagnol Agobard, archevêque de Lyon; Thégan, le futur narrateur des faits et gestes de Louis-le-Débonnaire; Raban-Maur, abbé de Fulde et archevêque de Mayence qui devait acquérir, par la suite, une si grande renommée; Eginhard, l'historiographe du puissant empereur; Paulin d'Aquilée, etc.

Avec le secours de ces savants religieux, Charlemagne fonde et fait fleurir la célèbre école du palais dont il se constitue lui-même l'écolier le plus assidu et il ranime dans tout son immense empire le goût et la pratique des sciences et des lettres. Les écoles épiscopales sont rétablies; des écoles paroissiales sont créées en divers lieux des diocèses et jusque dans les campagnes (1); les écoles monastiques se multiplient à l'infini et deviennent des pépinières de bons moines, de savants abbés, de saints évêques, d'hommes instruits en tout genre. Malgré les alternatives inévitables en ces temps de désordre, elles se maintiennent avec éclat et profit pendant tout le cours des IXe et Xe siècles, et, si quelque chose doit étonner, ce ne sont pas leurs obscurcissements passagers, c'est l'énergique vitalité qui les ranime toujours. Sous Charlemagne et ses premiers successeurs la plus célèbre et la plus brillante est sans contredit celle de saint Martin de Tours, la mère

(1) Notamment dans le diocèse d'Orléans. On peut voir à ce sujet les capitulaires de l'évêque Théodulfe, c. 2 et 3.

de tant d'autres. Alcuin est l'abbé du monastère et le modérateur de l'école, et son enseignement produit toute une pleïade de savants hommes, Fridugise, Waldramne, Adalbert, Aldric, Raban, depuis surnommé Maur (1), abbé de Fulde et archevêque de Mayence; Amalaire, évêque de Trèves; Aimon d'Alberstad; Sigulfe qui s'est perfectionné dans la science à York et à Rome. Malheureusement cette grande école ne se soutient pas. Mais que d'autres le suppléent! Corbie, sous l'abbé Adhalard, d'où sortent Paschase Radbert Ratramne, Withmar, Anschaire et tant d'apôtres du Nord, et sa colonie septentrionale, la nouvelle Corbie si utile et si renommée jusqu'au X[e] siècle; Fulde, la grande abbaye, éclairée par les lumières de Raban-Maur et illustrée par les innombrables élèves sortis de son sein parmi lesquels il suffit de nommer Loup de Ferrières, Walafride Strabon, Rudolf et Otfrid; Mayence qui est en fraternité avec elle et où se fait remarquer le moine Rupert aussi savant dans le grec que dans le

(1) La passion du savoir antique produisait à la cour de Charlemagne le même effet que plus tard à l'époque de la Renaissance; elle faisait prendre de vieux noms historiques ou littéraires. Charlemagne s'appelait David; Alcuin, Flaccus; Wala, Arsène ou Jérémie; Angilbert, Homère; Gisla, fille de Charlemagne, Lucie et Gundrade, sœur d'Adhalar, Eulalie; et ils se désignaient entre eux par ces noms. On lit dans la lettre XL d'Alcuin à Riculf: « Je suis comme un père privé de ses fils. Damète est en Saxe, Homère en Italie, Candide dans la Bretagne; la maladie retient Martin à Saint-Josse; je n'ai pas de nouvelles de Mopsus. »

latin; Osnabruck en Westphalie fondée par Charlemagne pour l'étude du grec; Hersfeld au pays de Hesse; Wissembourg en Alsace; Stavelo où Druthmar, célèbre moine de Corbie, enseigne les lettres; Hirsauge dans le diocèse de Spire; Prom dans celui de Trèves, Prom qui voit à la tête de son école le moine Florbert, l'un des personnages les plus savants de son siècle et qui compte parmi ses abbés le chroniqueur Reginon; Elnone, autrement saint Amand en Belgique, où le moine Michon fait l'éducation des deux fils de Charles-le-Chauve, Pepin et Drogon; Sithieu, d'où le roi Alfred-le-Grand tire Grimbald et quelques autres moines pour ranimer les lettres dans ses états; Richenou, si connu par ses habiles copistes et son abbé Walafride Strabon; Ferrières dont Loup, son abbé, l'homme de son temps qui possédait le mieux la belle littérature, peuple la bibliothèque avec les œuvres de Salluste, de Cicéron, de Quintilien, etc., qu'il fait venir de Rome; Fontenelle, justement fière de son moine Hardoin, habile en arithmétique et dans l'art de bien écrire; Aniane, le foyer de la grande réforme monastique du IXe siècle, Aniane, où revivent à la fois, au milieu des grandes collections de livres, la régularité primitive et l'amour des saines études; Fleuri ou Saint-Benoît-sur-Loire, où Charles-le-Chauve fonde un établissement pour l'éducation de la jeune noblesse; Condat, l'antique Condat où le moine philosophe Mannon commente Platon et la morale universelle d'Aristote; Aurillac qui nourrit le moine Gerbert, le restaurateur des sciences, depuis pape

sous le nom de Sylvestre II; Sainte-Geneviève, dont l'école a la gloire de donner naissance à l'Université de Paris, et pour abréger, — car cette liste qui ne touche cependant qu'aux Gaules n'aurait pas de fin (1) — Saint-Gall, la plus grande et la mieux soutenue de toutes les académies monastiques.

Si mes lecteurs désirent se délasser un instant de l'aride nomenclature qui précède, qu'ils veuillent bien me suivre et pénétrer avec moi dans l'enceinte de l'immense abbaye de l'Helvétie orientale; là ils verront sur place et comme en scène ce que mes observations ne leur montreraient qu'imparfaitement.

Nous touchons à la fin du IXe siècle. Dans ce monastère, comme dans la plupart des autres, deux espèces de cours ont lieu, l'un à l'intérieur pour les moines, l'autre dans de vastes bâtiments séparés pour les écoliers du dehors. A la tête de ces deux écoles nous rencontrons, simultanément ou tour à tour, trois moines, Ratpert, Notker et Tutilon, noms vénérés de tous. Ratpert est d'une santé languissante et peut à peine se soutenir; ses austérités et ses longs travaux l'ont usé, et pourtant il n'interrompt jamais ses leçons et il est si attaché à ses fonctions de professeur qu'il ne sort que très-rarement du cloître. Ecoutez-le; rien n'égale la clarté de son enseignement et sa bonté pour ses élèves. Cette bonté n'est cependant pas de la fai-

(1) Si l'on veut des détails étendus à ce sujet, il faut étudier l'*Histoire littéraire de France*, du VIIe au XIVe siècle. Nous renvoyons nos lecteurs à ce grand et solide ouvrage.

blesse; car il maintient fermement le bon ordre parmi la troupe nombreuse d'écoliers, mais par devoir et s'il est obligé de réprimander, on lit dans les traits de sa figure qu'il ne le fait qu'avec une sorte d'affliction.

Notker a la parole embarrassée, ce qui lui a fait donner le surnom de *bègue;* c'est une nature délicate, impressionnable ; il a quelque chose de féminin dans la physionomie et dans la voix; son naturel est timide dans les circonstances extraordinaires et imprévues; mais la vigoureuse discipline du cloître l'a singulièrement fortifié et nul n'est plus intrépide que lui dans les tentations et l'adversité; ce qui ne l'empêche pas d'être d'une douceur à toute épreuve; mais ce qui le rend aussi, plus que tout autre, rigide observateur de la règle, toujours occupé à prier, à lire, à enseigner. Telle est l'opinion de sa sainteté que le bruit court qu'il est favorisé de dons extraordinaires du ciel.

Tutilon, lui, a le corps bien fait, la taille élégante, l'air noble et distingué; sa voix est belle, son geste élégant, sa parole éloquente; il y a de l'aisance, de la dextérité dans ses manières et il possède au suprême degré l'art de répondre sur le champ et à propos sur toutes sortes de sujets. Tout en lui dénote une naissance distinguée. Tel est l'ensemble de ses qualités naturelles et acquises que l'empereur Charles-le-Gros, hébergé, pendant quelques jours, dans le monastère de Saint-Gall, l'ayant vu et ayant causé avec lui, ne put s'empêcher de dire, absolument comme un lettré du XIXe siècle : « Quel dommage qu'un tel homme soit enseveli dans l'obscurité d'un cloître! »

Tous trois s'étaient donnés presque enfants au monastère de Saint-Gall et ils n'avaient pas tardé à s'unir d'une étroite et indissoluble amitié. Le lien qui attachait leurs cœurs, c'était la piété d'abord, puis l'amour de la science. Même zèle pour la vertu, même affection pour l'étude. Cette émulation parut si touchante et si profitable que l'abbé leur permit de s'assembler, dans l'intervalle qu'on mettait alors entre matines et laudes, pour s'entretenir des difficultés que présentent les livres de l'Ecriture. Leur premier maître fut Ison, prodige de savoir pour son époque et désigné plus tard pour aller enseigner les lettres divines et humaines dans le monastère de Grandfel; mais ils en eurent d'autres, trois moines hiberniens, récemment réfugiés à Saint-Gall : Marc, honoré du caractère épiscopal, Moëngal, dont le nom barbare fut changé en celui de Marcel, et Eusèbe, tous très-savants dans les lettres sacrées et profanes. Les progrès des trois amis avaient été semblables et on les comparait à trois jeunes arbres vigoureux croissant sur le bord d'un limpide courant. On ne saurait dire le nombre d'élèves célèbres qui sortirent de leur école.

Ratpert, mourut le premier, en 890, laissant une bonne histoire du monastère de Saint-Gall. Quarante de ses élèves, qui étaient prêtres et chanoines, se trouvèrent à son lit de mort et lui promirent chacun trente messes pour le repos de son âme. Assuré de ces suffrages, il s'endormit en paix, laissant après lui un suave parfum de piété. Tutilon fut bon toute sa vie, officieux et aussi agréable dans son sérieux que dans son enjouement. Il

devint poète, orateur, musicien et si bon musicien qu'il réussissait parfaitement à toucher de toutes sortes d'instruments. Il avait la connaissance des arts mécaniques et son habileté dans la peinture et la sculpture le faisait quelquefois appeler au loin. Il travailla notamment à Metz, où il fit un tableau fameux de la Sainte-Vierge. Tout ceci est admirable; mais ce qui l'est bien davantage, c'est que le moindre éloge le faisait souffrir et qu'il ne manquait jamais de s'y dérober par la fuite. Nul n'était plus assidu au chœur; nul plus zélé pour l'observation de la règle. Il avait la chasteté tellement à cœur, qu'on le reconnaissait en cela pour un vrai disciple de Marcel, qui fermait les yeux à la seule approche d'une femme. Il entra dans une vie meilleure en 898 et il porte le titre de saint. Notker survécut à ses deux amis et remplit les fonctions de professeur jusqu'au moment où ses forces vinrent à lui manquer. Il n'en continua pas moins à travailler à des ouvrages de littérature et à transcrire des livres. Notker, Tutilon, Ratpert, douces et sympathiques natures, ce n'est pas sans une véritable jouissance de cœur que j'ai rappelé votre souvenir! Pendant plus de six siècles vous avez eu des imitateurs dans tous les monastères et je n'ai rafraîchi votre mémoire que pour faire, par vous, humbles et dévoués instituteurs, juger plus aisément de tant d'autres instituteurs obscurs qui, à l'ombre du cloître, ont tenu toujours allumé, pour les générations futures, le flambeau des lettres et des sciences alors si menacé de s'éteindre.

Des écoles monastiques sortirent presque toutes les

grandes universités du XIIe et du XIIIe siècles devenues depuis si ingrates. Auprès des hommes instruits et impartiaux celles-ci ne les ont pas fait oublier. Car les services qu'elles ont rendus à l'Eglise et à la société sont immenses. Rien de plus incontestable, en effet, que la supériorité des religieux de toute espèce et à toutes les époques, dans l'enseignement des sciences ecclésiastiques. Qu'on prenne la liste des grands théologiens, des grands canonistes, des grands exégètes, des grands scrutateurs des antiquités ecclésiastiques, etc., on verra que presque tous ont vécu dans le cloître. Parmi cette multitude de grands hommes en tout genre qui du IVe au XIVe siècle ont bien mérité de l'Eglise et de la société, en est-il beaucoup qui n'aient au moins respiré l'atmosphère des monastères et des couvents (1)? Au

(1) On peut voir la preuve de ceci dans Mabillon, *Traité des études monastiques*, première partie, chap. 5. Voici, du reste, une statistique fort éloquente à ce sujet. Le *magnum chronicon belgicum* (ap. Pistorius, *scriptores rerum germanicarum*, v. III, p. 389), nous apprend que Jean XXII, dans le XIVe siècle, fit constater que l'ordre de Saint-Benoît avait fourni 24 papes, 183 cardinaux, 1,844 archevêques, 15,070 abbés, 5,555 saints et qu'à l'époque du concile de Constance, il existait 15,007 couvents, dont les moins peuplés avaient au moins six religieux; et l'on était cependant alors dans un âge de décadence. Je suis convaincu que si l'on dressait une liste exacte des évêques et des prêtres qui sont honorés comme saints depuis le IVe siècle jusqu'au XVIe, on trouverait que près des neuf dixièmes appartiennent à l'ordre monastique. Il en serait de même, je n'en doute pas, si l'on faisait le catalogue des hommes savants dans le clergé.

XVII[e] siècle même la grande érudition ecclésiastique ne fût-elle pas représentée par des religieux?

Pour tout lecteur qui aura parcouru, avec quelque attention à la situation géographique, la longue énumération des écoles monastiques qui a été faite plus haut, deux choses, ce me semble, demeurent hors de doute, c'est que les moines ont, par elles, sauvé les lettres et les sciences sur tout le territoire de l'ancien empire romain et que, non contents de cet immense résultat, ils les ont, par leurs nouvelles et grandes abbayes du nord, portées jusqu'au sein de la Germanie : nouvelle conquête au profit de la civilisation ajoutée à la conquête chrétienne.

Il faut convenir que l'immense mouvement littéraire et scientifique que nous venons de décrire ne produisit ni des chefs-d'œuvre, ni de grandes découvertes. Il serait puéril de l'exiger pour cette époque; rien ne serait plus contraire à la marche naturelle des choses. « L'esprit, dit M. Mignet, n'avança point, mais il se débarrassa de sa récente barbarie et reprit possession de ses anciennes connaissances. C'était beaucoup (1). » Sans doute, c'était beaucoup; mais ce n'est pas tout ce que firent alors les écoles monastiques. Elles ne ramenèrent pas seulement l'esprit humain au point d'arrêt de l'antiquité; elles le firent véritablement progresser et le lancèrent, retrempé, dirigé et doué d'une énergie nouvelle jusque-là inconnue, dans les voies de l'avenir. Rien de plus facile que de s'en assurer.

(1) MIGNET, *Introduction*, etc., p. 151.

Quelles furent les études favorites et qui ont laissé le plus de traces dans les documents écrits de ce temps? La grammaire, l'histoire, la poésie, la philosophie, les travaux sur l'Ecriture-Sainte, la constatation de la tradition ecclésiastique, la théologie. Eh bien! chacune de ces études, je n'hésite pas à l'affirmer, a marqué alors un pas en avant.

Le grec était presque entièrement oublié, son étude fut reprise et il n'était pas aussi rare qu'on se le figure, de trouver alors, dans les grandes abbayes d'Italie, d'Espagne, de France, de Germanie, d'Angleterre, d'Irlande, des moines sachant parfaitement le grec et capables de l'enseigner. Les œuvres, authentiques ou non, de saint Denis l'aréopagite furent traduites au IX[e] siècle par Jean Scot Erigène; Aristote et Platon furent connus et cette connaissance ne contribua peut-être guère moins que les traductions arabes d'Averrhoës à les populariser. Or nul n'iguore que l'École, lorsqu'elle se mit à exploiter ces riches mines de la philosophie grecque, en tira, en les éclairant de la lumière chrétienne, beaucoup plus qu'elles ne contenaient. Le latin, perdant de plus en plus sa pureté s'altéra, cela n'est pas douteux; mais même en s'altérant il se transforma et s'alliant plus tard à la Scolastique, méthode de la rigueur et de la précision logiques, il imprima à la langue française cette forme parfaitement régulière qui en a fait la langue de la clarté, la première des langues modernes (1). Les langues vulgaires

(1) Voir un mémoire sur l'influence de la scolastique sur la langue française, présenté à l'Académie en 1840, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

ne furent pas négligées. Charlemagne fit traduire par des moines, en langage tudesque, les saintes Ecritures et il ne manque pas d'auteurs qui leur attribuent la collection des *Niebelungen*. Leurs prédications populaires ne durent pas peu contribuer à la formation et au perfectionnement de cette langue romane que Dante enviait plus tard à notre belle Provence.

L'histoire, — chroniques et légendes, car c'est à quoi elle se réduisait alors, — fut écrite, il faut bien l'avouer, sans ordre et sans suite; on y trouve peu de style, souvent point de critique. Mais, d'abord, le seul fait de garder, par l'écriture, le souvenir des événements, était déjà quelque chose. Sans les moines nous ne saurions rien de ces temps éloignés. Ce n'est que justice de leur savoir gré de leur travail, tant informe soit-il. Mais ce n'est pas là leur seul mérite. Quiconque sait regarder au-dessous de l'écorce ne manquera pas de découvrir chez les annalistes monastiques un progrès déjà notable sur les historiens de l'antiquité. Assurément ils sont infiniment moins artistes qu'eux; mais ils ont plus de simplicité, de naturel, plus d'âme; en eux l'homme paraît davantage. Mais ce qui fait surtout leur supériorité, c'est leur moralité. L'historien antique s'appelât-il Thucydide ou Tacite est plus ou moins esclave de la patrie, du succès, de la force brutale, surtout quand elle est exercée par les siens et au profit de sa cité; sa vue ne jouit pas d'un idéal universel de justice qui lui serve à apprécier la justice et la bonté des actions humaines. Le moine le plus obscur n'en est pas là; il a des principes et la conscience d'une loi éternelle et

invariable, source et règle de toutes les lois contingentes, d'une loi qui, venant de Dieu, plane au-dessus des différences sociales et nationales, établit la fraternité des hommes et l'éclaire assez lui-même, malgré la faiblesse de son organe, pour lui permettre de juger sainement de l'agitation des mobiles éléments de ce monde. Laissez se développer et grandir cette lumière supérieure venue de l'Evangile et il en sortira ce droit des gens si fort au-dessus de la politique de l'antiquité, ce droit qui a été pendant des siècles la véritable sauvegarde de la civilisation moderne, mais qui se trouve aujourd'hui si gravement compromis par le retour, sous le nom de progrès, aux incertitudes morales du paganisme.

La poésie est la passion des hommes de cette époque à l'ardente imagination, au cœur impressionnable. Les moines s'y livrent avec ardeur ; ils ignorent les règles, ils manquent de goût, de style et de mesure ; mais le génie inculte qui crée et se fraie des voies nouvelles ne leur fait pas entièrement défaut. Toutes les littératures modernes qui ne sont pas un calque plus ou moins habile de l'antiquité, c'est-à-dire toutes les littératures vraiment chrétiennes et nationales ont des racines dans leurs œuvres. La religieuse Roswitha (*la rose blanche*), pour ne citer que cet exemple, trace la voie à la grande tragédie ; car la muse du cloître qui ne s'exerce généralement que sur des sujets sacrés, ne laisse pas que de donner parfois quelques sourires à la littérature légère, toujours chaste et réservée pourtant comme il convient à sa grave et matronale allure. Que de

naïfs poèmes, que de drames religieux, que de romans chevaleresques, échappés de la main des moines ont charmé les loisirs de nos pères et seraient devenus pour nous une source de poésie religieuse et nationale si, moins égarés par les brillantes lueurs de la renaissance, nous avions su y puiser davantage.

Du VIIIe au XIe siècle, la philosophie monastique ne fit guère que répéter, parfois sans les comprendre, Boëce et saint Augustin; mais quelques esprits aventureux, Scot Erigène, Gotelscalc, Béranger, s'étant échappés en dehors de la limite du dogme, l'élan fut donné et des hommes se levèrent pour leur répondre. Les questions les plus graves furent soulevées et éclairées d'une nouvelle lumière. Paschase Ratbert, Raban-Maur, Hincmar de Reims commencèrent à montrer un esprit véritablement philosophique et préparèrent la voie à saint Anselme, à Albert-le-Grand, à saint Thomas, à saint Bonaventure, à Bossuet, en même temps que les adversaires qu'ils combattaient préludaient, hélas! telle est la faiblesse de l'esprit humain! à Roscelin, Abeilard, Wiclef, Jean Huss et Luther. Mais cet antagonisme même, devenu plus tard si funeste, stimulait alors l'activité investigatrice de l'esprit humain.

Les divines écritures furent soigneusement étudiées; on peut même dire que leur étude fut, dans les monastères, l'étude principale, celle vers laquelle étaient dirigés toutes les autres. Aussi ne se peut-il rien concevoir de plus injuste que l'accusation si souvent dirigée contre les moines par le protestantisme, d'avoir écarté

avec une sorte d'effroi l'Ecriture-Sainte, pour ne s'occuper que d'une religion de pratiques minutieuses et de traditions humaines. Je ne pense pas que jamais et nulle part les livres sacrés aient été plus sérieusement médités et approfondis que dans les couvents du moyen-âge. Or ces livres contiennent de tels éléments de vie, que leur étude continue ne pouvait manquer de tremper fortement les intelligences et les caractères. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les légendes de l'époque pour voir quelle influence profonde ils ont exercée sur les moines et par eux sur la société tout entière.

Les Pères de l'Eglise n'étaient pas l'objet d'investigations moins assidues, les Pères latins surtout, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand qui partage presque avec saint Benoît l'honneur d'être le patriarche et le législateur de l'institut monastique. On les lit, on les transcrit, on les paraphrase, on les commente, on les abrège. A l'aide de leurs œuvres on constate les traditions de l'Eglise; on y puise la connaissance approfondie de la religion. Or c'est une puissante littérature que celle des Pères et nulle autre, à cette époque, n'était capable d'imprimer aux esprits un mouvement plus considérable et plus salutaire. A cette étude, les moines joignent celle des conciles, d'où tire son origine le droit canon, source de tout ce que les législations modernes ont de supérieur au droit romain.

De l'autorité religieuse contenue dans les Pères et les conciles combinée avec les éléments de la philosophie rationnelle et de la méthode syllogistique d'A-

ristote naquit la théologie scolastique, cette grande gymnastique intellectuelle des moines. A la fin du Xᵉ siècle elle n'était point encore sortie des larges et libres voies tracées par les Pères et elle avait produit des hommes que nous avons déjà nommés plusieurs fois, Alcuin, Raban-Maur, Ratramne, Paschase Ratbert, Hincmar; elle était sur le point d'enfanter Lanfranc, saint Bernard et Pierre Lombard, le *Maître des sentences*.

Ainsi de toutes parts le progrès est visible. Les moines ne conservent pas seulement les semences intellectuelles de l'antiquité sacrée et profane; ils défoncent le terrain et y jettent la graine. Elle a levé et nous recueillons la moisson. Gardons-nous de mépriser leurs travaux; s'ils ont été moins brillants, ils ont été plus pénibles et plus utiles que les nôtres. Que serions-nous sans eux? Demandons-le à toutes les terres autrefois civilisées qui n'ont pas été arrosées par les sueurs des moines.

Il me paraît incontestable qu'à parler en général les sciences proprement dites, surtout les sciences physiques et naturelles, furent moins cultivées que les lettres dans les monastères, au moins jusqu'au XIIᵉ siècle. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les éléments manquaient; et puis ces sortes de sciences n'ont que des rapports assez éloignés avec les choses religieuses. Plus tard, lorsque leur étude se fut plus vulgarisée dans les cloîtres, on se reprochait encore le temps que l'on y consacrait. Voici à ce sujet une anecdote aussi curieuse qu'intéressante. Vers la fin de sa laborieuse carrière, Albert-le-

Grand donnait un jour sa leçon, quand soudain il s'arrêta comme cherchant avec peine sa pensée et l'expression pour la rendre. Puis, après de vains efforts, il se mit à dire : « Quand j'étais jeune, j'avais tant de peine à apprendre que je désespérais de jamais m'instruire. Je résolus donc de quitter les Dominicains pour me soustraire à la honte d'avoir à me comparer avec tant d'hommes savants. Pendant que cette pensée m'obsédait jour et nuit, je crus voir en songe la Mère de Dieu, qui me demanda dans quelle science je voulais devenir habile, si c'était dans la connaissance de Dieu, ou dans celle de la nature. » — « Dans cette dernière, » répondis-je ; et elle reprit : « Tu seras ce que tu désires,
« le plus grand des philosophes; mais puisque tu n'as
« pas préféré la science de mon fils, il viendra un jour
« où, perdant celle de la nature, tu te trouveras tel
« qu'aujourd'hui. » — « Or le jour prédit est arrivé, mes fils, et désormais je vous enseignerai autre chose. Mais, pour la dernière fois, je professe devant vous que je crois tous les articles du symbole et je supplie qu'on me donne les sacrements de l'Eglise quand l'heure sera venue. Si j'ai proféré quelque erreur, je la rétracte, et je soumets ma doctrine à notre sainte mère l'Eglise. » — Il faudrait bien se garder de conclure de l'observation qui précède que la culture des sciences fut, jusqu'au XIIe siècle, entièrement négligée dans les monastères; une multitude d'écrits de cette époque sur l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie témoigneraient du contraire; mais on ne s'y appliquait qu'avec mesure et on se bornait en général à conserver, par

voie d'autorité, les traditions du savoir antique, sans chercher, par l'expérience, à se frayer un chemin vers de nouvelles découvertes. Un seul homme fait, à cette époque, une exception notable, c'est le moine Gerbert, depuis Sylvestre II, dont la science prodigieuse, pour son temps, a laissé après lui, dans les couvents, une merveilleuse ardeur d'investigation. Gerbert est le précurseur d'Albert-le-Grand, de Raymond Lulle, de Roger-Bacon, de Copernic, qui le sont eux-mêmes de Galilée, de Newton, de Descartes et de Leibnitz.

Les moines ont beaucoup plus d'attrait pour les arts que pour les sciences. Ils cultivént avec une sorte de passion la musique, l'architecture, la sculpture, la peinture. C'est que tous ces arts sont l'efflorescence la plus pure de la pensée religieuse.

La musique est l'âme de leurs chants infatigables; c'est elle qui fait monter leurs prières vers le ciel; ils vont au loin pour l'apprendre; ils l'enseignent; ils inventent et perfectionnent la méthode de l'écrire; ils lui donnent des forces et de nouvelles voix par les instruments et surtout par l'orgue, ce roi des instruments.

L'architecture élève leurs vastes monastères et leurs belles églises; ils ont tout intérêt à s'y perfectionner. Du VIIIe au XIe siècle leurs œuvres ont un caractère hiératique prononcé, sévère, un peu raide, mais plein de majesté et profondément religieux, indiquant qu'elles ont été conçues à l'ombre du cloître et de l'autel. Déjà le génie des moines est original, créateur, nullement esclave de la forme antique, et s'il manque encore de

grâce, il a de la grandeur et de la force; entre leurs mains l'art chrétien est manifestement en formation; mais bientôt il s'épanouit dans toute sa splendeur. Le XII[e] siècle arrive; une immense émulation s'empare des populations chrétiennes et les pousse à élever, à l'envi, des églises au Christ qui partout, au nord et au midi, *triomphe, règne, gouverne* (1); au nord par les pacifiques conquêtes des apôtres monastiques; au midi par la vaillante épée des croisés. Les moines en se faisant architectes deviennent les instruments de cette prise de possession définitive de l'humanité par le Christ. C'est alors qu'ils abandonnent, décidément et avec audace, les voies battues. Ils font des temples avec des forêts de pierres; leurs colonnes sont des arbres de pierre, des troncs gigantesques qui portent dans les airs, sur leurs vigoureux mais flexibles rameaux, des voûtes immenses. L'art gothique est inventé et se diversifie à l'infini, se mariant en Italie à la régularité grecque et latine, et en Espagne aux caprices arabes. Les moines, ses plus ardents et ses plus intelligents propagateurs, mettent leur savoir au service des grandes et des petites cités et, partout, désormais, grâce à leur habile concours, monteront vers le ciel ces merveilleuses cathédrales qui sont l'élan le plus sublime de la prière et le plus beau chant de l'âme humaine en fête devant Dieu.

La sculpture avec ses rinceaux, ses feuillages, ses chiffres entrelacés, ses moulures, ses ciselures, ses ara-

(1) *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* : inscription qui se lit sur toutes les monnaies de l'époque.

besques errantes et capricieuses, ses splendides rosaces, ses flèches qui pyramident vers les nuages, découpées comme de la dentelle et se jouant tour-à-tour dans les ombres et la lumière, ses portails aux grandes scènes du jugement dernier, ses statues innombrables debout, ou endormies, ou en prière, statues du Christ et de la Vierge, statues de saints, d'évêques, de moines, de rois et d'empereurs, statues grimaçantes de démons ou de vices symbolisés; la sculpture, disons-nous, est le vêtement de l'architecture des cathédrales; elle est sa forme vivante. C'est elle qui en dissimule la pesanteur, qui l'assouplit, l'anime, lui donne un sens et une voix. Les moines l'ont toujours aimée et de bonne heure ils ont manié le ciseau. Leur ornementation, tout le monde le sait, est splendide. Quant à leur statuaire, elle manque de perfection dans les formes; mais quelle expression d'âme singulière! et comme elle impressionne vivement par ses masses et ses assemblées de personnages. La Renaissance avec ses nudités païennes, et la vie toute matérielle de ses chairs de marbre n'a-t-elle pas fait rétrograder plutôt que progresser vers l'idéal de l'art, la sculpture chrétienne encore inachevée (1)?

Je ne sais si les moines n'ont pas été plus habiles

(1) Ai-je besoin de prévenir ici mes lecteurs que mon intention n'est pas d'affirmer que les moines aient été les seuls musiciens, les seuls architectes, les seuls sculpteurs, les seuls peintres du moyen-âge, surtout dans la seconde période, qui s'étend du XII[e] siècle jusqu'à la Renaissance. Ils ont été les initiateurs de

encore à tenir le pinceau. Ils s'étaient formés dès les temps les plus reculés à la peinture en travaillant avec une patience infinie les miniatures et les enluminures d'or, de pourpre, d'azur de leurs missels et de leurs livres de prières, ces chefs-d'œuvre d'artistes inconnus qui ravissent encore notre admiration. Les verrières des cathédrales, souvent informes de dessin, mais incomparables par leurs grands effets, furent pour eux un autre champ d'exercice. Enfin ils peignirent sur le bois et sur la toile à l'aide de procédés nouveaux dont ils étaient les inventeurs. Assise, Subiaco, le Mont-Cassin et autres cloîtres, tous les grands monastères étaient les lieux où leurs compositions se succédaient, se groupant, s'harmonisant de siècle en siècle, jusqu'à Fiesole en qui l'art chrétien sembla toucher à la perfection du plus céleste idéal. Que ne puis-je entrer dans les détails? Quelle intéressante étude! mais il faudrait un livre. N'hésitons pas à le dire pourtant, les moines ont aussi bien mérité des arts que de la religion, de la société, de la terre elle-même et peut-être n'est-ce pas sans regret que les hommes, pour qui toutes les idées reçues ne sont pas des jugements sans appel, doivent voir, au XVI[e] siècle, une direction étrangère, pour ne pas dire hostile à leur esprit, s'emparer de leurs travaux

ces arts; ils les ont marqués de leur empreinte; ils ont pris une grande part à leur développement; ils ont formé des disciples, etc. C'est assez, ce me semble, pour justifier mes observations, que je suis obligé, du reste, de resserrer dans des lignes générales, sous peine d'allonger démesurément la matière.

et rejeter le génie dans les formes antiques, assurément fort belles, mais trop souvent funestes à la pureté de l'âme humaine et à coup sûr moins originales et moins appropriées à une civilisation chrétienne.

Il est une partie fort importante de l'activité intellectuelle des moines que j'ai laissée jusqu'ici complètement de côté et dont il est essentiel de dire un mot; c'est leur application infatigable à transcrire les manuscrits, dépôts précieux de toute la littérature et de toute la science sacrée et profane du passé : seul travail peut-être qu'ils aient tenu en estime égale et quelquefois supérieure au travail des mains et à la culture de la terre. Dès l'origine des monastères, la transcription des manuscrits y est en singulier honneur. Cassiodore, s'adressant à ses moines de Vivaria, leur avoue que cette occupation est plus de son goût que tout autre (1). Saint Benoît y applique ses religieux dans son monastère du Mont-Cassin, saint Colomban les siens à Luxeuil ; saint Eustaise et saint Etienne, ses successeurs, ne jugent pas au-dessous de leur dignité abbatiale de s'y adonner eux-mêmes. Le vénérable Guigues, cinquième général des chartreux, en fait autant. Les Pères de la réforme de Cluny et de celle de Citeaux réservent pour cet emploi un grand nombre de leurs moines. On peut affirmer que dans tous les grands établissements monastiques on s'y livra avec

(1) Antiquariorum mihi studia non immeritò forsitan plùs placere. CASSIOD. *Instit.* c. 30

une incroyable ardeur (1). En même temps on cherchait partout des livres, on les empruntait, on se les communiquait, on allait au loin, à Rome surtout, pour s'en procurer, et tous les religieux qui faisaient le saint pélerinage en revenaient avec une provision abondante. Les missionnaires même qui s'enfoncent dans les contrées les plus barbares, ne partent jamais sans emporter avec eux une cargaison de livres; saint Boniface, saint Anschaire en peuplent l'Allemagne et le Danemark. La copie des manuscrits, après l'introduction des caractères romains, devient un art, qui a ses hommes habiles et qui leur fait un nom. On cite Regimbert de Richemon, Gontbert de Sithieu, Radulphe de Saint-Waast d'Arras, Bernard d'Hildesheim, maître d'Othon III, lequel n'était pas moins habile en peinture, en architecture, dans l'art de monter les pierres fines,

(1) Les religieuses, dans leurs couvents, rivalisaient de zèle avec les moines pour la transcription des manuscrits, mais avec cette délicatesse et cette dextérité qui sont particulières à leur sexe. Sainte Mélanie y réussissait parfaitement, ainsi que sainte Césarie et ses religieuses d'Arles. sainte Arnilde et sainte Renilde, etc. Saint Boniface prie une abbesse de lui écrire en lettres d'or les épitres de saint Pierre. Plusieurs de ces saintes filles, non contentes de se procurer à grands frais des livres, comme sainte Gertrude, qui en envoyait chercher jusqu'à Rome, étaient fort versées dans les lettres sacrées, sainte Bertille de Celle, sainte Radegonde de Poitiers, Baudonivie, sainte Aldegonde de Maubeuge, sainte Lioba, etc : lointaine et digne préparation à sainte Catherine de Sienne et à sainte Thérèse.

de faire des mosaïques et dans celui de fondeur; on voit que je ne parle que des temps reculés. Et ce ne sont pas seulement les livres d'église que l'on transcrit, l'Ecriture-Sainte, les Pères; mais les historiens, les poètes profanes, les auteurs de l'antiquité qui ont écrit sur les sciences. C'est l'abbaye de la nouvelle Corbie, pour ne citer que cet exemple, qui nous a conservé les annales de Tacite. On est étonné de rencontrer, dans ces modestes et obscurs travailleurs, les premiers rudiments de la critique moderne. Ils commencent à comparer les textes, à discuter l'authenticité des ouvrages, etc.; non pas toujours avec certitude, mais avec un certain discernement. Insensiblement les bibliothèques se forment et elles deviennent considérables; il faut nommer celles du Mont-Cassin, de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de Bobio, de Luxeuil, de Fleury, d'Aniane, de l'une et l'autre Corbie, de Saint-Remy de Reims, de Fulde, de Saint-Gall, de Saint-Emmeran de Ratisbonne, d'Einsiedeln ou Notre-Dame des ermites; et quand, aux IXe et Xe siècles, la plupart ont été ravagées par les Normands, les Hongrois, les Sarrazins, par les guerres intestines des seigneurs féodaux, on met une ardeur surprenante à les reformer. C'est alors que commencent les immenses collections de livres de Cluny, de Citeaux, de Clairvaux et d'une infinité d'autres célèbres monastères. Abrégeons et terminons par de belles paroles de Mabillon qui ne sont que l'expression d'une grande vérité historique : « Tout le monde demeure d'accord, dit ce grand homme, que l'on est redevable aux moines d'avoir conservé les livres anciens par leurs

soins et par leur travail et que, sans eux, il ne nous serait resté presque rien ou très-peu de chose de l'antiquité tant sainte que profane (1). »

Voyons maintenant quelle action réformatrice ils ont exercée sur le clergé séculier.

III.

Ce que l'âme est au corps, les moines semblent l'avoir été à l'organisme de la hiérarchie ecclésiastique. Par un privilége, attaché, sans aucun doute, par Jésus-Christ à leurs sublimes abnégations, la vie surnaturelle a eu, chez eux, son foyer le plus ardent, d'où se sont irradiées sur l'Eglise tout entière la lumière et la chaleur : action le plus souvent indirecte, il est vrai, mais singulièrement puissante et efficace. C'est là ce qu'ont parfaitement compris, dans l'intelligence de leur haine, l'impiété et la révolution, et telle est précisément la raison de la persistance obstinée avec laquelle elles s'acharnent à étouffer, partout où elles le peuvent, jusqu'à la dernière étincelle de l'institut monastique. Que les vrais catholiques, que le clergé surtout veuillent bien prendre garde à cet antagonisme révélateur et qu'ils en acceptent les leçons pour apprendre où doivent s'adresser et se fixer leurs sympathies! Vivant au milieu du monde, exposé à tous ses contacts, le clergé séculier en reçoit facilement la

(1) *Etud. monast.* Part. Ire.

contagion. Or, l'histoire de l'Eglise à la main, on peut, je crois, affirmer que, dans tous les temps, ce sont les moines qui l'ont préservé de la corruption, qui ont maintenu en lui l'esprit de vie, qui l'ont ranimé dans ses défaillances. A nulle époque peut-être ce phénomène n'a été plus remarquable qu'aux VIIIe, X^e^ et XIe siècles.

Au commencement du VIIIe, la ferveur et la régularité, grâce à la science religieuse, aux moines et à des circonstances favorables, dont il a été question plus haut, s'étaient conservées, en Italie dans la circonscription de Rome, en Angleterre et en Irlande; mais dans les Gaules, au nord de l'Italie et sur tous les territoires riverains du Rhin et du Danube, il n'en était pas ainsi. La longue domination des Francs, des Lombards et autres barbares, leurs mœurs violentes, leurs habitudes à moitié sauvages et les restes jusque-là indélébiles des superstitions païennes y avait dénaturé le christianisme et le sacerdoce. Pour conserver ou recouvrer leur influence menacée ou perdue, les seigneurs gallo-romains s'étaient, sans vocation, jetés dans le clergé, avec le dessein de parvenir à l'épiscopat, puissance prédominante de l'époque et par là même, par ses richesses et son influence, objet de leur ambition. Les seigneurs francs n'avaient pas tardé à les suivre, avec une jalouse émulation, dans cette voie funeste. On conçoit ce que devaient être de pareils pasteurs, portant dans le sanctuaire les uns les mœurs amollies de la civilisation romaine, les autres les inclinations encore toutes vives de la barbarie. Ils n'avaient

du prêtre que le nom, et la chasse, la guerre, le luxe des grossiers festins et des bruyantes parades, sans parler de désordres d'un autre genre, étaient beaucoup plus dans leur goût que les austères devoirs d'un ministère de prière et de paix. Ce qui aggrava le mal et ne tarda pas à le porter à son comble, ce fut l'altération profonde que subirent les élections ecclésiastiques. Nos rois mérovingiens et leurs puissants successeurs, les ducs des Francs, s'en emparèrent et n'usèrent bientôt plus de ce droit usurpé que pour peupler les diocèses et les abbayes de leurs favoris et de leurs créatures, indignes mercenaires et quelquefois loups ravisseurs introduits dans le bercail. Rien de plus déplorable, dès lors, que l'état religieux de la société. Les dignités ecclésiastiques sont livrées au plus offrant, les églises sont dépouillées de leurs trésors; leurs domaines, ressources des clercs et patrimoine des pauvres, sont usurpés; les richesses du sanctuaire sont traitées comme une proie acquise à la pointe de l'épée sur un champ de bataille; les monastères eux-mêmes sont envahis par des laïcs cupides et licencieux. Le scandale est partout avec la violence et les déprédations. Seule, l'institution monastique avait opposé une résistance sérieuse à ces usurpations sacrilèges, soit par quelques généreux et saints évêques sortis de son sein, soit par les moines innombrables qui, dans tous les couvents, conservaient encore l'esprit de leur vocation. Là, bien des âmes s'indignaient de l'abaissement de l'Eglise et réclamaient avec énergie l'indépendance sacerdotale. Le sang du martyre avait coulé; des prélats fidèles avaient été

arrachés de leurs autels par la force ouverte, exilés, mis à mort. On se demande avec effroi ce qui serait arrivé, si le mal, suivant son cours, avait enfin prévalu. Il n'est pas difficile de le conjecturer. Occupée par des forces étrangères jusque dans l'asile de ses sanctuaires, l'Eglise eût cessé d'être elle-même, et perdant toute influence sur la société, elle eût laissé celle-ci dériver rapidement vers toutes les dégradations physiques, morales et religieuses. Si l'Eglise et avec elle la société ne glissèrent pas à cet abîme, elles le durent aux moines et à l'action réformatrice qu'ils exercèrent sur le clergé.

C'est alors, en effet, qu'on vit se répandre dans le nord des Gaules des légions de moines irlandais et saxons et les colonies de Luxeuil, ranimant, avec l'esprit de prosélytisme, la foi, la piété, l'amour de la discipline et des saintes règles : communications ardentes qui avaient l'avantage de joindre à la force de la parole la puissance bien autrement persuasive des exemples. Cette influence se fit bientôt sentir aux populations gallo-romaines et gallo-franques, aux évêques et aux prêtres. Grâce à la vénération publique qui entoura les moines et à ses exigences impérieuses, force fut bien de retourner, comme autrefois, dans les monastères, chercher les chefs et les conducteurs du peuple chrétien. Les diocèses virent de nouveau à leur tête de saints pasteurs; les études refleurirent; l'instruction religieuse revécut, les conciles interrompus depuis quatre-vingts ans furent repris. Un moine-évêque, légat du Saint-Siége, est à la tête de ce mouvement;

c'est saint Boniface. Assisté de prêtres et d'évêques, tous moines comme lui, il réunit en 742 et 743 deux conciles, l'un au-delà du Rhin, l'autre à Leptines dans les Ardennes, puis un troisième à Soissons, lequel achève, avec le concours du pouvoir civil et militaire des Francs, la rénovation du clergé dans les contrées du Nord. Un autre moine est le réformateur du Midi, c'est Benoît, goth de naissance, du diocèse de Maguelone en Septimanie, fondateur de la célèbre abbaye d'Aniane dont il a gardé le nom. Par lui et par des disciples de son choix, la réforme monastique, le retour à la règle primitive de saint Benoît s'accomplissent dans presque toute la Gaule franque; là aussi, l'impulsion se communique des moines au clergé. M. Guizot reconnaît, sans en discerner peut-être entièrement la cause, qu'à partir de ce moment « une activité générale, régulière, depuis longtemps presque éteinte, se réveille dans la société ecclésiastique, et que tout témoigne, à cette époque, une grande ardeur de travail et de réforme poursuivie par l'Eglise, appliquée à rétablir, dans son propre sein la règle et le progrès (1). » On sait ce que furent le règne de Charlemagne et tout le IXe siècle, par suite de cette rénovation surprenante; rénovation qui fut si bien le fait des moines, que du désir de se rapprocher d'eux, naquit alors la grande institution des chanoines réguliers. Ghrodegand, évêque de Metz, en fut le fondateur, « le désordre des temps, dit encore M. Guizot, l'occasion, l'ordre

(1) *Histoire de la civilisation en France*, t. II, p. 285 et 286.

monastique, le modèle; » et elle répondait si bien aux besoins et aux idées de l'époque qu'elle se propagea avec rapidité, beaucoup d'évêques se faisant un devoir d'imiter saint Ghrodegand. Et ainsi non seulement l'esprit, mais la règle et la forme monastiques s'emparaient, autant qu'il était possible, du clergé séculier.

Pendant que la vie religieuse se ranimait dans les Gaules, elle allait s'affaiblissant dans l'île de Bretagne à la suite des invasions danoises. Le pays des Francs ne fut pas ingrat. Il avait reçu la réforme par des moines anglo-saxons ; ce fut par des moines gallo-francs qu'il la renvoya à son tour de l'autre côté du détroit. Secondé par eux, le saint roi Alfred-le-Grand rendit à l'Eglise d'Angleterre toute la splendeur des heureux temps de Théodore de Cantorbéry et du vénérable Bède.

Le sort des choses humaines est de subir des alternatives de progrès et de décadence. Pour l'état moral et religieux du corps ecclésiastique, le Xe siècle fut presque aussi déplorable que le VIIIe. Le bien se trouva peut-être moins généralement atteint; car ce siècle a de belles pages dans les annales de la sainteté; mais le mal prit des caractères plus dangereux et plus menaçants pour l'avenir. Je ne signale que pour mémoire les désordres qui devaient naître des incursions des Normands, des ravages des Hongrois, des effroyables déprédations des Sarrazins et du cahos des éléments féodaux s'entrechoquant de toutes parts dans une confusion inexprimable; d'autres causes plus graves et

plus permanentes mettaient en péril l'essence même de la hiérarchie ecclésiastique.

Charlemagne avait fait un appel intelligent à toutes les forces vives dont disposait l'Eglise; il s'était fait le protecteur et quelquefois le promoteur de son action religieuse et sociale. Mais, par là même, il s'était mêlé à toute son administration intérieure. Diocèses, monastères, élections épiscopales, bénéfices ecclésiastiques et cette clef de voute de la société chrétienne, la papauté, l'exercice de sa puissance, la nomination de ses représentants à chaque pontificat, rien ne lui avait été étranger. Le grand empereur n'avait pas abusé de l'hospitalité bienveillante qui avait été concédée, au sein de l'Eglise, à son immense pouvoir. Mais il n'en était pas moins résulté une sorte de confusion entre ce qu'on appelait dans le langage du temps les droits de l'évêque du dedans et ceux de l'évêque du dehors. Les inconvénients inhérents à cet état de choses ne se révélèrent que trop sous les successeurs de Charlemagne, surtout après la création du Saint Empire romain. Les empereurs, les rois, les grands seigneurs féodaux, une multitude de princes italiens prétendirent, chacun dans l'étendue plus ou moins grande, plus ou moins restreinte de son autorité mal définie, au droit de nomination et bientôt d'investiture, par la mitre et par la crosse, des évêchés et des abbayes. Le faîte suprême de la dignité ecclésiastique, le Saint-Siége lui-même n'échappa pas à ces prétentions meurtrières et il ne tarda pas à être traité comme un fief vassal dont il appartenait à l'empereur d'Allemagne de disposer à son

gré. Faire et défaire les papes, selon ses intérêts ou ses caprices, parut être à celui-ci la plus précieuse de ses attributions régaliennes. Institué pour être le défenseur de l'Eglise, il en devint ainsi le plus funeste oppresseur. Le laïcisme pénétra dans le sanctuaire et avec lui la simonie, l'incontinence des clercs, tous les désordres qui sont la suite de ces deux plaies gangreneuses, et, ce qui menaçait l'existence même de l'Eglise, le schisme sans cesse étouffé et sans cesse renaissant. Des évêchés avaient été livrés à des enfants, à des laïcs cupides, à des clercs corrompus; on avait vu passer sur la chaire même de Pierre, comme de tristes ombres, quelques papes peu édifiants imposés par la violence ou des ambitions de la pire espèce, et ce fut un prodige, une marque spéciale de la protection divine, qu'en ces temps malheureux, le nombre des papes exemplaires, pleins de fermeté et de courage, ait été si considérable (1). L'Eglise ne s'appartenait presque plus à elle-même; elle devenait une proie pour toutes les souverainetés avides de l'époque; et, pour le dire en passant, rien ne démontre mieux avec quelle injustice on lui reproche certaines taches de son histoire. Certes! s'il y a

(1) Il suffit de citer Sylvestre II, saint Léon IX, Victor II, Nicolas II. Il y eut, outre ceux-là, bien d'autres grands papes à cette époque. La triste réputation qui pèse sur quelques pontifes romains n'a d'autre garantie, en définitive, que le témoignage de Luitprand, contredit par tous les annalistes contemporains. Les centuriateurs de Magdebourg, ces pères de l'histoire protestantisée, se sont emparé, avec l'ivresse de la haine, des

des taches, ce n'est pas elle qui les a imprimées sur la tunique blanche que lui a donnée le Christ. La loi du célibat ecclésiastique était surtout l'objet des plus perfides et des plus persévérantes attaques et on ne négligeait rien pour en amener l'abolition. Alors, comme aujourd'hui, on comprenait que la vie de l'Eglise était là et qu'atteinte à ce cœur elle était frappée d'une paralysie mortelle.

Qui ne voit quelles suites devait avoir ce système, d'autant plus dangereux qu'il n'avait pas pour auteur un homme, mais les plus mauvaises passions du temps, ces passions qui devaient, six siècles plus tard, enfanter le protestantisme. Le célibat aboli, le sacerdoce devenait héréditaire; les églises étaient livrées comme un patrimoine à quelques familles nobles; l'institution monastique, vrai nerf du christianisme, disparaissait. Plus d'abnégation, plus d'esprit de sacrifice, plus d'austère pénitence; plus de sainteté, plus de zèle, plus d'instruction des peuples; les intérêts à la place des sacrements; la fortune et la famille à la place du ministère; des ducs, des comtes, des barons à cheval pour évêques, des mercenaires, stipendiés à bas prix

récits scandaleux de l'évêque courtisan et vaniteux de Crémone et tous, gallicans, jansénistes, philosophes du dernier siècle et du nôtre les ont suivis sans examen: et ainsi l'une des luttes les plus mémorables et les plus miraculeuses de l'Eglise, celle où elle a le plus recueilli et fait éclater ses forces intérieures pour expulser le poison que le monde ennemi lui inoculait à haute dose, cette lutte a été complètement méconnue.

et méprisés, pour prêtres; à la tête de la religion une façon de calife spirituel avili et dégradé, vain jouet de parade entre les mains d'un empereur, et, à la tête de la société, une espèce de César antique, à peine dissimulé sous une toge chrétienne, supérieur à toutes les lois, faisant de sa volonté la loi et maître tout à la fois des consciences et des âmes, des corps et des biens de ses peuples (1); tel était l'inévitable avenir.

(1) Il n'y a, dans ces expressions, rien d'exagéré. Vers l'an 1120, pendant le démêlé de l'empereur Henri V avec le chef de l'Eglise, l'avocat de l'empereur disait : « L'empereur, telle est la loi vivante qui commande aux rois. Sous cette loi vivante sont tous les droits *possibles. C'est elle qui châtie, qui dissout, qui lie. L'empereur est l'auteur de la loi, et il n'est tenu par la loi que sous son bon plaisir. Ce bon plaisir même est la norme du droit.* » Les jurisconsultes de Bologne prétendaient que l'empereur était *l'unique propriétaire de chaque terrain, de chaque maison, de chaque fauchée de pré.* » Frédéric Barberousse déclarait que « par la providence divine, il tenait le gouvernail de l'empire et *du monde* et qu'il était de son droit et de son devoir de pourvoir, suivant les événements et les temps, au *sacré* empire et à la *divine* république. » Sur quoi Jean de Salisbury, qui revenait de Rome, écrivait à un de ses amis de France : « Je sais ce que médite le Teuton; j'étais à Rome sous le pontificat d'Eugène, lorsqu'une langue imprudente découvrit ses orgueilleux desseins. Il ne demandait, pour changer la face de l'empire, soumettre l'*univers à Rome*, réduire le monde sous ses lois, que le *concours du pape*, c'est-à-dire que le pape voulût frapper du glaive spirituel tous ceux contre lesquels serait tiré le glaive matériel de l'empire. Aucun pontife, ajoute l'auteur anglais, n'a voulu, jusqu'à présent, consentir à cette iniquité. » Aujourd'hui encore, ces faits et ces paroles sont à méditer.

On serait tombé bien au-dessous du schisme grec, de l'orthodoxie russe, de l'Eglise établie d'Angleterre; car là, de vieilles traditions, des luttes intérieures, un esprit public lentement formé par sept ou huit siècles de christianisme et par-dessus tout le spectacle du catholicisme, maintiennent encore un peu de vie. Mais au X[e] siècle on n'aurait eu, ni derrière soi, ni à côté de soi, rien de semblable et on aurait glissé tout d'un coup à une sorte d'islamisme sans conviction, c'est-à-dire au pire état social, à la décrépitude sceptique au sein même de la barbarie. Les moines, intimément unis à la papauté, sauvèrent la chrétienté de ce péril. Mais il est nécessaire de considérer ici les choses d'un peu près.

Le sombre tableau du X[e] et du XI[e] siècle, tel que je viens de le tracer, est insuffisant; et, si je m'y tenais sans restriction, il serait inexact; car ces siècles réputés si ténébreux n'ont pas été sans quelque lumière. Le caractère de la société à cette époque, c'est d'être un mélange confus de bien et de mal; les plus héroïques vertus y coudoient les plus grands crimes; les plus sublimes aspirations y surgissent du sein des plus affreux désordres : étranges contrastes qui font qu'il est impossible de donner de cet état social une peinture générale qui soit parfaitement ressemblante. A celle que j'ai plus haut esquissée à grands traits il faut donc des réserves. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, s'il y a des souverains sans conscience, de grands et de petits feudataires qui oppriment l'Eglise et y portent, à main armée, l'usurpation et le scandale, il en est d'autres qui l'honorent

par leur piété et la couvrent de leur protection. Il suffit de nommer les trois Othons et saint Henri pour l'Allemagne; le roi Robert pour la France; après saint Alfred-le-Grand, saint Edouard pour l'Angleterre; saint Etienne pour la Hongrie; saint Canut pour le Danemark; saint Eric pour la Suède; puis, parmi les possesseurs de fiefs, saint Gérauld, comte d'Aurillac, Guillaume V, duc d'Aquitaine, Simon, comte de Crépi, qui embrassa la vie monastique, Hugues, duc de Bourgogne, qui se retira à Cluny, etc.; et, à côté d'eux, une multitude de saintes femmes, impératrices, reines, duchesses et comtesses, sainte Mathilde, sainte Adélaïde, sainte Cunégonde, toutes trois assises sur le trône impérial; sainte Hilsuinde, la noble épouse de saint Ansfrid, qui devint dans la suite évêque d'Utrecht, etc. La vie de ces saints personnages et de beaucoup d'autres est une éclatante protestation contre les désordres de l'époque. Elle agit puissamment sur l'opinion des peuples et elle fournit aux réformes un point d'appui. Mais elle eût été insuffisante pour les produire et leur assurer de la durée. Heureusement les moines étaient présents. Malgré le relâchement et, çà et là, la corruption que le laïcisme introduisait dans les monastères, ils n'hésitèrent pas à inaugurer la lutte et ils la soutinrent avec une rare énergie. Ils continuèrent, comme ils avaient fait précédemment, à fournir quelques bons évêques qui maintinrent dans le corps épiscopal, malgré de nombreuses défaillances, une certaine vigueur, Foulques, archevêque de Reims, massacré pour avoir défendu la liberté et l'indépendance de

l'Eglise; Gauzelin, évêque de Toul, le réformateur du monastère de Saint-Evre, Adalbéron de Metz, Brunon de Cologne, Wolfrang de Ratisbonne, Atton de Verceil, dont il faut consulter le livre des *Jugements des évêques* pour bien comprendre les dangers qui menaçaient en ce temps-là la société chrétienne, Fulbert, évêque de Chartres, belle figure de cette époque, et le plus illustre de tous, saint Pierre Damien, âme incorruptible, homme de génie, évêque digne des premiers âges, dont l'infatigable voix ne cesse de dénoncer les scandales, et pour tout dire en deux mots, le précurseur et l'appui de Grégoire VII. Par ces hommes et leurs nombreux émules dont la liste seule remplirait des pages entières, la résistance au mal fut vivace dans l'Eglise. Elle ne le fut pas moins dans les cloîtres d'où ils étaient sortis. Les efforts des bons moines, dont la vigoureuse race ne s'y perdit jamais, se concentrèrent d'abord pour expulser le poison qui, par l'action d'éléments étrangers, infectaient leur ordre. De là de nombreuses réformes. Elles commencent par être partielles et rappellent quelques noms dignes de demeurer dans la mémoire des hommes; saint Jean de Vandières, restaurateur du monastère de Gorze, saint Jean de Parme, saint Bernard de Menthon, Abbon de Fleuri, saint Romuald, l'instituteur et le législateur des Camaldules, saint Nil, ce moine à moitié grec, à moitié latin qui éclaire la partie méridionale de la péninsule italique par sa sainteté et les austérités de sa vie, et qui ayant reçu dans son pauvre monastère la visite d'Othon III et ayant été prié de lui adresser une demande, répondit

en posant sa main sur la poitrine de l'empereur : « Je « ne demande autre chose à votre majesté que le salut « de son âme; tout empereur que vous êtes, vous « mourrez comme les autres hommes et vous rendrez « compte de vos actions. » Les réformes prennent à la fin un caractère général et donnent naissance aux ordres à jamais célèbres de la Chartreuse, de Cluny et de Citeaux. Cluny et les Chartreux appartiennent seuls à cette époque. Saint Bruno est le patriarche de la famille contemplative des Chartreux. Les lieux les plus sauvages, les gorges inaccessibles des montagnes, les solitudes inexplorées par leurs ancêtres monastiques, leur servent de retraite; ils y renouvellent toutes les merveilles de la Thébaïde. De leurs monastères qui se multiplient sur toute la surface de l'Europe, s'échappe un parfum d'austère vertu qui ranime, au sein du clergé et parmi les peuples, la ferveur des premiers âges. Par un privilége, presque unique dans les annales de l'Eglise, la mystique postérité de saint Bruno ne connaitra pas la décadence et n'aura jamais besoin de réforme. Une série de saints préside, dans le principe, aux grandes destinées de Cluny, le bienheureux Bernon, saint Odon, saint Aimard, saint Mayeul, saint Odilon, saint Hugues, Pierre-le-Vénérable. Rien ne saurait donner une idée de l'empire exercé par ces grands hommes sur leurs contemporains. Nobles et vilains, prêtres, chanoines et évêques, les empereurs eux-mêmes se pressent auprès d'eux pour se mettre sous leur direction. C'est d'eux que date toute une révolution dans l'institution monastique; jusque-là les

divers monastères n'avaient d'autres liens entr'eux qu'une règle commune. Ils font de Cluny une grande métropole religieuse qui compte bientôt sous sa dépendance près de deux mille abbayes disséminées dans tout le monde chrétien : autant de foyers de sainteté pour rayonner sur le clergé et les fidèles.

C'est du sein de cette réforme que sortit Hildebrand, la plus grande figure peut-être du moyen-âge, ce moine incomparable qui, sous le nom de Grégoire VII, devait être le produit, la plus haute expression et le complément de tout le travail monastique qui l'a précédé. On sait quelle fut sa mission : extirper du corps sacerdotal la simonie et autres plaies non moins graves, rendre à l'Eglise la nomination et surtout l'investiture des abbés et des évêques et, par là même, son indépendance et sa liberté, soustraire le Saint-Siége au dangereux patronage des empereurs, confier le choix et la proclamation du pape à un collége d'électeurs ecclésiastiques assujétis à de sévères et inflexibles lois, établir la prééminence du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel et constituer la papauté comme médiatrice entre les peuples et les rois, puis entre les diverses nations de la chrétienté. Cette entreprise était en germe sous les prédécesseurs de Grégoire VII; car, on ne saurait trop le remarquer, malgré de passagers obscurcissements, malgré le schisme qui fréquemment désole l'Eglise, malgré l'oppression des Césars d'Occident et des petits tyrans qui tiennent Rome cernée comme dans un cercle de fer, la papauté n'a pas failli à sa divine mission; les peuples n'ont pas cessé de tourner leurs yeux vers elle

et de la considérer comme la sauvegarde de la société chrétienne. Hildebrand, avant même que d'être pape, a affranchi la papauté de ses plus dures entraves. La lutte gigantesque qu'il poursuit pendant toute la durée de son pontificat amène la réalisation de ses projets et le triomphe de l'Eglise. Par lui et ses successeurs entre lesquels il faut nommer Urbain II, le promoteur de la première croisade, Eugène III, le disciple de saint Bernard, Adrien IV, Alexandre III, le vieux paganisme religieux et social est vaincu; les empereurs, les rois, les grands seigneurs féodaux qui aspirent à ramener, par le droit de leur épée et par la plume de leurs légistes, l'autocratie césarienne, sont pliés, malgré eux, aux règles de la monarchie chrétienne; le pouvoir spirituel et la direction des âmes ne risquent plus de tomber aux mains des dépositaires de la force matérielle; le célibat devient une loi incontestée dans l'Eglise; le clergé retrouve sa ferveur et son indépendance; l'esprit chrétien domine parmi les peuples et le règne du Christ est aussi complet que possible sur la terre. On touche à toutes les gloires, à toutes les splendeurs de sainteté catholique des XII[e] et XIII[e] siècles, à saint Bernard et à Innocent III, à saint Dominique et à saint François d'Assise, à saint Thomas et à saint Bonaventure, à saint Louis et à Godefroi de Bouillon, aux croisades, aux cathédrales, à toute l'efflorescence chevaleresque, littéraire et scientifique de cette grande époque. Le promoteur de cet immense progrès est Grégoire VII.

Voilà ce que dit l'histoire; mais ce qu'elle n'a pas assez dit, c'est que ce grand rôle était impossible si lui et

les héritiers de son génie n'eussent trouvé leur point d'appui et leurs moyens d'action dans les moines.

Les papes avaient à lutter contre de redoutables adversaires. Que l'on se rappelle, en effet, ces terribles et mauvaises figures d'empereurs et de rois, Henri IV, Frédéric Barberousse en Allemagne; Guillaume-le-Roux, Henri Beau-Clerc, Henri II en Angleterre et tant d'autres; ces figures non pas embellies par les ennemis de l'Eglise, mais telles qu'elles sont dans leur réalité historique, et l'on comprendra quelle entreprise c'était que de leur arracher des mains le sceptre de la force sur la religion et les consciences. Les papes eurent pour eux, sans doute, l'assentiment et le concours des peuples, et c'est là un fait grave. Mais comment l'eurent-ils? par les moines. Les moines seuls avaient assez d'ascendant sur les populations pour les éclairer, les diriger, les soutenir dans leurs résistances; pour démasquer, flétrir et briser partout les intrigues du schisme et de la simonie. Les abbés de Cluny, avec leurs deux milles monastères et leur puissance énorme, se mirent partout au service des papes; il en fut de même des chartreux et de tous les autres ordres nouveaux qui sortirent en ce temps-là de la tige bénédictine, Grandmont fondé par saint Etienne de Muret, Vallombreuse au nom gracieux comme le site qu'il occupe dans une délicieuse vallée des Apennins et qui doit son origine à saint Jean Gualbert, Fontevrault ordre de femmes qui commence par le bienheureux Robert d'Arbrissel, Prémontré et saint Norbert, et Citeaux, la merveille et le couronnement de l'institution monas-

tique, Citeaux d'où semble s'échapper, pendant un siècle, comme de son foyer principal, toute la vie de l'Eglise.

Aussi les papes de cette époque s'entourent-ils de moines et c'est à eux qu'ils confient, autant qu'il est en leur pouvoir, les grandes dignités ecclésiastiques et leurs missions apostoliques. Saint Bernon, évêque de Meissen, cet ami de la pauvreté cénobitique, qui répond avec un si généreux courage à l'appel de Grégoire VII, saint Anselme évêque de Lucques, l'un de ses meilleurs soutiens, saint Altman de Passau, saint Guebhard de Salzbourg, saint Bennon de Misnie, puis saint Hugues, évêque de Grenoble, puis le bienheureux Yves, évêque de Chartres, puis saint Anselme, l'illustre archevêque de Cantorbéry, si courageux dans ses résistances à la tyrannie d'un roi normand, et, plus tard, saint Godefroi, archevêque de Reims, saint Othon, évêque de Ramberg, saint Henri, évêque d'Upsal, saint Eberhard, un autre archevêque de Salzbourg, saint Pierre, archevêque de Tarentaise, saint Malachie qui a l'honneur d'être célébré par saint Bernard et qui partage avec saint Laurent, archevêque de Dublin, la gloire d'avoir restauré la religion en Irlande, tous ces grands hommes si dociles aux papes et si fermes à procurer l'exécution de leurs desseins, tous sont moines ou tout au moins leurs imitateurs et leurs amis. Saint Thomas de Cantorbéry n'a jamais porté le froc, mais, pendant son exil, il a été l'hôte des moines et il s'est fortifié à leur école contre la sanglante épreuve d'un martyre prévu. Cette imposante, quoique bien incomplète nomenclature suffit, ce me semble, pour établir que ce sont les moines qui,

sous la direction de la papauté, ont le plus puissamment contribué à la réforme du clergé et à l'indépendance de l'Eglise.

IV.

Pour achever le tableau de l'influence sociale des moines durant la seconde période de leur histoire, il me resterait à signaler beaucoup d'autres bienfaits dont leur est redevable la civilisation chrétienne et dont chacun demanderait une étude spéciale. Mais je m'aperçois que je ressemble à un voyageur qui, retenu par la beauté d'un pays et la variété des horizons, oublie le but de sa course. Je dois me hâter et me borner à de rapides indications. D'autres viendront après moi, je l'espère, qui reprendront et compléteront ce travail.

1. La constitution de la propriété sur des bases solides est l'une des causes principales de la supériorité des nations modernes et chrétiennes sur les nations anciennes et infidèles. Or la propriété telle qu'elle a existé jusqu'à nos jours, avec son inviolabilité et, si je puis m'exprimer ainsi, ses racines de droit divin, a été constituée par les moines; je devrai dire peut-être par l'Eglise; mais il ne faut pas se lasser de le répéter, l'Eglise n'a guère agi, pendant dix siècles, que par les moines. Après les invasions des Barbares, la propriété n'existait presque plus; le sol était à la merci de la conquête et de la force brutale. Les moines, en le défrichant, en occupèrent des parties considérables, et cette occu-

pation se trouva placée sous la sauvegarde d'une espèce de destination religieuse qui la rendit comme sacrée. De la propriété monastique ce caractère se communiqua insensiblement à toute propriété. Il en résulta une transformation radicale dans la notion même et le droit de propriété. Chez toutes les nations de l'antiquité, ce droit dérivait de l'Etat, et sous l'empire romain, de César; il reposait non pas sur Dieu, mais sur l'homme et il est facile de démontrer qu'il aboutissait aux principes du communisme plus ou moins mitigé dans l'application. Il n'en fut plus ainsi dans la société chrétienne. La propriété y eut la loi de Dieu pour base; elle devint individuelle ou collective pour une association déterminée d'individus; elle fut soustraite au domaine de l'Etat, et, en participant à la sainteté du droit divin, elle en contracta comme une sorte d'inviolabilité qui avait sa garantie dans le ciel. Veut-on savoir quel respect elle inspirait aux époques même réputées les plus désordonnées? On allait ensevelir Guillaume-le-Conquérant; la fosse était ouverte; le corps du *grand baron* était sur le point d'être déposé dans la terre; un nommé Asselin sortit de la foule et dit à haute voix : « Evèques et clercs, ce terrain est à moi; l'homme « pour lequel vous priez me l'a pris par force pour y « bâtir son église; je n'ai point vendu ma terre, je ne « l'ai point forfaite; je ne l'ai point donnée; *elle est de* « *mon droit;* je la réclame. *Au nom de Dieu*, je défends « que le corps du ravisseur y soit placé et qu'on le « couvre de *ma* glèbe. » Il fallut transiger séance tenante. — Aujourd'hui nous retournons à la notion

païenne de la propriété. La révolution s'est ruée sur les biens d'église, comme sur une proie, et elle a nié la base divine de la propriété. Puisse la société ne pas payer, par des instabilités redoutables et de sanglants désastres, ces sacriléges usurpations et cette apostasie d'une grande vérité chrétienne!

II. On ne dira jamais suffisamment combien les monastères contribuèrent à alléger le sort des peuples au moyen-âge. Le rôle que les moines avaient rempli auprès des vaincus, des captifs, des malheureux de tout genre, dans le rude temps des invasions, ils le continuèrent à l'époque de la féodalité. Ils produisaient beaucoup, consommaient peu; l'abondance de leur superflu s'en allait aux pauvres. Réduits à une vie sans cesse menacée, ceux-ci accouraient en foule auprès d'eux. Quiconque se présentait à la porte d'un couvent était sûr d'y trouver un abri, un repas préparé; charité dont il n'est pas besoin de démontrer l'opportunité en ces âges de violence et par conséquent de souffrances et de privations. Combien de nos aïeux, dépouillés de ce qu'ils possédaient, n'auront trouvé d'autre ressource, pour prolonger leur existence, que le morceau de pain donné, au nom de Dieu, à la porte du monastère (1).

(1) A Cluny, au carême entrant ou les derniers jours gras, on avait coutume, en dehors des distributions quotidiennes, d'offrir aux pauvres quelques douceurs. Au lieu de légumes, on leur faisait donner, ces jours-là, du lard et d'autres viandes. Saint Ulric raconte, dans son *Recueil des coutumes de Cluny*, qu'une

Souvent même ils étaient retenus par les moines et recevaient des vêtements, des instruments aratoires, du terrain à cultiver moyennant certaines redevances (1). Je ne parle pas de ces petites attentions, de ces consolations qui touchent le cœur et qui ne sauraient être payées à aucun prix. C'est de la crosse abbatiale surtout que l'on a dit qu'il faisait bon respirer à son ombre. Cette bienfaisance a survécu à tous les affaiblissements de l'institution. La triste et déplorable *commende*, cette corrosive lèpre séculière de l'ordre, qui en a épuisé tout le sang, n'a pas tari la source de la charité; les moines ont donné, donné toujours jusqu'à l'heure fatale où la hache révolutionnaire a brisé la porte des couvents, et où des mains impies en ont égalé les ruines au sol. Aujourd'hui ils donnent encore. Mais combien sont-ils? Quelques-uns à peine, survivants des vieux âges, faibles débris échappés à un naufrage immense. Leur absence ne se fait que trop sentir. « Les faciles déclamations d'une science dénuée d'entrailles, contre l'avidité des moines, dit un savant historien, sont étouffées par les gémisse-

année il s'était trouvé, en cette circonstance, dix-sept mille pauvres à la porte du monastère, et qu'on leur distribua, au nom de Jésus-Christ, deux cent cinquante jambons, sans compter le reste.

(1) Ces redevances, fort inférieures, le plus souvent, à nos impôts actuels, sont devenues, par la suite des temps, l'un des griefs les plus populaires contre les couvents. Ainsi sont faits les hommes! Heureux de recevoir un bienfait au prix de quelques légères charges, ils oublient le bienfait, ne sentent plus que le fardeau et maudissent le bienfaiteur.

ments ou les cris de menace de la classe misérable toujours croissante de nos jours, surtout dans les pays où il y a moins d'esprit chrétien et où la séparation de la charité et de la politique est plus marquée (1). »

III. On ne trouvait pas seulement l'assistance, mais aussi la sécurité auprès du monastère; car, pendant que la guerre désolait tous les lieux d'alentour, il était l'asile inviolable et sacré de la paix. La *Trève de Dieu* y était de tous les jours; à la limite de son territoire le bruit des armes venait mourir. Le paysan y ensemençait son champ et y recueillait ses moissons sans crainte de la dévastation et de la mort. La demeure et les possessions du moine cultivateur devaient cette immunité moins à la force matérielle qui leur faisait presque toujours défaut, qu'à la force morale et religieuse qui les entourait de son prestige et à l'opinion publique qui les protégeait. La tyrannie féodale en avait peur et n'osait y toucher; et non certes sans raison; car le plus souvent de là partaient les voix qui osaient lui reprocher ses violences et ses crimes et lui faire entendre, au nom du ciel irrité, de terribles menaces. « Jamais hommes, dit M. de Montalembert, ne connurent moins que les moines la crainte du plus fort ni les lâches complaisances envers le pouvoir. Les grands caractères, les cœurs vraiment indépendants, ne se trouvèrent nulle part plus nombreux que sous le froc (2). » Cette

(1) Cantu, *Hist univ*, t. VII, p. 408.
(2) *Les Moines d'Occident*, Introduction, p. XXXIX.

force désarmée, expression de la conscience publique et de la justice inflexible de l'Evangile, était plus puissante que l'épée. Les peuples le savaient bien; aussi était-ce auprès des moines que les faibles, les orphelins, tous les opprimés venaient réclamer appui et protection. Le monastère était le refuge de la liberté; elle y naissait naturellement sous la tutelle de l'obéissance chrétienne; l'égalité ne fleurissait qu'en ce lieu; le haut et puissant seigneur qui, sous l'inspiration de la foi ou poussé par l'aiguillon du remords, venait demander comme une grâce d'y être admis, y devenait l'égal et quelquefois l'inférieur du dernier de ses vassaux : salutaire exemple en ces siècles de violente inégalité sociale. Là encore, par d'insensibles et prudentes transitions, l'esclave se transformait en serf et le serf en homme libre. Et ainsi le type de la famille chrétienne n'avait plus son expression seulement dans la classe aristocratique; il descendait jusque dans les derniers rangs de la société. Les déshérités de ce monde apprenaient qu'eux aussi ils étaient investis d'une responsabilité morale et que leur conscience était libre sous l'autorité et le regard de Dieu. Le sentiment de la dignité humaine devenait l'apanage commun de tous les chrétiens et chacun comprenait que cette noble fierté d'une âme, qui n'appartient à personne autre qu'au Maître souverain, est indépendante de la condition sociale : progrès immense, si l'on songe à la dégradation païenne : conquête du christianisme qui n'est déjà que trop compromise de nos jours par l'affaiblissement de la foi et la poursuite exclusive et imprudente des intérêts matériels.

IV. C'est encore auprès des moines que venaient se réfugier ceux qui étaient désabusés des grandeurs terrestres ou s'en étaient vus repoussés, ou qui sentaient leur âme déchirée par l'aiguillon du remords et la pensée de leurs crimes, et des multitudes d'infortunés, et les âmes naïves qui cherchaient un refuge d'innocence contre la corruption du siècle, et les doctes détrompés de la vanité littéraire : et tous leur apportaient en tribut travail, richesses, vertus et doctrine. Quelquefois on y voyait arriver, en longs habits de deuil de nobles veuves qui avaient perdu, avec leurs époux, l'éclat de leur rang, ou des femmes trahies et rejetées, ou d'autres plus malheureuses encore, des femmes égarées qui voulaient rentrer dans le sentier de l'honneur. Les moines les accueillaient, comme aurait pu faire le Sauveur lui-même, avec de douces et encourageantes paroles et ils les remettaient pieusement à leurs sœurs de la grande famille bénédictine; car il y avait aussi de nombreux couvents de femmes.

V. A ceux-ci, la civilisation moderne doit en grande partie l'une de ses gloires les plus pures, la dignité de la femme; dignité autrefois inconnue et qui est le produit de la virginité chrétienne et du respect dont elle fut entourée dans les cloîtres. Là vivaient d'angéliques créatures qui ne semblaient avoir de contact avec le monde que pour réchauffer sous leurs ailes, nourrir et élever quelques-unes de leurs jeunes sœurs destinées à vivre dans le monde. Formées à cette école, celles-ci y puisaient l'amour du sacrifice; la vertu devenait leur

plus aimable parure; leur grâce était l'innocence, et l'amour qu'elles inspiraient tenait d'une sorte de vénération religieuse. C'est par là, c'est par cette auréole d'abnégation et de pudeur que les femmes se relevèrent des abjections et des dégradations que tous les paganismes voluptueux ont fait peser sur leur sexe et qu'elles se firent de leur faiblesse même un titre à l'égalité et à la protection des hommes. La chevalerie qui a de si manifestes liens de parenté avec l'institution monastique n'a pas eu d'autre origine que ce sentiment délicat. Que les femmes de nos jours y prennent garde! elles tendent à s'émanciper des austères lois dont le cloître avait maintenu, parmi elles, les traditions et elles ne voient pas que, par l'attrait même du plaisir, elles reprennent la pente de leurs avilissements d'autrefois et de leurs servitudes séculaires.

VI. J'ai mentionné plus haut et l'on a suffisamment signalé l'énergique résistance que rencontrèrent dans les moines les violences des seigneurs féodaux : la seule résistance peut-être contre laquelle il ne parut pas trop dur à ceux-ci de se briser. Mais ce qu'on a moins remarqué, c'est que leurs exemples, leurs leçons, leurs dévouements admirables, le respect dont ils furent l'objet, les attractions qu'ils exercèrent, l'empreinte qu'il communiquèrent à la société civile, formèrent insensiblement l'idée et l'exercice du pouvoir. D'après la notion païenne, le dépositaire de l'autorité est essentiellement un maître; d'après la notion chrétienne, il n'est qu'un serviteur, le serviteur de tous et de l'intérêt public. Les

moines firent prévaloir cette notion qui avait dans leur constitution même son expression la plus sublime. Ce ne fut pas, en effet, une médiocre surprise parmi les peuples que de voir de hauts et puissants seigneurs abdiquer leurs dignités, des princes descendre de leurs trônes pour embrasser avec humilité et avec joie la pauvreté et l'obéissance monastiques. L'impression ne fut pas moins forte parmi les rois et les chefs des hommes. Dans les hauts rangs de la société aussi bien que dans les classes misérables, on se répétait avec admiration que Carloman, le frère de Pepin, le duc des Francs, après avoir déposé la souveraine puissance, avait erré de monastères en monastères, que, lassé d'être partout reconnu, il s'était déguisé en berger et que, réfugié au Mont-Cassin, il avait passé le reste de sa vie à garder un troupeau d'oies; on ajoutait que le loup lui ayant un jour ravi un de ces volatiles, par suite d'une légère négligence de sa part, il s'écria : « Voilà cependant, « Seigneur, celui à qui vous aviez confié un royaume ! « Comment aurais-je pu gouverner et défendre des « peuples, moi qui n'ai pu conduire et garantir de vils « animaux (1). » D'années en années des faits semblables se reproduisaient et ils apprenaient aux maîtres des hommes que l'autorité suprême n'est qu'un dépôt et une servitude et que la tourner à son profit et non à celui des inférieurs, c'est une souveraine injustice dont il faudra rendre un compte rigoureux au juge des peuples et des rois. De cette sainte et féconde idée est

(1) Regino, *Annal. metens.*

née une institution tout-à-fait ignorée de l'antiquité; la monarchie chrétienne. Qui ne voit qu'elle est sortie toute vive des couvents du moyen-âge, avec ses fondateurs et ses plus illustres représentants, Charlemagne, saint Alfred-le-Grand, saint Edouard, saint Henri, saint Etienne et cette merveilleuse figure de roi qui a consacré la plus grande des dynasties dans l'amour et la vénération d'un très-grand peuple, saint Louis? Tous ces hommes et les meilleurs souverains pendant six siècles furent les élèves, les amis et les protecteurs des moines.

Je suis loin d'avoir énuméré tous leurs bienfaits, mais pour les hommes qui réfléchissent, c'est assez. Que ceux d'entr'eux qui m'ont suivi à travers ces pages veuillent bien s'arrêter un instant et jeter derrière eux un rapide coup-d'œil d'ensemble, comme on fait sur de belles contrées que l'on vient de parcourir et que l'on est sur le point de quitter.

A la suite des invasions, les moines ont sauvé les races vaincues; ils ont converti les envahisseurs; ils ont rendu ou livré pour la première fois à la culture des parties considérables du territoire de l'Europe. De cette triple action sont sortis le règne de Charlemagne et la première efflorescence de la civilisation chrétienne. Non contents de ces succès, ils ont songé à mettre leur œuvre à l'abri du danger de nouvelles invasions en portant le christianisme dans les sauvages régions du Nord et en y tarissant pour jamais les sources de la barbarie; de plus ils ont préservé d'un naufrage irréparable les lettres, les sciences et les arts; ils en ont été les

restaurateurs et les maîtres; ils ont maintenu ou réveillé dans le clergé séculier l'esprit de l'Evangile; la papauté, dans ses grandes luttes contre le césarisme occidental, a trouvé en eux son plus ferme appui, et c'est par eux qu'elle a assuré sa liberté et l'indépendance de la conscience humaine. A ces bienfaits d'une portée immense, l'ordre monastique en a ajouté une multitude d'autres. Qu'on me cite une institution qui ait aussi bien mérité de l'humanité tout entière?

Ce n'est pas sans une espèce de satisfaction et de mélancolique joie que je m'arrête ici un instant avant de reprendre ma course. J'ai vu des hommes qui se sont dévoués pendant des siècles au bonheur de leurs frères, comme personne autre ne s'y est jamais dévoué et qui ont réussi à le procurer comme personne n'y a jamais réussi. Ces mêmes hommes devenus, depuis, les victimes de toutes les haines de l'ingratitude, de tous les égarements de l'opinion publique, de toutes les proscriptions révolutionnaires et impies, je viens de leur rendre justice. Ma voix n'a pas le retentissement qui se fait entendre; mais je me sens heureux de les avoir réhabilités, ne fût-ce qu'au tribunal de ma conscience.

CHAPITRE V.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ. — TROISIÈME ÉPOQUE.

L'institution monastique présente, dans la longue durée de la troisième époque de son histoire, de saint Bernard jusqu'à nos jours, deux phases très-différentes. La première est comme son âge viril; toutes les forces de la vie se manifestent en elle et elle remplit le monde d'un incomparable éclat; la seconde est une ère d'affaiblissement et de décadence qui n'est cependant pas, comme on l'a trop répété, sans utilité et sans gloire, et au-delà de laquelle il nous est permis d'apercevoir les vigoureux symptômes d'une jeunesse renouvelée. J'aborde cette partie de mon travail. Il me sera désormais d'autant plus facile d'abréger que, si je voulais entrer dans les détails, la plupart de ceux que j'ai précédemment donnés, reviendraient, non sans une certaine monotonie, se reproduire sous ma plume; car l'action des moines, qui se modifie selon le milieu social où elle s'exerce demeure, au fond, identique à elle-même. Cette action, du reste, ne tardera pas à se déplacer. Elle passera, en grande partie, à des ordres

nouveaux, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites et autres familles religieuses organisées sur un type tout différent des anciennes familles monastiques et dont je n'ai pas à m'occuper dans cet écrit.

I.

Le XIe siècle s'achevait; la société chrétienne, inaugurée sous Charlemagne, était faite; elle était l'œuvre des moines. Ce résultat définitif était dû à la ferveur communiquée à l'institution bénédictine par l'esprit de renouvellement qui, depuis le milieu du Xe siècle, s'était répandu dans tous les monastères de l'Europe. Entre ces nombreuses réformes il en est une que nous avons signalée déjà et qui réclame ici, de notre part, une attention spéciale : c'est celle de Cîteaux.

Sur la fin du XIe siècle un pieux personnage, nommé Robert, vivait dans l'ermitage de Colan, en compagnie d'Albéric et de quelques autres frères. Entraînés par ce besoin de vie plus parfaite qui agitait, en ce temps-là, toutes les âmes généreuses, et, par l'amour de la vie cénobitique, ils se retirèrent dans un désert appelé Molesme, au diocèse de Langres et fondèrent un monastère qui relevait de Cluny. Mais cette illustre métropole monastique commençait à déchoir; régulière encore, elle n'avait plus cette vigueur d'abnégation et de pénitence qui seule a toujours fait la force religieuse et sociale des moines. Molesme, après quelques beaux jours, se ressentit de cette décadence. Poursuivis par

le désir de la perfection, Robert, Albéric, un moine anglais nommé Etienne et dix-huit autres résolurent de quitter ce milieu qui ne répondait plus à leurs pieuses aspirations. Ils partirent avec l'autorisation du légat du Saint-Siége en France, Hugues, autrefois évêque de Die, alors archevêque de Lyon, et s'arrêtèrent dans le diocèse de Châlons, en un lieu appelé Citeaux, soit des citernes qui s'y trouvaient en grand nombre (*cisterna, cistercium*), soit des joncs marécageux qui y croissaient (*cistels*). Il eut été difficile, même à cette époque, de découvrir une retraite plus sauvage et plus désolée. « C'était, dit l'Exorde de Citeaux, un lieu tout couvert de bois, tout hérissé d'épines, où les hommes ne se montraient jamais et qu'habitaient seulement les bêtes farouches. Ces hommes de Dieu le trouvèrent d'autant plus propre à leur dessein qu'il inspirait plus d'horreur et paraissait plus abandonné (1). » Avec le conseil de l'évêque de Châlons et la permission du vicomte de Beaune, à qui ce lieu appartenait, ils dressèrent quelques cabanes autour d'un petit oratoire. La dédicace du *Nouveau-Monastère* — c'est le nom que Citeaux porta d'abord — se fit le jour de la fête de saint Benoit. Heureuse coïncidence ! Le vénérable patriarche des moines

(1) Qui locus pro nemoris, spinarumque densitate, tunc temporis, accessui hominum insolitus, à solis habitabatur feris. Ad hunc itaque locum horroris et vastæ solitudinis... tantò religioni habiliorem, quantò sæcularibus despicabiliorem... monasterium construere cœperunt. EXORDIUM MAGNUM. *Cisterc.*, dist. I, c. XIII, ap. Migne.

d'Occident dut sourire du haut du ciel au berceau de la plus illustre famille religieuse qui soit sortie de sa descendance. Ces enfants venus tard, il put les reconnaître pour siens. Il y aurait des merveilles à dire sur leur solitude, leurs austérités, leurs mortifications, leur pauvreté, leur silence, leur vie plus angélique qu'humaine. Il en faut voir la peinture dans les auteurs contemporains, non dans les froides et incolores copies qu'en ont faites les écrivains modernes.

Albéric succède à Robert. Albéric est le législateur de Cîteaux et sa législation est une œuvre de génie. Elle fut complétée par saint Etienne, cet autre compagnon de Robert, digne de l'héritage de ses deux saints prédécesseurs. Et néanmoins le nouveau code monastique ressemblait à ces plans de villes que le génie des hommes de nos jours trace, d'un doigt aventureux, au sein des déserts de l'Amérique. Les rues sont alignées, la place des édifices publics marqués; mais les habitants manquent. Ainsi en était-il à Cîteaux. On élaborait une vaste et savante organisation et le monastère menaçait de s'éteindre faute de moines. C'est le cachet des œuvres de Dieu et un peu de celles de la nature : languir avant de se développer, de fleurir et de porter des fruits. Quinze années s'étaient écoulées; les recrues ne venaient pas; la ferme espérance d'Etienne lui-même commençait à fléchir, « quand un jour le marteau de fer retentit à la porte du couvent et aussitôt s'ouvre devant une troupe nombreuse le cloître qui n'était jamais visité que par le voyageur attardé dans la forêt de Cîteaux. Trente jeunes seigneurs des plus illustres

familles de Bourgogne se prosternaient aux pieds d'Etienne et le suppliaient d'échanger leurs manteaux de fourrures et leurs hauberts d'acier contre l'humble coule de saint Benoît. C'était Bernard, à la tête de ses compagnons, qu'il avait entraînés par sa parole de feu (1). »

L'enceinte du monastère fut bientôt trop étroite; des colonies s'en détachèrent, la Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond, les quatre premières *filles* de Cîteaux; — car c'est ainsi qu'on appelait ces essaims monastiques échappés de la ruche-mère. — Bernard était à la tête de celui qui s'abattit dans la *vallée d'Absinthe*, nommée depuis la *Claire-Vallée*, à cause, sans doute, de la lumière divine qu'y firent descendre ses nouveaux habitants. Bernard, Clairvaux, Cîteaux, trois noms inséparables, avec quel respect, tout homme qui a l'amour des saintes choses ne vous salue-t-il pas, aujourd'hui encore, à sept siècles de distance!

Pendant quarante ans saint Bernard fut l'âme de l'ordre de Cîteaux. Sous son influence la fondation de Saint-Robert, de Saint-Albéric et de Saint-Etienne se développa avec une prodigieuse rapidité, couvrant de ses *filiations* monastiques non seulement la France,

(1) J'emprunte ce passage aux *Annales d'Aiguebelle*, t. Ier, p. 27, ouvrage qui n'est pas moins remarquable par la vigueur de la pensée, l'impartialité des jugements, la perfection du style que par sa science vraiment bénédictine. J'en ai dû la communication anticipée à la bienveillance du pieux et docte trappiste qui en est l'auteur.

mais l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne tout entière, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, le Danemark, la Suède et la Norwège, c'est-à-dire toute l'Europe. A la mort de saint Bernard, elle comptait cinq cents monastères; elle en eut dans la suite jusqu'à quinze cents. Et ce n'était là qu'une portion de l'immense famille. Une multitude de monastères de femmes *s'affilièrent* de bonne heure à la congrégation nouvelle ou commencèrent sous sa règle. L'auteur des *Lys de Cîteaux* n'en évalue pas le nombre à moins de six mille (1).

La constitution qui régissait l'ordre entier est l'une des plus belles créations du moyen-âge et elle mérite une attention particulière.

Avant tout, elle s'appliquait à former le moine, non pas le moine affaibli de certains âges, mais le moine dans toute sa vigueur primitive. Pour obtenir ce résultat, elle remontait résolument à la règle de saint Benoît et l'appliquait sans adoucissement et sans interprétations accommodantes. Cluny, un siècle auparavant, s'était aussi retourné vers cette source pure; mais au lieu que Cluny semblait avoir dit : « tout ce qui n'est pas formellement défendu par la règle est permis; » les constitutions de Cîteaux disaient : « tout ce qui n'est pas expressément permis est défendu. » Elles fermaient ainsi la porte au relâchement. Le jeûne devait être rigoureux, l'abstinence de viande et même de

(1) *Lilia cistercii, sive sacrarum cisterciensium origo, instituta et res gestæ.* Lib. I, c. 4, 5, 6.

poisson, sauf les raisons de santé, continuelle; le silence ne pouvait être rompu sans nécessité. La pauvreté était embrassée dans toute son austère rudesse; vêtements, nourriture, habitation, le lieu saint lui-même, la maison du Seigneur, et les ornements des autels, tout devait y être conforme. On renonçait aux églises, aux dîmes, aux autres droits seigneuriaux que concédait communément aux monastères le régime féodal de l'époque. Les moines devaient travailler eux-mêmes la terre et lui demander, au prix de leurs fatigues et de leurs sueurs, la récolte destinée à les nourrir, eux et les pauvres. Se séparant, en ce point, des disciples de saint Benoît qui avaient, pendant des siècles, préféré, pour leurs établissements, les collines boisées d'où la vue embrasse de beaux horizons et de ceux de saint Bruno qui affectionnaient les gorges sauvages des montagnes, les enfants de Cîteaux choisissaient, loin des villes, des villages et du commerce des hommes, pour y fonder leurs monastères, les vallées profondes et humides. Le recueillement y gagnait; c'était un bénéfice religieux; mais, au point de vue social, l'agriculture devait en profiter largement. Ils adoptèrent aussi une innovation qui s'était introduite, depuis peu, dans quelques congrégations nouvelles, notamment à Vallombreuse et à Hirsau et ils admirent, comme un second corps de religieux, des frères lais ou convers, moins assujétis aux offices du chœur et plus spécialement destinés aux travaux corporels. Le monastère cistercien trouvait en eux des ouvriers de tous genres, tisserands, meuniers, forgerons, tanneurs, boulangers, métayers pour l'ex-

ploitation des *granges* éparses autour du centre, et des cultivateurs du sol. Et néanmoins le travail agricole, comme plus humble et plus servile, était directement réservé aux religieux de chœur, devant servir, avec une vie plus austère et plus pénitente, de compensation ou, si l'on aime mieux, de privilége à leur supériorité morale. Tels étaient les principaux traits de ce que l'on pourrait appeler la vie privée de Citeaux.

Le gouvernement des diverses maisons n'était pas moins admirable et plus d'un faiseur de constitutions modernes y pourrait prendre des leçons. Il reposait sur la base que l'institut de Cluny avait introduite, pour la première fois, dans l'ordre monastique, la confédération de tous les monastères entr'eux par le lien de l'unité et de la dépendance; mais les législateurs de Citeaux y ajoutèrent un autre et meilleur ciment, la *Charité;* tel était même si bien, dans leur pensée, le lien essentiel, qu'ils voulurent que le statut fondamental portât le nom de *Charte de charité.* D'après ce code vénéré, revêtu de l'approbation de tant de papes (1), Citeaux était la métropole de l'ordre; son abbé en était le chef. Le pouvoir ne s'accumulait pas tout entier dans sa source; il allait se divisant, sans s'épuiser, et se subdivisant, du centre aux extrémités, et il revenait, comme revivifié et rajeuni, des extrémités au centre. C'était un mécanisme vivant aussi simple

(1) Callixte II, 1119; Eugène III, 1152; Anastase IV, 1153; Adrien IV, 1156; Alexandre III, 1165, et Pie IX, en faveur des Trappistes, Bref du 2 novembre 1855.

qu'ingénieux et dont la charité la plus tendre animait tous les mouvements. Voici de quelle manière :

Il fut adopté, en principe, que chaque abbaye, ou pour parler comme la règle, chaque *Eglise-mère* aurait sous sa juridiction toutes les abbayes ou *Eglises* issues d'elle et comme on disait de sa *Filiation*. C'était un lien de famille. Par là, l'abbaye de Cîteaux se trouva primitivement investie d'une supériorité maternelle sur la Ferté, Pontigny, Clairvaux, Morimond, ses quatre premières filles. Mais une église-fille, en devenant féconde, devenait mère à son tour et sans s'affranchir en rien de sa dépendance antérieure, elle acquérait sur les églises de sa descendance, c'est-à-dire sur les abbayes fondées par elle, les droits de la maternité monastique. Cette ramification pouvait se continuer indéfiniment et, ainsi, l'autorité s'épanchait comme la sève dans les branches d'un arbre, comme le sang dans les artères du corps humain et, pour continuer une comparaison qui est ici d'une parfaite exactitude, loin de s'affaiblir dans son cours, elle devenait nourricière de la même manière que la sève et le sang qui, au lieu d'inonder de leurs flots inutiles les extrémités des branches ou du corps, les arrosent doucement et ne leur distribuent que la part de vie qui leur convient. L'autorité aboutissait ainsi à chaque monastère, féconde, vivifiante, d'autant plus aimée qu'elle y arrivait par des canaux plus chers; mais, en y aboutissant, elle ne l'absorbait pas. Celui-ci conservait ses droits, ses intérêts, sa vie propre; il était régi par son abbé particulier avec une large liberté et sans jalouses entraves.

La dépendance de l'église-mère avait pour but de maintenir en lui la régularité, la discipline, l'esprit de l'Ordre; non de l'asservir. Ses religieux élisaient eux-mêmes leur chef, sous la présidence de l'abbé de l'église-mère et avec le concours de tous les abbés de la même filiation et ils avaient le droit de le choisir parmi eux ou parmi tous les moines de cette filiation. Toute abbaye-mère, à quelque degré que ce fût, avait les mêmes droits, obéissait aux mêmes règles; elle faisait, elle aussi, l'élection de son abbé sous la présidence et avec le concours de ses ascendants monastiques; mais elle jouissait du privilége de pouvoir le prendre non-seulement parmi les religieux, mais aussi parmi les abbés de sa filiation. Au faîte de cette vaste organisation, à Cîteaux, les choses ne se passaient guère différemment. A la vacance du siége abbatial, les abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond étaient investis de l'autorité générale de l'Ordre; ils convoquaient les abbés les plus influents de la filiation directe de la grande métropole monastique et, sous la présidence des premiers et avec le concours des seconds, les moines de Cîteaux procédaient à l'élection. Qui ne voit, dans ce mécanisme, une solidarité admirable entre les membres, leur chef immédiat et leur chef suprême; la solidarité de tous les membres entr'eux; le plus sincère respect pour le suffrage de tous et les plus sages mesures prises, non pour lui imposer un choix, mais pour l'éclairer et en prévenir les égarements. Dans cette organisation pleine de vie, nul ne porte que les liens qu'il s'est librement

imposés et le corps tout entier fonctionne avec une unité parfaite, sans avoir à souffrir aucun des inconvénients de la centralisation. Cette législation n'était-elle pas véritablement la *Charte de charité?*

Une grande mesure avait été prescrite contre le relâchement et ces désordres que le temps et l'éloignement du centre introduisent naturellement dans les meilleures institutions; c'était la visite des monastères. Toute église-fille devait être visitée au moins une fois chaque année, par l'abbé de son église-mère. L'abbé de Citeaux devait, de plus, visiter lui-même ou faire visiter toutes les maisons de l'Ordre. Mais cette inspection avait des limites déterminées, afin de ne pas porter atteinte à l'autorité locale.

L'abbé de Citeaux, le chef général de l'Ordre, était loin de jouir d'un pouvoir absolu. Il demeurait constamment sous une espèce de surveillance des quatre abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui avaient même, en certains cas, le droit de le déposer, et sous l'autorité intermittente mais absolue du Chapitre général, en qui résidait, en réalité, la puissance souveraine. « Celui-ci était tout à la fois une réunion de famille, un comité d'administration, un conseil judiciaire (1); » on pourrait ajouter une assemblée législative. « S'occuper du salut des âmes, resserrer entr'eux les liens de la charité, maintenir l'observance et réformer les abus, enfin corriger et punir les coupables, telles étaient les quatre fins principales que se

(1) *Annales d'Aiguebelle*, t. Ier, p. 101.

proposaient les abbés dans ces réunions annuelles. » Elles se tenaient, en effet, tous les ans et se composaient de tous les abbés de l'Ordre qui étaient obligés, sous les peines les plus sévères, de se rendre à Citeaux à une époque régulièrement déterminée. Rien de plus vénérable que cette assemblée, rien de plus imposant que l'aspect qu'elle présentait. Les écrivains contemporains n'en parlent qu'avec admiration. Essayons de nous en faire une idée.

Sur le siége d'honneur est l'abbé de Citeaux, ayant à ses côtés les quatre premiers Pères qui président avec lui. A droite et à gauche sont les évêques de l'ordre; après eux la nombreuse multitude des abbés placés dans le rang que leur donne l'ancienneté de leur abbaye. Je ne sais si, en exceptant les grands conciles de l'Eglise, il y a jamais eu, dans le monde, de plus auguste assemblée délibérante que ce sénat de moines formé par la réunion des personnages les plus saints et des intelligences les plus hautes de l'époque. Parmi eux nous pourrions distinguer saint Bernard, abbé de Clairvaux, le vénérable Hugues, abbé de Pontigny, le bienheureux Othon de Freisingen, saint Pierre de Tarentaise, Eugène III peut-être, jaloux de dissimuler, sous la coule de saint Benoît, l'éclat du laticlave pontifical et beaucoup d'autres qui sont, dans la chrétienté tout entière, l'objet de la vénération publique. « Ce tribunal, dit avec une parfaite exactitude le savant religieux que j'ai cité plus haut, s'acquit bientôt une réputation de justice et d'impartialité, de sagesse et de discernement qui le fit reconnaître de

l'Europe entière. Les rois et les empereurs briguaient ses suffrages et respectaient ses arrêts. Les papes eux-mêmes reconnaissaient son influence et ne dédaignaient pas de lui adresser les lettres les plus flatteuses pour le remercier de ses importants services et lui en demander de nouveaux (1). »

Si j'ai réussi à exprimer clairement l'organisme de la constitution de Cîteaux et à me faire comprendre de mes lecteurs, aucun d'eux, je l'espère, n'hésitera à conclure avec moi que rien ne ressemble moins à une autorité despotique et à une obéissance servile que le gouvernement si décrié des moines. Cette législation, saint Bernard, à qui il est temps de revenir, la trouva toute faite, et il ne contribua pas peu à lui assurer la consécration de l'expérience et de la durée.

Cet homme extraordinaire est une figure à part dans l'histoire de l'humanité. D'autres grands hommes ont, comme lui, quoique moins que lui peut-être, dominé et entraîné après eux leur siècle. Mais ils avaient les ressources du pouvoir, de la fortune, de la force, d'un rang élevé, les ressources de l'épée, de la couronne ou de la tiare, ou tout au moins le levier puissant de leurs propres passions répondant à celles de la multitude. Il ne dispose, lui, de rien de semblable. Il n'est qu'un humble moine, perdu dans un désert et n'aspirant qu'à demeurer inconnu. C'est malgré lui, avec de douloureux gémissements intérieurs et d'inexprimables répugnances qu'il est mêlé aux agitations de son époque.

(1) *Annales d'Aiguebelle*, t. Ier, p 104 et 105.

Je ne parle pas de richesses, de force, de puissance matérielle; il a foulé toutes ces choses sous ses pieds. Loin de caresser les passions il leur fait une guerre à outrance, et dans ce terrible combat, il déploie autant de liberté que de courage; le mal, tînt-il le sceptre à la main, est assuré de le rencontrer partout pour adversaire. Mais quelle sainteté! quelle foi! quelle parole de feu! Jamais on ne vit mieux l'ascendant et la supériorité de la force morale. Sa puissance, à lui, c'est sa sainteté; c'est la chaleur communicative de son âme.

De bonne heure tout annonce en Bernard l'une de ces natures d'élite que Dieu prédestine à exercer un empire irrésistible. Il a la pensée haute, étendue et pénétrante, le cœur chaud et généreux, l'imagination vive, la parole singulièrement éloquente, la figure et tout le corps expressifs et je ne sais quoi d'attrayant qui fait qu'on ne peut ni le voir ni l'entendre sans être fasciné. Ce qui ajoute à ce charme, c'est l'exquise pureté de sa jeunesse, son innocence virginale, sa modestie, sa candeur, l'oubli le plus complet de lui-même et, si je puis m'exprimer ainsi, la physionomie transparente de son âme d'une incomparable droiture, naïve et forte tout à la fois, s'ouvrant naturellement au bien, se soulevant de répulsion à la seule apparence du mal. Lorsqu'à la fleur de ses années, non content de se donner à Dieu, il eut, afin de se mieux dérober au monde, enseveli toutes ses espérances humaines dans l'obscur et languissant monastère de Cîteaux, ces dons merveilleux de la nature s'épurèrent dans le creuset d'une vie pénitente et au foyer des contemplations

divines. Il en sortit transfiguré, comme un apôtre et un prophète, avec tous les signes de la puissance même de Dieu.

Devenu abbé de Clairvaux, il attira dans son désert l'élite de la jeune noblesse de France. Jamais pareille chose ne s'était vue. Les fils des ducs, des comtes, des hauts et puissants barons, les rois eux-mêmes, descendus de leurs trônes, accouraient et demandaient avec larmes le blanc vêtement des cisterciens ou la robe grise des frères convers (1). Passer quelques jours auprès du serviteur de Dieu, couler surtout sa vie avec lui, recueillir les doux et pénétrants éclairs de ses regards, les communications de sa charité, le feu divin de ses discours, paraissait, aux hommes les plus distingués de son temps, le paradis sur la terre. Sa réputation de sainteté éclata bientôt au loin. Tous les regards se tournèrent vers lui, toutes les voix l'appelèrent au secours de la chrétienté en péril et de la justice méconnue. L'opinion publique l'investit d'une véritable dictature morale sur la société civile, politique et religieuse. Ce solitaire, ce moine, ce pauvre volontaire de Jésus-Christ, sans caractère hiérarchique, porta presque à lui seul, pendant trente ans, le poids de l'Eglise et de son siècle. Il fait reconnaître le pape légitime, Innocent II; il étouffe le schisme deux fois renaissant; il pacifie les

(1) Avant la fondation de Cîtaux les moines bénédictins portaient des vêtements noirs. A Cîteaux on adopta des vêtements blancs pour les religieux de chœur et gris pour les frères convers. De là, la double dénomination de *moines blancs* et de *moines noirs*.

querelles du Sacerdoce et de l'Empire; il réconcilie les villes et les républiques ennemies; il interjette sa pacifique médiation entre les peuples et les rois, entre les seigneurs hautains et les communes turbulentes; quelques mois avant sa mort, on le voyait encore, ne pouvant plus se soutenir, se traîner entre des combattants prêts à en venir aux mains et les séparer. Des frémissements de sa voix pleine des larmes, que lui arrachent les malheurs de la Terre-Sainte, et de l'ardeur des combats qui ne seront plus cette fois des luttes fratricides, il ébranle l'Europe entière et la précipite sur l'Asie. Vingt fois on le tire presque par force de sa solitude. Les grandes cités, Milan, Gênes, Toulouse, Rome, Francfort, Mayence, Spire, Cologne, l'accueillent comme un envoyé du ciel avec des démonstrations que ne rencontrèrent jamais ni papes ni empereurs; elles le veulent avoir pour évêque ou tiennent à en recevoir un de ses mains. Les habitants des campagnes se pressent sur son passage; quand il traverse les Alpes, les bergers de ces froides hauteurs en descendent pour se trouver sur sa route, heureux d'emporter sa bénédiction dans leurs sauvages tannières. Telles sont les multitudes qui le suivent et l'entourent qu'il est plusieurs fois sur le point d'être écrasé. Rien n'égale leur empressement que l'action salutaire qu'exerce sur les foules la brûlante parole de l'homme de Dieu. Il ranime la foi, il réforme les mœurs, il fait taire toutes les haines; les plus éclatantes conversions sont le fruit de ses discours. Il est vrai que les miracles se multiplient sous sa main; mais le plus grand de

tous les miracles c'est sa sainteté, son humilité et la vigueur de son âme dans un corps qui n'a qu'un souffle de vie. Toutefois, ce qui frappe plus encore que tout cela, en cet homme hors ligne, c'est son inflexible amour pour la vérité, la justice et l'intégrité de la foi chrétienne. La vérité, il la fait entendre à tous, aux moines, aux prêtres, aux évêques, aux puissants seigneurs, aux rois, aux empereurs, aux papes, avec une liberté de langage qui rappelle les antiques accents des prophètes; les droits de la justice, il les soutient en vrai chevalier de Jésus-Christ, envers et contre tous; et l'intégrité de la foi, il l'affirme et la défend par ses paroles et ses écrits contre Abailard et les sophistes de son époque et, par ses voyages et ses prédications dans le Midi, contre les hérésies anti-sociales qui commencent à surgir et dont son regard pénétrant a discerné les dangers. Il n'est, enfin, aucune affaire importante de son temps qui n'aboutisse à sa cellule et dont il ne soit obligé de se mêler. On peut dire, sans exagération, qu'il est le conseiller des grands, l'appui et la ressource des pontifes romains, l'âme des conciles, la lumière du monde. Voilà, assurément, un noble rôle et l'histoire en offrirait difficilement un pareil; néanmoins on n'aurait qu'une idée fort incomplète de l'influence exercée par saint Bernard, si l'on se tenait à cette surface de sa vie publique. Ce qu'il y a eu, dans sa mission, de profondément réparateur, de vraiment fécond pour l'avenir, c'est l'action chrétienne de rénovation et de progrès qu'il a exercée sur l'ordre monastique, sur le clergé séculier, sur les fidèles; c'est

l'esprit chrétien qu'il a versé à flots, si je puis m'exprimer ainsi, dans la société tout entière.

Il y aurait ici une étude à faire, aussi intéressante qu'utile, mais qui nous entraînerait loin. Qu'il nous suffise de rappeler que les écrits de l'abbé de Clairvaux, sur les affaiblissements de la vie religieuse, se répandirent dans tous les monastères, même les plus étrangers à son Ordre, que toutes les âmes un peu généreuses en furent émues et revinrent avec une courageuse émulation aux austérités de l'observance primitive, que Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, que Vital, fondateur de Savigny, dont la congrégation, naissante alors, se réunit dans la suite à la filiation de Clairvaux, que Robert d'Arbrissel et autres réformateurs s'inspirèrent de sa sainteté et de ses conseils; qu'à sa voix Cluny sortit de sa torpeur, que le Mont-Cassin retrouva le souvenir de ses antiques traditions et de l'âge d'or de saint Benoît, que Suger s'arracha à la mollesse de son abbaye de Saint-Denis et fut, depuis, un fidèle serviteur du Roi du ciel en même temps qu'un grand ministre des rois de la terre; que ces nouveaux religieux, nés au milieu des camps, d'une noble émulation avec l'institut monastique, soldats et moines tout à la fois, les Templiers, les Chevaliers de divers Ordres Militaires en Espagne, le choisirent pour législateur; que Cîteaux, vivifié par lui, prit dans la chrétienté tout entière une influence prépondérante; — que le clergé séculier se ressentit de ce renouvellement de ferveur et devint ce corps ecclésiastique du XIII[e] siècle, non parfait encore assurément (la perfection absolue

n'est pas de ce monde), mais si différent, néanmoins, de celui qu'avait trouvé Grégoire VII ; — que les fidèles ne furent pas moins atteints que les moines et les clercs; qu'aux accents du puissant abbé de Clairvaux, l'intelligence d'un grand nombre s'éclaira des plus pures lumières du christianisme, que leurs mœurs se purifièrent par le sentiment et la pratique des vertus évangéliques, qu'ils entrèrent, à plein esprit et à plein cœur, dans tout ce que la religion a de plus intime et de plus personnel, de plus sublime et de plus touchant; que la rudesse féodale, vieux reste de la barbarie, alla s'adoucissant de jour en jour; que le culte de la Sainte-Vierge, dont saint Bernard fut l'ardent propagateur, réveilla parmi les femmes, avec l'amour de la pureté et du sacrifice, la piété la plus vive, couronna leur faiblesse d'une auréole de gloire qui les rendit à jamais respectables, et propagea parmi les peuples chrétiens cette délicatesse de sentiment qui est l'un de leurs traits distinctifs; qu'enfin la société se transforma à vue d'œil, émue encore à la surface par suite des longues agitations des âges précédents, mais de plus en plus profondément chrétienne et tout éprise du besoin de Dieu et des choses surnaturelles. Ce tableau ne présente, il est vrai, que le beau côté des XIIe et XIIIe siècles. Ces âges sont, en effet, une grande époque de l'histoire du christianisme; mais pourtant, il faut loyalement en convenir, ils ont aussi leurs ombres; et quelles ombres! La guerre des Albigeois, les querelles plus ardentes que jamais du Sacerdoce et de l'Empire, les Guelfes et les Gibelins, Frédéric II, cet

empereur d'Allemagne, plus musulman que chrétien, qui ne croyait plus à l'immortalité de l'âme, Ezzelin, Salinguerra, Boson de Dovara, ces petits tyrans italiens, monstres de férocité, les hérésies anti-sociales, etc.; mais, contre cette insurrection anti-chrétienne, quelle résistance! quelle puissante réaction! elles sont l'œuvre des moines et de cet esprit de saint Bernard qui continuait à circuler dans la société.

Ce qui assura à l'abbé de Clairvaux une influence plus durable encore, ce furent ses écrits où débordent, avec la chaleur de la foi, cette éloquence pleine de cœur et cette grandeur toute biblique d'images qui n'appartiennent qu'à lui. L'intelligence humaine, cultivée pendant des siècles, par l'éducation monastique, devenait adulte et, comme il arrive toujours à cet âge redoutable, elle tendait à s'affranchir de la règle et du frein de la religion. L'abbé de Clairvaux la retint avec fermeté et avec vigueur dans le cercle divin de la révélation; ce ne fut qu'un demi-siècle après lui qu'elle vint à bout de s'en échapper, sur certains points seulement du territoire de la chrétienté. Pour lui, il avait si bien saisi l'esprit de ses contemporains que ses ouvrages demeurèrent la source pure où la théologie dogmatique et le mysticisme chrétien puisèrent presque exclusivement, jusqu'à saint Thomas et saint Bonaventure. Ces deux grands hommes sont pleins de ses pensées; ils le citent, le dernier surtout, à chaque page; ils sortent de son école; ils ont avec lui des liens manifestes de parenté, sinon pour la forme qui est, chez lui, plus libre, plus spontanée, plus fière; chez eux,

plus compassée, plus méthodique, plus scolastique; au moins quant au fond des idées. Il est un livre de saint Bernard qui laisse surtout une trace profonde dans l'Eglise, c'est le livre de la *Considération*. Rien de plus largement conçu; rien de plus fortement écrit. Le courage et la liberté du langage s'y allient merveilleusement à l'humilité et à la soumission de la foi. Jamais inférieur n'a parlé avec cette hardiesse à la puissance souveraine; mais jamais aussi la puissance souveraine n'a accueilli la vérité avec une sincérité plus docile. Le livre de la *Considération* devint le manuel des papes et de la *curie* romaine.

Cette histoire de Cîteaux et de saint Bernard, esquissée à grands traits, n'est qu'une partie de l'histoire même de l'influence monastique au XIIe siècle; car à côté de Citeaux continue à subsister, avec ses nombreuses ramifications, toute la grande famille bénédictine; mais l'Ordre cistercien est alors au premier rang et s'y maintient jusqu'à l'établissement des ordres nouveaux de Saint-Dominique et de Saint-François; de lui part l'activité principale et ce qui vient d'en être dit peut nous faire juger suffisamment de la place que les moines occupent dans la société, à l'époque la plus glorieuse et la plus féconde de leur existence. Un rapide et général coup-d'œil ne sera néanmoins pas inutile.

Les croisades ont été le mouvement religieux, social et politique le plus considérable de cet âge. Tout a été dit sur les croisades et leurs résultats civilisateurs ne sont plus aujourd'hui contestés que par ces esprits systématiques qui ont rompu en visière avec le catho-

licisme et l'histoire de ses bienfaits. Le mot profond du comte de Maistre demeure l'expression et comme la formule de la vérité : « Aucune n'a réussi ; mais toutes ont réussi. » Or nul n'ignore que l'impulsion qui les a produites, l'enthousiasme qui les a propagées, la constance qui, pendant un siècle, les a fait renaître de leurs désastres, viennent des moines. Pierre-l'Ermite, dont les récits émeuvent l'Europe, est un moine. Grégoire VII qui conçoit le projet des guerres saintes, Urbain II qui l'exécute, qui soulève et arme la chrétienté contre l'Islamisme envahisseur, sortent tous deux de Cluny. Le rôle qu'y remplit saint Bernard est connu. Les plus fermes soutiens des établissements chrétiens de l'Orient, ceux en qui l'esprit même des croisades se constitue en état de permanence, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et du Temple sont des moines sous la cuirasse et le haubert du soldat ; il en faut dire autant des Ordres Militaires de Calatrava, d'Alcantara et autres, en Espagne, qui contribuèrent pour une si grande part à l'affranchissement de ce pays et furent, la plupart, en parenté avec Cîteaux, et, dans le Nord, des Chevaliers Teutoniques qui devinrent une puissance et repoussèrent les invasions renaissantes de la barbarie. A côté des moines guerriers, avec un dévouement plus héroïque et un courage plus calme, marchent les moines libérateurs, les Frères du *Rachat des captifs*, les religieux de Notre-Dame de la Merci qui devaient, pendant des siècles et au péril de leur liberté et de leur vie, briser les fers de tant d'infortunés chrétiens gémissant dans les prisons de Tunis et d'Alger. Enfin quand le souffle des croisades

s'est éteint, quand le silence de la servitude et de la mort règne autour du tombeau de Jésus-Christ, ce sont encore des moines qui veillent à sa garde et le préservent de la profanation des disciples de Mahomet.

Si, de cette immense agitation des croisades, nous détachons nos regards pour les porter sur la surface plus paisible de la société, partout nous rencontrons de nouveaux et innombrables bienfaits des moines : la féodalité de plus en plus assouplie à la loi de l'Evangile, la *Trève de Dieu*, première conquête sur la violence, faisant place, peu à peu, à un droit plus chrétien encore, régularisant la guerre et la soustrayant aux caprices des seigneurs, toutes les misères soulagées, tous les pauvres secourus, des hôpitaux fondés pour recueillir et servir Jésus-Christ en la personne des malades indigents, ces abandonnés des sociétés antiques, des lépreux et des pestiférés, objets d'horreur en tous les temps. L'Ordre du Saint-Esprit ouvre dignement l'histoire de ces religieux hospitaliers qui ont rendu tant de services à l'humanité souffrante et desquels devaient sortir, par imitation au moins, ces nombreuses congrégations de femmes qui semblent être sur la terre les anges même de la consolation et de la bonté divine.

Les religieux de Citeaux impriment une impulsion considérable à l'affranchissement des serfs et au travail libre. C'est sous leur protection surtout que se forment insensiblement nos communes rurales avec leurs populations honnêtes et laborieuses. L'agriculture leur doit aussi ses immenses progrès à cette époque; les *granges* qui entourent leurs monastères, systématiquement établis,

nous l'avons dit plus haut, dans le creux des vallées, c'est-à-dire en des lieux naturellement fertiles, se font remarquer par leurs prairies, leur beau bétail, leurs riches moissons en tous genres de céréales (1). Les *Coreries* et les fermes des Chartreux ne leur sont guère inférieures. Une commission agricole constatait dernièrement une particularité qui pourrait mettre sur la voie de beaucoup d'autres. « Les couvents, dit-elle, possédaient à peu près seuls les bons fruits et connaissaient les méthodes de les propager et de les cultiver. Ces établissements ayant été dispersés, l'arboriculture est revenue, à peu de chose près, à son état primitif (2). » Nous ne faisons guère aujourd'hui que reprendre la

(1) Le fait suivant nous donnera une idée de ce qu'était, en agriculture, une abbaye cistercienne. Dom Guillaume, abbé d'Aiguebelle, fut chargé, en 1316, de faire la visite de l'abbaye de Poblet, en Espagne. Il trouva, d'après le rapport qu'il adressa à l'abbé de Fontfroide, « dans le monastère ou les granges, cinq cents *migerées* de froment et quarante migerées d'autres céréales; du vin et de l'huile en grande suffisance jusqu'à la récolte (le procès-verbal est daté du jeudi après la Pentecôte); cinquante trois bêtes de somme, ânes ou mulets; quarante cavales; onze cents bœufs ou vaches; deux mille deux cent quinze brebis; quinze cents chèvres; cent soixante-deux porcs. Le personnel du monastère se composait de quatre-vingt-douze moines, de cinquante-cinq frères convers et de soixante serfs.» Trouverait-on aujourd'hui, en Espagne, une exploitation agricole aussi considérable? Voyez *Annales d'Aiguebelle*, t. I, p. 225.

(2) Rapport d'une commission de la Haute-Saône, 26 décembre 1863.

trace, longtemps interrompue, des excellents procédés des moines.

Leur activité se portait sur les choses les plus étrangères, en apparence, à leur institut. Des sociétés monastiques se formèrent pour la construction des ponts; les frères *Humiliés*, dont la règle fut rédigée par saint Bernard, excellèrent, en Italie, dans la fabrication des étoffes et mirent le négoce en honneur, etc.

Les lettres, les sciences et les arts fleurissent à cette époque dans les monastères beaucoup plus que pendant la précédente. Partout règnent l'amour de l'étude, le travail et une féconde émulation; résultats, du reste, de la tranquillité et de la paix publiques. La poésie prend des formes plus régulières et plus pures, sans rien perdre encore de sa naïveté. La *Divine Comédie* est née de cette poésie du cloître. Quelques hymnes de l'Eglise, le *Salve regina*, le *Veni, Creator Spiritus*, le *Dies iræ*, le *Stabat* en sont la plus sublime expression. Les événements contemporains sont observés avec attention et l'histoire est traitée avec des procédés qui ne manquent pas d'une certaine analogie avec quelques-uns de nos procédés modernes. Il y aurait ici une multitude de noms à citer. Qu'il nous suffise de nommer Ordéric Vital, moine de Saint-Evroul, Guibert, abbé de Nogent, l'illustre Suger, l'historien de Louis-le-Gros, Mathieu-Paris, moine de Saint-Alban, les *Vies des papes*, connues sous le nom d'Anastase le bibliothécaire, Othon de Freissingen. La jurisprudence canonique, précédemment inaugurée par le moine Gratien, mise en ordre par Martin de Pologne, sur-

nommé la *Perle du Décret*, est d'autant mieux étudiée qu'elle est alors la régulatrice presque souveraine de la société civile, aussi bien que de la société religieuse. La théologie scolastique est à son apogée; elle systématise, en un vaste corps de doctrine et dans une harmonie parfaite, toute la science philosophique et religieuse. C'est l'âge des *Sommes* gigantesques. L'immense et sûre intelligence de saint Thomas plane sur cet épanouissement de l'esprit humain, d'où sortira, avec le temps, ce génie lucide et précis, méthodique et pratique qui sera l'un des traits les plus marqués de la supériorité des modernes sur les anciens. Alors, aussi, l'on voit paraître ces suaves opuscules de mysticité chrétienne qui ravissent la piété des vrais fidèles et qui, aujourd'hui encore, auraient plus de sève pour ranimer la foi que tout ce qui a été écrit depuis. Leur chaîne ininterrompue se prolonge de saint Bernard à saint Bonaventure et à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Sous l'empire de la théologie qui tient le sceptre de l'intelligence, le cycle des sciences se forme, leur classification s'opère, et, par une synthèse hardie, toutes les connaissances humaines sont ramenées à un centre commun qui est la révélation chrétienne (1). Aussi les sciences prennent-elles un essor jusque-là inconnu. L'activité, plus libre et plus mêlée au monde, des nouveaux Ordres de saint Dominique et de saint François leur est favorable. Il en

(1) Si l'on veut voir comment l'on se rendait compte, alors, de ce travail, il faut lire le célèbre opuscule de saint Bonaventure : *De Reductione artium ad Theologiam.*

est de même des arts qui produisent alors les plus belles cathédrales, à l'aide de ces confréries maçonniques formées sur le modèle des associations religieuses et, depuis, si détournées de leur but. Dès la fin du XIII[e] siècle, il est manifeste que tout est en fermentation pour un immense progrès. Qu'un siècle et demi s'écoule encore, triste et douloureuse période, et les moines, si violemment troublés dans leur œuvre par le malheur des temps, n'en livreront pas moins au monde moderne les sciences et les arts devenus adultes par leurs soins. Mais alors leur influence aura baissé et il ne leur sera plus permis de veiller sur leur âge viril et d'en prévenir les écarts. Ils ne laisseront pas cependant que de leur être utiles et de les préserver des derniers excès de leurs déviations anti-chrétiennes.

Longtemps avant cette émancipation, une grande révolution s'était opérée dans l'institution monastique; il est temps d'en dire un mot.

Durant le cours du XIII[e] siècle, par suite de cet esprit de ferveur qui animait la société, le nombre des Ordres religieux s'était encore accru, mais en s'éloignant de plus en plus du type primitif tracé par la règle de saint Benoît. L'Ordre du Mont-Carmel, né sur la terre des Prophètes, avait une physionomie toute orientale qu'il ne perdit pas en se répandant en Europe, où il devait donner tant de savants docteurs, tant de saints évêques à l'Eglise et être éclairé de la gloire si pure de sainte Thérèse et de Marie-Louise de France. La tendance générale était de se jeter de plus en plus au cœur de la mêlée, en contact immédiat avec la société civile, afin

d'agir plus directement sur elle. Cette tendance ne provenait nullement d'un besoin d'innovation, mais elle était le résultat des besoins de l'époque et des dangers nouveaux qui menaçaient la civilisation chrétienne.

A l'heure même où le Christ triomphait le plus complètement en apparence, une sourde conspiration se tramait au sein de la société; les légistes aspiraient à ramener le monde au droit romain et caressaient habilement les prétentions du César germanique contre l'indépendance de l'Eglise et de la conscience humaine; les esprits inquiets et curieux, à l'aide d'un rationalisme, puisé dans la philosophie d'Aristote et habilement dissimulé, sapaient les bases de la révélation et ne tendaient à rien moins qu'à l'affranchissement de la raison de toute autorité divine; les hérésies pullulaient de toutes parts, mais surtout dans le Midi, en Italie, en Lombardie, dans le Languedoc où l'action monastique s'était moins fait sentir. Les unes venaient de l'Orient, issues du manichéisme, apportées et propagées on ne sait comment; les autres étaient nées, sur le sol, de l'indocile besoin de protester contre la hiérarchie ecclésiastique, contre sa puissance, ses richesses, ses droits les plus sacrés. Albigeois, Patarins, Vaudois et vingt autres sectes s'entendaient sur un point, nier l'autorité de l'Eglise et son sacerdoce; d'autres allaient plus loin et s'attaquaient aux fondements mêmes de la société, au mariage, à la propriété. Le socialisme et le communisme modernes étaient au fond de leurs doctrines que, du reste, elles ne se contentaient pas de prêcher, mais

qu'elles s'efforçaient de traduire en fait social. Les anciens Ordres religieux, avec leur pesante armure, leur adhérence au sol, leurs immenses propriétés territoriales, n'étaient plus faits pour combattre ces erreurs fugaces, qui se glissaient partout, qu'on ne pouvait saisir nulle part. Il fallait pour ces nouveaux combats de nouvelles milices armées à la légère, propres à toutes les œuvres de la parole, de l'action, de la plume, bonnes à se jeter sur tous les points menacés, par escouades ou par soldats détachés; vrais soldats, en effet, dépourvus de bagages, portant leur règle avec eux pour être plus libres de leurs allures, vivant d'une vie extrêmement austère afin d'effacer dans l'esprit des peuples les fâcheuses impressions qu'y faisaient les apparentes austérités des novateurs; pauvres, afin de se faire les frères des pauvres qui, plus que les autres, étaient exposés à la séduction, et, par cette fraternité volontaire et touchante, les rattacher à la vérité; ne possédant rien et tendant la main pour demander à la charité publique leur pain de chaque jour, afin de conserver, par ce dénuement même, une souveraine indépendance vis-à-vis des puissants de la terre et de pouvoir, sans encourir le reproche de travailler pour leur propre cause, défendre l'Eglise qui possède et qui est obligée de posséder. Je viens d'indiquer quelques-uns des traits principaux de la constitution des Ordres Mendiants alors fondés par saint Dominique de Guzman et saint François-d'Assise. Le premier se proposa d'agir sur toutes les classes de la société par le ministère de la parole, et, pour caractériser cette mission, il appela

ses religieux les *Frères Prêcheurs;* le second n'envisagea que le bien à faire aux pauvres, dont il revendiqua l'apostolat pour sa famille spirituelle qui devait vivre de leur vie, se charger de leur défense, les secourir partout; et, pour proclamer plus hautement cette humilité de leur vocation, il voulut que ses disciples prissent le nom de *Frères Mineurs*. Le grand pape Innocent III, qui avait vu en songe l'église de Saint-Jean-de-Latran, la Mère et la Maîtresse des églises, penchant vers sa ruine et soutenue par deux hommes, l'un espagnol, l'autre italien, saint Dominique et saint François, approuva les deux congrégations nouvelles.

On ne peut guère les considérer comme Ordres monastiques proprement dits, du moins si l'on s'en tient au sens que ce mot avait eu jusque-là; car leurs membres peuvent être dispensés, par le supérieur, de toutes les règles intérieures à l'exception des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; en sorte qu'ils unissent la force de la vie commune à la liberté de l'action extérieure; mais elles n'en sont pas moins admirables et elles ne servent que mieux à prouver de quelle fécondité la vie religieuse est douée au sein du catholicisme, et avec quelles variétés de forme et d'action elle peut se produire suivant les circonstances et les besoins. Mais, par là aussi, elle échappe au cadre de notre travail qui n'embrasse que l'institut monastique primitif et sa descendance directe à travers les siècles. Nous laisserons donc de côté l'histoire de l'influence sociale des Dominicains et des Franciscains; ce serait la matière d'un autre livre. Qu'il nous suffise de dire que

cette influence fut immense, que leur apparition fut saluée par le plus vif enthousiasme, que les plus nombreuses et les plus généreuses vocations, depuis les enfants des rois destinés à porter la couronne, depuis les reines qui la déposaient pour revêtir un habit grossier et ceindre leurs reins d'une corde, jusqu'au serf attaché à la glèbe, se tournèrent désormais vers eux; qu'ils conjurèrent, par la prédication, le savoir et la piété, les dangers qui menaçaient, en ce temps-là, la société et l'Eglise, c'est-à-dire les hérésies qu'ils combattirent par la force de la persuasion et de leurs exemples, sans se rendre solidaires des violences qui ne furent que trop employées contre les hérétiques; le césarisme germanique dont ils eurent la gloire d'encourir la haine et dont les projets furent déjoués par l'énergique concours qu'ils prêtèrent à la papauté; les prétentions et les enseignements des légistes dont ils entravèrent, pendant plus de deux siècles encore, les tendances de restauration païenne, et enfin les hardiesses des sophistes qu'ils réduisirent à l'impuissance par la plus vaste et la plus rationnelle systématisation de la doctrine chrétienne qui ait jamais été faite. Ajoutons que, par leurs missions extérieures, ils furent sur le point de conquérir à l'empire du Christ la moitié de l'Asie, comme leurs ancêtres monastiques de l'Ordre de saint Benoît avaient fait de la Germanie, de la Scandinavie et des pays Slaves. Il ne faut donc pas s'étonner que la prépondérance religieuse ait passé de leur côté et se soit maintenue chez eux jusqu'au jour où une nouvelle insurrection contre le catholicisme, plus pro-

fonde, plus radicale, le protestantisme, nécessita l'intervention d'une autre milice, plus alerte encore dans ses mouvements et retenue par les liens d'une discipline plus élastique et plus forte tout à la fois, la *Compagnie de Jésus*. A celle-ci il fut donné d'arrêter d'abord, puis de faire reculer la grande révolte du XVI[e] siècle et de sauver, à son tour, l'Eglise et la société chrétienne. Et ainsi se continuait, à travers les âges, avec les modifications amenées par les circonstances, l'action sociale des moines.

II.

Or, pendant ce temps-là, que devenaient les diverses familles sorties de la souche bénédictine, ces moines proprement dits, dont les œuvres et l'influence civilisatrice, dont les bienfaits et les services de tout genre ont forcé M. Littré lui-même à s'écrier que quiconque « est avec la civilisation doit être à cette époque (du moyen-âge) avec l'Eglise et avec les moines, milice de l'Eglise (1). »

Réduits au second rang, ils ne continuèrent pas moins à remplir dignement leur mission et ils se conservèrent sinon dans toute la ferveur, au moins dans la régularité de leur institut jusqu'au XIV[e] siècle. Mais bientôt viennent des temps malheureux; les longues et funestes guerres entre l'Angleterre et la

(1) *Journal des Savants*, 1862 et 1863, articles de M. Littré sur les *Moines d'Occident* par M. de Montalembert.

France désolent les plus baux pays habités par les moines; les *Grandes Compagnies* et les *Malandrins* dévastent des provinces entières; aux ravages, aux exterminations, aux incendies, fléaux dont les hommes d'armes, vagabonds et brigands plutôt que chevaliers, sont les farouches instruments, viennent s'ajouter la peste et la famine. C'est un âge de fer. La foi, elle aussi, est en décadence. Les monastères cessent d'être protégés par leur caractère religieux. Leurs richesses ne servent qu'à appeler le pillage. Ici les moines sont violemment opprimés, là massacrés, ailleurs chassés de leurs couvents et condamnés à errer par les campagnes, à se répandre dans le monde; heureux ceux qui parviennent à se réfugier en troupe dans un château-fort sous la garde de quelque pieux et puissant seigneur ou à réunir assez de lances pour se défendre dans leur demeure. Pour être exact, néanmoins, et demeurer dans la vérité, il ne faut ni trop étendre, ni trop généraliser ce tableau; mais quoiqu'on fasse pour le restreindre et en adoucir les couleurs, il demeure toujours fort triste et si, en quelques lieux, les monastères échappent à la dévastation, nulle part ils ne viennent à bout de se soustraire à la misère.

Quelle perturbation un pareil état de choses ne devait-il pas jeter dans l'institution monastique! que pouvaient devenir, avec lui, et la stricte observance des règles, et l'esprit religieux lui-même! Laissons ici la parole à un moine de nos jours qui a sérieusement étudié l'histoire. Il ne s'agit que d'un point particulier, mais qui suffira à nous faire juger du reste. « Ni récoltes,

ni semailles, dit-il, ne pouvaient se faire dans les campagnes, battues et pillées, chaque année, par des soldats sans discipline. Les terres, abandonnées et livrées à elles-mêmes, ne produisaient que de l'herbe et des pâturages; en sorte que les religieux cisterciens » (il faut en dire autant de la plupart des autres) « dont la richesse unique était la culture des champs et l'éducation des troupeaux, n'avaient plus que cette dernière ressource et ne trouvant ni à vendre leurs bestiaux, ni des légumes en quantité suffisante à acheter; il leur fallait bien, bon gré malgré, s'ils voulaient vivre, se résoudre à manger ce qu'ils avaient sous la main. Les meilleurs religieux qui voulaient rester, quand même, fidèles à leur règle, refusaient les charges de cellériers, de procureurs et autres emplois qui les obligeaient à sortir, parce que partout ils ne trouvaient à manger que de la chair et des aliments prohibés par la règle (1). » De là, l'usage qui s'établit insensiblement de faire gras trois jours par semaine, le dimanche, le lundi et le jeudi, à un seul repas : nécessité d'abord qui passa bientôt en coutume, seulement tolérée dans le principe, mais bientôt autorisée, malgré d'énergiques résistances intérieures, par les supérieurs et par les papes. Cette infraction à la règle n'était assurément pas un crime et s'en prévaloir pour déclamer contre le relâchement et la *vie scandaleuse* (car on s'est servi de ce terme) des Ordres religieux, serait une exagération calomnieuse; il faut convenir pourtant qu'il y avait là une sérieuse

(1) *Annales d'Aiguebelle*, t. II, p. 40 et 41.

atteinte portée à l'austérité de la discipline primitive, qui est le nerf le plus vigoureux de l'institution monastique.

Une autre cause non moins délétère contribua à accélérer la décadence : ce fut le grand schisme d'Occident. En l'absence d'une autorité universellement reconnue, tous les liens de la hiérarchie se relâchèrent non-seulement dans le clergé séculier, mais aussi dans le clergé régulier. Les constitutions fondamentales des Ordres religieux, ces bases qui devraient être immuables, ne furent pas toujours respectées. Au centre, la supériorité chercha à s'affranchir d'une surveillance importune, et, par une réaction inévitable, l'indépendance se déclara aux extrémités. L'unité fut en souffrance et l'esprit particulier, source des abus, en progrès. La papauté n'était plus là pour prévenir et réprimer ces écarts, ou du moins elle était réduite à l'impuissance (1).

Hâtons-nous de le dire, cependant : les désordres criants furent de rares exceptions. Nous avons sous les yeux l'histoire détaillée de deux monastères, la Trappe et Aiguebelle. On y suit, d'année en année, les

(1) Dans l'Ordre de Cîteaux, ce fut quelques années avant l'exil de la papauté à Avignon que la *Charte de Charité* fut entamée dans ses dispositions les plus essentielles. La bulle de Clément IV, le prédécesseur immédiat de Clément V, premier pape avignonnais, loin de remédier au mal, ne fit que lui donner une forme régulière. Celle de Benoît XII eût été plus efficace, si le grand schisme qui suivit de près n'en eût paralysé l'action réformatrice.

symptômes d'affaiblissement; mais on n'y rencontre rien dont la religion ait à rougir. Loin de là; les moines sont toujours dévoués aux pauvres, bons, charitables; ils n'hésitent pas à se jeter au milieu des épidémies pour soigner les pestiférés. Il fait encore si bon respirer, sur leurs terres, *à l'ombre de la crosse*, que les paysans établis dans les domaines seigneuriaux, les désertent en foule et viennent réclamer travail, protection et possibilité de vivre autour des granges des couvents, près desquelles ils se groupent pour former de nouvelles communes. Nous sommes convaincus qu'une étude approfondie des documents originaux démontrerait qu'il en a été de même dans la plupart des monastères de cette époque, partout du moins où les moines n'ont pas été les victimes de la guerre ou de la peste (1).

(1) Que pendant le XIVe siècle, les moines ne fussent pas encore aussi dégénérés qu'on le prétend communément, c'est un point d'histoire qui nous paraît hors de doute. On peut citer en sa faveur un document considérable, la bulle même de réformation de l'Ordre de Cîteaux, donnée au commencement de son pontificat (1334) par Benoît XII. Selon lui, à cette époque, l'Ordre de Cîteaux est encore intact dans son ensemble; mais il s'y est glissé des désordres partiels: il est urgent d'y remédier. Ce saint pape est d'autant plus croyable qu'il avait professé longtemps la vie cistercienne, passé par les diverses charges conventuelles et que, dans les hautes dignités de l'Eglise, il n'avait pas quitté l'humble vêtement des moines; ce qui lui avait fait donner le surnom de *Cardinal Blanc.* Voici en quels termes il s'exprime, à la tête de sa constitution, en face du monde chrétien : «Brillant comme l'étoile du matin, au milieu de la brume, le saint Ordre de Cîteaux, dans les rangs de l'Eglise militante, *combat avec cou-*

En résumé, à la fin du XIV[e] siècle, l'institution monastique était affaiblie, mais non viciée. A partir de cette époque, l'altération devint plus profonde. La cause en fut non pas aux moines eux-mêmes, mais à un parasitisme séculier qui, souvent combattu, longtemps extirpé et toujours renaissant, finit alors, malgré eux, à la faveur des désordres sociaux et en l'absence de l'autorité protectrice de la papauté, par s'attacher définitivement aux flancs de leur Ordre, comme un chancre rongeur, pour en épuiser toute la sève et la vie. Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait compris que je veux parler de la *Commende*.

« On appelle commende, la provision d'un bénéfice régulier accordée à un clerc séculier avec dispense de

rage par ses œuvres et ses exemples et, tout en s'efforçant avec ardeur, par *son amour pour la sainte contemplation et les mérites d'une vie innocente*, de franchir les hauteurs avec Marie, il ne néglige pas le ministère plus laborieux de Marthe, par son empressement à exercer *des actions louables et des œuvres de piété*. En effet, appliqué avec zèle au ministère du culte divin, dans le but d'être utile au salut des autres et au sien propre, assidu à l'étude des saintes lettres, afin de parvenir à la parfaite connaissance de l'Excellence Suprême; se faisant remarquer, entre tous, par son empressement à exercer les œuvres de charité, pour accomplir les lois de Jésus Christ, cet Ordre a mérité d'étendre ses rameaux d'une mer jusqu'à l'autre. Parvenu, par degrés, au faîte des vertus, *comme tout le monde le voit*, et comblé des dons du Saint-Esprit qui enflamme les cœurs débiles, il s'est rendu digne des plus insignes faveurs de la part de l'Eglise Romaine, Maîtresse de toutes les Eglises. *Constitutio D. Benedicti Papæ XII*, ap. Nomast, p. 586 Voyez aussi *Annales d'Aiguebelle*, T. I[er], p. 241.

la vie régulière (1). » Cette définition, quelque exacte qu'elle soit, ne donne pas une notion suffisante de la commende; pour s'en faire une juste idée, il faut interroger l'histoire.

Son origine remonte aux plus beaux âges du monachisme occidental. Elle consistait, dans le principe, à préposer, temporairement et à raison de circonstances exceptionnelles, à la garde des abbayes, pour veiller à leurs intérêts spirituels, des hommes du dehors (2). C'est ainsi que le pape saint Grégoire-le-Grand confia aux évêques l'administration des monastères pendant la vacance du siége abbatial, afin de prévenir les brigues des électeurs, et lorsque le petit nombre de religieux composant une communauté ne permettait pas à ceux-ci de trouver parmi eux un homme capable d'être mis à leur tête. Ce patronage était tout dans l'intérêt des établissements monastiques et il n'eut pas de graves inconvénients, tant qu'il fut réservé aux seuls évêques.

« Toutefois les commendes ne tardèrent pas à s'écarter du but qui leur avait donné naissance. Dans les temps de troubles et de danger où le droit du plus fort était

(1) J'emprunte cette définition à l'intéressant historien d'Aiguebelle que je ne me lasse pas de citer. Il a sur la commende d'éloquentes pages qui ont, de plus, l'avantage d'être du nombre des plus exactes et des plus judicieuses que je connaisse sur cette matière. T. Ier, p. 309.

(2) C'est le sens même du mot commende, *commenda*, qui veut dire garde, surveillance, protection. GAILLARDIN, *Histoire de la Trappe*, t. Ier, p. 41.

seul respecté, les évêques et les abbés appelèrent les seigneurs à leur secours contre des agressions injustes et se placèrent, eux et leurs églises, sous la protection d'un suzerain capable de les défendre. Le remède fut peut-être pire que le mal; car, par là, le système féodal s'étendit jusque sur les biens de l'Eglise. Les nouveaux suzerains s'habituèrent bientôt à les regarder comme leur propriété; ils en disposèrent à leur gré; ils les donnèrent en fief à leurs leudes ou fidèles, pour récompenser les services qu'ils en avaient reçus. Dès ce moment, le désordre fut extrême. Le silence et la paix du cloître disparurent pour faire place au tumulte d'une bruyante cour. Les abbayes furent transformées en châteaux-forts. Les moines en furent chassés ou relégués dans le coin le plus retiré, et le préau, témoin jadis de leurs prières et de leurs douces contemplations, servit de théâtre aux jeux guerriers des pages, aux exercices des hommes d'armes (1). » L'usurpation allait quelquefois plus loin. On avait vu Charles-Martel distribuer aux leudes d'Austrasie les évêchés et les abbayes; sous Charles-le-Chauve, un grand nombre de seigneurs, se disant abbés quoique laïques, s'établissaient dans les monastères avec leurs femmes, leurs chiens de chasse et leurs chevaux, conservant les moines comme des travailleurs utiles et prenant, pour eux-mêmes, le produit de leur travail (2). Nous avons dit, plus haut, avec

(1) *Annales d'Aiguebelle*, t. Ier, p. 310.
(2) Gaillardin, t. Ier, p. 42.

quelle peine les moines se débarrassèrent de cette tutelle oppressive.

Du IXe au XVe siècle cette cupidité brutale, vigoureusement réprimée, reparaissait de temps en temps, moins hardie, mais non moins dangereuse. Lorsque la décadence des Ordres religieux commença, elle profita de la faiblesse qui en fut la suite pour renouveler ses prétentions. Les temps étaient favorables; l'Eglise, divisée par le schisme, manquait de force pour résister, la richesse des monastères était un appât; quelques abus, un prétexte. On demandait, dans le monde, s'il n'était pas urgent de soumettre les établissements monastiques à une administration indépendante qui, par une sage économie, les préservât d'une ruine inévitable, et, par une surveillance sévère, ramenât l'institut à sa régularité et à sa ferveur primitives. Nous sommes accoutumés de nos jours à cette marche cauteleuse de la cupidité; nous avons vu celle-ci à l'œuvre en Suisse; nous la voyons à la curée en Italie. Elle ne parle d'abord que de réforme, puis elle revendique le droit de l'opérer, elle se l'arroge enfin par la violence; mais elle n'a qu'un but, la spoliation. Ce fut, sous la couleur de remédier à des abus, que, dans le cours du XVe siècle, un grand nombre d'abbayes furent données en commende; mais les commendataires, évêques, magistrats ou seigneurs, ne tinrent pas leurs promesses. Au lieu d'être des économes fidèles, ils s'approprièrent une partie des biens qu'ils devaient conserver aux moines. Ils ne furent pas davantage des réformateurs. Comme ils n'étaient pas religieux eux-mêmes, comme ils ne résidaient pas

dans les abbayes, comme leurs idées et leur conduite étaient, ordinairement, tout l'opposé de l'esprit monastique, ils ne mirent pas plus d'ordre aux choses spirituelles qu'aux temporelles. Les rois et les grands encouragèrent ce système déplorable, qui suppléait à l'épuisement de leurs finances, et leur permettait d'enrichir, sans rien débourser, leurs serviteurs dévoués ou les cadets de noblesse (1), qui entraient dans le clergé ou se contentaient d'en prendre, par la tonsure, l'insignifiante livrée. Le mal fit de tels progrès que Paul II qui monta sur la chaire de saint Pierre en 1464, répondit au cardinal de Porto qui le pria de supprimer absolument la commende. « Comment faire? La chose n'est pas possible (2). » Entravés de toute manière, opprimés par les royautés catholiques, les papes n'avaient plus ni assez de pouvoir, ni assez de liberté. Ce fut bien pis, lorsqu'ils n'eurent la faculté d'agir que sous la menace de voir des nations entières arrachées à leur obédience.

Le désir de faire main-basse sur les richesses des moines fut, en effet, l'une des causes principales qui jetèrent dans le protestantisme les rois et les plus puissants seigneurs, en Angleterre, en Allemagne et dans les royaumes du Nord. Combien de chefs de la prétendue Réforme s'étaient, avant leur apostasie,

(1) Gaillardin, *ibid.*

(2) Tamburini, de Jure Abbatum, tom. IV, dipput., IV, p. 25, n° 4.

engraissés de la substance des couvents (1)? La France n'échappa au danger de perdre l'antique foi qui avait fait toute sa gloire, que par une malheureuse, mais prudente concession de la papauté. Un concordat conclu entre Léon X et François Ier, le 14 décembre 1515, abandonna au roi la nomination des commendataires et des évêques, sous certaines clauses protectrices qui ne furent pas respectées. Par cet acte, nos rois furent soustraits à la tentation d'embrasser la réforme de Luther ou de Calvin. Quel intérêt y auraient-ils eu désormais? Leur clergé était entre leurs mains et ils disposaient, à leur gré, des bénéfices par la possibilité de s'en approprier les revenus ou même de les vendre. Hélas! l'institution monastique payait, par sa propre immolation, la rançon de l'Eglise de France. C'était encore un bienfait (2).

(1) Je ne citerai que Théodore de Bèze. Voici comment lui-même parle de l'engluement où l'avaient tenu, pendant de longues années, les bénéfices ecclésiastiques. « Je l'avoue, dit-il, *semblable à un sale chien qui ne peut s'arracher à un lambeau de cuir encore graisseux*, je ne pouvais me détacher de cette scélérate monnaie que je percevais des sacerdoces. Fateor.... quòd non satis possem à sceleratâ illâ pecuniâ quam ex sacerdotiis percipiebam, ut *impurus canis ab uncto corio*, absterreri. *Epist. ad. Wolm.* Le passage est curieux; la comparaison surtout donne une singulière idée de l'opinion que les réformateurs avaient de leur dignité morale. Voir Bayle, *Diction. hist. et crit.* Artic. Bèze.

(1) M. Mignet, dont l'autorité n'est pas suspecte, a parfaitement vu ce point d'histoire. Voir Mémoires historiques, *Etablissement de la réforme à Genève*, p. 260.

Le reste de cette déplorable histoire est connu. Les plus illustres abbayes, Cîteaux, Clairvaux, Cluny, le Mont-Cassin, ce vénérable berceau de l'institut monastique et des milliers d'autres pleines de si grands et si pieux souvenirs, furent livrées, sans pudeur, à des ministres ambitieux, à des évêques sans vocation, à des ecclésiastiques sans mœurs, à des courtisans effrontés, à des lettrés sans honneur, à des hommes d'armes aussi dissolus dans la paix que dans la guerre, et, pour aller jusqu'au bout de cette terrible énumération, à la débauche, à l'adultère, à la bâtardise royale et, pendant le XVIII[e] siècle, à l'impiété, ayant déjà la sape à la main pour démolir l'Eglise. Je ne sais si, dans l'histoire du christianisme, il y a rien de plus navrant que le long spectacle de cette usurpation impunie et de cette jouissance sacrilége.

On a fait un crime à l'Eglise d'avoir toléré ce désordre. Mais que pouvait l'Eglise enchaînée? Les royautés catholiques n'entendirent-elles pas les réclamations de la papauté, les décisions du Concile de Trente? Quel compte en tinrent-elles? Une ressource restait : briser, par un suprême effort, des liens odieux et funestes. Mais la catholicité énervée eût-elle supporté la secousse de cet acte de vigueur? L'Eglise préféra tolérer le mal en patience, attendant le remède de la justice de Dieu et des inexorables représailles du temps.

Gardons-nous de taire que quelques pays échappèrent, plutôt par le ferme vouloir des peuples que par les bonnes dispositions des rois, à la gangrène de la commende; la Belgique, la Suisse et les régions demeurées

catholiques de l'Allemagne. D'autre part les Ordres mendiants, les Jésuites et autres congrégations religieuses se trouvèrent, par la nature même de leur institut, inaccessibles à ses atteintes. Ils maintinrent la vie dans l'Eglise.

Sous ce régime que devinrent nos moines, bénédictins, cluniaciens, cisterciens et autres religieux congénères? Il faut, avant tout, le proclamer à leur honneur; ils protestèrent énergiquement. L'annaliste d'Aiguebelle nous peint avec une rare éloquence les angoisses et les tortures du Chapitre général de Cîteaux, « de cette malheureuse assemblée qui se débat dans son impuissance, et, désespérée, s'adresse tour à tour au ciel et à la terre, pour implorer du secours (1). » Tout est sourd à sa voix. Comme ces victimes de la tyrannie antique, les moines sont liés à un cadavre et fatalement condamnés à en subir la putréfaction. Il y aura quelque chose de plus odieux encore que ce supplice. Cette putréfaction, résultat d'une intoxication étrangère, dont ils seront si peu responsables devant les hommes, on leur en fera un crime, avec d'amers et de sanglants reproches; là où, à force de vertu, ils s'en seront préservés, on la supposera; là où il n'y en aura que des symptômes, on en fera de la pourriture et de la contagion. L'exagération et l'injustice à l'égard des moines seront la loi commune. Ce ne sera pas assez de les avoir spoliés, enchaînés, empoisonnés; il faudra les déshonorer et les traîner dans la boue. Mais l'heure de Dieu viendra; les

(1) Annales d'Aiguebelle, t. II, p. 19.

calomniateurs seront calomniés à leur tour; les spoliateurs seront dépouillés; avec les biens du cloître sacrilégement usurpés, ils perdront les leurs; une tempête les emportera et, avec eux, les moines épuisés et sans vie. Mais le naufrage sera la délivrance des moines; ils en sortiront épurés, avec une jeunesse nouvelle et leur primitive beauté.

Revenons aux effets de la commende qu'un mouvement de légitime indignation nous a fait perdre de vue.

Généralement et à part quelques rares exceptions, les abbés commendataires ne songèrent qu'à dévorer leur proie. Dans les revenus des abbayes, ils se firent la part du lion, s'attribuant la moitié, les trois quarts, quelquefois la presque totalité des rentes. Quelques-uns d'entr'eux laissèrent à peine aux religieux de quoi subsister. Aussi les monastères tombent en ruine; leurs toits effondrés s'affaissent; leurs murs croulent; il faut des arrêts du parlement pour obtenir les réparations les plus urgentes. Quant à la surveillance spirituelle, il n'en était pas question; c'était le dernier souci des commendataires, et fort heureusement! car quel rapport pouvait-il y avoir entre la plupart de ces hommes et la régularité claustrale? En s'en mêlant, ils n'auraient infailliblement abouti qu'à en effacer jusqu'aux derniers vestiges. Ils étaient suppléés par des Prieurs Conventuels, ordinairement animés de bonnes intentions, mais dont l'autorité de second rang et, de plus, temporaire, était par là même doublement affaiblie. Les métropoles monastiques, Cluny, Citeaux, le Mont-Cassin réduites elles-mêmes, nous l'avons vu, en commende, n'échap-

paient pas à cette triste énervation de l'autorité. Au lieu de se composer d'Abbés, les Chapitres généraux n'étant formés que de Prieurs, devenaient impuissants et l'unité achevait de se résoudre. Est-il étonnant qu'à la faveur de ce système des désordres, graves quelquefois, se soient glissés?

Ici une importante question se présente : quelle a été la nature, quelle l'étendue de ces désordres? en d'autres termes : que faut-il penser, au juste, de la décadence monastique pendant les quatre derniers siècles, jusqu'à la révolution française?

La réponse n'a guère paru douteuse. Il a été, jusqu'à ce jour, universellement reconnu que la décadence avait été profonde, aussi profonde que possible. On a parlé, non pas seulement de vie dégénérée, mais criminelle; d'abus, mais de scandales. Les ennemis de l'institution ont triomphé; ses amis ont baissé la tête en silence. On n'a admis en sa faveur ni excuses, ni atténuations. On n'a nullement songé à s'enquérir si les désordres dont on l'accusait était indigènes, — qu'on me passe cette expression, — ou de provenance exotique; s'ils avaient été combattus ou autorisés; s'ils étaient généraux ou partiels; s'ils étaient de simples infractions à la discipline du cloître ou bien des attentats à la morale publique : circonstances fort différentes et de nature à modifier de fond en comble les jugements de l'histoire. On ne s'est informé de rien de semblable. D'emblée, on a pris les choses au pis. La reconnaissance pour dix siècles de bienfaits imposait cependant le devoir d'étudier et d'apporter dans les conclusions un sentiment de

justice, sinon de ménagement et de respect. On n'a pas étudié; on a été inexorable. D'où vient cela? Eh! mon Dieu, d'une cause que l'on est assuré de rencontrer toutes les fois qu'il s'agit de la religion catholique et, en particulier, des moines. Le protestantisme a fait, à leur sujet, une opinion; l'incrédulité l'a maintenue et développée; les catholiques l'ont acceptée sans examen. Qu'en est-il dans la réalité? Voilà ce qu'il faudrait cependant éclaircir, à l'aide de la raison et des faits, avec impartialité et sans parti pris.

Remarquons d'abord que, sans rien préjuger sur la nature des désordres qui ont pu régner dans l'institution monastique pendant la longue durée de sa décadence, il serait injuste d'en rendre responsable l'institution monastique elle-même. Ces désordres ont commencé avec la commende, se sont accrus avec elle. Ils sont donc le produit d'un élément étranger. Le laïcisme, c'est-à-dire le monde même qui accuse, voilà le vrai coupable. Le mal qu'il a fait aux moines, est-ce aux moines seuls à en porter le poids? Ah! sans doute, l'Ordre monastique n'est pas à l'abri des défaillances de la faiblesse humaine; mais, maître de lui, il se serait relevé, comme il avait fait tant de fois dans les siècles de sa gloire. Croit-on que de vénérables assemblées comme les Chapitres généraux de Cîteaux et de Cluny, que les conciles, que les papes l'eussent laissé indéfiniment languir, s'ils eussent joui de leur indépendance et de leur liberté d'action? Le souffle de vie qui, même à cette période néfaste, et malgré tous les obstacles, se réveille si souvent, ainsi que nous le

verrons plus loin, par des réformes partielles, croit-on qu'il n'aurait pas eu la force de le ranimer, s'il n'eût été étouffé par la compression du dehors? Poser cette question c'est la résoudre. Voilà donc déjà, à la décharge des moines, une circonstance singulièrement atténuante. Jusqu'à quel point elle les justifie devant Dieu, je l'ignore; mais à coup sûr, elle est plus que suffisante pour enlever au monde le droit de les condamner.

Il faut prendre garde, en second lieu, que les moines n'ont pas dissimulé les déréglements de leur Ordre; ils les ont révélés, au contraire, avec une franchise qui les honore et, le plus souvent, nous ne les connaissons que par eux. Or, s'il les ont signalés ce n'a pas été pour les absoudre, mais pour les combattre et les marquer de leurs brûlantes flétrissures. Tout n'était donc pas mort chez eux, et Voltaire ne faisait que leur rendre un témoignage arraché par la force même de la vérité, lorsqu'à la dernière et plus déplorable période de leur décadence il disait : « Il n'est guère *encore* de monastères qui ne renferment des âmes admirables qui font honneur à la nature humaine (1). » Cette obser-

(1) Voici la suite de ce passage remarquable qui ne laisse rien à désirer pour l'importance des aveux, mais où l'on regrette de ne pas trouver un style plus châtié : « Trop d'écrivains se sont plus à rechercher les désordres et les vices dont furent quelquefois souillés ces asiles de piété. *Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse*, que les grands crimes *n'ont jamais été commis* dans les monastères, mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle » Voltaire veut dire:

vation, dont on ne saurait contester l'exactitude, n'est plus seulement une excuse en faveur des moines; elle commence à devenir un titre de gloire. Mais allons plus loin.

C'est par les moines surtout, avons-nous dit, que nous connaissons les désordres des monastères. Or, l'origine même de ces révélations aurait dû mettre, sinon tous les auteurs, au moins ceux d'entr'eux qui sont animés de sentiments catholiques, sur la voie d'une vérité qu'ils ont généralement méconnue. Ce que les indignations monastiques flétrissent du nom de désordre, est-ce bien toujours, en réalité, ce qui est et doit être ainsi appelé dans le monde? Pas du tout. Pour un moine fervent, un désordre, c'est tout ce qui s'écarte de la rigueur de son institut, de la sévérité primitive de la règle. Pour un homme du monde, un désordre, c'est une trangression grave de la morale publique ou tout au moins des préceptes de l'Evangile. Qui ne voit qu'il n'y a d'autre similitude entre ces deux choses que le nom? L'une n'est qu'une déviation de la perfection claustrale qui, par elle-même, n'est obligatoire pour personne; l'autre est une atteinte mortelle portée à la loi divine qui oblige tous les hommes. La différence est

les crimes quoique beaucoup moindres qui ont néanmoins été commis dans les monastères *ont été remarqués par leur contraste avec la règle*, comme s'ils étaient réellement de grands crimes Rien de plus vrai. Personne n'a plus de bon sens que Voltaire quand il en veut avoir. Il ajoute, avec non moins de raison : « Nul état n'a toujours été pur. » *Essai sur les mœurs*, c. 139,

si grave que rien n'empêcherait, le plus souvent, de faire, avec un moine *désordonné,* un excellent chrétien, un modèle de vertu et peut-être d'austérité dans le siècle (1). Voilà, cependant, ce que l'on s'est plu à confondre ou ce que l'on n'a pas su distinguer. Les tableaux, généralement surchargés par excès de zèle, que les moines ont tracés des imperfections monastiques, on les a transformés en hideuses peintures de dépravation morale. Quelques exemples et quelques détails vont mettre ma pensée dans tout son jour.

Aux yeux de saint Bernard, les religieux de Cluny vivaient dans un relâchement et un désordre intolérables. Pourquoi? parce qu'ils tempéraient un peu l'effrayante rigueur des jeûnes monastiques, parce qu'en certains jours et à quelques repas, au lieu de se contenter de légumes accommodés à l'eau et au sel, ils se permettaient de manger du poisson, des œufs farcis, quelquefois même de la viande. Je comprends la rigidité de l'abbé de Clairvaux s'élevant contre des adoucissements pareils et les traitant de sensualité scandaleuse. Mais le monde, qu'y peut-il trouver à blâmer? rien assurément. Pour soulever des indignations contre les moines il faut donc qu'il dénature les termes en leur supposant une portée qu'ils n'ont pas et en leur faisant désigner de graves atteintes à l'honnêteté publi-

(1) C'est la pensée de Fénelon : « Les imperfections du cloître, *que l'on méprise tant,* sont plus innocentes devant Dieu que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. » *Sermon pour la profession d'une religieuse.*

que et à la morale de l'Evangile, là où ils ne signalent qu'un affaiblissement de la mortification monastique. Est-ce justice? et ne touchons-nous pas ici à une falsification de l'histoire? Autre fait non moins caractéristique :

Au XVIe et au XVIIe siècle les Cisterciens s'étaient divisés en deux partis, les religieux de l'Etroite Observance qui voulaient ramener l'Ordre entier à la sévérité de ses fondateurs, et les religieux de la Commune Observance, qui, sans dénier aux premiers le droit et la faculté de vivre aussi austèrement qu'ils voudraient, entendaient néanmoins profiter, pour eux-mêmes, des adoucissements introduits par le temps, acceptés par le Chapitre général, sanctionnés par les papes et sous le bénéfice desquels ils avaient fait leur profession. Rien de plus louable que le dessein des premiers; mais rien de plus naturel, je serais tenté de dire, de plus légitime que la prétention des seconds. Qu'est-il arrivé? La charité pouvait tout pacifier. Mais les passions humaines se glissent partout. Les sévères ont attaqué leurs adversaires avec vigueur; ils les ont dénoncés comme coupables de la perversion de l'institution monastique; ils ont crié au désordre, au scandale. Le monde, qui n'était pas mieux disposé en faveur des uns que des autres, a pris les premiers au mot; il a buriné dans l'histoire leurs imprudentes déclamations et, par suite, il a été universellement admis que, depuis trois siècles, l'Ordre de Citeaux, à part quelques monastères de l'Etroite Observance et la réforme de la Trappe, n'avait fait que végéter dans la boue.

Au fond, cependant, de quoi s'agissait-il? Au lieu de faire abstinence perpétuelle, les religieux de la Commune Observance mangeaient de la viande à l'un de leur repas, trois jours de la semaine, le dimanche, le mardi et le jeudi; ils demandaient à voix basse les choses nécessaires que la règle primitive ne permettait de demander que par signes; ils se levaient à trois heures du matin au lieu de se lever à minuit, une heure ou deux heures; au lieu de coucher tous ensemble dans un dortoir commun, ils toléraient les cellules privées; ils adoucissaient un peu le jeûne et prenaient quelques fruits à la collation du soir. Voilà tout. Qu'on lise, attentivement et sans parti pris, toutes les pièces du procès qui a été si longtemps divisé les religieux de l'Etroite et ceux de la Commune Observance, on ne trouvera pas autre chose. Est-ce ainsi que l'on en a jugé? Nullement. Là où les sévères ne réclamaient qu'une réforme disciplinaire qui fît renoncer leur Ordre à une vie facile et trop commode pour le ramener à un état de perfection, qui lui fît embrasser de nouveau les pratiques plus austères d'une règle dont il s'était écarté, l'on a supposé qu'ils s'élevaient contre une vie de désordre et de dissolution contraire aux devoirs les plus essentiels du christianisme. Que ne viendrait-on pas à bout de dénaturer avec d'aussi déplorables confusions?

Convenons, néanmoins, que les doléances exagérées des moines rigides contre ceux qu'ils appelaient relachés et qui ne l'étaient cependant que d'une manière fort relative, n'ont pas peu contribué à livrer prise à la calomnie. Ce qui a achevé d'accréditer celle-ci dans l'opinion

publique, c'est qu'un religieux cistercien s'est rencontré, esprit outré et chagrin, pour recueillir ces accusations et les exagérer à son tour. Ce religieux est Dom Gervaise, troisième abbé de la Trappe réformée, qu'il ne sut ni gouverner, ni habiter en paix. Son *Histoire générale de la réforme de Citeaux* n'est qu'un pamphlet dicté par la passion, un vrai libelle diffamatoire. Elle n'en a pas moins servi de guide aux auteurs qui sont venus après lui et c'est par là surtout qu'a été faussée l'histoire de la postérité monastique de saint Bernard (1). Les

(1) On ne se figure pas avec quelle déplorable facilité les hommes même les plus religieux se sont laissé égarer par les récits de Dom Gervaise. Ils l'ont cru sur parole et n'ont jamais pris la peine de contrôler son témoignage en remontant aux sources. L'*Histoire de la Trappe* de M. Casimir Gaillardin, dont personne assurément ne songera à contester la bienveillance pour les moines, pas plus que la sincérité, est l'une des preuves les plus frappantes de cet égarement involontaire, produit par une aveugle confiance. Catholique excellent, cet auteur aurait été désolé de dire un mot qui fût capable d'offenser l'honneur de la religion et de l'Église; et cependant, de la meilleure foi du monde et avec une candeur presque naïve, il s'est rendu l'écho des plus terribles accusations contre la Commune Observance de Cîteaux et la décadence monastique en général. A l'en croire, les religieux de la Commune Observance, les supérieurs majeurs surtout seraient tout simplement des scélérats ou tout au moins de fort mauvais sujets. Il n'a pas même soupçonné que la régularité si longtemps conservée à la Trappe avant la réforme de M. de Rancé, l'a été tout aussi bien dans la plupart des autres monastères cisterciens Du reste, M. Gaillardin est fort excusable de son erreur. Le préjugé, dont il a été la victime, a été si universel, qu'il s'est maintenu jusqu'à nos jours non-seulement dans le monde, mais au

autres Ordres ont tous, plus ou moins, subi le même sort.

Une anecdote va nous montrer prise sur le fait, l'exactitude des observations précédentes.

sein même des monastères qui ont hérité le plus directement de la règle et de l'esprit de Saint-Bernard. Là aussi, on ne songeait pas, il y a quelques jours à peine, à contester ce passé déshonoré et avili; on se contentait d'en rougir en silence et d'en réparer les ignominies par un redoublement de pénitence et de ferveur. Le savant annaliste d'Aiguebelle, dont nous avons si souvent invoqué l'autorité, a lui-même partagé l'opinion commune et il nous apprend par quel concours de circonstances et par quel travail il a fini par s'y soustraire. Rien de plus instructif que son sobre et intéressant récit. Chargé d'écrire l'histoire particulière de son monastère, il est conduit naturellement à faire « une étude approfondie de l'histoire générale de son Ordre » Ce n'est qu'en tremblant qu'il l'aborde, la honte au front, et avec la conviction au cœur qu'il ne va rencontrer que des scandales. On dirait d'un fils condamné à déterrer, dans la fange, les turpitudes paternelles: car, lui aussi, nous dit qu'il « est prévenu contre le passé du saint Ordre qui l'a reçu dans son sein. » Mais quel étonnement n'est pas le sien! à peine a-t-il fait quelques pas dans ses douloureuses investigations qu'il commence à reconnaître « l'inexactitude des accusations » portées contre ses ancêtres monastiques par le trop célèbre auteur de l'*Histoire de la réforme de Cîteaux*. Bientôt il est en mesure d'affirmer, pièces en main, que cet ouvrage n'est qu'un libelle diffamatoire. « Toutefois, ajoute-t-il, dans une défiance trop légitime de nos lumières, nous n'étions pas convaincus au point de ne pas appréhender que des recherches plus sérieuses, une étude plus approfondie, ne vinssent confirmer les faits dont nous contestions l'existence. » Mais à mesure qu'il avance, ses craintes se dissipent; il ne peut plus douter; il nage en pleine lumière. Quelle

M. Ollier fit, en 1667, un pélérinage à Clairvaux et à Citeaux. Ces deux monastères n'appartenaient pas à l'Etroite Observance ; loin de là ; on nous les représente comme luttant avec acharnement contre elle, et la visite du vénérable fondateur de Saint-Sulpice coïncide précisément avec l'époque où, selon Dom Gervaise et son copiste, M. Gaillardin, les désordres étaient parvenus à leur comble. M. Ollier a de bons yeux pour voir et

satisfaction ! l'honneur de sa famille est sauf. Il faut l'entendre lui-même : « Quelle ne fut pas notre joie filiale, s'écrie-t-il, lorsque l'étude confirmant nos soupçons, nous montra *jusqu'à l'évidence* que le mal était loin d'être ce qu'on le représentait... C'était comme un monde nouveau qui se présentait à nous et, l'horizon s'élargissant, apportait à nos yeux une lumière qui éclairait une foule de points demeurés obscurs jusque là. (*Annales d'Aiguebelle*, Introduction, P. XVII et suiv) Est il rien de plus touchant que ce passage de la tristesse d'une pénible erreur à la joie d'une vérité laborieusement conquise ?

L'ouvrage de l'excellent religieux fait une éclatante justice de Dom Gervaise et de son *Histoire* Nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs. Il est simple et fort et respire d'un bout à l'autre la conviction et la certitude. On y sent les douloureuses appréhensions de la recherche, les satisfactions inespérées de la découverte ; c'est ce qui lui donne du charme. L'érudition s'y produit avec aisance et dans un langage plein de liberté, de franchise, de sincérité et de cette sage mesure dont la tradition était depuis longtemps perdue parmi nous. Il relie très-bien les travaux intellectuels de nos moines contemporains à ceux de leurs devanciers. Il nous semble qu'il fera regretter à M. de Montalembert quelques arrêts trop sévères, à notre avis, rendus par lui contre la décadence monastique, dans le chapitre VII de son *Introduction aux moines d'Occident*.

la sainteté de sa vie lui donne le droit d'être sévère. Eh bien! est-il scandalisé? non. Il est, au contraire, très-édifié de la vie que mènent les moines de ces deux célèbres abbayes et il s'empresse de demander « au pieux et zélé abbé Vaussin, supérieur général de l'Ordre, et pour lui-même et pour le séminaire de Saint-Sulpice, l'avantage d'être spécialement associé à toutes les prières et bonnes œuvres des religieux de son monastère (1). » C'est pourtant « ce pieux et savant » abbé Vaussin, dont on a fait un vrai scélérat, uniquement occupé, pendant sa vie, à se soustraire lui-même et à soustraire son Ordre à la réforme et à perpétuer les plus criants désordres. Cet exemple de rectification historique est choisi entre des milliers d'autres semblables. Voilà cependant la justice qu'ont rencontrée les moines!

Mais enfin, tout est-il donc calomnie dans les tristes imputations qui pèsent, avec tant de persistance, sur les siècles de leur décadence. Cela ne saurait être. Il y a eu des désordres et des désordres graves. Pourquoi le nier? Les moines ne sont pas affranchis des défaillances de la faiblesse humaine. Mais ces désordres n'ont jamais été, même aux plus mauvais jours, le fait de l'institution monastique tout entière. Ils ont été locaux, partiels, séparés les uns des autres par le temps et par les lieux. D'où vient donc qu'on les a généralisés et qu'on en a fait, pour certaines époques, comme le caractère universel de l'Ordre? D'une manœuvre malheureuse-

(1) *Vie de M. Ollier*, par M. l'abbé Faillon, t. II, p. 59.

ment trop commune en histoire. On a recueilli toutes les anecdotes scandaleuses qui se sont passées dans quelques-uns des six ou huit mille monastères disséminés sur toute la surface de l'Europe et au-delà; on a groupé les abus qui se rencontraient à des centaines de lieues de distance, à des siècles d'intervalle et on a fait un tableau monstrueux. Quoi de plus facile! Mais aussi quoi de plus infidèle? Depuis quand l'exception est-elle la règle? la faute de quelques-uns, le crime de tous? Quelle institution tiendrait devant cette étrange justice?

Au fond, le reproche le plus légitime que les hommes religieux seraient en droit d'adresser aux moines des derniers temps, c'est la vie oisive et inutile d'un trop grand nombre d'entr'eux. Bons encore pour eux-mêmes, toujours hospitaliers, toujours charitables pour les pauvres (1), ils cessèrent d'être à la tête des

(1) Il existe un ouvrage curieux publié en 1780 par *deux anonymes*, (ces deux anonymes étaient MM. l'abbé François Lambert de Bonnefoi de Bonjon, vicaire-général et official d'Angoulême, et Bernard de Brindelles, ecclésiastique du diocèse de Besançon); cet ouvrage porte pour titre : *de l'Etat religieux* ; il est une défense des moines contre les projets de spoliation qui étaient déjà alors en pleine voie d'exécution; car l'assemblée nationale n'a pas eu, comme on le croit communément, l'initiative de cette iniquité. La honte en retombe sur une commission ecclésiastique que la philosophie régnante vint à bout de faire nommer en 1765 pour *réformer* les monastères et de composer à son gré. M de Brienne, archevêque de Toulouse en fut l'âme. De Brienne, réformateur de l'ordre monastique, quelle dérision! Voici ce que fut cette réforme : en quelques années, seize cents monastères furent supprimés en France, la désorganisation la plus complète

grandes œuvres d'édification; ils travaillèrent à peine au bien des âmes et à la gloire de l'Eglise; ils tombèrent au-dessous du clergé séculier que leur mission est de précéder dans les voies de la perfection. Leur pre-

fut mise dans tous les autres, la désobéissance favorisée et au besoin excitée, la violation des promesses les plus sacrées provoquée, des milliers de moines furent sécularisés et l'institution tout entière fut frappée d'un discrédit qui écarta d'elle toute vocation sérieuse. Elle ne recruta plus guère que d'aventuriers destinés à devenir ce clergé constitutionnel qui a laissé parmi nous de si tristes souvenirs. Telle fut, sous le nom de réformation monastique, l'œuvre de quelques malheureux évêques réservés eux-mêmes, par un juste châtiment de la Providence, à donner dans la suite de si douloureux scandales. Jusqu'à cette funeste entreprise, les moines, en France, sauf quelques tendances jansénistes malheureusement trop nombreuses, s'étaient assez généralement maintenus dans la régularité. La seconde partie de l'ouvrage que j'ai cité plus haut en contient des preuves irréfragables; les auteurs parlent comme témoins oculaires et citent des autorités dont le témoignage n'est pas suspect. Ils ne les justifient pas moins sur le bon emploi des fonds que leur avait laissé la commende. Afin d'empêcher au vautour affamé de dévorer la proie tout entière, le Parlement avait été obligé de lui faire sa part en lui livrant les deux tiers des immeubles. Le reste était administré par les moines. Citons à ce sujet un intéressant passage du marquis de Pompignan : « N'envisageons, dit-il, dans toutes les suppressions faites ou à faire, que le bien physique et temporel. Quel sera-t-il? qu'y gagneront le Prince et l'Etat? Quelle qu'en soit la destination, elle n'enrichira ni n'embellira nos campagnes... Que tout cela soit livré à des établissements militaires, à des employés du domaine, à des *abbés commendataires*, à qui l'on voudra, nous n'y trouverons bientôt plus que *les champs où fut*

mier châtiment fut de perdre toute fécondité spirituelle, même pour se recruter et, lorsque le jour de la désolation se leva, l'œuvre de la destruction était à moitié faite; on ne voyait plus que quelques ombres errer dans les cloîtres déserts. Ce repos, trop semblable à l'inertie, n'avait, assurément, rien de bien criminel, rien surtout de condamnable aux yeux du monde qui ambitionne et qui honore de bien autres et plus pesantes paresses; mais il était trop contraire aux principes de l'institution monastique pour ne pas encourir la disgrâce du Ciel. Il amena et justifia la ruine. Mais, ici encore, que de circonstances atténuantes! Que pou-

Troie. Jetons les yeux sur les terres d'une abbaye quelconque. Quelle différence énorme entre la mense abbatiale et la mense monacale. La première a souvent l'air du patrimoine d'un dissipateur; l'autre est comme un héritage où l'on n'épargne rien pour l'amélioration. Je ne plaide point ici la cause des moines; je plaide celle de toutes les cultures, de tous les propriétaires, des pauvres, du travail et de la population. Ressuscitons un instant Virgile, Varron, Columelle; employons-les comme experts dans l'examen de nos campagnes. Ils riront, comme païens, de nos institutions monastiques; mais ils combleront d'éloges, comme économes et cultivateurs, les enfants de saint Bruno, de saint Bernard et de saint Benoît. (*Œuvres de M. le marquis de Pompignan*) Voilà le langage que l'on tenait, sans crainte d'être démenti, quelques années avant la révolution, à une époque où l'institution monastique n'était déjà plus qu'une ombre d'elle-même. On dirait que les moines eurent à cœur de ne descendre au tombeau qu'enveloppés dans un dernier bienfait. Pendant le terrible hiver de 1789, un an avant leur suppression, ils nourrirent des centaines de milliers de pauvres.

vaient, en effet, entreprendre les moines au profit spirituel d'une société qui s'était entièrement soustraite à leur influence, qui n'avait plus pour eux que du mépris, qui n'aspirait qu'à dévorer leurs dépouilles, et qui, enfin, se précipitait, de gaieté de cœur et tête baissée, dans l'abîme? Et puis quelles exceptions à signaler! Il suffit de nommer les Trappistes et les Bénédictins de Saint-Maur. Nous pourrions ajouter : Quel amour encore pour l'étude! Cet amour subsista jusqu'à la fin, même dans les monastères les plus dégénérés. En veut-on une preuve? Personne n'ignore que les bibliothèques de nos petites et de nos grandes villes se composent, aujourd'hui, pour leur plus grande part, des épaves scientifiques et littéraires des couvents dévastés. Là, dorment, dans une poussière trop rarement secouée, les livres les plus précieux ; les collections des Pères de l'Eglise; des trésors d'hagiographie, les Bollandistes; d'immenses richesses d'érudition sacrée et profane; tout ce que quatre siècles d'imprimerie ont produit de plus important. Les moines, malgré la détresse où les maintenaient les suçoirs de la commende, avaient acheté tous ces ouvrages. Il ne se contentaient pas de les posséder, ils les lisaient assidûment. Il n'est presqu'aucun pays en France, où, à l'issue de la révolution, on n'ait vu, employé au ministère sacerdotal, quelque vieux moine échappé à la mort, vénérable débris d'un autre monde, dernier témoin d'un genre de vie dont on avait perdu jusqu'au souvenir. Eh bien! ce vieux moine n'a presque jamais manqué, non-seulement d'édifier le nouveau clergé par sa sainteté, de le

charmer par sa politesse, mais encore de l'étonner par sa science.

Concluons :

L'histoire des trois ou quatre derniers siècles de l'institution monastique n'a encore été ni sérieusement, ni impartialement étudiée. Elle est à refaire. Elle aura ses tristes ombres; mais que de noires couleurs à effacer! et que de traits de lumière y brilleront encore! J'ai indiqué les ombres; j'ai montré quelles couleurs devaient être affaiblies dans un trop sombre tableau; il ne me reste plus qu'à signaler quelques traits de lumière.

Les détracteurs des moines, à l'époque de leur décadence, n'ont pas pris garde à un fait qui était cependant, ce me semble, de nature à modifier leurs jugements : je veux parler de ce mouvement réformateur qui n'a jamais cessé, même aux temps les plus malheureux, d'agiter les monastères. Ce fait est caractéristique et il prouve qu'à aucune époque la décadence n'a été aussi profonde qu'on a bien voulu le dire. Car, enfin, ce mouvement, on ne saurait en disconvenir, était un souffle de vie. Or, la vie ne se réveille pas dans un cadavre et les corps atteints d'une paralysie mortelle n'ont pas de ces longs et énergiques tressaillements pour se débarrasser du mal. Voilà pourtant ce qui s'est vu toujours et partout, dans l'Ordre monastique: ce qui suppose en lui des parties saines et un foyer de chaleur faisant effort pour ranimer les membres engourdis. De là des réformes dans tous les siècles.

De saint Bernard au XV[e] siècle, on en peut déjà

compter plusieurs, les Guillelmites (1156), les Sylvestrins (1231), les Célestins (1254), les Olivétains (1319), etc. Partout où la décadence se fait sentir, la réaction commence. En 1409, Louis Barbo, vénitien, entreprend, dans l'abbaye de Sainte-Justine de Padoue, une réforme des moines noirs, qui s'étend bientôt dans toute l'Italie et gagne le Mont-Cassin où elle finit par établir son siége. On peut citer aussi, pour la même contrée, la congrégation dite de Saint-Bernard, fondée en Toscane et en Lombardie, en 1497. A la même époque, l'esprit de rénovation se communique à l'Allemagne. En 1418, dans l'abbaye de Mœlk, en Autriche, prend naissance une congrégation qui est sur le point de réformer tous les monastères germaniques. Une autre congrégation achève cette œuvre; son berceau est l'abbaye de Bursfeld, au diocèse de Hildesheim, et son instituteur, Jean de Meden, moine de l'abbaye de Reinhausen. La Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Souabe, l'Alsace, la Suisse ont aussi, un peu plus tard, leurs confédérations monastiques pour lutter contre l'affaiblissement de la vie religieuse. Partout les moines quittaient leurs déréglements et revenaient à une vie plus sainte, plus conforme à la pureté de la régle qu'ils avaient vouée. Ce retour vers la ferveur primitive se renouvela plusieurs fois dans les siècles suivants; on sait avec quelle fidélité les monastères de la Suisse et de la Belgique se sont généralement conservés dans l'esprit de leur vocation.

L'Espagne, la nation catholique, n'eut pas moins d'élan pour les réformes. A l'abbaye de la Pierre, au

diocèse de Tarazona, un moine se leva, en 1425, et donna le signal d'une restauration monastique. Son nom est Martin de Vargas. L'Espagne a gardé jusqu'à ses derniers malheurs la florissante congrégation dite de Valladolid, dont le chef-lieu était le monastère de saint Benoît, fondé en cette ville, en 1391.

La France, trop pressurée par la guerre et peut-être aussi moins vite atteinte par la décadence, fut plus lente à se mettre à l'œuvre; mais enfin elle suivit le mouvement. En 1574, Jean de la Barrière opéra une merveilleuse transformation dans l'abbaye des Feuillants en Languedoc; sa réforme se propagea et fut érigée en congrégation; elle eut son siècle d'édification et de gloire et elle demeurera à jamais célèbre par son fondateur et par le savant et pieux cardinal Bona. L'*Etroite Observance* de Cîteaux commençait à naître, en 1599, par les soins d'Octave Arnolfini, abbé de la Charmoye, et de quelques-uns de ses religieux; mais elle ne prit de la consistance que lorsqu'elle fut soutenue par Denis de Largentier, abbé de Clairvaux. Heureuse l'*Etroite Observance*, si moins exclusive dans ses prétentions, elle n'eût poursuivi la réforme aux dépens de l'unité et de la charité monastique! Elle fut toutefois un beau et durable mouvement de ferveur qui devait avoir son plus admirable épanouissement dans la Trappe. Nous venons de prononcer un grand nom, un nom qui rappelle les Pères du désert, les merveilles de la Thébaïde et de Cîteaux, saint Benoît et saint Bernard. Les meilleurs âges de l'Eglise n'ont rien produit ni de plus saint, ni de plus pur. L'œuvre de M. de Rancé a traversé les

plus rudes tempêtes, survécu à tous les naufrages ; elle est aujourd'hui la plus sérieuse espérance monastique de l'avenir. C'est à elle, en grande partie, que doit aboutir cet ouvrage : ce qui me dispense d'en parler ici plus au long. La Commune Observance elle-même prit, en 1665, une forme régulière par le bref d'Alexandre VII qui, tout en mitigeant quelques points de la règle primitive, conserva un fond d'austérité dont s'accommoderaient difficilement certaines congrégations modernes qui sont loin cependant de passer pour relâchées.

Les moines noirs eurent aussi leurs réformes en France. Il faut d'abord citer celle de saint Vanne, opérée en 1559 par Dom Didier de la Cour, et fondue plus tard avec celle de saint Hidulphe, sous les deux noms réunis. Cluny eut pour réformateur, en 1621, Dom Darbouze, prieur, puis abbé de ce vénérable monastère. Ces réformes furent aussi durables qu'édifiantes. Il en est une surtout qui est due à Jean Regnault, abbé de Saint-Augustin de Limoges, et qui porte l'un des noms les plus respectés des temps modernes ; elle s'appelle la Congrégation de Saint-Maur. Elle réunit dans son sein plusieurs réformes antérieures et eut l'honneur d'abriter, pendant dix ans, sous sa règle et sa discipline, l'antique métropole et la congrégation de Cluny, cette mère nourricière de tant d'abbayes ; elle compta jusqu'à cent quatre-vingts monastères. Mais ce ne sont pas là ses premiers titres de gloire. En elle l'Ordre des Bénédictins jeta le grand éclat de ses derniers jours. C'est par elle, en effet, que furent accomplis ces gigan-

tesques travaux d'érudition et de littérature qui épuisent aujourd'hui notre admiration, que l'on égalera difficilement, que l'on ne surpassera jamais et qui ont mérité à leurs auteurs une réputation qui rend leur nom synonyme du plus haut degré de savoir. Reverra-t-on jamais une pléïade d'hommes comme celle qui se pressait autour de Montfaucon et de Mabillon ; savants de premier ordre, religieux fervents et modestes, travailleurs infatigables, les plus sincères amis de la vérité, qui savaient, pour la plupart, mourir obscurs sans léguer leurs noms à la postérité, et qui, pour signature, se contentaient d'écrire, au bas de leurs préfaces :

Uno avulso, non deficit alter.

De tels hommes, une pareille institution, de semblables services ne suffiraient-ils pas pour désarmer les sévérités de la génération actuelle contre la décadence des moines, ou tout au moins pour la rappeler à la justice? Nous profitons de leurs travaux, nous nous parons de leurs dépouilles, nous faisons grand bruit de notre science qui est la leur; de grâce, au moins, ne les calomnions pas.

Dans notre énumération des réformes monastiques, il n'a pas été question de l'Angleterre. Hélas! l'Angleterre, cette île des saints, qui avait produit tant de moines, arrachée du sein de l'Eglise par de brutales passions, et jetée dans le schisme et l'hérésie, l'Angleterre avait tari chez elle toutes les sources de la vie religieuse. Une veine cependant avait échappé, obscure,

souterraine. Un religieux profès de l'abbaye de Westminster, Sigebert Buclée, s'était dérobé, sous le règne d'Elisabeth, au massacre de ses frères. Rempli d'un zèle apostolique, cet homme parvint, après mille contradictions, à réunir plusieurs sujets anglais qui avaient embrassé la régle de Saint-Benoît dans divers monastères de Belgique, de France et d'Italie et à former avec eux une congrégation tout anglaise, dont les efforts devaient être uniquement consacrés à maintenir les catholiques de la Grande-Bretagne dans la foi de leurs pères. Cette congrégation, qui a rendu de très-grands services, n'eut d'abord des maisons que sur le continent. Depuis, même avant l'émancipation des catholiques, elle a pu en former plusieurs en Angleterre. Elle y dirige des colléges renommés et ses membres continuent à travailler, avec autant de succès que de persévérance, à préparer la réconciliation de leur patrie avec cette Eglise qu'en de meilleurs jours elle avait tant honorée, propagée, défendue. Les censeurs de la décadence monastique ont-ils même eu connaissance de ces moines qui ont maintenu, en Angleterre, au péril de leur vie, l'étincelle catholique et qui opéreront peut-être, un jour, le retour de l'une des plus grandes nations modernes à l'unité de la foi?

Une importante observation doit trouver ici sa place.

Pour avancer la réforme bénédictine, le Concile de Trente avait décrété que tous les monastères qui ne s'uniraient point à une congrégation, perdraient le privilége de l'exemption et seraient assujétis aux évêques. Cette mesure procura, en effet, plusieurs réformes

tant en France qu'à l'étranger. De nombreux monastères demeurèrent néanmoins dans l'isolement; ils prenaient même le titre pompeux d'*Ancien Ordre*, de *Grand Ordre de Saint-Benoît*. Mais dépourvus de tutèle et de surveillance suffisante, ils s'affaiblirent de plus en plus et ce fut d'eux surtout que vinrent les plus graves désordres.

Les réformes que les derniers âges ont vu s'accomplir montrent clairement que la vieillesse de l'institution monastique n'a pas été une décrépitude avilie. Et cependant je n'ai pas nommé les hommes vertueux que toutes ont produits, les savants, les saints, les martyrs de la charité, de la justice et de la foi, depuis les d'Aguirre et les Sfrondate jusqu'à ce Dom Ambroise-Augustin Chevreux, dernier supérieur-général de la Congrégation de Saint-Maur, qui verse son sang aux Carmes, dans les journées de septembre, jusqu'à ce Dom Augustin de Lestrange, le sauveur, le restaurateur, le propagateur de la Trappe, l'un des caractères les plus fortement trempés de ce siècle. Je n'ai rien dit surtout de ces autres moines ou religieux, innombrables légions, qui, pour n'appartenir pas à l'Ordre de Saint-Benoît, ne doivent cependant pas être mises en oubli, lorsqu'il est question de l'influence sociale et des bienfaits de l'institution monastique; des Chartreux, qui ne dégénérèrent jamais de leur première ferveur, des Franciscains et des Dominicains et de toutes les familles religieuses de leurs descendances, qui eurent leurs obscurcissements et leurs faiblesses, mais qui fournirent en tout temps et fournissent encore de si nom-

breux et si héroïques défenseurs de la vérité; des Carmes, des Oratoriens, des Lazaristes et de leurs angéliques sœurs, les filles de la Charité, etc.; des Jésuites enfin, des Jésuites surtout qui ont eu le secret de vivre dans le monde sans en subir la contagion et qui tiennent, depuis plus de trois siècles, une si grande place dans l'histoire de l'Eglise : instituteurs de la jeunesse, prédicateurs infatigables, érudits, littérateurs, savants, théologiens, polémistes, voyageurs évangéliques, missionnaires, martyrs, hommes de toutes les œuvres chrétiennes, les soldats les plus solides de l'Eglise romaine, adversaires déclarés de toutes les erreurs et de tous les vices et, à ces deux derniers titres, honorés, par-dessus tous, de la haine inextinguible de l'hérésie, de l'incrédulité et de toutes les dépravations humaines.

Nous achevons ici notre longue course à travers les âges, l'étude de l'influence sociale des moines dans le passé. Nous les avons rencontrés, pour la première fois, sous le soleil de l'Orient, aux bords du Nil, dans les brûlantes solitudes de la Thébaïde, dans les déserts de Calchis, étonnant le monde païen par leurs austérités et l'amenant, par l'exagération même de leur pénitence, à la pratique du christianisme; nous les avons suivis, quinze siècles durant, instituteurs et bienfaiteurs des hommes, jusqu'aux portes du monde moderne, jusqu'à l'heure où les nouvelles générations, les ayant pris en haine, s'en sont débarrassées par un acte de terrible violence. La mission que la Providence leur avait confiée semblait achevée et n'avoir plus de place que dans les

souvenirs; mais voilà que, par une sorte de miracle, ils se relèvent de leur tombeau, et qu'au seuil d'un avenir inconnu, avec leur vie renouvelée, une nouvelle mission commence.

DEUXIÈME PARTIE.

LES MOINES

ET LEUR INFLUENCE SOCIALE

DANS L'AVENIR.

CHAPITRE PREMIER.

RENAISSANCE DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES ET MONASTIQUES. — LES TRAPPISTES.

Prétendre que l'influence sociale des moines ne sera ni moins importante, ni moins utile dans l'avenir qu'elle ne l'a été dans le passé, exposer mes idées à ce sujet, chercher à faire partager mes convictions, répéter aux hommes de nos jours, en présence des catastrophes qui nous menacent, les graves paroles que saint Jean Chrysostome adressait à ses contemporains, la veille des désastres qui allaient emporter l'Empire Romain : « Venez, je vous montrerai ceux de qui « viendra le salut, ceux qui seront la lumière du

« monde, le rempart des cités, le phare qui éclaire « au loin les flots et guide les navigateurs au port « tranquille où ils n'auront plus à craindre ni les « ténèbres ni les naufrages; je vous montrerai les « moines (1); » tenter, dis-je, une pareille entreprise, pourra paraître téméraire à plusieurs. Il ne manquera même pas de gens qui traiteront mes opinions de peu fondées, de paradoxales, que sais-je, peut-être de parfaitement absurdes. Je le comprends. Nous sommes si peu distants encore de l'époque où il n'y avait rien de plus méprisé, de plus honni et partant de moins influent sur la société qu'un moine; de l'époque où le philosophisme et la révolution, inassouvis par le triomphe de leurs sarcasmes et de leurs violences, ne se lassaient pas d'en faire, l'une une figure grimaçante, l'autre un objet d'horreur et d'effroi, où les modérés eux-mêmes n'en parlaient que comme d'une ridicule relique d'archéologie religieuse gardée encore çà et là, à la honte du siècle, en quelques contrées demeurées en arrière de toute civilisation moderne; ces tristes passions laissent encore, aujourd'hui même, parmi nous, tant de traces de leur passage, qu'il ne me paraît nullement étonnant de ne rencontrer que des préjugés et comme une incrédulité profonde sur la thèse que j'entreprends d'établir. De très-bons esprits l'ont cependant soutenue bien longtemps avant moi.

(1) Sancti Joan. Chrysostomi, *homiliæ in Matth.* 72. Edit. Gaume. T. VII, p. 797 et suiv., et t. I, *adversùs oppugnatores vitæ monasticæ.*

Balmès, dont personne ne songera à contester l'autorité et les vues saines et pratiques, a consacré de belles pages à l'*avenir des communautés religieuses en Espagne*, et, sur les ruines récemment accumulées par la révolution dans son malheureux pays, à proclamer hautement leur renaissance comme l'une des grandes nécessités de la religion et de la société. « Il est certain, dit-il, que les Ordres religieux renaîtront partout où vivra la religion elle-même; or, comme ce serait une immense folie de songer à l'extirper de l'Espagne, il nous est bien permis d'affirmer que, la cause une fois posée, elle devra produire son effet naturel, dans un temps plus ou moins rapproché; » et il déroule tous les bienfaits qui résulteront pour la nation catholique et monastique par excellence d'une résurrection inévitable et impatiemmemt attendue (1).

En 1824 (je prie mes lecteurs de remarquer la date) Mgr Wisemann, alors évêque de Mellipotamos, aujourd'hui archevêque de Westminster et l'une des plus brillantes gloires de la pourpre romaine, écrivait à lord Schwresbury : « Envoyez en Angleterre des hommes d'une vie austère et de manières aimables, ceints de la corde de saint François et portant sur la poitrine le sceau de la passion du Christ, et dans tous leurs traits les signes de sa mortification ; des hommes dont le

(1) Balmès, *Mélanges religieux, philosophiques, etc.*, t. II, p. 199 et suiv. Balmès publiait ses articles sur l'avenir des communautés religieuses en Espagne bien longtemps avant notre révolution de 1848.

vêtement ne se distingue de celui des pauvres, leur entourage habituel, ni par la beauté du tissu, ni par une pauvreté affectée; pieds nus et tête nue, tenant à la main l'emblème de la Rédemption, qu'ils prêchent le jugement, la mort, les châtiments futurs, la pénitence, la justice et la chasteté, et on les écoutera avec respect, et nous verrons des prodiges de réforme; une foi pure engendrera des mœurs plus pures et la conversion du cœur achèvera d'entraîner la conviction de l'esprit. » C'est de l'influence des Ordres religieux et monastiques que l'illustre cardinal attendait, par-dessus tout, la fin « de la dissidence et des discordes intérieures, » de son pays (1).

J'ai dit qu'il écrivait ceci en 1824, cinq ans avant l'émancipation des catholiques, à une époque où, en Angleterre, on entrevoyait à peine, sortant de terre, quelques timides germes de la vie religieuse. Les désirs de l'évêque anglais n'ont pas été trompés; ses prévisions n'ont pas été déçues; les moines, les religieux, les religieuses se multiplient, avec une fécondité qui tient du prodige, sur toute la surface des trois royaumes unis; ils y sont plus libres qu'en aucun autre lieu du monde et y raniment, avec des succès inespérés, les cendres non encore complètement éteintes, de la foi catholique. Les âmes sérieuses, — et elles sont nom-

(1) *Lettre de Mgr* WISEMANN *à lord Schwresbury sur la situation politique et religieuse de la Grande-Bretagne.* Cette lettre se trouve reproduite dans le XVIe volume des *Démonstrations Évangéliques* de Migne. Voy. p. 677 et 678.

breuses au sein de la nation anglaise, — tressaillent à leur voix.

Des pronostics semblables ont circulé en France le lendemain même des iniques décrets de l'Assemblée Constituante. Que d'âmes généreuses ont protesté dans le secret de leur conscience et juré à Dieu de rétablir, fût-ce au péril de leur vie, le culte indéfectible de la prière et de la pénitence! A peine le flot destructeur, qui avait emporté les moines était-il endigué, que Châteaubriand s'empressait de jeter des fleurs sur leur tombe; dans l'une de ces heures de clairvoyance, qui n'étaient pas rares chez lui, Napoléon, qui redoutait cependant pour son autorité césarienne l'austère indépendance de leurs âmes, proclamait leur nécessité sociale (1); De Maistre, de sa prophétique voix, annonçait leur retour. Déjà ils étaient à l'œuvre. cinquante ans ne se sont pas écoulés et on les rencontre partout, dans la chaire de l'église et dans celle de l'école, dans les villes et dans les campagnes, dans les hôpitaux et au chevet de toutes les misères humaines, dans les solitudes désertes, nouvelles Thébaïdes et les lointaines missions; ils ont la main dans tout le bien à faire; ils donnent l'exemple de toutes les vertus; ils sont le correctif le plus puissant de l'incrédulité et du sensua-

(1) « Il faut un asile aux grandes infortunes, aux âmes faibles et aux imaginations exaltées. » Ces paroles de Napoléon sont un hommage rendu à la vie monastique et à son utilité, mais que de préjugés elles contiennent! Il faut toutefois, pour être juste, tenir compte de l'époque où elles ont été prononcées.

lisme qui nous dévorent. La société qui ne veut pas de Dieu s'effraye de leur présence, et à certaines heures il lui monte des envies de se ressouvenir de sa violente nature et d'y faire un hypocrite, parfois même un farouche appel. Voilà où nous en sommes en France. Nous ne nous en tiendrons pas là; nous irons en avant ou nous reculerons en arrière; je crois que, malgré les résistances et à l'aide même des secousses sociales qui font trembler le sol, nous irons en avant.

Afin de bien asseoir nos idées et de mettre de la clarté dans cette étude, il me paraît nécessaire de préciser la situation présente et, pour cela, de retracer à grands traits la renaissance miraculeuse et le développement non moins extraordinaire des Ordres religieux et monastiques. Mes lecteurs voudront bien se rappeler que j'ai constamment distingué entre les uns et les autres. Je commencerai par les premiers qu'il m'est impossible de laisser ici de côté; mais je m'appesantirai plus spécialement sur les seconds.

I.

En Angleterre, la semence religieuse ne s'est jamais complètement perdue. Je ne parle ici ni des Bénédictins qui n'ont pas cessé d'être les apôtres de leur pays, ni des Trappistes qui, avant même le commencement de ce siècle, dans une vieille abbaye autrefois fondée par saint Bernard, et sous les yeux des Anglais étonnés, ont fait revivre la prière, les chants, la pénitence, le

travail et l'austère discipline des moines de Citeaux. Je me tiens, pour le moment, aux religieux proprement dits.

Les Jésuites n'ont jamais abandonné cette terre si souvent arrosée de leur sang. Aujourd'hui ils sont à Londres et dans toutes les parties de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse; ils élèvent la jeunesse, ils prêchent dans les cités; la loi ne les connaît pas; mais, comme citoyens, elle les protége. Les Carmes viennent de regagner la patrie de saint Simon Stok, sous la conduite d'un juif converti, le Père Hermann. Les Dominicains et les Franciscains y ont reparu; les rangs des Oratoriens se garnissent de ministres anglicans rentrés dans le giron de l'Eglise; les Maristes, congrégation nouvelle, propre à toutes les œuvres de zèle, évangélisent le peuple; les frères enseignants font l'école aux enfants et aux adultes. Il n'est presque aucune société religieuse établie sur le continent qui n'ait envoyé des représentants en Angleterre. Les congrégations de femmes surtout y sont nombreuses et elles secondent et suppléent, avec un zèle incomparable, le clergé paroissial. Chose étonnante! dans ce pays du schisme et de l'hérésie, la terre était prête depuis longtemps, pour cette germination de communautés religieuses; elle avait été amendée par ces bons prêtres français que l'émigration y avait jetés à la suite de la tempête révolutionnaire : bénédiction du ciel et dette acquittée pour une hospitalité généreuse! Nous venons d'indiquer comment ces glorieux germes se sont développés; ils ne feront désormais que se multiplier et grandir.

Balmès nous l'a rappelé : l'Espagne n'a plus rien; mais elle ne se privera pas longtemps de religieux ni de moines; la vie monastique et religieuse est dans son sang (1). Il en serait de même du Portugal, si le sens catholique n'y était plus profondément atteint. Ce que nous avons dit de l'Angleterre peut s'appliquer à la Hollande; ce que nous dirons de la France à la Belgique.

L'Allemagne se réveille et sent tomber peu à peu la camisole de force que lui avait imposée le joséphisme. Les contrées protestantes elles-mêmes ont retenti des accents pleins d'ardeur des Jésuites et des Liguoriens et le vieux protestantisme s'est surpris à les écouter et leur adresser des éloges qui ne sont pas suspects. Il est impossible que la Suisse continue bien longtemps à être un pays clos pour les communautés religieuses. Déjà Genève a des Filles de Charité, des Frères de la Doctrine Chrétienne. L'Italie est dans une crise qui servira à purifier les religieux qu'elle conserve, à lui ramener ceux qu'elle a chassés. Dans le Nouveau-Monde la guerre fratricide des Etats-Unis fait ressortir l'héroïque dévouement des religieux catholiques et les rend respectables dans les deux camps et dans tous les rangs du peuple. L'admiration qu'ils inspirent sera leur sauvegarde contre le despotisme militaire qui commence à peser sur cette terre de liberté. Du reste, la

(1) Les Dominicains viennent de reprendre possession de l'Espagne, qui semble avoir été, depuis leur origine, leur vrai climat religieux. Ils y sont néanmoins encore privés de la liberté de porter l'habit de leur ordre.

légion militante de l'Eglise y est nombreuse, et il n'est presqu'aucun diocèse qui ne possède quelques-uns de ces établissements où l'esprit de sacrifice, de dévouement et de zèle semble avoir élu domicile. Le Canada a l'âme française et catholique, il est riche en religieux et en missionnaires. Les divers Etats de l'Amérique du Sud tantôt expulsent, tantôt rappellent les Jésuites; les autres prêtres réguliers qu'ils possèdent sont affaiblis. Le Mexique renouvelé pourra devenir pour eux un foyer de chaleur et de vie. Des milliers de missionnaires parcourent les diverses contrées du globe; presque tous sont religieux; le vieil Orient, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Arménie, la Syrie, la Perse, la Palestine, l'Egypte, la montagne du Liban, ce pays des Maronites, cette perle au milieu du schisme grec et de la barbarie musulmane, leur doivent tout ce qu'ils conservent encore de foi catholique et de sympathies françaises; la Chine, la Cochinchine, le Tonquin sont rouges de leur sang; aucune année ne s'écoule qu'ils ne pénètrent en quelque région jusque là inabordée et qu'ils ne portent plus loin le nom de Jésus-Christ. Le malheur est qu'ils sont trop épars et que leurs efforts isolés sont fatalement condamnés à ne produire aucun grand résultat.

Il est temps de venir à la France.

Nulle terre n'a été plus profondément bouleversée que cette terre généreuse par l'impiété révolutionnaire. Celle-ci en avait arraché jusqu'à la dernière racine religieuse et monastique; elle le croyait du moins. C'était une erreur; car cette racine n'était pas enfoncée dans les murailles qui ont été renversées; elle était dans les

âmes et dans les cœurs, où elle n'attendait qu'un peu de calme pour reverdir.

Le corps religieux qui se ranima le premier fut précisément celui que l'on croyait le plus mort, les Jésuites. Supprimé depuis un demi siècle, il avait conservé quelques rejetons au sein de la Prusse hérétique et de la Russie schismatique, sous la protection d'un roi philosophe et d'une impératrice libertine et impie. Les Jésuites reparurent en France au commencement de l'empire sous le nom de *Pères du Sacré-Cœur, de Pères de la Foi.* Rien de plus fortement trempé, rien de plus héroïque que ces premiers Pères. Le dominateur de l'époque ne les souffrit pas; la vieille liberté chrétienne et les caractères qu'elle produit n'allaient pas à sa nature impérieuse et à son besoin de tenir la religion dans sa main comme une affaire de police morale. A l'avènement de la Restauration ils n'en étaient pas moins réorganisés sur la base immuable de leurs anciennes constitutions. Leur histoire, dès lors, est connue. Ils eurent leurs années de prospérité, mais qui attirérent sur eux toutes les haines; l'éducation de la jeunesse leur fut enlevée; leurs grands établissements furent dispersés; néanmoins ils ne quittèrent pas la France; ils se multiplièrent plutôt, à la faveur de leur glorieuse impopularité, surtout après la révolution de 1830. Celle de 1848 leur rendit leurs droits. A la suite des Jésuites les autres ordres religieux pénétrèrent successivement en France, ou se reformèrent sur son sol. Le Père Lacordaire fit accepter, par un coup d'éclat et par le prestige de son talent, les Dominicains, et leur

assura, sur la jeunesse, une influence considérable. La robe de bure du Capucin fut de nouveau saluée avec vénération par le peuple. Les Lazaristes et les Sulpiciens, ces deux sociétés toutes françaises et nationales, avaient repris leur poste après le concordat. La plupart des anciennes congrégations ont retrouvé une vie qui paraissait éteinte. Les Oratoriens à peine renaissants se glorifient d'un grand nom philosophique, le Père Gratry. Et à côté de ces restaurations du passé, que de créations nouvelles! La congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, les Maristes, les religieux de Picpus, les Oblats de Marie, les Doctrinaires, etc. Nous ne mentionnons que quelques associations de prêtres. Mais quelle multitude de sociétés religieuses, de frères surtout pour l'instruction de la jeunesse! Les Frères de la Doctrine Chrétienne en sont le type et le modèle. Il serait long d'en faire l'énumération. Cet épanouissement, quelque magnifique qu'il soit, ne peut cependant pas se comparer au nombre et à la variété des congrégations de femmes, tant anciennes que nouvelles. Toutes les anciennes qui ont été compatibles avec la société moderne se sont relevées, les Visitandines, ces anges de la prière qui rappellent le nom et font revivre la douceur de saint François-de-Sales, les Ursulines, les Dominicaines, les Franciscaines, les austères filles du Carmel sur lesquelles se projettent tant de touchants souvenirs, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul surtout, cette légion de la charité, cette étonnante milice du Christ où les cœurs semblent formés d'éléments qui jamais, jusqu'à elles, ne s'étaient vus réunis, le courage du soldat, la

suavité de la jeune vierge, le dévouement de la mère, et, pour garder ces précieux trésors, la mâle énergie de la vertu. Qui pourrait compter toutes les nouvelles congrégations de femmes? Ce serait une longue et curieuse statistique à faire. Elles naissent sous toutes les formes et comme dans le travail d'une immense fermentation; plusieurs de ces formes, sans doute, sont incomplètes, rudimentaires; ce qui est pour le moins aussi vrai des associations religieuses d'hommes de création récente; mais par leur multiplicité, par leur imperfection même elles n'en révèlent pas moins la puissance de la force latente qui les produit.

Et qu'on veuille bien le remarquer : cette renaissance de la vie religieuse n'est nullement le résultat d'une coopération sociale, ni de circonstances favorables à son développement. Loin de là; les entraves et la compression ont été et sont encore partout. Mais telle est la sève intérieure qui descend du ciel et l'alimente, qu'il faut bien, bon gré, malgré, qu'elle éclate et se fasse jour, comme une plante vigoureuse à travers les pierres et les rochers.

Il y a là un phénomène que le sensualisme et le matérialisme de notre époque rendraient bien difficile à comprendre si l'on n'y voyait l'une de ces interventions miséricordieuses de la Providence qui prépare en silence un remède aux maux, un soulagement aux souffrances de l'avenir. Il est, du reste, évident que la vie religieuse n'a besoin que d'un peu de liberté pour arriver à un épanouissement bien plus considérable encore. Vienne le jour de cette liberté tant désirée par les

âmes chrétiennes! Qu'il vienne, non seulement en France, mais dans le monde entier! et l'on verra ce que les institutions religieuses peuvent encore faire, dans nos âges modernes, pour le bien de la société.

Arrivons à la renaissance des congrégations monastiques proprement dites.

II.

L'Ordre monastique avait été entièrement détruit en France et dans tous les pays atteints par les armes françaises, à l'époque de notre terrible et néfaste révolution. Ses richesses n'excitaient pas moins les appétits cupides de l'impiété que sa constitution et son but ne provoquaient sa haine : deux passions âpres à se satisfaire qui ont été plus ou moins de tous les temps, qui sont de tous les lieux, mais à qui, de nos jours, il a été donné de s'assouvir à leur aise. L'Allemagne et la Suisse ont *sécularisé* presque tous leurs couvents; c'est l'euphémisme dont la révolution se sert pour dissimuler ses vols. L'Espagne et le Portugal n'y ont pas mis tant de façon; ils se sont adjugés, sans phrases, les biens des monastères, et, sans phrases, ils ont chassé les moines. Il en faut dire autant de la plupart des Etats de l'Amérique du Sud. L'Italie, dernière venue dans la voie du *progrès moderne*, a tiré grand profit d'un siècle d'expérience révolutionnaire. A l'œuvre de spoliation elle met de l'art, c'est-à-dire du temps, des hypocrisies habiles et des mots; elle ne dépouille pas; elle *incamère;*

ce qui fait qu'elle n'a pas encore eu le temps de tout détruire et que, sur cette vieille terre de la papauté, bien des enfants de saint Benoît continuent à subsister. Quelques-uns, il faut l'avouer, ne sont plus dignes de leur Père (1). Mais une fervente réforme vient de surgir au berceau même de l'Ordre monastique, à Subiaco, plein de si grands souvenirs; heureuse coïncidence, heureux présage pour l'avenir! Ainsi, de ces milliers d'abbayes qui couvraient autrefois la surface de l'Europe que restait-il? Quelques monastères en Italie et quelques autres en Allemagne et en Suisse, échappés au ravage universel, rares, épars çà et là, comme des grappes après la vendange.

A la vue d'une pareille destruction, de tant de ruines et de si peu de vie, qui n'aurait cru que c'en était fait de l'Ordre monastique et que ses destinées étaient définitivement accomplies?

Mais pendant que l'œuvre de désolation s'achevait en un lieu, se poursuivait en un autre, s'entamait ailleurs, l'institution se reformait insensiblement et commençait à grandir dans la ferveur d'une jeunesse renouvelée. La sagesse et la puissance divine se plaisent à ces jeux contre la perversité des hommes. Artisans du néant, ceux-ci s'acharnent à détruire les œuvres de Dieu; lui, créateur infatigable, ne cesse de ranimer ce qui était

(1) L'abbé du Mont-Cassin, pour ne citer que cet exemple, a publiquement adhéré à la royauté de Victor-Emmanuel et à la spoliation du Pape.

sorti de ses mains. Son action est visible dans la renaissance monastique.

Quoi de plus merveilleux d'abord que la conservation et la croissance des Bénédictins anglais. J'ai indiqué plutôt que raconté leur histoire. Ils se sont multipliés sur la terre étrangère, les yeux tournés vers la patrie; ils y sont rentrés après des siècles d'exil, et ils y possèdent aujourd'hui une dizaine d'établissements qui jouissent d'une liberté complète et où ils ne se font pas moins remarquer par la perfection de leurs méthodes agricoles que par l'excellence de leur enseignement. Leurs sœurs, les religieuses bénédictines, les surpassent en nombre et ne contribuent pas moins qu'eux, par leur zèle et leurs succès dans l'éducation de la jeunesse, au progrès de la religion catholique en Angleterre.

Les Ordres monastiques ne renaissent pas en France, il faut en convenir, avec la même fécondité que les congrégations religieuses. La raison en est facile à comprendre. L'esprit français a toujours aimé le mouvement et l'action extérieure; il est empreint, dans le fond même de sa constitution, de je ne sais quoi de militaire qui ne lui inspire guère moins d'attraits pour la lutte contre les erreurs et les vices que pour les combats sur les champs de bataille. Le Français est toujours un peu soldat. Les allures positives du siècle n'ont fait que fortifier cette tendance naturelle. Quoi d'étonnant, dès lors, que l'on ait préféré, chez nous, que l'on doive préférer longtemps encore la vie religieuse à la vie monastique! La première, après s'être

fortifiée au pied de la croix, est sans cesse aux prises avec les ennemis de Dieu et de son Christ : séduisant appel pour les vocations; la seconde se consume à l'écart, presque uniquement réfugiée, surtout en France, dans la prière, la pénitence et le travail des mains : perspective rebutante pour notre besoin d'agir. Le milieu social n'était donc pas favorable au rétablissement des moines et à leur multiplication rapide. De là leur infériorité numérique et leur lente propagation relativement aux religieux de tous genres. Ils ont reparu néanmoins sur le sol de notre patrie et avec une vitalité d'autant plus grande qu'ils ont eu besoin de plus d'énergie pour se produire.

Depuis plusieurs années nous avons vu renaître un certain nombre d'anciennes familles monastiques, les Prémontrés, les Olivétains, les Augustins, faibles et naissantes congrégations qui languissent encore. D'autres ont plus de vie. Les Cisterciens de Sénanque ne sont que d'hier et ils comptent déjà quatre maisons florissantes. Les Bénédictins-prêcheurs du P. Muard rivalisent de zèle avec les plus ardents missionnaires et d'austérité avec les moines les plus rigides. Qui d'entre nous ne se rappelle l'émotion que l'on éprouva en France, lorsque, sous le gouvernement de 1830, si médiocrement prévenu en faveur des institutions catholiques et sous lequel cependant tant d'institutions se sont relevées ou fondées, le bruit se répandit que tout se préparait pour le rétablissement de la congrégation de Saint-Maur? Cette nouvelle ne rencontra que de la bienveillance, non seulement

parmi les catholiques, mais encore parmi tous ces hommes de science qui sont loin de mettre le catholicisme au premier rang de leurs sympathies. M. Guizot, tout protestant qu'il était, fit accorder une subvention de l'Etat et l'antique prieuré de Solesme, devenu une abbaye, reprit une place qui sera désormais illustre dans l'histoire monastique. Elle a produit deux hommes remarquables, Dom Guérenger, le restaurateur de la liturgie romaine en France, et Dom Pitrat, l'un des savants les plus éminents de l'époque. Dom Pitrat est aujourd'hui cardinal. L'une de ses gloires sera d'avoir contribué, plus que tout autre, à doter l'Eglise de la colossale *Patrologie* de Migne. Quoique la nouvelle famille bénédictine de Saint-Maur se soit peu multipliée, elle a rendu déjà de vrais services à la science et il est impossible que les années du développement et de la croissance n'arrivent pas pour elle. Les Chartreux n'appartiennent pas à la descendance directe de Saint-Benoit; mais ils sont de vrais moines et l'Eglise les a toujours considérés comme réalisant le plus parfait idéal de la vie contemplative. C'est ce qui nous autorise à les classer ici. Depuis longtemps ils ont ranimé parmi nous le foyer de la prière indéfectible. Non contents de repeupler l'antique et vénérable solitude de saint Bruno ils se sont propagés au loin et ils ont rajeuni dans notre patrie et dans les pays étrangers bien des vieilles ruines autrefois habitées par leurs pères.

Il a été question déjà, dans cet ouvrage, des moines Trappistes, le plus vigoureux rejeton moderne de l'Ordre de Citeaux. L'origine de leur réforme remonte au

plus grand siècle de notre histoire nationale. Le réformateur de qui ils proviennent est M. de Rancé. Nous ne raconterons ici ni la jeunesse frivole et mondaine de cet homme illustre, ni son éclatante conversion, ni sa retraite dans ce triste monastère de la Trappe qui, dévoré par la commende, semblait, au XVII[e] siècle, abandonné de Dieu et livré aux derniers mépris des hommes, ni la réforme extraordinaire qu'il y opéra, ni l'édification qui en rejaillit sur les fidèles, sur le clergé, sur l'Ordre monastique et même sur cette société voluptueuse, mais croyante encore, qui entourait le Grand Roi. L'histoire de M. de Rancé, dans laquelle il y aurait bien quelques révisions à faire, est généralement connue (1). Peut-être n'en est-il pas de même de son œuvre de réforme. Elle a été jugée dans les sens les plus divers, objet tour à tour d'éloges exagérés et de critiques injustes. La vérité ne serait-elle pas, comme si souvent ailleurs, dans le milieu?

(1) Voir l'*Histoire de M. de Rancé*, par Dom LENAIN; *Vie de M. de Rancé*, MARSOLLIER; *Jugement critique mais équitable des vies de M. de Rancé*, Dom GERVAISE; *Les Trappistes*, par GAILLARDIN; *Les Annales d'Aiguebelle*, t. II; *Rancé*, par CHATEAUBRIAND : Ce dernier ouvrage, aussi étrange pour le fond que par la forme, démontre clairement l'inconvénient qu'il y a à transporter dans un sujet religieux certaines idées modernes et cet éclectisme bizarre qui, sous prétexte d'impartialité et de liberté d'esprit en histoire, confond et mêle ensemble les éléments les plus disparates et altère le vrai alors même qu'il l'expose. On annonce une *Nouvelle vie de M. de Rancé*, par M. l'abbé Dubois. Il faut espérer qu'elle présentera ce sujet sous son vrai point de vue.

Nul doute que la réforme de M. de Rancé n'ait été une admirable réaction contre l'affaiblissement de la vie monastique et qu'elle n'ait produit de vrais pénitents dignes des plus beaux âges de l'Eglise. Mais n'aurait-elle pas ses côtés faibles? Notre intention n'est nullement, qu'on le remarque bien, de désigner par ces mots cette excessive rigueur qu'on lui a si vivement reprochée, ni ce silence perpétuel qui répugne tant à notre loquacité moderne; la vraie vie monastique est à ce prix. A notre avis, les côtés faibles seraient ailleurs; nous entendons par là certaines conceptions trop étroites de l'institution monastique, tenant plutôt au caractère personnel du réformateur et aux errements de son temps qu'à la nature de l'institution elle-même. Ceci a besoin d'explication.

M. de Rancé était un converti; il fut un héroïque pénitent. Cet énergique reclus pleurant le passé de sa vie, cette austère figure se détachant sur les scandales de la cour de Louis XIV nous émeuvent. Mais la nature même de sa vocation, ses causes n'imprimèrent-elles pas, à son insu, leur cachet sur son œuvre? De prêtre mondain devenu moine et de moine réformateur, ne se laissa-t-il pas trop entraîner par l'esprit d'expiation qui l'animait, et, prenant son point de vue en lui-même, à ne considérer dans la vie monastique qu'un seul côté, la pénitence? Ne fit-il pas, en un mot, de sa réforme, une œuvre personnelle? On serait tenté de le croire. Le moine, en effet, tel qu'il le conçoit, tel qu'il s'applique à le façonner, est exclusivement voué à trois choses : la prière, la mortification et le travail des

mains, c'est-à-dire, en définitive, à une seule chose, la pénitence. Il ne peut se livrer à aucune œuvre de zèle; l'étude même, l'étude, cette indéfectible lumière du cloître lui est interdite; il est dépouillé de toute influence sociale autre que l'influence indirecte de ses lointains exemples; au fond, il n'est moine que pour lui seul. Il se trouve ainsi à côté de toutes les grandes traditions monastiques de l'Occident. Aussi n'est-ce point à celles-ci que M. de Rancé s'est arrêté pour leur redemander le type de moine; il ne les connaît qu'imparfaitement; à peine a-t-il étudié Cîteaux dont il se propose de ressusciter l'observance primitive. Il remonte plus haut, jusqu'aux moines d'Orient, jusqu'aux solitaires de la Thébaïde, jusqu'aux pénitents des bords du Nil. Les Pères du désert, voilà ses seuls modèles. C'est par là qu'il est conduit à retrancher de la vie monastique, comme une imperfection, tout ce qu'elle a de directement utile et de bienfaisant pour les hommes. Nous ne blâmons pas, nous expliquons.

Le milieu dans lequel vécut M. de Rancé dut l'affermir dans cette manière de voir. A l'époque de sa conversion, il partagea, de la meilleure foi du monde, quelques idées du Jansénisme; il lui fallut du temps pour s'en défaire (1), et plus tard, malgré l'éclat de sa rupture,

(1) En 1676, plus de dix ans après le commencement de sa réforme, M. de Rancé écrivait encore : « Je suis persuadé que les Jansénistes n'ont point de mauvaise doctrine » et, l'année suivante : « Je crois la foi des Jansénistes très-saine et très-catholique et, quoique je n'entre pas *en tout* dans leurs senti-

il lui en resta quelque empreinte. Or, précisément, cette secte pharisaïque, en concentrant le christianisme dans une sévérité toute personnelle, le privait de sa force expansive. Ajoutons que le siècle de M. de Rancé n'entendait plus rien aux âges héroïques de l'Eglise; que l'action sociale de la papauté et des moines était méconnue même par les meilleurs esprits; que Grégoire VII était aussi maltraité que les cathédrales; que l'opinion commençait à prévaloir que le prêtre devait se renfermer dans son église, le moine dans son cloître et que, de leur part, toute ingérance dans la société était une usurpation; qu'on acceptait cette tendance comme un progrès et l'expression du véritable esprit du christianisme, et, pour tout dire en quelques mots, que la *sécularisation* de la société, si perfectionnée de nos jours et ne tendant à rien moins qu'à chasser Dieu de ce monde, était en enfantement. Il y avait là plus qu'il n'en fallait, pour voiler, même à un homme de la valeur de M. de Rancé, certaines faces de l'institution monastique. Qui pourrait l'en reprendre? Les plus grands de ses contemporains n'ont pas échappé à ce mirage.

Quoi qu'il en soit de ces explications que nous abandonnons à la sagacité du lecteur, il ne nous paraît pas douteux, à s'en tenir au fait, que la réforme de la

ments et leurs raisons, il ne s'en suit pas pour cela que je les juge, ni que je les condamne. » Ne soyons pas trop sévère sur ces paroles. Les questions de jansénisme n'étaient pas aussi éclaircies alors qu'elles le sont aujourd'hui. Voir la *Vérité sur les Arnaud*, par M. VARIN, t. Ier, p. 135.

Trappe, en ne prenant de la règle primitive que les austérités et en écartant toute influence religieuse et sociale, ne se conformait qu'en partie aux antiques et vénérables traditions du cloître. Nos lecteurs et tout homme versé en histoire ne peuvent éprouver aucune incertitude à ce sujet. Citeaux ne ferait pas une exception favorable à M. de Rancé (1).

(1) Nous ne citerons pour toute démonstration qu'un exemple. Depuis M. de Rancé on a cru assez généralement que l'étude des lettres et des sciences s'accordait peu avec les constitutions de Cîteaux. Rien de plus contraire à l'histoire. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir l'excellent ouvrage intitulé : *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciencis*, par Charles de Visch, prieur de Notre-Dame des Dunes. (Cologne 1656). L'auteur n'hésite pas à affirmer, dans son *Epitre dédicatoire*, que les moines de Cîteaux n'ont pas moins éclairé l'Eglise par leur doctrine et leurs écrits qu'ils ne l'ont édifié par leur sainteté. » Il ajoute, avec un rare bon sens : « J'écris ce livre pour exciter nos religieux à l'amour de l'étude; car, l'expérience de tous les jours le démontre, l'étude est d'une telle nécessité pour les religieux qui ont soif de piété et de perfection, que dans toutes les congrégations où elle fait défaut, il arrive *nécessairement*, tôt ou tard, que la piété périt, que la religion s'éteint, que le spirituel fait place au temporel, et qu'au lieu du ciel on ne cherche plus que la terre. » C'est exactement la thèse soutenue par le pieux et savant Mabillon contre M. de Rancé. Le nombre des notices historiques, bibliographiques et critiques que Charles de Visch consacre aux écrivains de l'Ordre de Cîteaux ne s'élève pas à moins de 773. Nous n'en reproduirons pas la nomenclature. Elle commencerait par saint Bernard, et en poussant plus loin que le prieur des Dunes, elle s'achèverait par M. de Rancé lui-même qui, par une singulière contradition, se trouve être l'un des moines de la famille cistercienne qui ont le plus écrit.

Cet amoindrissement de l'institution monastique fut-il un bien? fut-il un mal? Nous croyons sincèrement qu'à l'époque où s'opéra la réforme il fut un bien. Conçue dans des idées plus larges, celle-ci eut probablement échoué. N'oublions pas, en effet, que l'on n'était plus au temps de saint Odilon et de saint Bernard, de saint Dominique et de saint François. La société civile se prétendait affranchie, et ne se serait pas facilement résignée à laisser pénétrer les moines dans l'enceinte séculière où elle s'était retranchée. Il n'y avait plus que trois moyens d'agir sur elle, la prédication, un éminent savoir et l'exemple de la pénitence évangélique; la prédication : la place était prise par le clergé et les congrégations religieuses, et l'on sait avec quel succès et quelle gloire! un éminent savoir : les Bénédictins et les Jésuites n'admettaient, sous ce rapport, aucune concurrence possible; l'exemple de la pénitence évangélique : sans l'envisager comme influence sociale, M. de Rancé en montre cependant de loin les austérités comme la condamnation d'un sensualisme effréné. Il eut avec les siens l'honneur et le mérite de ce vigoureux ministère. Leur part ne fut ni la moins précieuse, ni la moins utile.

Il suit des observations précédentes : premièrement que la réforme de M. de Rancé, considérée en elle-même et abstractivement des circonstances qui l'ont produite, ne répond qu'en partie à la notion traditionnelle de la vie monastique; secondement qu'envisagée dans le milieu où elle s'est formée et où elle a vécu, elle a été ce qu'elle pouvait être. Ces conséquences sont loin d'être indifférentes. Elles renferment, à deux points

de vue différents et presque contradictoires, une excellente apologie de la Trappe. Quel est, en effet, le reproche le plus sérieux qu'on lui adresse? Nous ne parlons ni des austérités, ni du silence perpétuel; nous avons dit notre pensée à ce sujet. On lui reproche de manquer d'action extérieure. Eh bien! la seconde conséquence nous montre que sous ce rapport elle a réalisé tout ce qui était compatible avec les circonstances et le milieu où elle s'est formée et développée et qu'il est peu rationnel de lui reprocher de n'avoir rien fait de plus; la première, au contraire, nous autorise à attendre d'elle, à l'avenir, une action plus étendue, si le milieu social et les circonstances le permettent. Cette dernière conclusion pourra paraître forcée à quelques-uns de nos lecteurs. Elle est cependant très-légitime. Les Trappistes actuels, en effet, ne sont pas inexorablement enchaînés aux réglements, ni même à la pensée de leur réformateur; le plus grand nombre de leurs monastères s'en est déjà écarté en matière assez notable. Leur vraie législation c'est la régle de saint Benoît et les constitutions cisterciennes. Au fond, ils sont beaucoup plus les disciples du grand patriarche des moines d'Occident et des premiers réformateurs de Citeaux, que de M. de Rancé. Or, la régle de saint Benoît et son interprétation cistercienne sont conçues avec assez de largeur pour se plier à toutes les œuvres par lesquelles, à l'avenir, il sera permis aux moines de venir en aide à la société et à l'Eglise. Rapportons-nous en, à ce sujet, au temps et à l'intelligence monastique.

Cette digression n'est pas un hors-d'œuvre. Elle éclairera, dans la suite, quelques parties de ce travail.

Pendant plus d'un siècle, par un vrai miracle d'en haut, la famille spirituelle de M. de Rancé se maintint dans sa ferveur et dans toutes les austérités de la réforme. Nous disons par un miracle; car il ne fallait rien moins que cette intervention surnaturelle pour conserver ce grand exemple de mortification chrétienne à une époque voluptueuse et incrédule où la licence de l'esprit ne le cédait en rien à la dépravation des mœurs. Quel contraste, en effet, entre les orgies de la régence et de la cour de Louis XV et les terribles pénitences de la Trappe? Ce fut cependant cette vie dure et sans jouissance qui entoura les célèbres cénobites de la considération publique et leur assura une popularité qui ne démentit pas jusqu'à la révolution française. Il ne faut pas s'en étonner. Les hommes faibles aiment le spectacle de la force, et les hommes énervés par la volupté celui des mâles vertus. C'est une loi, dernière ressource de la conscience humaine. Cette sympathie fut sur le point de sauver les Trappistes, au moment où tous les ordres religieux tombaient sous les coups de décrets spoliateurs. L'Assemblée nationale, qui ne s'épouvantait d'aucune ruine, eut un moment d'hésitation avant de les envelopper dans la destruction générale. Mais elle était placée sur une pente trop glissante d'injustice pour pouvoir s'arrêter. Au grand regret des gens de bien et des populations qui l'environnaient, la Trappe fut aussi condamnée à périr. Un plus grand maître que les éphémères dominateurs de la France devait

en rappeler de cette inique proscription. En inspirant la réformation de la Trappe, en conservant cette œuvre bénie, Dieu avait eu des desseins de miséricorde. Au sein d'une nation qui courait à sa perte, il avait préparé, pour le jour de sa colère, les dix justes qui ne se trouvèrent pas dans Sodome et qui auraient pu la sauver. Il commença par sauver les dix justes. Nous touchons ici à une admirable histoire.

Encore quelques mois et les pieux solitaires allaient être arrachés à leur chère solitude. A l'approche de ce terme fatal, leurs cœurs se serraient, leurs larmes coulaient. Leur paisible retraite, c'était leur seule patrie; c'est là qu'ils avaient trouvé la joie dans la douleur, le bonheur dans la souffrance. L'un d'entr'eux, par une inspiration du ciel, conçut alors l'audacieux projet de transporter la Trappe tout entière, comme une plante vivante, sur une terre étrangère, hors des atteintes des impies. Il s'appelait Louis-Augustin de Lestrange, en religion Dom Augustin.

Cet homme est, à notre avis, le véritable grand homme de la Trappe. Intelligence ferme, volonté indomptable, caractère de fer, il avait, au plus haut degré, l'estime et l'amour de sa profession, et comme ces moines primitifs dont parle saint Jean-Chrysostôme, il la regardait comme préférable à la possession d'une couronne. C'était un vrai moine des vieux âges. Il était jeune encore; mais ses éminentes qualités lui assuraient un irrésistible ascendant. Ayant gagné quelques religieux à ses vues, il se livra à mille démarches pour trouver un asile hors du territoire de la France, reçut

enfin quelques promesses du Sénat de Fribourg, se rendit en Suisse, obtint la cession d'une ancienne chartreuse abandonnée, la Val-Sainte, et revint apporter cette bonne nouvelle à ses frères.

Ici commence une magnifique épopée de la foi qui n'a peut-être pas son analogue dans toute l'histoire monastique, cependant si fertile en étonnants récits. Les émigrants, au nombre de vingt-quatre, quittèrent en pleurant les lieux bénis qui leur avaient servi de refuge contre la corruption du siècle et s'en allèrent avec un cœur fort, chercher au loin une nouvelle patrie. Dire ce qu'il leur fallut de courage et d'héroïque patience pour se frayer un passage à travers un pays en effervescence et un peuple en délire, regardant déjà la vertu comme un crime et la fidélité à Dieu comme une trahison envers l'Etat, est impossible. La seule vue de leur robe monastique, car ils ne s'en sont pas dépouillés, inspire la fureur. Ils voyagent à petites journées, sur un chariot garni de planches et recouvert d'une tente, monastère ambulant où, malgré toutes les traverses du voyage, ils ne retranchent rien à la régularité la plus parfaite, où ils n'omettent aucun de leurs saints exercices. Dom Augustin est à leur tête; il est l'âme de la communauté voyageuse. L'outrage et la vénération les accompagnent, les larmes et les cris de fureur tout à la fois. La Providence les protége. Ils franchissent enfin la frontière terrible, mettent le pied sur le territoire helvétique et tombent à genoux en chantant d'un enthousiasme unanime : « Notre vie a été arrachée, comme le passereau, au

filet des chasseurs (1). » En Suisse la scène change; leur marche à travers les pays protestants, aussi bien qu'à travers les pays catholiques, est un triomphe. Ils s'installent à la Val-Sainte, nom béni, terre sacrée, arrosée de leurs sueurs. Les commencements de Cîteaux n'ont rien de plus admirable. Là une grande pensée s'empare de leurs âmes. Ils sont français; leur patrie s'est mise contre Dieu en état d'effroyable révolte; leur mission à eux si miraculeusement « échappés aux filets des chasseurs, » n'est-ce pas d'être les anges expiateurs, de désarmer, à force de pénitence, la colère divine. Les austérités de la réforme de M. de Rancé ne leur suffisent plus; à l'instigation de celui qui est leur guide et leur père, ils y ajoutent, ils les exagèrent. Heureuse exagération qui répand autour d'eux une odeur de sainteté et qui devint communicative! Les novices affluent à la Val-Sainte. La ruche se remplit comme autrefois au Mont-Cassin, à Cîteaux, à Clairvaux. En pleine révolution, ce sont des scènes du Moyen-Age. Tandis que la déesse de la Raison trône en France, sur les autels du Dieu vivant, l'institution monastique se régénère en silence au sein des montagnes de l'Helvétie. La Val-Sainte est érigée en abbaye par Pie VI, le pape martyr, et elle compte bientôt des filiations nombreuses; car elle est obligée de verser son trop plein sur des contrées lointaines. Au milieu de la destruction universelle, Dom Augustin, animé par une pensée de restauration, reprend le rôle de saint Bernard. Il

(1) Psalm. 123 6.

envoie des colonies en Espagne, à Sainte-Suzanne ; en Piémont, à Mont-Brac et à Sordevolo ; en Belgique, à Westmall, établissement bientôt dispersé par les armées françaises et qui se reforme aussitôt à Marienfeld, puis à Darfeld et Westphalie, dans un lieu que les solitaires appellent de l'énergique nom de Notre-Dame *de l'Éternité*. Là, comme autrefois à Cîteaux, on se fait des cabanes de branchages ; on abat les arbres de la forêt ; on défriche le sol, on vit d'herbes sauvages. Ces étranges succès en un pareil temps et au milieu de circonstances si défavorables ne répondent pas encore à la sainte ambition de l'infatigable abbé. Grâce au concours de sir Thomas Weld, nom cher aux catholiques anglais, il relève l'Ordre de Cîteaux, en Angleterre, en fondant un monastère de sa congrégation à Ludworth, dans la Dorsetshire, sur les terres mêmes d'une ancienne abbaye fondée par saint Bernard et détruite par Henri VIII. Les Anglais revoient enfin de vrais moines, non point avec un sourire moqueur, mais avec admiration et avec respect. Les évêques anglicans eux-mêmes les couvrent de leur protection. D'autres projets se pressent dans la grande âme de Dom Augustin. Il rêve la résurrection des missions bénédictines du Moyen-Age, et pour accomplir ce dessein, il dirige sur le Canada une escouade de ses disciples avec la mission d'évangéliser les sauvages, non plus par des efforts isolés, mais par des établissements fixes qui serviront de centre de rayonnement. A une époque où les grands travaux des moines étaient inconnus se souvenait-il de saint Boniface? En même temps, dans

les gorges abruptes des montagnes du Valais, à Saint-Branchier, sur cette route du Saint-Bernard foulée par les pieds de tant de conquérants, il ouvre un asile aux religieuses chassées de France, à ces colombes errantes qui ne savaient où se réfugier. De là les Trappistines, dignes émules de sainte Scholastique, la sœur de saint Benoît et de saint Humbeline, la sœur de saint Bernard. Le lieu qui les abrite s'appelle la *Sainte volonté de Dieu.* Une femme qui honore un beau nom, M[me] Rosalie de Chabannes, et une princesse de sang royal, Louise-Adélaïde de Condé, y embrassent la pauvreté et les austérités cisterciennes. La règle de ces généreuses femmes, sauf quelques modifications commandées par leur sexe, est celle des Trappistes et elle n'effraye pas leur mâle courage.

En ces temps de désolation combien d'âmes chrétiennes désespéraient de l'avenir. Ces défaillances pusillanimes n'atteignaient pas la foi robuste de l'abbé de Lestrange. S'affranchissant résolumentdes traditions de M. de Rancé, il songeait à venir au secours de la société et de l'Eglise. L'un des moyens les plus efficaces lui paraissait être de créer, par l'éducation, une semence de vrais chrétiens. Mais comment se livrer à l'éducation? Ce ministère paraissait incompatible avec le genre de vie des Trappistes. C'est ce qui fit naître dans son esprit la pensée de fonder un tiers-Ordre analogue aux tiers-Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François : pensée admirable qui, plaçant l'enfance au contact des moines, sous la tutelle douce, vigilante et forte d'hommes dévoués, lui semblait, à cette époque d'a-

postasie, seule capable de former des confesseurs de la foi et, au besoin, des martyrs. L'œuvre réussit bien au-delà de ses espérances. Il eut des maîtres affiliés au *Grand Ordre*, assujétis à une vie moins austère, mais animés de son esprit et sans cesse excités et surveillés par un moine. Les enfants ne manquèrent pas; ils revêtirent une sorte de tunique monastique et répondirent si bien aux soins qui leur furent donnés, ils s'attachèrent si étroitement à leurs aimables instituteurs que, l'heure de la dispersion arrivée, rien ne fut capable de les en arracher. On le voit, Dom Augustin avait trouvé quelques-uns de ces mille secrets par lesquels les moines peuvent, sans altérer les principes de leur constitution, venir au secours d'une société défaillante. Nous insistons sur ces choses; elles ont de la portée pour l'avenir.

Les années s'écoulaient; la restauration monastique de la Val-Sainte était en progrès, bénie de Dieu, consolant l'Eglise, aimée et admirée de tous les gens de bien, lorsqu'elle fut assaillie par une terrible tourmente. Les Français envahissaient le Piémont et la Suisse, détruisant, sur leur passage, tous les établissements religieux. L'homme de Dieu comprit que le moment était venu de replier une seconde fois sa tente et de chercher un autre abri sous de lointains climats. Quant à licencier sa communauté, il n'y avait même pas pensé. Il partit avec ses moines de la Val-Sainte, les religieuses Trappistines de la Sainte-Volonté de Dieu, les religieux du Tiers-Ordre et ses chers enfants, gracieuse et intéressante famille qui, par amour

pour ses maîtres, avait réclamé la faveur de partager avec eux le pain amer de l'exil. La tribu des exilés se divisa en trois colonnes et s'écoula par différents chemins. Le rendez-vous général était à Constance; personne n'y manqua. Ils étaient deux cent cinquante-quatre.

Ils s'avancèrent à travers la Souabe, la Bavière, les contrées de l'Allemagne centrale, stationnant parfois quelques jours en un monastère hospitalier, puis, sans savoir où ils aboutiraient enfin, reprenant leur marche lentement, sans ressources et jetés, comme des oiseaux voyageurs, à la merci de la Providence. Leur migration tient du prodige et rend croyables les plus étonnantes légendes du Moyen-Age. Elle a été racontée par M. Gaillardin et c'est la partie la plus intéressante de son ouvrage. Mais on aimerait une histoire spéciale dégagée de tout élément étranger. Elle aurait de quoi tenter les meilleures plumes de notre siècle. Quel utile et fortifiant récit! et comme il ferait contraste avec les orgies révolutionnaires et les horreurs des champs de bataille! Pour nous, nous ne dirons pas toutes les étapes de ce pénible exode, l'inaltérable patience des cénobites, leur régularité parfaite, leurs exercices religieux dans leurs tentes mobiles, sur les routes, dans les champs, dans les hôtelleries, dans quelques rares monastères qu'ils rencontrent sur leur passage, l'édification qu'ils promènent de toute parts, l'admiration qu'ils inspirent, à Vienne la bienveillance de la famille impériale, leurs stations éphémères, les tracasseries de la bureaucratie bavaroise et autrichienne et la touchante sympathie

dont les entourèrent les Polonais, ces autres exilés de la patrie sur la terre même de leurs ancêtres. Qu'il nous suffise de rappeler qu'ils arrivèrent en Russie comme des passagers battus par la tempête abordent au port du salut. Ils s'y divisèrent en plusieurs communautés; mais ils se flattaient vainement d'avoir enfin touché au terme de leurs agitations. Leur séjour ne dura que le temps nécessaire pour leur faire sentir les rigueurs d'une installation au milieu des neiges et d'un froid excessif.

Accueillis d'abord gracieusement par le Czar Paul, par déférence pour sœur Marie-Joseph, princesse de Condé, ils ne tardèrent pas à voir fondre sur eux un ordre d'expulsion. Leur retraite fut plus dure que le premier voyage. Repoussés tour à tour du territoire de la Prusse, il leur arriva de n'avoir plus un lieu où mettre le pied et d'être réduits à se réfugier au milieu d'un fleuve, à égale distance des deux rives, dans un îlot de quelques mètres de surface, que les souverains n'avaient pas encore songé à se disputer. Après les aventures les plus étranges on arriva à Dantzig. Un négociant protestant se chargea de les transporter par mer à Lubek. Les émigrés campèrent ensuite sur les bords de l'Elbe, près de Hambourg. Trois ans s'étaient écoulés depuis le départ de la Val-Sainte.

Bientôt les religieuses furent divisées en deux colonies, dont l'une alla fonder en Angleterre la maison de Stape-Hill, due à la générosité de lord Arundel, et l'autre se réfugia près du monastère de Darfeld en

Westphalie; quelques autres enfin, appartenant à l'arrière-garde de la troupe émigrante, s'installèrent près de Paderborn. Les religieux, à leur tour, se partagèrent en divers corps, les uns rejoignant leurs frères de Darfeld, d'autres relevant l'établissement de Westmall, d'autres fondant les monastères de Saint-Liboire près de Dribourg et de Velda, au sein d'une province prussienne; puis, lorsque le gouvernement prussien les chassa de ses Etats, une partie d'entr'eux s'embarqua pour l'Amérique et l'autre, après sept ans d'exil et de voyage, regagna, le cœur joyeux, la Val-Sainte. Elle retrouvait cette fois la patrie monastique. A travers de si rudes épreuves aucune vocation n'avait failli et le nombre des Trappistes s'était accru.

A partir de cette époque la Trappe eut un long repos de neuf ans (1802-1811). Elle ne fut pas persécutée, elle fut même protégée par l'empereur Napoléon, et bientôt elle se vit en état de fonder de nouvelles maisons en France et en Italie.

« Mais voilà que, tout-à-coup, dit l'annaliste d'Aiguebelle, la bienveillance de l'Empereur se change en haine furieuse. Il avait déjà mis la main sur le Pape; il exigea des Trappistes un serment contraire à leur foi. En dignes fils de saint Bernard, les Trappistes demeurèrent fidèles au Souverain-Pontife persécuté, chassé de la capitale du monde chrétien et retenu captif. Oubliant toute dignité et toute mesure, cet homme, dont la volonté était la loi du monde, arme contre de pauvres moines cette prodigieuse puissance devant laquelle l'Europe se taisait. Dom Augustin fut poursuivi

comme un ennemi dont l'existence mettait l'empire en péril; sa tête était mise à prix; l'Amérique seule lui offrait un asile sûr. Tous les monastères de la Trappe furent supprimés; les supérieurs furent traduits devant des commissions militaires, les biens séquestrés, les religieux déportés, emprisonnés ou renvoyés dans leurs familles. La Trappe, sous la courageuse influence de son vénérable chef, renouait les anciennes traditions de l'Ordre de Cîteaux et relevait, au plus fort du danger, le noble drapeau du dévouement au Saint-Siége dont, au temps de sa première réforme, on l'accusait, peut-être à tort, de s'être trop écarté (1). » Voilà les moines, les mêmes dans tous les temps, toujours inflexibles devant toutes les tyrannies qui osent porter la main sur la conscience.

L'impérieuse volonté du maître, qui ne souffrait pas de résistance, n'eut cependant pas le pouvoir de dissoudre la Trappe; elle subsista à l'étranger et, même au sein de l'Empire, elle échappa aux perquisitions de la police la plus ombrageuse et la plus clairvoyante qui fût jamais.

Mais le jour de Dieu vint, ce jour qui renverse les puissants et relève les faibles. Napoléon tomba, écrasé sous toutes les forces de l'Europe, et les pauvres Trappistes, auxquels personne ne songeait, retrouvèrent en France un sol hospitalier. Jusque là, même en leurs meilleurs jours, ils n'avaient guère que cotoyé son ancien territoire; ils n'y avaient pas pénétré. En peu

(1) *Annales d'Aiguebelle*, t. II, p. 155.

d'années ils firent beaucoup plus que réparer leurs ruines. L'ancienne abbaye de la Trappe, ce berceau de leur Ordre, redevint, après plus de vingt-cinq ans d'abandon, le chef-lieu de leur gouvernement monastique. Meilleraye, Aiguebelle, Bellefontaine, le Gard, furent bientôt de florissants monastères. La révolution de 1830 ne fut, pour la Trappe, qu'un orage passager. Elle a pénétré en Irlande, aux Etats-Unis, en Afrique; elle a refleuri en Angleterre. Ses constitutions, retrempées dans l'esprit et les traditions de Cîteaux, ont reçu l'approbation et les encouragements du Saint-Siége. Le Souverain-Pontife lui-même leur trace leur future mission en les invitant, dans les lettres de confirmation de chaque abbé, « à s'employer au bien de la société civile. » Cette société, quelque égarée qu'elle soit par tant de mauvaises doctrines, les accueille avec faveur, et elle subit, avec une facilité visible, leur salutaire influence. Les quarante monastères Trappistes aujourd'hui existants ne comptent pas moins de trois mille personnes, tant religieux que religieuses (1) : chiffre

(1) Les divers monastères de la Trappe, tant d'hommes que de femmes, se partagent en trois observances : celle qui suit les constitutions primitives de Cîteaux, qui est la plus sévère et de beaucoup la plus nombreuse; celle qui suit les constitutions de M. de Rancé, et celle de Belgique, qui ne diffère de la précédente que par de légères modifications. En voici la nomenclature :

Observance de Cîteaux, *monastères d'hommes :* Notre-Dame de la Grande-Trappe, diocèse de Séez; son abbé est vicaire-général de l'Observance et se trouve investi de l'autorité que la

énorme si on le compare à celui des autres congrégations, nouvelle preuve que les austérités du cloître attirent beaucoup plus les âmes que d'indulgentes condescendances, quelque respectables qu'en puissent être les motifs.

La merveille de la conservation de la Trappe et de son développement inattendu est l'œuvre de Dom Augustin de Lestrange. Il ne manquait à la gloire de cette grande figure que d'être méconnue, outragée, défigurée ; elle a subi ces outrages. Elle n'en apparaîtra

Charte de Charité donnait autrefois à l'abbé de Cîteaux; Notre-Dame de Meilleraye, diocèse de Nantes; Notre-Dame de Belle-Fontaine, diocèse d'Angers; Notre-Dame d'Aiguebelle, diocèse de Valence; Notre-Dame de Briquebec, diocèse de Coutances; les abbés de ces quatre monastères ont le titre de premiers abbés et remplacent ainsi les anciens abbés de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond; Notre-Dame de Mont-Melleray, comté de Waterford, en Irlande; Notre-Dame du Mont-Saint-Bernard, comté de Leicester, en Angleterre; Notre-Dame de Thimadeuc, diocèse de Vannes; Notre-Dame de Staouëli, Algérie; Notre-Dame de Gethsémanie, au Kentuky, Etats-Unis; Notre-Dame de la Nouvelle Melleray, près Dubuque, Iowa, Etats-Unis; Notre-Dame de Fontgombaud, diocèse de Bourges; Notre-Dame des Neiges, diocèse de Viviers; Notre-Dame du Desert, diocèse de Toulouse; Notre-Dame des Dombes, diocèse de Belley. — *Monastères de femmes :* Notre-Dame des Gardes, diocèse d'Angers; Notre-Dame de Vaise, diocèse de Lyon; Notre-Dame de Maubec, diocèse de Valence; Notre-Dame de la Cour-Pétral, diocèse de Chartres; Notre-Dame de Blagnac, diocèse de Toulouse; Notre Dame d'Espéra-de-la-Gly, diocèse de Perpignan.

Observance de M. de Rancé, *monastères d'hommes :* Notre-

au jour de la justice qui se lève qu'avec un éclat plus achevé. Du reste, le meilleur éloge de cet homme énergique, c'est son œuvre. Il a renoué le passé de l'histoire monastique à son avenir. C'est dans les monastères formés à son école qu'il faut aller chercher la paix, la charité, une simplicité aimable, des courages virils et ce joug du seigneur dont le caractère est d'être suave et léger quand on le porte avec joie. Aujourd'hui, au milieu de nos tristes défaillances religieuses, la perle précieuse de l'Evangile est

Dame de Sept-Fonds, diocèse de Moulins, Notre Dame du Port-du-Salut, diocèse de Laval; Notre-Dame du Mont-des-Olives, diocèse de Strasbourg; Notre-Dame de la Grâce Dieu, diocèse de Besançon; Notre-Dame du Mont-des-Cats, diocèse de Cambrai; Marienwald ou Notre-Dame de la Forêt, diocèse de Cologne; Notre-Dame de Mérignac, diocèse de Limoges; Notre-Dame de Tamié, diocèse de Chambéry. — *Monastères de femmes:* Notre-Dame de Sainte Catherine, diocèse de Laval; Notre-Dame de la Miséricorde d'Alemberg, diocèse de Strasbourg; Notre-Dame d'Ubéxy, diocèse de Saint-Dié.

Observance de Belgique, *monastères d'hommes:* Notre Dame du Sacré-Cœur de Westmall; Notre-Dame de Saint-Sixte, Flandre occidentale; Notre-Dame de la congrégation de Saint-Benoît, à Achel, Limbourg; Notre-Dame de Saint-Joseph, diocèse de Tournay.

Outre ces monastères, il en existe quelques autres qui n'appartiennent à aucune congrégation et qui sont placées directement sous leurs évêques respectifs; ce sont: *monastères d'hommes:* Notre-Dame de Tracadie, Nouvelle-Ecosse (Amérique septentrionale); Notre-Dame de Québec (Canada). — *Monastères de femmes:* Notre-Dame de Stape-Hill, diocèse de Northampton (Angleterre); les religieuses Trappistines de Tracadie.

là. Après avoir étudié les anciens moines, nous avons vu de près ces moines nouveaux, leurs plus parfaits émules en notre temps et nous nous sommes dits : « S'ils revivent jamais dans leur splendeur, ce sera par eux. »

CHAPITRE II.

NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION DES ORDRES RELIGIEUX ET MONASTIQUES POUR LA RÉGÉNÉRATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur l'état actuel des sociétés religieuses et des congrégations monastiques, il nous sera plus facile de scruter avec une certaine sûreté de vue les secrets de leur avenir. Commençons par quelques considérations générales.

I.

On ne saurait guère disconvenir que l'état des sociétés contemporaines ne soit un état anormal, et, sans être pessimiste, il est difficile de se défendre de la pensée qu'elles penchent vers leur ruine. Toutes les bases morales, seules capables de porter l'édifice, sont ébranlées. Il ne se tient plus debout que par un certain équilibre, résultat de son antique solidité, mais qui n'est maintenu que par des tours de force continuels. Sans doute il est impossible à l'homme d'en calculer, avec une précision rigoureuse, la force ou la faiblesse

et de dire, avec une assurance fondée, s'il croulera au premier choc violent ou, — ce que les analogies historiques rendraient plus vraisemblable, — si après des chocs multipliés, il s'affaissera comme de lui-même à un dernier et presque imperceptible coup; mais pour les esprits qui savent discerner les causes que les faits portent enfermées dans leurs flancs et les conséquences qui en doivent être l'enfantement inévitable, il ne demeure pas moins constant que l'édifice social, tel qu'il existe aujourd'hui, est suspendu sur des abîmes, que les étais qui le soutiennent sont vermoulus et qu'il s'effondrera tôt ou tard avec d'horribles craquements (1). Quand cette heure des

(1) Il y a plus d'un demi-siècle, le comte de Maistre disait: « On peut tenir pour certain que l'épouvantable révolution dont nous venons d'être les témoins, n'est que la préface d'une autre.... Il faut se préparer à une grande révolution dont celle qui vient de finir (à ce qu'on dit), n'était que la préface. Le monde fermente et l'on verra d'étranges choses. Le spectacle, à la vérité, ne sera *ni pour vous*, *ni pour moi*... Nous marchons à grands pas vers... Ah! mon Dieu, quel trou! la tête me tourne. » — *Considérations sur la France.* — Le mouvement des événements contemporains ne nous semble pas de nature à donner un démenti aux prévisions de l'illustre *Voyant*. Tous les hommes placés au faîte de la société sentent que l'édifice oscille et tremble sous eux. On les entend, parfois, dans des accès de franchise, pousser le cri d'alarme avec des accents qui inspirent de l'effroi. (Voir le discours de Napoléon III à l'ouverture des Chambres, en novembre 1863, et sa réponse au cardinal archevêque de Rouen.) Rien n'égale leur certitude des dangers de l'avenir que leur impuissance à les conjurer. Que trouvent-ils à

catastrophes aura sonné,— et les heures des catastrophes divines ne sont pas des instants fugitifs; elles se mesurent, qui l'ignore? par années, quelquefois même par siècles (1), — quand donc cette heure aura sonné, il

leur opposer? des utopies irréalisables (le Congrès universel), qui, si elles étaient réalisées, seraient encore entièrement stériles, puiqu'elles ne toucheraient même pas aux causes du mal. Aussi, à quoi voyons-nous occupée la diplomatie contemporaine? à deux choses : à marcher doucement, sur le bout des pieds, sans pression afin de ne pas déranger le peu d'équilibre qui continue à subsister dans l'édifice social, et à remettre des étais sous les brèches qui y sont faites chaque jour par le hasard, le temps et la révolution. Quant aux grandes questions politiques, morales, religieuses qui divisent le monde, elle ose à peine y toucher. On dirait qu'elle craint, au moindre contact, de tout jeter à terre.

(1) Les grandes révolutions sociales sont toujours de longue durée. L'humanité, depuis Jésus-Christ, en compte trois. La première est la dissolution du monde païen dont la fin inévitable devait être la décomposition et l'agonie de la société; à cette révolution de mort correspond une révolution de vie, l'établissement du christianisme. La seconde est l'invasion et la domination des Barbares, qui devaient naturellement aboutir à la ruine irréparable de toute civilisation; à cette révolution de destruction s'oppose une révolution de reconstruction sociale, la constitution de la société chrétienne Une troisième révolution se développe depuis trois siècles et demi et elle n'est pas achevée. Elle a eu sa phase religieuse, le protestantisme; sa phase politique, la révolution française; elle entre dans sa dernière phase, dans sa phase sociale, le communisme. Or, à toutes ces phases progressives et à toutes ces étapes logiques elle n'est pas autre chose que l'exclusion graduée de Dieu et de son Christ. La force antagoniste de cette troisième révolution sera toujours le prin-

arrivera de deux choses l'une : ou la société périra, et ce sera la fin des temps, ou elle se relèvera de ses ruines. La première hypothèse n'est pas facilement admissible. Elle se reproduit invariablement à toutes les époques de dissolution sociale. Quoi d'étonnant! le regard de Dieu embrasse seul l'ensemble des destinées humaines; l'œil de l'homme, instrument faible et limité, n'atteint pas au-delà d'un horizon circonscrit et quand, dans cette enceinte dont il occupe le centre, tout se trouble, s'agite, se renverse, il croit aisément que tout est perdu. Invraisemblable en elle-même, fruit de la peur plutôt que de la raison et de la foi, cette opinion a de plus, dans la pratique, l'immense inconvénient de paralyser les forces de la résistance contre le mal et de réduire le zèle à une sorte de fatalisme aveugle. Laissons à Dieu ses secrets. Quant à nous, nous avons quelque peine à nous persuader que le christianisme, si imparfaitement vainqueur des ténèbres de l'idolâtrie et de l'erreur, ait accompli toute sa mission de rédemption et de salut. Il y aura de grands désastres, tout nous l'annonce; peut-être le Nord fortifié de toute la science de la civilisation, sans avoir rien perdu des férocités de la barbarie (1), héritier, tout à la fois, d'Attila et de Pierre-le-Grand, peut-être le Nord écra-

cipe chrétien et son résultat, par la raison même des contraires, cet épanouissement complet du christianisme tant annoncé par nos saints livres.

(1) Napoléon I[er] disait : « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine *ou cosaque.* » Pourquoi pas républicaine *et* co-

sera-t-il de nouveau le Midi; peut-être une nouvelle invasion de Barbares surgira-t-elle de dessous nos pieds, l'invasion de ces hordes qui pullulent et s'agitent dans les bas-fonds de la société, prêtes à la saisir à la gorge; peut-être ces deux forces de destruction se répondront-elles l'une à l'autre, comme les deux pôles d'un courant électrique; mais nous pensons que l'ère des catastrophes, si prolongée puisse-t-elle être, aura une fin. De graves raisons nous portent même à croire que la réaction ne tardera pas à se manifester. L'invasion du Nord, si elle a lieu, se trouvera, comme autrefois, en face d'une résistance qui aura le catholicisme pour appui, et le milieu même dans lequel elle sera plongée finira par l'absorber. L'invasion des Barbares à l'intérieur, c'est-à-dire le triomphe des principes révolutionnaires aura, d'autre part, pour résultat de provoquer une résurrection des principes chrétiens.

saque, non pas en même temps, mais successivement? Le triomphe de la démocratie sociale n'est-il pas une préparation intérieure à l'irruption du panslavisme moscovite? Ces deux forces ne sont pas opposées, comme on le croit. Elles sont sœurs, toutes deux révolutionnaires et toutes deux sauvages. En quoi la Russie, assassinant la Pologne, diffère-t-elle de la Convention, faisant du gouvernement avec la guillotine, ou du Piémontisme étouffant froidement la papauté, dernière puissance conservatrice de la société chrétienne? Du reste, la démocratie sociale en brisant les derniers ressorts des sociétés européennes, aura pour résultat de jeter celles-ci, impuissantes et sans mouvement, aux pieds de l'autocrate du Nord. Pour que la résistance commence, il faudra que la vie et la puissance d'absorption leur reviennent, ce qui ne peut être l'œuvre que du principe chrétien.

Déjà nous en discernons les symptômes. Aujourd'hui, en effet, il y a déjà dans le monde bien des lumières chrétiennes; mais elles sont vagues et le plus souvent inefficaces; pourquoi? parce qu'il existe des obstacles à leur entrée définitive dans les âmes et dans les cœurs. Chacun sent, en effet, d'instinct que ces lumières n'ont rien de spéculatif, qu'elles sont essentiellement pratiques et incompatibles de leur nature avec ce vagabondage de la pensée et cet excessif amour du bien-être qui sont les caractères distinctifs de ce temps. Mais avec les perspectives d'avenir que nous entrevoyons, ces obstacles ne peuvent manquer de tomber. Le vagabondage de la pensée est un jeu auquel les hommes cesseront de s'amuser, lorsqu'ils verront enfin à quels terribles écarts il mène; quant à l'amour du bien-être, le jour viendra où il n'aura plus où se prendre, ayant fait naufrage, comme tant d'autres choses, dans le cataclysme qui s'avance. Egarés, malheureux, violemment arrachés aux mollesses voluptueuses qui les fixaient à la terre et les détournaient du ciel, n'est-il pas croyable que les hommes ouvriront facilement les yeux à ces lumières qui les avaient frappés et dont ils redoutaient la pureté plus encore que la splendeur, et que, ne trouvant plus de salut qu'en elles, loin de les fuir, ils les rechercheront. Les ténèbres environnantes, les désastres de tout genre, la société bouleversée ne contribueront-ils pas à faire beaucoup mieux encore ressortir leurs clartés? Celles-ci ne leur montreront-elles pas le Christ qui revivifie les peuples et l'Eglise qui est leur mère, leur nourricière et leur guide? Et

l'humanité ainsi éclairée ne sentira-t-elle pas le besoin de revenir pratiquement et en toute vérité au Christ et à son Eglise, dût-il lui en coûter le sacrifice de bien des idées du passé? Voilà des choses que l'on peut, ce me semble, raisonnablement prévoir, sans trop se risquer au rôle de prophète, aujourd'hui fort compromis. Un raisonnement, en condensant ma pensée, va la mettre dans tout son jour.

L'ancien monde, nul ne le nie, se décompose; or, c'est une loi de la nature que toute décomposition sociale ne peut s'opérer que dans une douloureuse agonie. Du sein de cette décomposition et de ces convulsions que sortira-t-il? Un monde nouveau. Si l'on excepte quelques esprits effrayés qui se jettent au-devant du Jugement Dernier comme vers la seule solution possible, c'est l'opinion commune. Dans les camps les plus opposés, si l'on varie, ce n'est pas sur la presque certitude de ce grand fait de l'avenir : c'est sur l'idée que l'on en doit avoir. Mais ici j'en appelle aux hommes sérieux qui ne se paient pas d'utopies ni de fantaisies de démolisseurs : ce nouveau monde, sur quelles bases pourra-t-il se former, subsister, s'asseoir? sur les seules vraies, les seules solides et durables, sur les bases religieuses et morales. L'intérêt, le plaisir, ces vains rêves de quelques intelligences égarées et de quelques cœurs malades, ne sont pas des bases sociales. Or ces bases vraies, où les trouver? Dans le christianisme. On peut porter le défi que quelqu'un puisse songer, sans une espèce d'aberration mentale, à les chercher ailleurs. Mais le christianisme, j'entends le

christianisme réel, où est-il? Génériquement pris, le christianisme se présente à nous sous trois formes : la forme protestante, la forme orthodoxe grecque et la forme catholique. La forme protestante, c'est la révélation divine interprétée par la raison, constituée, en principe, juge suprême et absolu de sa propre interprétation; elle a fait du christianisme ce que la révolution a fait de la société; elle en a désagrégé tous les éléments et elle l'a réduite à n'être bientôt plus qu'un mot vide de sens (1). Là n'est pas le christianisme sauveur. La forme orthodoxe grecque a livré la religion du Christ à César; au maître des corps, elle a dit : « Tu es aussi le maître des âmes; elle l'a fait asseoir non seulement dans le temple, mais au sanctuaire même de la conscience; elle a rapetissé le culte divin en esprit et en vérité à n'être plus qu'une formule d'adoration césarienne. Là n'est pas non plus le christianisme sauveur. Le catholicisme seul lui a maintenu son dogme, sa morale et son indépendance surnaturelle, c'est-à-dire sa vérité, sa force et les sources de son

(1) La négation progressive qui aboutit logiquement à l'élimination de tout élément révélé et à l'adoration de la raison humaine, a été de tout temps le caractère essentiel du protestantisme; mais ce caractère est aujourd'hui plus visible que jamais, parce que le protestantisme achève en ce moment même de dévorer, sous nos yeux, les derniers restes de christianisme que des habitudes religieuses lui avaient encore conservés. Je ne tarderai pas à publier un ouvrage spécial sur ce phénomène si grave, si imparfaitement connu, et si digne cependant de fixer l'attention des hommes sérieux.

efficacité divine. C'est donc au catholicisme qu'il faudra recourir pour lui demander la puissance qui édifie et la stabilité qui conserve. Ce raisonnement, pour être développé, exigerait un livre. Je n'ai pu le présenter ici qu'en bloc; mais je prie mes lecteurs d'en méditer attentivement tous les termes.

Je n'ignore pas ce qu'il y a, en général, de défectueux dans ces rigueurs logiques de raisonnement appliquées à la marche de l'humanité. Celle-ci, en effet, est loin de se dérouler selon des lois géométriques. Il n'en est pas moins vrai pourtant que dans les évolutions sociales, aussi bien que partout ailleurs, il y a une relation intime entre les causes et leurs effets, et qu'en étudiant sérieusement les unes, on peut calculer approximativement les autres. C'est ce que nous venons de faire. Mais ici il y a plus : nous pouvons éprouver notre raisonnement à une pierre de touche incomparable, l'expérience du fait.

Si quelques-uns de nos lecteurs étaient tentés de regarder nos prévisions comme une utopie, fruit de nos désirs et de quelques vaines aspirations, qu'ils veuillent bien se rappeler qu'elles ont failli se réaliser, après 1848, lorsque les menaces de la République rendirent tout-à-coup visibles ces abîmes que nous signalons et qu'aux jours de sécurité on s'obstine à ne pas voir. Si leur avortement a été si prompt, c'est à l'ordre apparent trop tôt rétabli qu'il faut s'en prendre. De plus terribles catastrophes, dont notre imprévoyance n'a pas su conjurer les causes, ne peuvent manquer d'amener une réaction semblable; mais cette fois, il

faut l'espérer, plus profonde et plus durable. Rien donc que de très-vraisemblable dans nos conjectures.

Et toutefois qu'on ne s'imagine pas que la reconstitution sociale sera l'œuvre de quelques années. La nature ne partage pas nos impatiences et elle n'agit pas avec cette précipitation ni en bien, ni en mal (1). L'histoire nous enseigne que, lorsque les saines idées sont altérées, à plus forte raison lorsqu'elles sont ruinées dans l'esprit des peuples, il n'est pas facile de les y faire rentrer. Il faut pour cela des efforts continus et du temps, c'est-à-dire un pénible travail, ordinairement séculaire. Ce ne sera donc pas trop d'y employer, pendant plusieurs générations, toutes les forces vives de l'Eglise. Or, ces forces se réduisent à trois : la Papauté, le Clergé, les Ordres monastiques et religieux. Il nous semble que le plus légitime de tous les droits sociaux, le besoin public, appellera naturellement la papauté à reprendre son ancien rôle; à elle de donner l'impulsion, d'éclairer et de diriger le mouvement, de présider à la grande restauration chrétienne. Le clergé a aussi sa mission tracée d'avance : en lui sera la force hiérarchique et régulière. Mais qui ne voit du premier coup-d'œil quelle place sera nécessairement réservée aux religieux et aux moines dans ce travail réparateur? Représentants les plus élevés de la prière qui relie la

(1) *Natura nihil agit per saltum*, disait Linnée; cet axiôme profond, que le grand naturaliste appliquait à l'ordre physique tout entier, n'est pas moins vrai appliqué à l'ordre moral et social. En le perdant de vue on commet de lourdes méprises.



terre au ciel, de la pénitence qui retrempe les âmes aux sources de l'Evangile, du zèle qui porte la vie partout, il est impossible que leur action ne soit pas réclamée dans une large mesure. La réflexion suivante nous fera mieux comprendre encore la nécessité de leur intervention.

Les institutions religieuses et monastiques ne sont pas d'une nécessité absolue à l'existence même de la religion catholique; c'est là un lieu commun que ses ennemis n'ont que trop exploité et dont ses défenseurs eux-mêmes n'ont pas toujours vu le piège (1). Mais de cette existence indépendante et, si l'on peut s'exprimer ainsi, *sui juris* de la religion, il ne s'en suit nullement qu'il n'y ait pas entre ces deux choses tout un système de rapports intimes et délicats. « L'arbre, dit Balmès, peut exister sans ses fleurs et ses fruits; fleurs et fruits peuvent certainement tomber, sans que le tronc robuste perde sa vie; mais tant que l'arbre subsistera, cessera-t-il de donner des fleurs et des fruits? » (2). Rien de plus exact que cette gracieuse image. Les Ordres religieux et monastiques sont les fleurs et les fruits du grand arbre de l'Eglise, comme la perfection elle-même

(1) On a vu des pays d'où les Ordres religieux ont été arrachés conserver longtemps la religion catholique; mais leur absence a toujours été pour eux une cause d'affaiblissement et à la fin, de ruine. Pour avoir des idées justes sur le sujet qui nous occupe, il ne faut pas séparer, il faut réunir ces deux phénomènes et les méditer ensemble.

(2) Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, ch. 38, *des Ordres religieux*, t. II, p. 215.

est la plus suave fleur et le fruit le plus savoureux de l'Evangile. C'est, en effet, dans la perfection chrétienne qu'est leur raison d'être. Il y a plus; ils ne sont pas autre chose que la perfection chrétienne diversement réalisée selon les temps et les lieux. Qui osera dire que l'Eglise se privera jamais de cette partie la plus sublime et la plus pure des enseignements de son divin fondateur? Rien ne serait plus contraire à ses principes, rien plus à son histoire. La vie religieuse a commencé avec elle; elle ne finira qu'avec elle. Cette église de Jérusalem où quelques fidèles mettaient tout en commun, n'ayant « qu'un cœur et qu'une âme, » en pratiquait déjà les lois essentielles. Cassien nous assure que, dans le temps même des persécutions, un grand nombre de chrétiens vivaient ensemble, astreints par la pratique de la pauvreté et de la chasteté (1). La première partie de cet ouvrage a suffisamment demontré combien les moines sont étroitement liés à la vie de l'Eglise. Quoi que puissent dire de leur séparation, plus idéale que pratique, des ennemis trop clairvoyants dans leur haine ou des amis trop aveugles dans leur amour, en fait général l'Eglise et les institutions monastiques et religieuses sont inséparables. Si donc nous supposons que la société civile, réduite à la dernière extrémité, se verra dans la nécessité d'appeller l'Eglise à son aide et de la conjurer, dans sa détresse, de lui tendre une main secourable; si nous supposons encore que l'Eglise, libre alors, par la force des choses, de bien des entraves

(1) Cassianus, coll. XVIII, c. 5.

du passé, vienne au secours de la société défaillante avec toutes les ressources dont elle peut disposer, il faut bien admettre qu'elle emploiera comme ses instruments les plus puissants les religieux et les moines. En eux, elle trouvera le plus d'énergie chrétienne, des caractères plus fortement trempés, un dévouement plus sérieux, des paroles plus pénitentes, des exemples plus éloquents, une aptitude plus variée à toute action réparatrice; car leurs instituts multiples et diversifiables à l'infini, assez élastiques et transformables pour s'accommoder aux temps, aux lieux et aux circonstances, se prêteront à toutes les œuvres, pour lesquelles le clergé régulier serait certainement insuffisant. Il suit de là que les destinées des Ordres religieux et monastiques tiennent par des liens presque indissolubles aux destinées même de l'Eglise. Prévoir que le cours des événements remettra celle-ci en possession de son influence sociale, seul moyen de salut pour les peuples, c'est prévoir en même temps que la coopération de ceux-là en est le corrélatif obligé et l'un des principaux éléments.

Nous n'ignorons pas qu'il est des esprits optimistes qui ne voient pas sous les mêmes sombres couleurs que nous le lendemain de la société contemporaine. Pour eux, il n'existe à l'horizon de l'avenir que de vagues menaces, communes à tous les temps et faciles à conjurer. Sans avoir le dessein de combattre ici la bienheureuse quiétude de ces esprits trop confiants, à notre avis, qu'il nous soit permis de leur présenter

quelques questions. C'est une digression qui ne sera pas inutile.

Est-il possible à un observateur attentif de ne pas voir que la marche des sociétés européennes a été faussée par quelque cause funeste? et, pour entrer dans le détail, n'est-il pas vrai qu'il ne reste presque plus rien de ce vieux droit chrétien si laborieusement conquis, de ce droit protecteur qui présidait aux relations des peuples et les préservait des tyrannies de la force? que l'équilibre ne se maintient plus entre ceux-ci que par la violence ou la peur, que l'athéisme est dans les âmes, le paganisme dans les mœurs, la mollesse dans les caractères, le doute raisonné, c'est-à-dire le scepticisme, la pire de toutes les maladies sociales, dans les intelligences? que le besoin de se débarrasser de Dieu est partout, au sommet de la société comme dans ses racines, à la lumière du soleil comme dans les antres ténébreux des associations secrètes, dans la politique, les réglements civils, les lois, et quelquefois dans le pouvoir lui-même dont la mission principale devrait être cependant de sauvegarder les nations contre ces aberrations redoutables? Qui ne voit que le riche est en garde contre le pauvre et le pauvre armé contre le riche? Qui n'entend à certaines heures les sourds et sauvages rugissements que pousse la fièvre inassouvie de l'or et des plaisirs? Sur quels éléments conservateurs peut-on compter? Est-ce sur la noblesse du nom, sur la permanence des fortunes, sur la stabilité du pouvoir, sur le sentiment de la justice répandu dans les masses, sur leur obéissance à l'autorité protectrice

de l'ordre? Que subsiste-t-il encore de ces vénérables choses? Et, comme si ce n'était pas assez de tant de causes de ruine, n'est-il pas vrai que toute l'activité sociale se déploie à créer des forces désordonnées, sans direction, qui ne peuvent produire que des chocs violents, une agitation sans fin, le désordre et la destruction; semblable en cela à un mécanicien aveugle qui, pour accélérer le mouvement de sa machine, y introduirait un courant capable de briser toute l'harmonie de ses moteurs? N'est-ce pas ce que l'on fait tous les jours et partout, dans les excès ou les écarts de l'instruction, de l'éducation, de l'industrie, des travaux publics, des excitations aux jouissances matérielles et aux appétits de l'argent, dans la propagation d'une presse immonde ou impie? Les optimistes les plus décidés ne s'aperçoivent-ils pas qu'au milieu des formidables périls créés par un pareil état de choses, il ne reste plus pour veiller sur la société et la défendre que la force armée et la police, gardiens impuissants et trop souvent infidèles, et, ce qui est encore plus alarmant, qu'alors que l'incendie couve partout, il y a des millions de mains occupées, non pas à y verser de l'eau, mais à charger de matières inflammables le foyer déjà fumant? De bonne foi, une société peut-elle subsister avec tant d'éléments destructeurs et sans appui moral?

Voilà les questions que nous posons sérieusement à certains esprits optimistes.

Quelques-uns d'entr'eux aiment à se réfugier dans une sorte de positivisme, dans la théorie du fait; ils

refusent de pénétrer dans l'intimité des causes, d'en déduire les conséquences; ils disent : « Depuis longtemps des prophètes de malheur nous menacent des plus sinistres catastrophes; or, ces catastrophes, nous les attendons encore, ou si elles ont, un instant, paru fondre sur nous, elles n'ont fait que passer rapidement sous nos yeux, comme des nuages chargés de foudre emportés par le vent. » Ce langage nous paraît bien frivole; car, par le délai même de l'explosion, les forces explosives s'accumulent, prêtes à éclater, l'heure venue, avec une violence plus terrible.

On le voit, ce n'est pas sans motifs que nous avons cherché à troubler par de graves questions une sécurité qui ne nous a que trop endormis jusqu'à présent sur les dangers qui s'approchent.

Et toutefois, pour ne point sortir de notre thèse et afin de l'étudier sous toutes ses faces, pour faire une large place aux éventualités de l'avenir, admettons cette sécurité comme fondée; admettons que la société continuera longtemps encore sa marche agitée, avec des oscillations, mais sans choir. Dans cette hypothèse que doit-il advenir des Ordres religieux et monastiques?

La réponse nous paraît simple. En voyant ce qu'ils sont et font aujourd'hui, il est facile de prévoir ce qu'ils seront et feront dans la suite. L'expérience et l'analogie nous fournissent un présage. Depuis leur renaissance jusqu'à nos jours, malgré tous les obstacles, ils n'ont pas discontinué de se développer, de grandir et de faire du bien. Accélérés par leur durée même, ce développement, cette croissance et cette action ne

peuvent être que progressifs. Cette observation n'aura toute sa valeur que lorsque nous aurons décrit l'importante mission que remplissent, au sein de la société actuelle, les religieux et les moines. C'est ce que nous ne tarderons pas de faire.

Ne le méconnaissons pas néanmoins; il existe des symptômes qui, dans l'hypothèse d'une certaine stabilité sociale, paraissent de nature à infirmer nos prévisions. La plupart des gouvernements de l'Europe ne sont pas favorables aux communautés religieuses et aux institutions monastiques. Dès lors, n'est-il pas à craindre qu'ils mettent tout en œuvre pour les entraver, qu'ils en viennent même à les supprimer entièrement? Voilà bien, en effet, ce que l'on pourrait redouter, non sans une apparence de raison, et par conséquent, dans l'hypothèse optimiste, objecter à nos conjectures. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on ne tarde pas à se rassurer sur ces deux points.

Que les gouvernements essaient, une fois de plus, d'arrêter un développement qui les offusque, rien de moins improbable assurément. Mais autre chose est d'essayer, autre chose de réussir. Les corps religieux sont vivaces. Bien des mesures ont été prises contre eux depuis un demi siècle; toutes ont été impuissantes. Quant à la suppression, c'est une tout autre affaire. La besogne n'est pas sans danger pour des gouvernements réguliers ou du moins se disant tels. Ceux-ci ne peuvent s'y livrer qu'en faisant appel aux passions révolutionnaires ou entraînés par elles : le concours est redoutable, l'entraînement bien davantage; ils mettent en

jeu des passions qui ne manquent jamais, à la fin, d'emporter les gouvernements qui ont eu l'imprudence de les employer ou de les subir. En définitive, nous serions aussi ramenés à l'hypothèse des catastrophes que nous avons examinées plus haut.

A quelque point de vue que l'on se place, il semble donc certain que les religieux et les moines auront une place importante dans la société de l'avenir.

Serrons maintenant notre étude de plus près. Il sera d'abord question des religieux.

II.

Il n'est pas facile, même en se bornant à la France, de dresser un tableau exact de tout le bien qu'ils ont fait. Si les statistiques civiles, industrielles, commerciales, agricoles, qui paraissent n'avoir à compter qu'avec des éléments matériels et par la même très-saisissables, sont sujettes à tant de mécomptes, à combien plus forte raison la statistique religieuse et morale. Celle-ci a pour champ mystérieux de ses recherches l'immatériel, l'insaisissable. Comment compter les âmes éclairées, converties, les mauvaises pensées étouffées, les bonnes résolutions avivées, les cœurs guéris, les larmes desséchées, les vertus enfantées, les crimes prévenus? Comment apprécier l'influence de la parole et des exemples non seulement sur ceux qui croient, mais sur ceux qui ne croient pas, et qui en reçoivent, à leur insu, les bienfaisantes émanations?

Comment suivre le cours de ces fortifiantes idées qui s'écoulant des Ordres religieux, comme de leur source naturelle, circulent dans la société, neutralisent les poisons qui la tuent, raniment en elle la vie; semblables à ces fluides impondérables qui, s'épanchant en tous les corps, entretiennent leur activité naturelle et les préservent de la dissolution? Comment tenir compte de tant d'autres actes, de tant d'autres résultats imperceptibles à tout autre regard qu'à celui de Dieu? On peut en juger cependant, dans une certaine mesure, par quelques manifestations extérieures. Ne nous arrêtons qu'à ce qu'il y a de plus sensible et de plus incontestable.

Nous n'étonnerons pas les hommes accoutumés à réfléchir et à pénétrer au fond des questions sociales en avançant que la religion seule maintient encore en France quelques vrais principes conservateurs. Sans elle, les notions de vertu, de justice, de vérité auraient péri et, avec ces notions, la société. Or, pour un travail si utile, quels ouvriers emploie-t-elle? Le clergé d'abord, c'est-à-dire les évêques et les prêtres, et, il faut en convenir, ils ont noblement et saintement rempli leur laborieuse mission. Difficilement trouverait-on, à une autre époque, plus de dévouement, de zèle, d'esprit de sacrifice, d'intelligence à discerner les blessures sociales, de sollicitude à les panser, d'aptitude à les guérir. Soyons fiers de nos évêques et de nos prêtres; ils sont l'une des plus belles gloires de la patrie; les nommer, c'est faire leur éloge. Mais auraient-ils suffi, suffiraient-ils seuls à la grandeur de

la tâche qui leur est confiée? Evidemment non. Ils ont eu besoin d'auxiliaires. Et ces auxiliaires, ce sont les religieux.

Prenons pour premier exemple la prédication. Le Le ministère ordinaire a nécessairement des lacunes que le clergé séculier est impuissant à combler. La voix du pasteur est, sans aucun doute, dans une paroisse, la voix la plus utile. Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Mais cette voix familière, et de tous nos jours, n'est que trop exposée au danger de s'user par sa continuité même. La légèreté s'en lasse, l'indifférence s'y dérobe, l'incrédulité la fuit. Vienne alors un religieux, affable dans ses manières austères dans ses mœurs, ouvrier exceptionnel, apparaissant à de rares intervalles! les peuples accourront pour l'entendre; son éloquence indépendante les ébranlera, la foi se ranimera dans les cœurs, de nombreuses conversions s'opéreront et l'heureux pasteur se réjouira d'avoir à diriger une paroisse transformée. N'est-ce pas le résultat des missions données par les religieux dans toute la France? C'est dans les grandes villes surtout que leur prédication est efficace. Que l'on se rappelle l'action exercée par le P de Ravignan sur les hommes mûrs, par le P. Lacordaire sur les jeunes gens, par le P. Félix sur les intelligences sérieuses, par le P. Gratry sur les imaginations vives et les cœurs ardents. Les religieux occupent presque toutes les chaires de nos cités et partout ils opèrent des merveilles de salut. Qui pourrait dire l'influence chrétienne qu'ils ont exercée par là sur la société contemporaine et de quel poids leurs paroles

ont pesé dans la balance contre l'accumulation des mauvaises doctrines?

Mais la prédication n'est pas la mesure de leurs bienfaits. Quelle sage direction au tribunal de la pénitence! quels bons conseils au dehors, quelles vraies lumières versées dans les âmes! Par suite du sensualisme de l'époque qui a pénétré partout, même dans la religion, le christianisme n'est que trop souvent affadi; on assouplit la vigueur de ses croyances et de sa morale aux exigences d'un siècle dont le prétendu progrès n'est qu'un affaiblissement gradué. En eux, il s'est maintenu dans sa vérité et sa force par la discipline du cloître. Comme ils le sentent, ils le communiquent. Tout observateur sérieux leur rendra cette justice que s'ils ne l'ont pas préservé de toute énervation dans les âmes, ils ont cependant contribué à lui conserver le peu d'énergie qui lui reste. Ce résultat est surtout le fruit de leurs exemples et de leurs mâles vertus. Leurs résidences mêmes sont des écoles de sainteté; prêtres et fidèles y affluent pour se retremper dans d'austères retraites. Le clergé séculier leur est certainement redevable d'une partie de sa régularité et de sa ferveur; car, l'expérience le démontre, partout où il n'a pas quelques points de contact avec les sociétés religieuses, il se refroidit. On dirait que des couvents s'échappe une vertu secrète qui vivifie.

Les religieux ont, de plus, d'admirables aptitudes pour l'éducation de la jeunesse. Ils y portent du dévouement, de la tendresse et de l'unité, ce qui ne manque que trop souvent ailleurs. Aussi voyez comme

ils fortifient les jeunes intelligences contre le doute et les jeunes cœurs contre la corruption du siècle. L'attachement durable qu'ils inspirent à leurs élèves et qui fait un si étrange contraste avec l'indifférence de la plupart des jeunes gens qui n'ont été en contact qu'avec des maîtres séculiers, est un signe aussi manifeste qu'incontestable de leur supériorité. Ils ne réussissent pas moins à communiquer la science. S'appropriant avec intelligence ce qu'il y a de bon dans les nouvelles méthodes, ils demeurent sagement fidèles à leurs longues traditions du passé, et on ne les voit pas se jeter en aveugles dans ces mobiles innovations qui tuent toute saine instruction dans notre pays. Aussi tout le monde rend-il aujourd'hui témoignage à la solidité de leurs études (1). Que ne feraient-ils pas s'ils jouissaient d'une liberté complète? On ne remarque pas assez quels services ils rendent par là à la société. L'instruction de nos colléges universitaires est déplorable, l'éducation y est nulle; le mal s'accroît tous les jours. Grâce aux religieux, il y aura, pour l'avenir, une réserve de jeunes hommes que la contagion n'aura pas atteints.

Enumérer toutes les œuvres des religieux nous entrainerait trop loin. Nous ne pouvons cependant passer

(1) Il suffit de citer en exemple l'institution des Pères Jésuites à Paris pour préparer les jeunes gens aux différentes écoles de l'Etat. Un tiers du recrutement annuel de l'école militaire de Saint-Cyr en sort, et, de l'aveu de nos maréchaux, ce tiers fournit les meilleurs élèves.

sous silence le travail modeste, mais non moins utile de ceux d'entr'eux qui ne sont pas prêtres. Qui pourrait calculer le bien opéré par ces humbles instituteurs du peuple qui, sous des désignations différentes et avec des réglements divers, se confondent cependant tous sous le beau nom de *Frères?* Ici les faits parlent. Notre dernière révolution, en nous montrant l'abîme creusé sous nos pas par les maîtres d'école, a eu d'éloquents enseignements malheureusement trop vite oubliés.

L'apostolat religieux et social exercé par les femmes est bien plus digne encore d'attention. La France lui est infiniment redevable. Pour comprendre cet immense bienfait, quelques réflexions sont nécessaires.

Notre pays présente, depuis un siècle, un étonnant spectacle. Le sophisme, l'incrédulité, la révolution, la presse, les lois, quelquefois les gouvernements qui se succèdent, et, pour tout dire en deux mots, les hommes et les institutions s'évertuent à l'envi à déraciner le christianisme et à placer la société en dehors de toute religion positive. A cette œuvre néfaste on ne saurait calculer quelles forces immenses ont été dépensées. On y a employé la violence et, à la suite de la violence, une habileté consommée. Ceux même qui, pour protéger la société, avaient reçu la mission de sauvegarder le christianisme, ont été les complices, sans le savoir et sans le vouloir, de la grande conspiration qui avait pour but de la détruire. Douées par le temps d'une force progressive, ces forces accumulées paraissaient dix fois plus que suffisantes pour amener le résultat final, l'extirpation de la révélation divine.

Eh bien! elles ne l'ont pas amenée. La France est encore l'un des pays du monde où la religion du Christ (et nous entendons par là la vraie religion, le catholicisme) a le plus de vie. Quelle est l'explication de ce phénomène? Il a plusieurs causes; mais la principale, à notre avis, c'est que les femmes sont demeurées chrétiennes. La foi qu'elles portaient dans leurs âmes elles l'ont maintenue, comme mères, comme épouses, comme filles, au foyer domestique, quelquefois dans la pratique, presque toujours dans les idées. Ce sont les femmes qui ont entretenu cette atmosphère religieuse qui nous enveloppe encore en France. Mais comment les femmes, tandis que l'incrédulité débordait autour d'elles et semblait devoir les absorber, sont-elles demeurées chrétiennes? Voilà ce qu'il faut bien voir. On croit en avoir donné une raison suffisante lorsque l'on a dit que la femme, être faible, délicat, impressionnable, a besoin de religion. Sans doute la femme est naturellement religieuse; mais ce qui domine en elle, c'est avant tout le sentiment; c'est le besoin d'aimer. Or, cette faculté précieuse en elle-même s'égarefacilement, — que l'on y prenne garde,— en des sentiers funestes, et quand la femme se laisse entraîner à cette pente, elle devient accessible à toutes les mauvaises doctrines. Sa perversion est pire alors que celle de l'homme. Dans tous les pays qui ne sont pas chrétiens, rien de plus difficile à gagner à la foi que la femme avilie et dégradée. Si donc, au sein de l'incrédulité, qui la sollicite depuis un siècle, elle demeure chrétienne, et si, par le christianisme, elle

conserve, beaucoup plus que les hommes, les saines lumières de l'intelligence et la fermeté du cœur, ce n'est pas à sa nature qu'elle le doit, c'est à son éducation. Il n'a pas été au pouvoir de la philosophie, maîtresse de la société, de s'emparer de l'éducation de la femme, non pas que l'envie lui en ait manqué; aujourd'hui encore elle poursuit, sans se décourager, cette importante conquête destinée, — elle le croit, et avec raison, — à achever son triomphe social; mais, jusqu'à ce jour, les éléments lui ont fait défaut. L'éducation de la femme est donc demeurée à peu près exclusivement aux mains des congrégations religieuses. C'est à cette bonne école qu'elle a appris à croire et à se dévouer. On n'exaltera jamais assez le service que les communautés de femmes ont rendu par là à la société contemporaine. On peut affirmer qu'elles ont eu, au suprême degré, par cet instinct divinatoire qu'inspire la religion, le sentiment des besoins de leur époque. Elles ont pris soin de la classe élevée; elles se sont livrées à la classe pauvre; elles se sont installées, deux à deux, dans le plus humble village, vivant de rien et étonnant un monde qui, communément, n'a plus même assez de sens pour comprendre le sacrifice. Ah! qu'elles conservent bien, en éducation, les fortes traditions du cloître; que, sous le nom de progrès, elles ne se laissent pas prendre au décevantes amorces du luxe et de la mollesse; qu'elles ne cessent pas de combattre la légèreté et la sensualité, l'*impotence* morale et une certaine sensibilité maladive, épidémies de notre siècle trop souvent fomentées par des parents aveugles; qu'enfin elles tiennent allumé,

sous les yeux de leurs élèves, le phare du devoir ; c'est la seule lumière qui éclaire et, plus tard, ne s'éteint pas.

La saine éducation de la femme, voilà, assurément, le plus grand bienfait des communautés religieuses. Le soulagement des misères humaines ne vient qu'en second lieu, par la raison, si peu comprise de nos jours, que tout ce qui assure la santé des âmes a bien plus d'importance que ce qui n'a pour objet que celle des corps. Mais ici cependant quel admirable et saisissant spectacle ! « Une jeune fille qui, dans l'âge des illusions et de la beauté, se consacre au service des pauvres et des malades, dit Balmès, montre plus de grandeur d'âme que tous les conquérants de l'univers (1). » Le monde lui-même rend ici pleine et entière justice. Il est vrai qu'il lui arrive parfois de contrarier le dévouement de ces saintes femmes ; mais c'est faute de le comprendre et par une habitude qu'il rapporte de partout ailleurs ; au fond il est ravi d'un héroïsme dont il profite si largement. Comment n'en serait-il pas aiusi? Ne les trouve-t-on pas partout où il y a quelques plaies à panser, quelques souffrances à calmer, quelques chagrins à adoucir, quelques consolations à répandre, quelques aumônes à verser, dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, au chevet des mourants, dans la mansarde des pauvres, dans les prisons, dans les asiles de l'enfance abandonnée ou des vieillards affaiblis et sans pain :

(1) Balmès, *Pensées diverses*.

mères de l'orpheline, sœurs des jeunes personnes en péril de leur vertu, douces filles des vieillards qui ont un pied dans la tombe, anges consolateurs de tout ce qui souffre ici-bas. Un grand orateur énumère, en termes émus, ces dévouements créés pour toutes les misères humaines. « Les avez-vous vus, dit-il? Et qui pourra dire, avec leur nombre, leurs divines industries? Il y en a pour les vieillards, il y en a pour les veuves, il y en a pour les orphelins, il y en a pour les sourds, il y en a pour les muets, il y en a pour les infirmes, il y en a pour les incurables, il y en a pour les aveugles, il y en a pour les paralytiques, il y en a pour les estropiés, les lépreux, les captifs, il y en a pour ceux qui manquent de pain, de travail, de santé, de consolation. Aussi intelligent qu'il est libéral, le dévouement chrétien a été partout; à tous les degrés de la misère et de la souffrance humaine, il a découvert toutes les douleurs, il a sondé toutes les blessures de l'humanité et, pour chaque douleur, il a trouvé un soulagement, pour chaque blessure il a trouvé un remède, pour tout malheur il a trouvé une consolation. » L'auteur de cet éloquent tableau nous apprend qu'à l'heure même où il parle un asile vient de s'ouvrir pour les *épileptiques*, « ces infortunés que l'on croirait, à les voir sous le coup du mal qui les touche et les précipite, livrés à une domination de Satan (1). »

Tel est, en raccourci, le bien social opéré par les congrégations religieuses, par cette trilogie sacrée de

(1) *Conférences du* P. Félix, année 1858.

Pères, de Frères et de Sœurs. Un autre moyen nous resterait encore pour nous en faire une plus juste idée peut-être; ce serait de procéder par voie négative.

Supposons que ces légions chrétiennes aient tout-à-coup disparu de notre sol de la France, le Religieux de la chaire, le Frère de la doctrine chrétienne de son école, la Sœur de charité de nos hôpitaux; que l'on me dispense d'énumérer; indiquer suffit ici. L'imagination recule épouvantée devant ce vide lamentable. Et c'est cependant ce vide que cherchent à opérer tant d'hommes égarés qui se disent les amis de leurs pays et du peuple; ils ne réussiront pas.

Non, ils ne réussiront pas Qu'elles se retrempent de plus en plus, ces innombrables communautés religieuses, dans les principes de leur institution; qu'elles tiennent plus à la richesse intérieure de leurs membres qu'à la fortune et à la beauté de leurs établissements matériels; qu'elles fortifient leurs nouvelles recrues dans des noviciats sévères; qu'elles attachent une plus grande importance à la valeur intrinsèque qu'au nombre de leurs sujets, qu'elles ne dissipent point leur vigueur par une expansion prématurée; que les vocations ne s'éparpillent pas en de nouvelles congrégations sans vie, mais qu'elles se concentrent plutôt dans les familles religieuses éprouvées par le temps ou marquées, dès leur origine, des signes manifestes de la protection divine, et alors le bien qui se fait sous nos yeux ne sera que le présage du bien qui s'opérera à l'avenir.

Ici, ce nous semble, toute démonstration devient inutile.

Revenons, pour ne plus le quitter, au sujet qui rentre plus directement dans notre cadre, à l'avenir des Ordres monastiques.

III.

L'institution monastique peut être considérée à deux points de vue différents, dans sa vie intime et dans son action au dehors. Nous recourons à cette division pour mettre de l'ordre dans nos recherches.

Quatre choses nous paraissent constituer ce que nous appelons la vie intime de l'institution monastique : la prière, l'expiation, la mortification de la chair et l'affermissement de l'intelligence par la vigueur de la foi. Il en est d'autres qui sont plus fréquemment nommées, telles que la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, objets d'un vœu formel ; mais elles sont subordonnées à celles que nous venons d'énumérer et que nous prions nos lecteurs de noter spécialement; ils verront plus loin pourquoi.

En ces quatre choses est le but essentiel, l'objet suprême de l'existence des moines. Défoncer la terre, cultiver les lettres et les arts, écrire les annales des peuples, combler les hommes de bienfaits, tous ces grands services ne sont qu'une conséquence souvent indirecte, quelquefois involontaire, de l'institut. Aussi les législateurs monastiques s'en sont-ils à peine préoc-

cupés, ou ne les ont-ils envisagés que comme ce surcroît de dons que le Sauveur promet, outre la vie éternelle, à ceux qui quittent tout pour le suivre. Ce qu'ils ont eu principalement en vue, c'est l'éducation de l'âme humaine, son affranchissement du péché, l'expiation de sa corruption native par une vie de sacrifice, sa conformité avec la loi du Christ, sa transformation et, pour parler avec nos saints livres, sa divinisation même (1) par la chasteté, l'obéissance, l'humilité et la pratique ardue et difficile de la perfection évangélique (2). La prière, l'expiation, la mortification de la chair, la fermeté de la foi réalisent merveilleusement ce sublime dessein; elles font le véritable moine. La prière l'unit à Dieu, l'expiation le purifie des souillures du mal, les austérités de la pénitence dégagent son âme de la corruption du corps, la fermeté de la foi le maintient dans cette haute et sereine lumière qui éclaire deux mondes, le monde matériel et le monde surnaturel, le premier pour en montrer, sous de séduisantes apparences, la caducité et le néant, le second pour en faire entrevoir, derrière le voile qui le couvre, la grande et éternelle réalité. Toute action monastique doit commencer par ce travail intérieur et profond de sainteté personnelle et ce n'est qu'autant que ce foyer sacré s'est allumé au dedans que la cha-

(1) Efficiamini divinæ participes naturæ, fugientes ejus quæ in mundo est concupiscentiæ corruptionem. II. Pet. c. I. 40.

(2) Cfr. Montalembert, *Les Moines d'Occident.* Introduction, p. XIII et XIV.

leur en peut rayonner au dehors par une influence religieuse ou sociale. Mais ce n'est pas tout.

La prière, l'expiation, la pénitence, la fermeté de la foi ne constituent pas seulement le fond essentiel de l'institution monastique, ne sont pas seulement les principes générateurs de l'influence qu'elle a exercée dans tous les temps et qu'elle exercera encore à l'avenir sur les sociétés humaines; elles ont de plus des efficacités secrètes qui se communiquent au loin et, par elles-mêmes, par le seul fait de leur existence au milieu du monde, agissent sur lui avec une énergie latente qui, pour être inaperçue, n'en est pas moins réelle. Une comparaison va nous donner une idée de cette action d'autant plus puissante qu'elle est plus intime.

Supposons l'une de ces maladies mystérieuses qui s'attaquent aux principes mêmes de la vie, se révélant au dehors par d'étranges phénomènes; un poison inconnu altère la constitution du sang et brûle les entrailles; l'influx nerveux subit des perturbations profondes; tout l'organisme est livré à des forces perturbatrices qui en renversent le mécanisme régulier; le mal inconnu, protée insaisissable, fait ses ravages; la dissolution est prochaine. Comment enchaîner la mort? comment ramener la vie? Suffira-t-il d'employer ces remèdes apparents et pour ainsi dire de gros volume qui, s'appliquant à la surface du corps ou pénétrant à l'intérieur, semblent n'agir qu'à la manière physique? Le vulgaire qui n'estime que ce qui frappe les sens, y mettra peut-être sa confiance; mais le médecin intel-

ligent ne s'y méprendra pas. Il comprendra qu'il faut faire appel à un élément plus subtil qui, se résolvant en fluide impondérable, se puisse insinuer jusqu'aux sources mêmes de la vie. La difficulté sera, sans doute, de découvrir et de mettre en œuvre cet agent délicat de guérison; mais il n'est pas douteux qu'il ne faudra rien moins qu'un agent de ce genre pour chercher, atteindre et neutraliser le virus secret, invisible cause du mal.

Cette comparaison s'applique avec une parfaite exactitude à certains âges maladifs des sociétés humaines. A ces époques néfastes, dont la fin de l'empire romain et le temps où nous vivons nous fournissent les plus mémorables exemples, tout se dissout et languit dans les idées, les croyances, les mœurs, les institutions sociales et politiques. Les jouissances matérielles abondent et cependant le malaise est partout; l'ivresse du plaisir n'étanche pas la soif du plaisir, elle l'irrite; la possession du bien-être ne tempère pas la fièvre du bien-être, elle en excite les ardeurs. D'effrayants symptômes se révèlent de toute part. Tout le monde les voit et chacun réclame de prompts et énergiques remèdes. L'empirisme, toujours applaudi du vulgaire, en a de tout prêts. Rien de plus facile, à son avis, que de guérir la société. Il ne s'agit que de changer un gouvernement, de défaire une vieille constitution, de remplacer une monarchie par une république, ou une république par une dictature, de ressusciter quelques nationalités oubliées ou d'en créer de nouvelles, de verser une aussi forte dose que possible de démocratie

dans les mœurs, les usages, la législation et tout le mécanisme social, ou bien d'en venir à quelques opérations plus radicales, comme de supprimer la famille et la propriété, c'est-à-dire de renverser la nature humaine. Toutes ces tentatives de guérison, les unes impuissantes, les autres désordonnées et absurdes, sont presque toujours dangereuses et elles n'aboutissent que trop souvent à ces commotions terribles qui portent le nom de révolution, que les utopistes se plaisent à regarder comme des crises salutaires et qui ne sont, en réalité, qu'un pas de plus vers l'agonie et la mort. Entre ces topiques sociaux et les médicaments grossiers dont il a été question plus haut la ressemblance est entière. Ni les uns ni les autres ne vont à la source du mal. Celui-ci, en effet, se manifeste bien dans le corps social par des phénomènes très-visibles, mais il a son origine et son siége invisibles dans cet esprit que l'on peut appeler divin, qui est à la société ce que l'âme est au corps, et sans lequel la société ne peut se maintenir ni en mouvement régulier, ni en santé, ni en vigueur. L'esprit divin, voilà ce qui est altéré en elle; voilà ce qu'il faut guérir ou, pour parler plus exactement, ramener à sa pureté en le purgeant du poison d'iniquité qui le vicie et le neutralise. Or, c'est évidemment à quoi ne peut réussir aucun curatif humain, à plus forte raison matériel. Là aussi il faut un agent plus subtil, non pas un fluide impondérable, mais surnaturel, force invisible et mystérieuse, qui, venant de Dieu, se communique à la société, s'insinue jusque dans ses racines, en atteigne l'influx vital, le

purifie, le rafraîchisse et le ranime, comme la respiration d'un air vif et sain un sang noir et appauvri. Serai-je suffisamment compris de mes lecteurs lorsque je leur dirai que Dieu tient accumulé dans le christianisme ce fluide réparateur et que, par la prière, l'expiation, la mortification de la chair et l'énergie de la foi, l'institution monastique en est le plus puissant véhicule? Ils saisiront ma pensée s'ils veulent bien prendre garde que le moine intercède pour la société coupable, qu'il expie ses crimes, que par l'union de ses gémissements qui montent vers le ciel avec l'action vengeresse qu'il exerce en lui-même contre les iniquités humaines, il désarme la colère divine et que, c'est là, d'une part, auprès de Dieu et en faveur de la société, le double office de sa vie intime. Cette même pensée leur paraîtra plus claire encore s'ils ont soin d'observer que les austérités du moine sont une réaction salutaire contre le sensualisme qui est la perte des nations et une forte école de modération dans la poursuite du bien-être; que l'énergie de sa foi est la condamnation la plus éclatante et le remède le plus efficace de ce scepticisme qui, aux époques de défaillance intellectuelle, énerve les âmes et assassine la raison; et que c'est là, d'autre part, la double action, directe, sans être pourtant immédiate, de sa vie intime sur la société. Suivons pas à pas les relations secrètes et profondes du moine avec la société par ces quatre choses, la prière, l'expiation, la pénitence, la fermeté de la foi; ces vertus intérieures, qui semblent le constituer vis-à-vis d'elle à l'état d'étranger et qui n'en sont pas moins

la source de tous les services qu'il lui a rendus dans le passé, de tous ceux qu'il pourra lui rendre encore dans l'avenir (1).

I. Dieu qui est le maître de l'homme ne l'est pas moins de la société; il lui a imposé des lois et il en exige l'accomplissement. L'inobservance de ces lois amène un châtiment; car il n'y a pas de loi sans sanction. Et il faut bien remarquer que, quand il s'agit de la société coupable, le châtiment est essentiellement plus rapproché que lorsqu'il est question de l'homme criminel. Cela se conçoit. L'homme par son âme est immortel; Dieu le retrouve nécessairement de l'autre côté de la tombe; il peut attendre, par conséquent, de compter avec lui et pousser la patience jusque par delà le seuil de l'éternité; mais il n'en est pas de même de la société. L'existence de celle-ci est circonscrite dans le temps et c'est dans le temps qu'elle doit payer ses révoltes contre Dieu. Le christianisme est formel sur cette doctrine. Son enseignement à ce sujet est, du reste, parfaitement conforme à toutes les traditions des peuples et au sentiment du genre humain et l'expérience de soixante siècles ne l'a jamais démenti.

(1) Ce que nous aurons à dire jusqu à la fin de ce chapitre ne s'appliquera complètement qu'aux congrégations les plus austères, aux Chartreux et aux Trappistes par exemple; mais par là même aussi il en reviendra une part à quelques congrégations qui ne sont guère moins sévères, comme les Carmes et quelques familles Dominicaines.

La raison se rend facilement compte de sa vérité; elle comprend très-bien que le suprême empire de Dieu sur ces agglomérations humaines que l'on appelle sociétés ne peut pas être impunément violé. Mais pour peu qu'elle veuille sonder le grave problème des relations que l'existence même de toute société suppose entre Dieu et les hommes, elle ne tarde pas à découvrir une autre cause bien plus directe encore et plus immédiate de punition. En Dieu sont l'origine et la force de tous les principes qui tiennent les hommes assemblés, du droit, de la justice, de la charité, du sacrifice, de l'autorité et de la soumission. Ces principes sont le seul véritable ciment social. Se soustraire à l'empire de Dieu, c'est les détruire; d'où il résulte clairement que l'iniquité et le crime sont, dans la société, des éléments de dissolution et de mort, et quand ils prévalent il n'est presque pas nécessaire que Dieu intervienne pour punir; le désordre, par la désorganisation même qu'il produit, entraîne avec lui son châtiment. Nous ne pensons pas que ces notions puissent être contestées par aucun homme sérieux. Mais il est bon de creuser davantage cette importante matière.

Nous avons parlé de certaines époques maladives de l'humanité. Si l'on prend la peine d'observer de près, on verra que ces époques sont toujours les plus criminelles. Alors la vérité s'obscurcit, les intelligences s'enténèbrent, l'erreur est prise pour de la lumière; le bien et le beau perdent leur vigueur et leur éclat; ils sont méconnus; les cœurs qui ne vivent que par eux de leur vraie vie s'énervent; la vie passe tout entière

dans les sens. C'est alors que l'on voit d'étranges phénomènes se produire. Plus l'humanité s'enfonce dans la fange immonde des plaisirs et dans les sombres enflures de l'orgueil, plus la pensée de Dieu, père des esprits et pure splendeur de la vérité, la fatigue. Elle s'en détourne comme d'une apparition qui la condamne et il est rare qu'elle n'en vienne pas à se prendre contre elle d'une sorte de haine implacable. Bientôt, par un progrès effrayant dans le mal, elle se tourmente du besoin d'effacer et de détruire, dans les arts, les sciences, les lois, le gouvernement, l'industrie, partout où elle peut porter sa main sacrilége, les empreintes divines, ou du moins, afin de les rendre inoffensives et accommodantes à ses dégradations, de les affaiblir, de les dénaturer, de les transformer à l'effigie de l'homme. Ce travail est d'autant plus coupable qu'il s'acharne avec plus de volonté et plus formellement à l'attaque même de Dieu et à la ruine de son nécessaire et souverain empire. Il constitue une iniquité d'un ordre à part, iniquité monstrueuse, différant essentiellement de ces iniquités vulgaires qui ne proviennent que des passions humaines, c'est-à-dire de nos faiblesses et qui trouvent, dans cette infirmité même, une défense contre Dieu. Ici point de pareille excuse. L'entraînement des passions, fruit de notre fragile nature, n'y a qu'une lointaine part; la volonté et l'intelligence humaines s'attaquent à Dieu dans toute leur liberté, et par l'exercice calculé de leur libre arbitre, cherchent à l'arracher de ce monde, travaillant à anéantir sa souveraineté, loi essentielle de la création. Ce crime, le

plus grand de tous, est particulièrement le crime de la période historique que nous traversons. C'est par lui surtout que s'emplissent jusqu'aux bords « ces coupes » redoutables que saint Jean nous représente dans son Apocalypse comme « pleines de la colère de Dieu, qui vit dans les siècles des siècles (1). »

Nous voyons, ce nous semble, comment le châtiment divin, à cause de l'iniquité des hommes, demeure sans cesse suspendu sur la société, se précipitant d'autant plus que l'iniquité abonde davantage et crie plus haut vengeance vers le ciel; ce qui nous explique comment, en une mesure variable, le malheur et la souffrance, s'attachent, dans tous les temps, aux flancs de l'humanité, sévissant plus ou moins, suivant qu'elle est plus ou moins criminelle et à certaines époques, déchaînant tous les fléaux à la fois.

Cette explication était nécessaire pour l'intelligence de l'une des plus hautes et plus touchantes pensées du christianisme.

Caractéristique de la religion fondée par Jésus-Christ, fils de Dieu et sauveur des hommes, cette pensée peut se formuler ainsi : La miséricorde de Dieu, qui « est au-dessus de toutes ses œuvres (2), » a pris des précautions contre l'exercice même de sa justice en confiant à la prière le soin de le fléchir et de le désarmer. Le christianisme nous enseigne, en effet, que la lutte de

(1) Phialas aureas plenas iracundiæ Dei viventis in secula seculorum. Apoc. XV, 7.

(2) Miserationes ejus super omnia opera ejus. Psalm. CXLIV. 9

la prière contre la justice de Dieu est infailliblement victorieuse et que jetée dans les balances éternelles elle l'emporte toujours sur le poids de l'iniquité. Les instincts de l'âme humaine « naturellement chrétienne, » selon Tertullien, en avaient pressenti la puissance; l'antiquité profane en avait dit, en certains moments de lucidité divinatoire, d'étranges choses qui, malheureusement pour elle, n'avaient été, dans la pratique, qu'une lettre morte (1); la révélation préparatoire de l'ancien Testament n'avait presque été

(1) La Grèce naturaliste et voluptueuse n'a pu s'empêcher de répéter, avec de singulières émotions, les paroles que le vieil Homère met dans la bouche de l'un de ses héros. « Les Dieux mêmes, dit le poète, contemporain de Salomon, se laissent fléchir. Tous les jours les hommes, après les avoir offensés, parviennent à les apaiser par des vœux, par des présents, par des sacrifices, des libations et des prières. Les Prières sont filles du grand Jupiter. Boiteuses, le front ridé, levant à peine un humble regard, elles se hâtent avec inquiétude sur les pas de l'Injure. Car l'Injure altière est vigoureuse; d'un pied léger elle les devance toujours; elle parcourt toute la terre en outrageant les hommes; *mais les humbles Prières la suivent pour guérir les maux qu'elle a faits.* Ces filles de Jupiter s'approchent de celui qui les respecte et les écoute; elles lui prêtent leur secours; elles l'écoutent à leur tour et comblent ses vœux. Mais si un homme, sourd à leur voix, les repousse, elles montent vers leur Père, pour que l'Injure s'attache aux pas de cet homme et les venge avec rigueur. » ILIADE, chant IX, v, 497-512. J'appelle sur cette merveilleuse allégorie toute l'attention de mes lecteurs. Sous son enveloppe mythologique, ils découvriront tous les caractères de la prière chrétienne, envisagée surtout comme fonction sociale.

qu'un long appel à la prière et un cri quarante fois séculaire de la terre vers le ciel. Mais l'efficacité individuelle et sociale de la prière n'a été pleinement révélée que par l'Evangile (1). Jusque là, au sein de l'humanité, la prière avait été tremblante, n'ayant que trop le sentiment qu'elle se présentait à Dieu les mains vides, indigne par elle-même d'être entendue. Elle n'était pas encore fortifiée par la vertu du Sang Expiateur. Depuis la mort du Christ, elle est plus confiante; en s'échappant des poitrines humaines, elle monte vers le ciel, toute chargée des mérites d'un Dieu; la rédemption du Calvaire lui communique la vertu de faire contrepoids à la justice divine. Aussi voyons ce qu'a fait le christianisme; — et c'est là l'une de ses œuvres sociales les plus importantes, — il ne s'est pas contenté de recommander la prière, d'en faire un devoir à tous

(1) L'ancien Testament contient d'admirables notions sur la prière. Le dialogue entre Dieu et Abraham sur le nombre de justes qui auraient suffi pour sauver Sodome (Gen. c. XVIII), l'espèce de supplication par laquelle le terrible législateur du Sinaï conjure Moïse de ne plus s'interposer entre sa colère prête à déborder et les crimes de son peuple et de ne plus suspendre par ses prières les effets de sa vengeance; *dimitte me ut irascatur furor meus contrà eos*, (Ex. c. XXXII, v. 10); la parole de Jérémie qui s'épouvante, comme du plus redoutable des châtiments, de voir Dieu, le Père et le Roi d'Israël, placer, comme un obstacle entre lui et son peuple, un nuage, afin que la prière n'ait plus le pouvoir de passer, *Opposuisti nubem, ne transeat oratio* (Thren. c. III, v. 44), voilà des choses qui renversent la raison humaine et nous donnent l'idée la plus étonnante de la puissance de la prière

les hommes, le plus impérieux de tous les devoirs, qui ne cesse d'être obligatoire à aucun instant de la vie (1); il l'a constituée à l'état de ministère public. Par cette admirable solidarité dont Jésus-Christ est le lien, la prière de chaque chrétien devient la prière de tous; mais, au-dessus de ces sources innombrables qui forment un fleuve commun, est la prière de l'Eglise. L'Eglise prie sans cesse en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. En elle réside le ministère de la prière indéfectible. C'est cette médiation de la prière par l'Eglise qui détourne la colère de Dieu, allège le fardeau des iniquités du monde et rétablit l'équilibre entre l'empire du ciel et l'empire de la terre. Quand la prière se tait cet équilibre cesse et tout se trouble dans la société, comme dans le sanctuaire intime de chaque conscience (2).

Nécessaire en tous les temps, ce ministère de la prière l'est bien davantage aux époques de grande culpabilité sociale, à plus forte raison en ces rares temps de criminalité monstrueuse qui prennent Dieu même à parti et qui n'aspirent à rien moins qu'à le chasser de ce monde. C'est alors surtout que toutes les voix suppliantes de l'humanité doivent monter vers le ciel et le fatiguer de leurs gémissements. En elles seules est l'espérance du salut.

(1) Oportet semper orare et non deficere, — sine intermissione orate. Luc. XVIII. I. et I. Thess. V. 17.

(2) Voy. Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introduction, p. xlviii.

Or cette fonction de la prière, par qui s'exerce-t-elle dans l'église? Tous les fidèles sans doute y prennent part en une certaine mesure. Mais elle a ses ministres particuliers. Ce sont des hommes qui, à toutes les heures du jour et de la nuit, ont charge de répandre devant Dieu, au nom de leurs frères, la prière par excellence si admirablement et si justement appelée l'*office divin*, l'*œuvre de Dieu* (1) et de joindre, en tous les lieux du monde, leurs supplications au sacrifice de la grande et innocente Victime. Tel est, en général, le noble et salutaire rôle du clergé catholique, ce rôle qui fait de ses membres des médiateurs secondaires entre Dieu et les hommes par Jésus-Christ, le premier et universel médiateur; qui les relève si fort au-dessus de ceux qui sont leurs frères par la chair et par le sang et, entre tous les ministres des cultes divers, les marque, aux yeux des peuples, d'un caractère de sainteté n'appartenant qu'à eux seuls. Le monde ne se figurera jamais assez tout ce qu'il doit à cette intervention sacerdotale, quels biens elle appelle sur lui, quels maux elle en écarte.

Il faut convenir toutefois que le clergé séculier ne peut être qu'imparfaitement l'organe du ministère de la prière. Les prêtres séculiers sont épars, isolés et par conséquent ne peuvent pas former ces *chœurs* solennels dont les voix chantent ou pleurent devant Dieu; d'autre part, la sollicitude et le soin des âmes les absorbent ou

(1) *Officium divinum*, dans la liturgie de l'Eglise; *Opus Dei*, dans la règle de saint Benoît.

du moins revendiquent des heures innombrables de leurs jours et de leurs nuits. Les ministres par excellence de la fonction sociale de la prière, ce sont les moines. Etrangers au monde et aux inquiétudes de la vie, affranchis de ses besoins par la pauvreté et l'obéissance et de ses mordantes passions par la chasteté, ils se réfugient dans la solitude. La contemplation des choses divines y devient leur élément; leur esprit, leur cœur, leurs sens même, tout y est profondément recueilli. Les bruits du dehors ne parviennent pas jusqu'à eux. La mortification, le silence, l'austère travail de l'intelligence et du corps gardent les avenues de leur âme. Du sein de ce recueillement la prière se dégage et quelle prière!

Je demande ici à mes lecteurs la permission de mettre sous leurs yeux, au lieu de réflexions, un tableau que j'ai dessiné sur place et copié sur le *vivant*.

Avant de mettre la dernière main à cet ouvrage, j'ai voulu voir de près de vrais moines. Le souffle de la Providence m'a conduit dans un grand monastère relevé deux fois de ses ruines (1) et dont les pierres

(1) Notre-Dame d'Aiguebelle, cette célèbre abbaye de l'Ordre de saint Benoît, congrégation de Cluny, fondée en 1045, par Girand-Hugues-Adhémar de Monteil, au diocèse de Saint Paul-Trois-Châteaux, aujourd'hui de Valence, entra dans l'Ordre de Cîteaux sous la filiation de Morimond, en 1134. Elle fut reconstruite, en 1137, par les libéralités de Gontard de Rochefort, puis au XVIᵉ siècle, dévastée par les Calvinistes, et quelques années après, réparée à la hâte, sans goût et sans grandeur, par suite du malheur des temps et de la pénurie où la commende main-

même ont une éloquence incomparable, imprimée par dix siècles de vénérables traditions et de souvenirs de sainteté. Par une bonne fortune, devenue rare de nos jours, ce monastère est relégué dans un désert loin du tumulte de notre société si agitée et du contact des hommes, au fond d'une vallée sauvage, enceinte de montagnes arides ou boisées qui lui ferment tous les lointains horizons et, par trois déchirures de leurs flancs, lui versent de vives eaux dont les murmures se mêlent au chant des oiseaux et au bruissement des vents dans la chevelure des arbres. Là, ce ne sont pas seulement les institutions, mais les profondes solitudes du Moyen-Age que l'on rencontre. Point de villes, point de villages; à peine quelques habitations dans le voisinage. Dépendance et propriété de l'abbaye, la contrée presque entière est monastique, cultivée par des frères lais à la robe grise et à l'attitude laborieuse et méditative tout à la fois, types de l'agriculteur

tenait les monastères. Grâce sans doute à l'impossibilité de tirer parti de ses matériaux de démolition, la Révolution française se contenta de la ravager, elle n'en fit pas un monceau de ruines. Ses épaisses et solides murailles survécurent à la destruction. Dom Etienne fut, en 1815, le restaurateur d'Aiguebelle, qui est aujourd'hui l'un des monastères les plus florissants de l'Ordre rajeuni de Cîteaux. Son abbé, Dom Gabriel, ne néglige rien pour lui rendre son antique physionomie. Nous regrettons qu'il ne nous soit pas permis de parler à notre aise de ce moine excellent chez qui les dons de l'intelligence ne le cèdent en rien à ceux du cœur, l'un des hommes de notre époque qui comprennent le mieux le passé et l'avenir de l'institution monastique.

religieux dont la mémoire même semblait perdue parmi nous. Ce lieu est peut-être le seul du monde où l'on puisse retrouver, de nos jours, dans son originalité et avec sa physionomie primitive, la *grange* cistercienne, appendice et complément d'un monastère au XIIIe siècle. Le sol est maigre, aride et infécond; mais la patience et la persévérance des moines ont triomphé de ses résistances et recueilli des moissons et des fourrages dans des terrains où les autres hommes se contenteraient de voir pousser des genêts, des bruyères et quelques herbes dures et chétives brûlées par le soleil ou déracinées par les pluies. Dans cette nouvelle Thébaïde, précieuse relique d'un autre âge, le monastère est au complet. J'y ai séjourné quelques semaines, suave épisode de ma vie, admis à la douce intimité des moines, à tous les secrets de leur intérieur, membre moi-même de la famille, sinon par la profession religieuse, au moins par l'esprit et le cœur et par une affection largement donnée et généreusement rendue. C'est là que j'ai pu me faire une juste idée du ministère de la prière.

Le moine cistercien n'épuise pas comme nous ses nuits dans le repos. A deux heures du matin, à une heure, à minuit quelquefois, il est sur pied (1). Il a dormi dans ses habillements de laine, sur une rude couche; il est vite debout. Les voyez-vous ces ombres blanches défiler sous les arceaux obscurs et silencieux

(1) Les trappistes se lèvent pour chanter l'office à deux heures les jours ordinaires, à une heure les dimanches, à minuit les jours de grande fête.

du cloître? Les voilà à l'église, à peine éclairée par quelques pâles lueurs. Ces ténèbres transparentes sont un bon milieu pour le recueillement de l'âme. De longues rangées de stalles industrieusement disposées dans le chœur les reçoivent une à une. Elles se prosternent la face contre terre; rien ne rompt le silence que le crépitement des articulations sous le corps qui s'incline. Le spectateur est saisi. Au dehors, la nuit règne; tout dort dans le monde, excepté le crime; ici l'innocence veille. Ecoutez. Elles se relèvent, ces ombres du sanctuaire. De graves et solennelles voix se font entendre. Quel chant! quelle musique? Comme elle trouve le secret, avec quelques notes austères, d'aller remuer les fibres les plus profondes et les plus délicates de l'âme! Il y a, dans toutes ces voix ou plutôt dans cette seule et grande voix qui module des psaumes et des cantiques avec une vigoureuse sonorité s'échappant moins de la poitrine que de l'ardent foyer du cœur, des accents et des expressions indéfinissables. Quand on entend cela pour la première fois, on a peine à respirer. Mais quelles sont les prières que ces moines font monter vers le ciel? Des prières des vieux âges toutes pleines du souffle divin, les cris de joie, les plaintifs gémissements, les transports d'amour, les pleurs de repentir du roi David et des prophètes et de ous les justes de l'ancienne et de la nouvelle loi. En les écoutant, on croit entendre l'écho de toutes les allégresses, de toutes les tristesses, de tous les besoins; c'est la prière de l'humanité. A des intervalles presque réguliers, le dramatique concert est interrompu par

des récitatifs semblables aux mélopées antiques, redisant les plus beaux traits de la Bible et de l'Evangile ou de la vie des Saints, ces héros du christianisme. Les enseignements des Pères et des Docteurs y ont leur place et les supplications de l'Eglise s'y mêlent pour exprimer, selon le jour et l'heure, les vœux de ses enfants répandus sur la surface de la terre. Ce spectacle, pour tout homme sérieux, n'a pas son pareil ici-bas.

Mais pour en comprendre toute la grandeur, il faudrait pouvoir pénétrer jusque dans le sanctuaire de la conscience de ces hommes qui chantent et prient d'une si saisissante manière. Ils en ont impitoyablement banni tout ce qui est léger, terrestre, humain, tout ce qui tient à ces préoccupations matérielles ou personnelles, qui adhèrent si étroitement à notre âme comme une partie essentielle de sa vie. Dans cet intérieur, où ils n'admettent à résidence que la Majesté divine, tout est recueilli et par là même ferme, vigoureux, surnaturel; l'esprit et la volonté, l'intelligence et l'amour, ces deux puissances de l'homme y sont concentrées dans toute leur force, et ces paroles qu'ils apportent de la terre, ils les redisent devant Dieu dans toute la plénitude de leur signification. La prière du dedans correspond tout-à-fait à la prière du dehors; elle est complète et, franchissant l'abîme infini qui sépare l'homme de la divinité, elle touche tout à la fois à la terre et au ciel; elle devient la communication entre l'une et l'autre; elle est le *tête-à-tête* de l'âme humaine avec Dieu. Le monde n'a pas une idée de ces choses et quand on s'aventure à lui en souffler quelques mots,

il croirait volontiers à une hallucination ou à un rêve. Là cependant est la source de toutes les réalités de nos destinées et de celles du genre humain, comme, en ces fluides mystérieux qui circulent dans les plantes et et les animaux, tous les secrets et toute la vie de la nature.

Tandis que les moines de chœur (1), ministres de la prière, se livrent à l'*œuvre de Dieu*, les frères lais prient en silence dans un lieu séparé, mais voisin. Ce ne sont pas les voix, ce sont les cœurs qui s'unissent. Ces rudes artisans du labeur de la pénitence paient ainsi leur dette des supplications quotidiennes, tout en se prémunissant pendant des heures de méditation nocturne contre les dissipations futures du travail.

Tel est le commencement de la journée du moine. Elle se continuera par une alternative de prière et d'action. A l'approche de l'aurore il immolera sur l'autel du seigneur le sacrifice du matin, et tandis que le soleil fournira sa carrière, sept fois, avec la même ferveur, il reparaitra devant Dieu afin d'intercéder pour ses frères. Presque seul il se souviendra que chaque période du jour a ses iniquités spéciales et que, pour les arrêter dans leur ascension rapide vers la justice divine, il n'y a pas de plus sûr obstacle à leur opposer que la voix suppliante des chants sacrés et de la prière hiératique.

(1) Les moines de chœur ou les ministres de la prière sont seuls, à proprement parler, de vrais moines; les frères lais jouissent de la plupart des priviléges monastiques, *excepto monachatu*, dit la règle de Cîteaux.

Ce n'est pas sans dessein que j'applique ce mot à la prière des moines. Elle présente, en effet, à quiconque l'étudie, un caractère très-digne d'attention. Elle n'a rien d'individuel ; elle est au contraire d'une singulière ampleur, d'une étendue et d'une compréhension comme infinie. Comme tout ce qui vient de Dieu, elle porte en elle-même tous les sens, répond à tous les sentiments et à tous les besoins, embrasse tous les temps, tous les lieux et tous les hommes. Je n'ai été que strictement exact lorsque je l'ai appelée plus haut la prière de l'humanité (1).

L'heure qui précède le repos de la nuit est particulièrement solennelle dans la journée du moine. Comme l'heure matinale qui a suivi le lever, elle rassemble toute la famille cistercienne, moines et convers, au pied de l'autel du Dieu vivant. Mais au lieu du chant des Matines qui salue, dans l'aurore de chaque jour, les espérances et les angoisses de la vie, c'est le chant de *Complies,* cette belle prière du soir (2), qui, dans les ombres de la nuit, signale celles de l'éternité. L'office de *Complies* a un autre sens. Dans l'esprit de la liturgie sacrée, la nuit signifie les ténèbres du mal. Nulle signi-

(1) Ce caractère hiératique de la prière monastique est aussi celui de l'*office divin* et de la liturgie de l'Eglise. Les liturgies récemment introduites en France en manquent totalement dans ce qu'elles ont de structure nouvelle. C'est ce qu'on n'a pas assez remarqué. Il n'en faudrait pas davantage pour les rendre suspectes.

(2) Le Trappiste n'a pas d'autre prière du soir que celle-là.

fication plus exacte; car ses obscurités ne servent que trop souvent de manteau aux iniquités les plus hideuses. « Celui qui fait le mal hait la lumière, dit Jésus-Christ (1). » Les enfants de saint Benoît et de saint Bernard s'inquiètent de ce danger pour les âmes et cherchent à le conjurer. Leurs appréhensions toutefois sont tempérées de confiance et d'abandon filial entre les bras de Dieu. « En lui, disent-ils, je dormirai et reposerai. »

Lorsqu'ils ont ainsi exhalé leurs supplications avec leurs craintes et leurs espérances, le dernier souffle de la prière s'éteint en quelques phrases articulées à voix basse comme les dernières paroles d'un mourant et un mystérieux silence règne dans le lieu saint; il semble que tout est achevé. Mais voilà que, tout-à-coup, au-dessus de l'autel, brillent quelques lumières, images de Celui qui est la vraie lumière luisant dans les ténèbres, et de toutes les poitrines part un cri inattendu, un immense cri : c'est le chant du *Salve Regina*. Qui n'a ouï parler de ce cantique sublime des Trappistes? Qui, l'ayant entendu, pourrait jamais l'oublier? Pour moi, j'en ai vingt fois rassasié mes oreilles et mon cœur, toujours avec une émotion nouvelle. D'abord la prière éclate par une salutation que l'on dirait un appel de la terre vers le ciel; c'est un élan de confiance à la mère du Sauveur qui est aussi la nôtre. Puis elle devient douce, suave, se balançant dans le sanctuaire, comme le chant d'un enfant sur le sein de sa mère. Bientôt elle

(1) Omnis qui malè agit, odit lucem, JOAN, III, 20.

vibre avec des pleurs. « Vers vous nous crions, chante-t-elle, exilés, fils d'Eve; vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Sus donc, ô notre avocate, tournez vers nous ces yeux, vos yeux miséricordieux, et par de là le terme de cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit de vos entrailles; oui, montrez-le nous, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie. » Cette dernière et triple invocation est, comme chacun sait, de saint Bernard, de tous les ancêtres des Trappistes, le plus illustre et le plus saint. Lorsque, de toute la force de leurs poitrines, de toute l'ardeur de leur foi, avec l'accent passionné de l'amour et des saintes aspirations vers la patrie et l'éternel repos, vers Jésus et sa Mère, deux cents cénobites la font retentir, alors, à moins d'avoir un cœur de pierre, on n'y tient pas; les yeux se fondent en larmes et, quand, après quelques minutes d'un saisissement qui ressemble à une extase, on retombe sur soi-même, c'est pour se dire : « Ceux-là sont de vrais sages; pour nous, nous ne sommes que d'insouciants enfants, lorsque nous poursuivons, au détriment de l'éternité, les frivolités de la vie. »

Remarquons que les moines, d'après les constitutions primitives littéralement observées chez les Trappistes, ne consacrent pas moins de huit heures par jour au ministère de la prière publique.

Comment, avec cette divine servitude, peuvent-ils se réserver encore du temps pour les travaux du corps et de l'esprit? Il y a lieu de s'en étonner. Mais la vie des moines a des espaces qui ne sont pas dans la nôtre. Que

de choses contribuent à allonger leurs journées, la brièveté du sommeil, l'absence de toute récréation, les occupations continues, le silence et le jeûne qui retranchent, l'un les conversations inutiles, l'autre les repas multipliés! Ils ont, par ces moyens, résolu le problème, insoluble pour les hommes du monde, de doubler, de tripler leur existence. Sans nuire à la fonction de la prière, ils ont pu, à toutes les époques de leur durée, prélever bien des heures employées à venir en aide, par l'action extérieure, à la société en détresse. Du reste, la prière, chez eux, n'est pas étrangère à l'action. Le vrai moine ne perd jamais Dieu de vue; ses labeurs accomplis dans le recueillement de l'âme, qu'ils soient matériels ou intellectuels, n'arrêtent pas l'ascension de ses vœux et de ses soupirs vers le ciel. Son travail est encore une intercession.

Il résulte de ce rapide exposé que le moine est l'organe le plus complet, le ministre par excellence de la prière publique.

Maintenant, au lieu d'un monastère qui nous a servi d'exemple pour nous faire une idée de la prière monastique, supposons des milliers de monastères, répandus comme au Moyen-Age sur toute la surface de l'Europe. De chacun de ces points, asiles de foi et de recueillement, s'élève, jour et nuit, la prière solennelle. Pour comprendre l'influence que doit exercer, en faveur de la société, cette intercession permanente et en quelque sorte aussi étendue que les iniquités mêmes des hommes, il n'est pas nécessaire, ce me semble, d'être chrétien; il suffit d'être éclairé des saines lumières de

la raison. Qui oserait, en effet, sérieusement soutenir que tant de saintes voix, si constamment suppliantes, soient sans crédit auprès du trône de la Majesté souveraine, de la Justice et de la Miséricorde infinie. Quoi! il y aurait un Dieu juste et bon tout à la fois; il existerait des rapports entre le créateur et la créature, et ces longs cris d'amour et de douleur, ces ferventes invocations de tant d'âmes qui se livrent à Dieu dans la plénitude de leur être, ne seraient qu'un vain bruit perdu dans le sein de la nature comme le sifflement des vents, comme le clapotement des ondulations de la mer, comme le chant solitaire d'un oiseau dans la profondeur des bois! Dieu ne les écouterait pas! Il y serait indifférent ou insensible! Il n'y répondrait par aucune effusion de bonté et de miséricorde! Non, non. Cette seule supposition répugne à la raison et elle équivaudrait, si elle prévalait, à la négation même de Dieu.

Quatre vérités demeurent acquises par cette discussion; nous les groupons ici pour en mieux faire saisir les suites.

1° La prière, à l'état surtout d'institution, de force permanente et publique, est une puissance protectrice de la société;

2° Indispensable en tout temps, cette puissance l'est incomparablement davantage à certaines époques exceptionnellement criminelles devant Dieu;

3° Le moine est l'organe le plus élevé, le ministre par excellence de la prière publique, et sa présence

dans la société est toujours, par là même, un bienfait; d'où il résulte

4° Que son intervention est d'autant plus impérieusement réclamée par les détresses de l'humanité, que l'iniquité abonde davantage sur la terre.

Nous sommes bien près maintenant de nos conclusions pratiques.

S'il est une vérité qui crève les yeux, c'est que l'époque où nous vivons est l'une de ces époques volontairement maladives et tristement criminelles dont il a été question plus haut, la plus redoutable de toutes peut-être ; car nulle ne nous paraît avoir été, dans une partie considérable de ses membres et sous sa forme sociale elle-même, plus positivement en insurrection contre Dieu et plus coupable, au premiér chef, du crime de lèse-majesté divine. Aux traits généraux que nous avons dessinés et dont quelques-uns peuvent s'appliquer à d'autres âges, combien n'en pourrions-nous pas ajouter qui sont particuliers à ce temps-ci? L'influence chrétienne qui se faisait sentir autrefois jusque dans la dépravation, s'évanouit; il n'y a plus de frein; le but ouvertement poursuivi par le siècle n'est rien moins que le renversement de l'action dix-huit fois séculaire du christianisme, la réhabilitation de la chair et l'assouvissement de l'esprit à ses appétits sauvages. Les mœurs ne sont pas seulement corrompues; elles font revivre, sous nos yeux épouvantés ou complices, tous les débordements de l'ère des Césars. En certaines classes, le retour au paganisme est complet et le nom même est revendiqué comme l'expression d'un état

social bien préférable au christianisme. On chante les mystères d'Adonis et de la *sainte Biblos;* on bafoue les mystères du Christ et de la Jérusalem nouvelle. La révolte qui se bornait, en d'autres temps, à s'affranchir de quelques vérités et de quelques lois divines travaille à émanciper absolument l'humanité de tout empire de Dieu. Il faut la débarrasser de ce Maître fatigant; c'est la prétention avouée. La science s'épuise à déraciner le surnaturel et, tournant contre elle-même ses propres armes, à mutiler la raison, ajoutant ainsi au crime de lèse-majesté divine celui de lèse-majesté humaine et poussant l'homme, s'il était possible, au néant. Grâce à la propagande des classes élevées, stupidement corruptrices et des sociétés secrètes organisées contre le ciel comme les légions de l'enfer, l'iniquité brutale est descendue jusque dans les profondeurs de ces misères populaires qui ont si grand besoin des compensations et des espérances que la religion est seule en droit et en pouvoir de leur offrir. N'achevons pas ce tableau; il y faudrait de trop lugubres couleurs. En face de ces insolences humaines, comment Dieu ne serait-il pas irrité? comment son bras ne serait-il pas levé pour punir? Quand la raison, d'accord avec la foi, ne l'affirmerait pas, l'observation nous l'apprendrait. Aux oscillations du sol, aux frémissements de la société, qui ne ressent, en effet, que l'heure du châtiment, que la tempête approche?

Il est donc urgent, en ce temps-ci plus qu'à aucune autre époque, de fléchir le ciel par la prière. Il ne l'est pas moins de ranimer dans la société cet esprit divin

dont l'évanouissement progressif la conduit à l'apoplexie, à des spasmes, à des soubresauts convulsifs et à la mort; car la prière qui a le pouvoir d'apaiser Dieu a aussi la vertu, par la grâce qu'elle attire et qui est le souffle de vie, de ramener cet influx vital; d'où il résulte clairement que, si l'on veut réussir à ce double sauvetage de la société, il faut y employer les meilleurs ouvriers, c'est-à-dire les moines.

Que ceux donc qui ont la mission ou simplement la volonté de travailler au salut de la société y réfléchissent sérieusement et que, loin de redouter ces hommes de la prière comme des hôtes dangereux ou de les repousser comme des êtres inutiles, ainsi qu'ils n'ont que trop fait jusqu'à ce jour, ils les appellent à leur aide. Ce n'est pas sans un dessein providentiel que Dieu les a fait revivre. Mais combien leur nombre est au-dessous des besoins! Au lieu de quelques asiles de la prière, rares oasis perdues dans le désert de ce monde, qu'ils s'en forme partout, en chaque région, en chaque province, en chaque recoin de la terre, dans le fond des vallées et sur le penchant des montagnes, au sein de notre Europe toute chenue de dépravation plus encore que de vieillesse et en cent contrées neuves encore, en Amérique, en Afrique, en Océanie! Ah! si un pareil vœu se réalisait (et tôt ou tard il se réalisera, c'est une nécessité sociale) quel concert de prières ferventes! quel allégement au fardeau des iniquités humaines! quel apaisement de la colère divine! Quel renouvellement de l'esprit chrétien! Le salut serait assuré et nous en-

trerions dans une ère de christianisme plus florissante que les âges les plus glorieux de notre passé.

Voilà ce que les hommes religieux devraient comprendre. Leurs efforts ne se sont que trop égarés jusqu'à présent en de petits dévouements presque toujours stériles. Il est temps qu'ils reviennent avec résolution aux grandes entreprises catholiques. Qu'ils reprennent les traditions du quatrième et du cinquième siècle! Nos pères, qui se trouvaient en présence du paganisme expirant et d'une société décrépite, se dissolvant avec lui, ne découvrirent rien de mieux pour sauver le monde et fonder définitivement la société chrétienne que d'employer les moines à cette œuvre en établissant des monastères, en les soutenant de leur fortune et, par un suprême sacrifice, en se donnant eux et leurs enfants, à la vie monastique. Le temps présent ne ressemble que trop à la dernière période de la putréfaction païenne. Nous sommes en face du paganisme renaissant. Il ne sera vaincu que par les mêmes armes et les mêmes soldats, la prière et les moines.

II. Ce n'est pas seulement par la prière, c'est aussi par l'expiation que les moines contribueront à fléchir la Justice Souveraine et à faire revivre dans la société l'esprit divin : nouveau bienfait dont l'avenir leur sera redevable.

Il ne sera pas inutile, pour l'intelligence des développements qui vont suivre, d'exposer ici brièvement les principes fondamentaux du christianisme sur l'expiation, ce mystère plein de ténèbres et de lumières

tout à la fois, l'un des plus graves des destinées de l'homme et de l'humanité, que la raison rencontre partout et dont elle ne trouve l'explication nulle part.

A la base de l'enseignement chrétien sur cet important sujet est cette vérité rationnelle que toute faute mérite un châtiment. Or le châtiment peut être une punition, pur redressement de la justice violée, sans profit pour l'homme criminel; tel, d'après l'Evangile, celui des réprouvés dans l'enfer; ou bien une peine salutaire ayant pour but la transformation morale et religieuse, la réhabilitation du coupable. Dans ce dernier cas, si la peine est volontairement embrassée ou acceptée, pour satisfaire aux droits outragés de l'Ordre suprême, elle s'appelle l'Expiation.

Toute faute a un caractère individuel et doit être expiée individuellement; mais il est des fautes qui ont, en outre, un caractère social et qui exigent une réparation sociale. Il est rare même qu'une faute soit purement individuelle et qu'elle ne propage pas autour ou à la suite de celui qui la commet une certaine contagion. Son poison se communique par mille voies diverses. La génération le transmet avec le sang; la parole le transporte avec la pensée. Il est des hommes qui, par leur position élevée dans la société, semblent renfermer en eux les volontés de plusieurs, quelquefois de tout un peuple, les chefs de famille, les magistrats, les maîtres des nations. Le génie a presque toujours ce redoutable privilége. Ceux-là pèchent rarement pour eux seuls. Une terrible solidarité rattache à leurs fautes d'innombrables multitudes et parfois une longue série

de générations. Le genre humain tout entier ne porte-t-il pas et ne portera-t-il pas jusqu'à la fin la peine mystérieuse du crime de son premier père? La raison peut se troubler devant ce problème de la solidarité dans le mal; elle n'en peut pas nier l'existence.

C'est ici que le christianisme a des doctrines d'une effrayante profondeur. Il nous apprend que l'homme coupable est dans l'impuissance de satisfaire, pour lui-même aussi bien que pour la société, à la justice de Dieu. Il y a disproportion entre l'offense qui est infinie et l'expiation qui est essentiellement limitée. De là, la nécessité de la substitution d'un être expiateur à la place de l'être criminel. Mais, pour que la substitution soit acceptée dans le ciel, deux choses sont nécessaires : il faut que l'être substitué soit innocent, autrement il aurait à satisfaire pour lui-même; il faut qu'il ait une valeur infinie, c'est-à-dire qu'il soit Dieu et homme tout à la fois, homme pour pouvoir souffrir, Dieu pour donner un prix infini à sa satisfaction. Tel est, en effet, dans le christianisme, le double mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. L'humanité en a eu le pressentiment; car, dans tous les temps et tous les lieux, elle a vécu avec cette inexplicable pensée religieuse qu'il fallait employer l'innocent à payer la dette du coupable et à fléchir la colère du ciel. L'idée du sacrifice qui se trouve à la base de toute religion n'a pas d'autre origine. Le mystère de la solidarité qui s'était établi dans le mal, s'établit, dès lors, en sens inverse dans le bien; il a son centre et les sources de son efficacité en Jésus-Christ. Le Christ, Dieu et homme, est l'inno-

cente victime et l'universel expiateur, mais à une condition, c'est que les coupables s'uniront à lui par une satisfaction volontaire et lui apporteront leur part d'expiation personnelle, pénale dans eux, méritoire en Jésus-Christ. Ici le mystère de la solidarité se continue. Les innocents qui mêlent leur expiation à la satisfaction de Jésus-Christ ne satisfont pas seulement pour eux-mêmes, ils satisfont aussi pour leurs frères coupables, et, de plus, ils créent autour d'eux une atmosphère de bien, qui ressemble à l'atmosphère de mal créée par les grands criminels; c'est elle qui en paralyse la contagion; ce sont eux, les innocents, qui attirent cet air pur de la grâce divine, lequel pénétrant dans les âmes, les revivifie. Pour le salut individuel, il faut le respirer individuellement et vouloir s'en nourrir. La raison en est simple; le mal a bien pu être propagé par des émanations empoisonnées venant du dehors, étrangères à la volonté de chacun; mais il n'est devenu faute positive qu'autant qu'il s'est incarné en chaque volonté personnelle. Il faut donc que, volontairement reçu, il soit volontairement expulsé. Il n'en est pas tout à fait de même de la société. Pour qu'une société devienne coupable, il doit sans doute y avoir une certaine convergence générale des volontés vers le mal. Mais que de causes agissent sur elle presque fatalement! Par une sorte de compensation, l'expiation de la société des justes et des saints pourra venir au secours de la société des criminels sans la participation directe ou tout au moins immédiate de celle-ci. Plus tard, cette dernière sera pénétrée par la salutaire influence de la société des

justes et à ce prix sera son salut définitif; mais dans le principe, Dieu justement payé par des expiations, équivalant en satisfaction aux outrages de l'iniquité, se sera laissé apaiser et le salut de la société coupable aura commencé presque sans son concours.

L'église catholique est profondément imbue de cette haute philosophie religieuse qui jette de si grands jours sur les destinées humaines et sociales. Comme elle a son ministère de la prière, elle a aussi son ministère de l'expiation. A ses fidèles, elle impose des jeûnes, des abstinences et cent pratiques austères et pénibles à la nature. C'est là sa loi commune. Mais elle a des exigences bien autrement rigides pour ses ministres. Elle les sépare du monde, elle les marque d'un caractère qui les isole à jamais de la foule; elle jette sur leurs épaules un vêtement de deuil, signe permanent et public de pénitence; elle leur mesure, d'une main avare, leur partage dans les jouissances de la vie. Les plus légitimes et les plus impérieuses, le foyer domestique, les joies de la jeunesse, les consolations de l'âge mur, les soutiens de la vieillesse, elle leur en ferme l'entrée; elle les astreint à un perpétuel célibat. Pour les âmes d'élite elle a d'étranges récompenses : les dévouements sublimes et les héroïques immolations. Cette sainte milice n'est cependant ni la plus touchante, ni la plus haute expression de l'expiation. La plus touchante, il faut la chercher dans les vierges chrétiennes, la plus haute, dans les moines.

Quel homme de cœur a jamais vu sans émotion une jeune vierge, frêle et délicate créature, s'arracher, dans

la fleur de ses ans, à son père et à sa mère, aux intimités parfumées de la famille, aux mirages de l'avenir si séduisants pour son sexe et pour son âge, et s'en aller, d'un pied joyeux et d'une âme tranquille, demander au cloître un abri et des austérités qui feraient frémir l'énergie même des hommes? Avant de se coucher sous un drap funèbre, tombeau de ses espérances humaines, berceau de ses célestes félicités, elle chante, de sa voix de colombe, l'épithalame de ses noces avec l'Agneau sacré. Ah! l'on ne dira pas que c'est la voix du remords et le besoin des expiations personnelles qui la conduisent, cette gracieuse victime, à l'autel de la pénitence. Sa conscience n'a été, jusqu'à ce jour, qu'une fête perpétuelle, dans la pureté et l'innocence des anges. Quel motif a donc guidé ses pas? l'amour du Divin Crucifié, le désir de s'immoler pour ses frères. La voilà dans son asile solitaire, comme dans une prison; captive volontaire, elle n'en sortira plus; elle n'entendra plus les bruits du monde, elle ne verra plus rien de ce qui l'occupe; son regard ne se promènera plus sur les lointains horizons, sur les vastes campagnes, sur les collines, les montagnes et les vallées arrosées par la lumière du soleil, sur les arbres, les plantes et les fleurs, et sur cette poésie de la nature que son cœur comprenait si bien et dont son âme devenait l'interprète. A l'ombre des grandes murailles de son couvent, remparts bien-aimés d'elle, parce qu'ils sont destinés à préserver des irruptions du dehors et non à servir d'obstacle aux évasions du dedans, elle se recueille tout entière en elle-même, sous l'œil de Dieu, dans la

lumineuse atmosphère du sanctuaire. Là, elle pleure, de ses larmes pieuses, les péchés des hommes, ses frères, en même temps qu'elle s'enivre à la coupe du divin amour. Sa grande joie, c'est de souffrir (1). Nous ne ferons point ici la peinture de ses austérités. Quel que soit le nom qu'elle porte, qu'elle s'appelle Bénédictine, Chartreusine, Trappistine, Carmélite, Franciscaine, Dominicaine, la sévérité de sa vie ne le cède presque en rien à celle de ses frères et de ses pères de la même famille religieuse ou monastique. Le sexe est infirme, mais le courage est viril. Or, qui profite le plus largement de ses expiations? Est-ce elle-même? Non. L'expiation n'est qu'indirectement l'apanage de l'innocence. Utiles à leur avancement dans la vertu, les pénitences de ces saintes filles sont tout au moins surabondantes à la satisfaction dont elles sont personnellement redevables à Dieu. Cet excès ne peut pas être perdu. Que devient-il? Par l'admirable solidarité que Jésus-Christ a établi dans le bien, il va à la société et contribue à payer sa dette envers la Suprême Justice. La substitution de l'innocent au coupable eut-elle jamais, devant le ciel et la terre, un caractère plus touchant? En face de tant de grâce, de tant d'amour, de si généreux sacrifices, les hommes sont émus; comment Dieu ne le serait-il pas? comment, en

(1) « Ou souffrir, ou mourir, » disait sainte Thérèse; « souffrir et non mourir, » disait sainte Catherine de Sienne. Comme le monde est désappris de ce divin langage qui est vraiment pour lui la folie de la croix!

considération de ces innocentes victimes, ne laisserait-il pas ses foudres, prêtes à frapper, s'évanouir dans ses mains et n'enverrait-il pas aux coupables ces grâces qui les convertissent et les transfigurent? Qu'ils continuent donc à subsister, ces asiles de la virginité pénitente, fermés aux regards des hommes comme le jardin de l'Epoux Divin (1). Qu'ils se multiplient de plus en plus pour la gloire de l'Eglise et le salut de l'humanité!

Si les vierges chrétiennes, réfugiées dans les cloîtres, sont l'expression la plus touchante de l'expiation, les moines en ont la personnification la plus haute et la plus ferme.

Le genre de vie du moine, héritier des traditions de ses ancêtres, émule de leur virile énergie, est terrible à la nature. Pour lui, c'est peu que d'avoir tout quitté, parents, amis, patrie, espérances dans le monde et le doux commerce de la société des hommes : il est mort. Autrefois il était mort civilement; aujourd'hui sa volonté libre est son tombeau. La peinture la plus affaiblie de ses austérités fait frissonner notre délicatesse moderne. Le positivisme des détails ne sera pas ici de trop; signalons seulement quelques traits.

Le moine couche sur un matelas, large de deux pieds et demi, épais de quelques pouces, bourré de grosse paille, piqué, dur comme du bois et posé sur une planche ou sur un fragment de maçonnerie; un sac rempli et aussi peu flexible qu'un tronc de chêne lui sert

(1) Veniat dilectus meus in hortum suum... Veni in hortum meum, soror mea, sponsa. — Cant. V. 1.

d'oreiller; la cellule où il repose n'est qu'un étroit compartiment, semblable à un placard, dans un dortoir commun. Il dort dans ses vêtements et enveloppé d'une couverture, disputant au froid ou à la chaleur un peu de sommeil que sa règle a pris soin, du reste, de réduire du tiers et quelquefois de la moitié de la durée commune. Ses habits sont de laine, rudes et pauvres enveloppes, qui ne se distinguent des grossières casaques des esclaves ou des *vilains* d'autrefois que par leur exquise propreté. Son jeûne n'est pas un jeu d'enfant comme celui de ce que l'on appelle les bons chrétiens de nos jours. Il est à peu près continuel; car alors même que le moine est censé ne pas jeûner, il jeûne encore, puisqu'il ne fait qu'un repas principal vers les onze heures du matin, repas auquel il ajoute une légère collation le soir. Quand il jeûne tout à fait, ce qui est fréquent, il ne mange qu'une seule fois, après quatre heures, vers la fin de sa journée. Les frères lais qui fauchent, moissonnent, conduisent la charrue, fouillent la terre, ont quelques adoucissements. La viande est régulièrement exclue du régime de tous (1). Réduits au strict nécessaire et rigoureusement, quoique abondamment mesurés pour la quantité, leurs aliments ne sont assaisonnés qu'avec de l'eau et du sel et, à certaines époques où la pénitence chôme, avec un peu de lait. Le beurre et les œufs n'y entrent pas même comme

(1) Obligé de me borner à quelques traits, je ne mentionne pas les exceptions qui ont lieu en faveur des santés débiles, des travailleurs plus fatigués, des voyageurs, etc.

condiment. En rendant leur nourriture insipide on s'est proposé de lui enlever cette pointe de sensualité qui flatte le goût et stimule le plaisir. Ce danger inspire aux moines de telles craintes, il leur fait si fort redouter les surprises de la chair que, durant leurs frugales réfections ils ne manquent jamais de s'arrêter de temps en temps et de se recueillir afin de fortifier leur âme et de réprimer les derniers restes de l'appétit animal. Au moment même où ils subissent à regret la nécessité de prévenir les défaillances de l'homme extérieur à l'aide du pain matériel, ils doivent être tout occupés de nourrir du pain de vie l'homme intérieur et spirituel. Ils n'admettent guère de raffraîchissement contre la chaleur et ils ne combattent le froid, en s'approchant du feu, qu'autant qu'il est nécessaire pour entretenir la circulation du sang. Leur travail est de préférence celui des mercenaires et, s'il est relevé, annobli par la foi, il n'en conserve pas moins sa rudesse et ses fatigues. Les hommes d'intelligence et d'étude d'ordinaire n'en sont pas exempts; ils doivent, eux aussi, à certaines heures, se soumettre à cette dure loi du labeur corporel qui est, sur la terre, la pénitence par excellence du genre humain. A cette milice de l'abnégation et du sacrifice, point de relâche; du matin au soir et du soir au matin, pendant des mois, des années, jusqu'à la mort, la vie est toujours la même, uniformément, terriblement monotone. Pas de distraction, jamais de plaisir, pas même ces conversations fraternelles dont la douceur semblerait devoir être une diversion et un soutien indispensables dans une existence dont l'impla-

cable sérieux nous épouvante. Ce n'est pas assez. Le vaillant combattant du Christ, convaincu que tout doit être mis en œuvre pour affranchir l'esprit par l'asservissement de la chair, exerce sur son corps ces flagellations et ces tortures ingénieuses qui projettent sur l'histoire de tous les saints une teinte si austère et qui sont devenues, pour notre nerveuse et maladive sensibilité, un objet d'effroi et une espèce de scandale. Dans tous les couvents de la Trappe on retrouve aujourd'hui les prodiges de pénitence des anciens monastères, et tout voyageur qui visite Aiguebelle, Meilleraye ou Staouëli peut aisément, par le spectacle même qu'il a sous les yeux, se représenter Iona et Bangor, Luxeuil et Saint-Gall, Fulde et Corvey, Cluny et Citeaux aux beaux jours de leur ferveur.

Cette étrange vie se termine par une mort non moins extraordinaire.

Lorsqu'il ne reste plus de chance pour la vie du corps, ni de délai pour le départ de l'âme, lorsque les derniers liens sont sur le point de se rompre et que l'esprit, saluant l'aurore de sa délivrance, sent l'approche de Dieu, le moine recueille toutes ses forces pour ne quitter le champ de bataille de l'expiation et du sacrifice que la face tournée vers l'ennemi et les armes à la main. Il demande à descendre de sa pauvre et dure couche et à mourir sur la cendre. Ses frères l'environnent, versant des larmes et saintement jaloux de son sort. Ils prient. Lui ne les quitte pas sans regret; il les a tant aimés sur la terre! mais il est si joyeux aussi d'aller à Dieu, dans sa patrie! C'est ce qui le rend si

calme et répand sur sa figure un premier reflet d'immortalité. Du reste, il ne fait que les précéder, ces chers compagnons de son voyage; il les attendra dans le ciel. Avec quels tressaillements de foi et d'espérance ne répond-il pas à leurs dernières prières! Comme il prie et quelquefois chante avec eux! Ce chant, avec la mort sur les lèvres, remue jusqu'à la plus profonde fibre des entrailles. Quand on l'entend, on n'y tient plus et le cœur s'échappe en sanglots. Les autres hommes subissent l'heure suprême comme un événement fatal. Le moine mourant semble conduire lui-même et diriger son agonie. On dirait que, semblable à son divin maître sur la croix, il meurt quand il veut et parce qu'il veut bien mourir. Le sacrifice le plus redouté de la nature humaine se change ainsi en un acte de volonté libre et devient par là l'œuvre la plus haute et la plus méritoire de l'expiation chrétienne.

Deux importantes observations, qui trouvent ici naturellement leur place, vont compléter l'idée que nous devons nous faire de la valeur et du mérite du ministère expiateur du moine.

On s'est plu à représenter les monastères comme des asiles ouverts aux âmes tristes, fatiguées, mécontentes de leur lot dans le monde, inhabiles à tenir la place où la société les relègue, consumées par les mécomptes ou brisées par la douleur; ou bien encore comme des lieux de refuge où quelques grands criminels, non atteints par la justice des hommes, mais torturés par celle du remords, se précipitent de parti désespéré, cherchant, dans les exagérations même de la pénitence,

un peu de paix avec eux-mêmes; ce qui reviendrait à dire que la vie monastique n'est faite que pour la faiblesse ou pour le crime : sage prévoyance, selon les uns; déplorable aberration, selon les autres. Ils se trompent également.

« La solitude est la patrie des forts, » a dit un saint et illustre religieux (1). Les blessés que la tristesse, la mélancolie, le mécontentement, les passions déçues conduisent dans le cloître ne s'y acclimatent pas et ne tardent guère à s'en échapper. Ces lieux ne sont pas faits pour eux.

Ils ne le sont guère davantage par les grands criminels. Les monastères d'hommes et de femmes, à part quelques très-rares exceptions, ne sont habités que par l'innocence, et il faut presque toujours renvoyer aux romans ces tragiques vocations produites par les terreurs du vice. Que l'on interroge les chefs des familles monastiques et les religieux qui président à l'examen des novices et ils seront unanimes à répondre que les âmes infirmes sont impuissantes à supporter le fardeau d'une vie qui ne réclame pas moins, pour être soutenu jusqu'à la mort, que la constance d'une héroïque et invincible énergie, et que les hommes atteints et dissouts par le crime sont énervés ou manquent d'équilibre et se lassent bien vite d'une milice qui ne s'accommode pas à leurs goûts et d'une armure qui ne va pas à leur taille. En règle générale, la vigueur de l'esprit et du cœur et l'innocence de sa vie, c'est-à-dire la plus

(1) Le P. de Ravignan.

saine intégrité de la nature humaine, sont requises pour le recrutement des cloîtres. Les victimes de l'expiation, dans son expression la plus élevée, ne peuvent être que des âmes d'élite. Cette observation est grave; la suivante ne l'est pas moins.

Aujourd'hui encore, malgré la décisive expérience de la révolution française, on regarde assez généralement la vie monastique comme la mère de la tristesse et de l'ennui; et on s'attend à ne rencontrer dans le cloître que des hommes malheureux dont les figures assombries doivent porter l'empreinte d'une lutte désespérée et contre nature. C'est encore un préjugé issu de cette grossière ignorance en matière religieuse qui est si commune de nos jours. Nulle part sur la terre il n'y a plus de joie vraie et profonde que dans la solitude des monastères. J'y ai souvent pénétré; j'y ai vu de près des moines, Trappistes et Chartreux surtout, les plus austères de tous. Eh bien! une chose m'a toujours frappé; c'est le calme de leur figure, la paix et l'harmonie de tous leurs traits. Leur regard est, il est vrai, d'une vivacité singulière, mais doux, sans pointe fatigante; il réchauffe sans brûler. Dans leur physionomie, d'une transparence indéfinissable, leur âme se laisse voir. La bonté, la tendresse, l'affection, un amour d'une pureté et d'une largeur étonnantes en rayonnent. On sent le cœur à la surface. Il s'en échappe comme un fluide de sainteté qui, se communiquant, a la propriété d'apaiser nos passions et d'endormir nos douleurs. Or, je le demande, ce calme inaltérable, mais plein de vie, serait-il compatible avec une existence

tourmentée, acceptée par contrainte ou subie par l'effort d'une résignation violente? Non assurément. Ces suaves et attrayants phénomènes du dehors ne peuvent être que les indices non trompeurs de la paix et du bonheur du dedans. Mais pourquoi ce bonheur et cette paix dans les souffrances du sacrifice? Ah! c'est que le sacrifice a aussi ses voluptés; c'est que le Christ y a versé le baume de son sang et, par là même, en a changé la nature. Tout le secret est d'en prendre volontairement le calice et d'y boire à longs traits, avec courage et en union avec Celui qui y a bu le premier. Ce secret, le moine le connaît et le pratique. Victime de choix, il est donc, de plus, victime volontaire et libre, ce qui élève manifestement son ministère d'expiation au plus haut degré de puissance et d'honneur devant Dieu et devant les hommes.

Tel est le moine, ministre par excellence de la fonction sociale de l'expiation, comme il l'est de celle de la prière, avec cette différence et ce surcroît que son rôle d'expiation est plus important encore que son rôle d'intercession, par la raison que l'action est, de sa nature, plus efficace que la parole.

Un rapide résumé des principes et des faits va nous conduire à nos conclusions.

La société, coupable par une sorte de solidarité dans le mal, est passible, avons-nous dit, de la justice divine, et la peine qu'elle mérite doit être d'autant plus grave qu'elle est elle-même plus criminelle;

La substitution de l'innocent au coupable, qui s'accomplit par l'expiation surérogatoire de l'innocent, est,

d'après les principes chrétiens, qui sont ceux du genre humain, admissible devant Dieu dans une certaine mesure et sous certaines conditions;

Cette substitution a pour but, non seulement de conjurer le châtiment dû à la société criminelle, mais encore, par la solidarité dans le bien faisant équilibre à la solidarité dans le mal, de ramener en elle l'esprit divin qu'elle a perdu;

Le christianisme a organisé ce ministère de la substitution, qui n'est autre que celui de l'expiation sociale, et les moines en sont les instruments les plus parfaits;

D'où il suit, qu'au point de vue qui nous occupe,

En face de toute société coupable, la présence des moines est le plus grand de tous les bienfaits, d'autant plus réclamé par les besoins sociaux, que la société est plus criminelle et, pour arriver à une conséquence actuelle et vivante, que la société contemporaine étant incontestablement dans un état de culpabilité exceptionnelle devant Dieu et ayant, plus qu'à aucune autre époque, étouffé le sens divin, plus qu'à aucune autre époque aussi elle a besoin de l'intervention expiatoire des moines;

Elle en a besoin pour satisfaire à la justice divine et détourner les fléaux dont celle-ci la menace;

Elle en a besoin pour raviver l'esprit divin dont elle a eu le malheur d'éteindre en elle la flamme et la lumière.

Y aura-t-elle d'elle-même sérieusement recours? Rien de plus douteux. La génération actuelle n'entend rien à la doctrine de l'expiation. Elle commence à com-

prendre le moine savant, le moine agriculteur; mais le moine faisant profession de « châtier son corps et de le réduire en servitude (1), » est encore pour elle une énigme et la croyance que ses austérités puissent être de quelque utilité pour la société coupable dépasse tout-à-fait la portée de sa vue. Son ignorance toutefois n'enléve rien à la nature des choses. Les moines ne se dévouent pas moins pour leurs fréres; leur vie expiatoire n'en est pas moins un cri de miséricorde vers le ciel; ils ne raniment, ils n'étendent pas moins de proche en proche cette solidarité dans le bien que l'iniquité surabondante a malheureusement fait triompher dans le mal. Là se trouve déjà un grand bien. Suffira-t-il pour sauver la société? Dieu le sait. Pour nous, nous ne le pensons pas. Nous sommes convaincus néanmoins qu'il amortira les coups de la justice, qu'il abrégera l'ére des catastrophes, et que, les fléaux déchainés ayant sévi, la lumière se fera pour la génération nouvelle qui aura assisté au châtiment. L'expiation alors ne sera plus pour les hommes un mot vide de sens et moins encore une folie; ils en auront l'intelligence; ils en comprendront la nécessité; ils convieront les moines à s'y livrer; ils favoriseront leur établissement et quelques-uns d'entr'eux, n'en doutons pas, s'en iront à la porte de leurs lieux de refuge, échappés à la tempête ou relevés après l'orage, leur disant comme autrefois Saint-Eloy aux religieux de Salignac : « Moi, votre suppliant, à la vue de la masse

(1) I. Cor. IX. 27.

de mes péchés et dans l'espoir d'en être délivré par Dieu, je viens vous donner peu de chose pour beaucoup, de la terre en échange du ciel, ce qui passe pour ce qui est éternel (1). » Quand la société en viendra à cette démarche (et tôt ou tard elle y viendra), elle sera replacée sur ses bases chrétiennes, les seules qui la puissent porter et elle retrouvera la paix avec elle-même, parce qu'elle l'aura retrouvée avec Dieu.

(1) Ap. Mabill. *Acta SS, O. B.*, t. II, p. 1092.

CHAPITRE III.

NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION DES ORDRES MONASTIQUES POUR LA RÉGÉNÉRATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE. — (SUITE).

Quatre choses, avons-nous dit, constituent la vie intime du moine, la prière, l'expiation, la mortification de la chair, la fermeté de la foi. Nous avons vu comment, par les deux premières, il agissait auprès de Dieu, en faveur de la société coupable, rapportant, de plus, de ce contact régénérateur, une vertu surnaturelle, qui, se communiquant de proche en proche, a la propriété de ranimer la vie au sein du corps social refroidi et paralysé. Il nous reste à exposer comment, par les deux autres, il atteint plus directement la société elle-même, en combattant pour la mortification de la chair et la fermeté de la foi, le sensualisme et le scepticisme, ces deux plaies qui, de nos jours surtout, la dévorent et la tuent.

Toutefois, avant de pousser plus loin dans cette étude, nous croyons devoir aller au-devant d'une préoccupation qui ne manquerait pas, sans cela, de venir à l'esprit de nos lecteurs.

Entre l'expiation et la mortification de la chair pour-

quoi distinguer? Ces deux vertus ne sont-elles pas une même vertu? ces deux forces, une seule force! En quoi l'expiation et la mortification de la chair diffèrent-elles? Ne se produisent-elles pas par les mêmes actes et leur essence commune ne consiste-t-elle pas dans cette violence évangélique qui est à la base de toute réhabilitation du coupable? Rien de plus plausible en apparence. Leur matière et leur forme, si nous pouvons nous exprimer ainsi, les faits par lesquels elles s'exercent, sans être toujours identiques, sont, en effet, ordinairement les mêmes; mais elles diffèrent par le but. Quand la mortification, non seulement de la chair, mais de l'esprit et de tous les penchants naturels de l'homme, s'élève vers Dieu pour racheter par des peines volontaires des jouissances criminelles, soit personnelles, soit étrangères, elle est vraiment l'expiation; mais lorsqu'elle ne se propose que de dompter, en la châtiant, une chair rebelle à l'esprit, afin de l'assouplir, malgré elle, au joug de la vertu, elle demeure la mortification proprement dite et en conserve le nom. La première est l'activité réparatrice du repentir; la seconde peut n'être que la force conservatrice de l'innocence. C'est dans cette dernière signification que nous prenons la mortification de la chair, lorsque nous la considérons dans les moines comme l'un des remèdes les plus efficaces à opposer à la gangrène du sensualisme contemporain.

III. Le bien-être matériel est, sans contredit, l'un des buts que doivent poursuivre les sociétés humaines.

Le christianisme ne condamne pas cette tendance, comme on l'en a trop souvent accusé; on verrait plutôt, si l'on voulait regarder de près, qu'il la suscite, mais doucement, presque indirectement, sans provocations ardentes et en la dirigeant : sage méthode qui a préservé, pendant bien des siècles, les nations chrétiennes de leur ruine et leur a assuré cette éminente supériorité qui leur livrerait aujourd'hui l'empire du monde si leurs tristes divisions ne paralysaient leur puissance. Mais cette poursuite du bien-être a des règles, celles du devoir; elle a des limites, celles du droit; le christianisme (et c'est là son éternel honneur) n'a jamais cessé de proclamer les unes, de maintenir les autres, appliquant surtout son inflexible autorité à sauvegarder, contre les avidités des appétits matériels, les droits souverains de Dieu et les intérêts de l'âme immortelle. Les peuples ne comprennent pas toujours ce salutaire rôle; sous prétexte de liberté, ils se dégagent de son frein et, se laissant aller à leur fougue naturelle, ils transgressent les règles, ils franchissent les limites et ils ne voient pas qu'ils s'en vont aboutir, par deux funèbres étapes, au sensualisme qui est, par un premier renversement de l'ordre, la prédominance de la matière sur l'esprit et au matérialisme qui, par un renversement complet, est l'étouffement même de l'esprit et la vie seule de la matière. Ce qu'il y a au-delà, une voix plus autorisée que la nôtre et moins suspecte de sévérité à l'égard de la société moderne, le publiait naguère en termes non moins éloquents que forts : « En passant sous le joug d'un triste matérialisme, les individus et les peuples

perdent le secret des grandes choses; dans cette éclipse de la raison, le sens se déprave; par la brèche des mœurs corrompues, le caractère et la dignité s'en vont et, sur les ruines, arrivent le déshonneur et la servitude.

Sævior armis.
Luxuria incubuit victumque ulcicitur orbem (1). »

Et la « servitude et le déshonneur » ne sont pas toujours le lit de repos où il soit accordé aux nations ivres de volupté de s'endormir dans un honteux sommeil. Ordinairement elles ne s'en accommoderaient que trop; Dieu ne le permet pas. Ce qu'il leur réserve ce sont les brutales tyrannies, les inexorables oppressions, les luttes intestines, la conquête étrangère, les tragédies de la violence et de la force, la putréfaction sanglante et, à la fin, l'agonie et la mort, ou, s'il reste encore en elles assez d'éléments de vie et si Dieu a le dessein de les sauver, de terribles convulsions qui leur rendent leur vigueur : sort privilégié qui parait, jusqu'à ce jour, être celui de presque toutes les nations chrétiennes. L'entrainement du sensualisme vers ces dénouements funestes peut être considéré comme l'une de ces lois fondamentales de l'humanité dont l'histoire constate la permanence et dont la raison peut rendre compte.

(1) Discours de Mgr Darboy, archevêque de Paris, à la distribution des prix des Lycées de Paris, 1864.

Dans les pages les plus dramatiques de l'histoire, on est, en effet, assuré de voir la décadence, les convulsions sociales et la ruine des peuples coïncider avec leur énervation par la volupté et les autres excès du bien-être. Sans remonter aux Egyptiens et aux Assyriens, aux Mèdes et aux Perses, à Sparte et à Athènes, à Carthage et à l'Empire Romain sous les Césars, et à ces nations de l'Asie qui ne sont plus aujourd'hui que des cadavres momifiés conservés par le temps, quel exemple que les guerres de religion surgissant, comme un fléau vengeur, du sein de la corruption du Moyen-Age expirant, du paganisme de la Renaissance et de la licence de la Réforme! Quel autre exemple plus frappant encore que celui de la Révolution française achevant dans le sang des échafauds et des champs de bataille toute une ère de débauches et de scandaleuses orgies! Quelle leçon enfin donnée à notre siècle et à ses théories matérialistes d'organisation sociale que cette guerre fratricide des Etats-Unis et ces effroyables massacres d'hommes venant brusquement, sans cause clairement discernée par les habiles du siècle, interrompre le spectacle d'une prospérité inouie, et se prolongeant avec une obstination qui n'écoute ni la voix de la sagesse, ni celle de l'humanité et qui ressemble à l'aveugle fureur soufflée dans l'âme des tragiques personnages de la scène grecque par l'inexorable volonté du destin! Les peuples affaiblis par la jouissance n'ont donc à attendre que des tempêtes et des naufrages. Tel est, au témoignage de l'histoire, — et c'est son plus grand enseignement, — le terme fatal du sensualisme.

La raison, sérieusement interrogée, nous enseigne, par quelle pente les nations y arrivent.

Quand le sensualisme prévaut dans une société, la notion de Dieu s'affaiblit, et la connaissance pratique de ses droits va s'évanouissant de jour en jour jusqu'à ce que l'athéisme ou, ce qui revient au même, le panthéisme qui n'est qu'un athéisme déguisé, s'installent tout-à-fait, sinon dans le langage, au moins dans les idées et dans les mœurs. Rien de plus conforme aux lois de la logique. Cette action délétère du sensualisme, en attachant l'homme outre mesure au monde matériel et à ses jouissances, détourne son regard de ce monde spirituel qui est, avant tout, celui de Dieu. Ce n'est pas assez; il lui en inspire la crainte et, à la fin, l'horreur. Car, dans ce monde supérieur, il y a des lois qui tendent à maintenir l'ordre entre l'esprit et la matière, la supériorité de l'un, la dépendance de l'autre. Ces lois vénérables se dressent devant le sensualisme comme un obstacle. Il en a peur. Pour s'y soustraire, il est toujours réduit, à la fin, à méconnaître, en une certaine mesure, le Dieu de qui elles viennent. Mais lorsque Dieu est méconnu, la base sociale est atteinte. C'est là une vérité première, admise universellement par la sagesse des siècles et qui n'a été niée que par ces siècles légers, pris du vertige de la mort, qui se précipitent en riant aux abîmes des révolutions. Partout, en effet, où Dieu n'exerce pas son empire, l'intelligence est sans direction, le crime sans remords, la vertu sans espérance, l'autorité sans force, la liberté sans frein, la foi jurée n'est qu'un mot et, par conséquent, la société

est en danger. Pour être assise sur un fondement durable, celle-ci doit avoir quelque chose de cet esprit immuable et fort qui gouverne le monde (1).

La saine notion et les droits de l'âme ne sont pas moins mis en péril par le sensualisme que la notion et les droits de Dieu. Le matérialisme est le fruit naturel de la volupté. Comment, en effet, songerait-il à son âme, à ses besoins, à ses destinées, l'homme qui ne place sa jouissance et son bonheur que dans l'assouvissement des besoins grossiers de son corps? Mais le matérialisme est pour les nations, non moins que l'athéisme, une maladie mortelle. Il jette dans le jeu de l'organisme social une perturbation énorme. La raison en est simple; c'est que l'homme n'est pas seulement un morceau de matière que l'on peut voir et toucher; il est encore intelligent; et comme intelligence il a des besoins spéciaux qu'il importe de satisfaire, une destinée spéciale qu'il est nécessaire d'atteindre. Le matérialisme ne tient pas compte de ces besoins et il supprime la destinée; il ne la supprime pas seulement, il la renverse; elle était en haut vers Dieu, dans l'avenir vers l'immortalité; il la pousse en bas vers la matière, et il l'arrête à la mort, dans le néant. Or, on ne renverse pas impunément l'ordre des choses. On a beau méconnaître des besoins, ils subsistent; une destinée, elle fermente. L'homme ne s'enferme pas tout entier

(1) J'ai pris la liberté de reproduire un passage d'un discours que j'ai prononcé à la distribution des prix du collége de Ferney, en 1859, *sur les maux et les remèdes de la société*.

dans la matière, il y a en lui des forces spirituelles qui éclatent avec violence si elles n'ont pas leur écoulement régulier. « Voyez, dit M. le baron Cauchy, voyez ce wagon fugitif ou ce navire armé de palmes et de roues; contemplez ces voyageurs qui semblent avoir des ailes, qui glissent sur deux lames de métal ou sur les flots de l'Océan, avec une telle rapidité que l'œil a peine à les suivre. C'est à l'action moléculaire qu'ils sont redevables de leur étonnante vitesse; c'est la force élastique de la vapeur ou des gaz, qui, mise à profit par une main amie, opère tant de merveilles. Mais, essayez d'opposer à cette force un obstacle qui la contrarie; essayez de comprimer la vapeur, fermez la soupape qui lui ménageait une issue, cette vapeur comprimée va réagir contre les parois de la chaudière et une explosion désastreuse jettera de tous côtés l'épouvante, et ceux qu'elle n'atteindra pas auront le regret de ne pouvoir porter secours aux victimes de la catastrophe; ils n'auront qu'à pleurer sur des ruines (1). » C'est là une image aussi exacte que bien rendue de la compression dangereuse que le sensualisme exerce sur les âmes humaines. La raison nous le dit donc et l'expérience

(1) *Considérations sur les Ordres religieux adressées aux amis des sciences*, par le baron Augustin Cauchy. Nous recommandons à nos lecteurs cet excellent travail. Ils y verront avec quelle fermeté la froide raison d'un géomètre traite les graves questions soulevées par la présence inattendue et assurément disparate des religieux au sein de la société moderne. Ce bref et substantiel écrit a été reproduit à la fin du tome III[e] du *Dictionnaire des Ordres religieux*, de l'abbé Migne.

le démontre : on n'enchaîne pas l'esprit et quand on croit le tenir étouffé sous le poids de la matière comme un vieux Titan sous celui d'une montagne, l'impatience de sa captivité le prend; il se remue, il s'agite; ses forces, toujours puissantes, au lieu de s'écouler par la paisible et féconde voie que Dieu leur avait tracée, s'échappent en mouvements désordonnés et les sociétés sautent en l'air. Ce n'est pas tout.

La société repose sur deux bases, le droit et le devoir : le droit, expression de la justice qui autorise chacun à réclamer et à posséder la part légitime qui lui revient dans les biens de la société; le devoir, corrélatif essentiel du droit qui oblige à respecter la part d'autrui et à ne point se l'arroger par une usurpation criminelle. Or, l'un des résultats les plus inévitables du sensualisme est d'entamer d'abord, de ruiner ensuite ces deux colonnes de l'édifice social et, par conséquent, l'édifice social lui-même. Qu'est-ce qui prévaut, en effet, dans une société où le sensualisme domine? Le besoin de jouir, besoin effréné qui n'est plus contenu, nous l'avons montré plus haut, ni par la crainte de Dieu, ni par le respect de l'âme immortelle. De cette basse et aveugle passion naît l'égoïsme; on veut vivre pour soi, rien que pour soi. Le sentiment du droit personnel s'exagère, celui du droit d'autrui s'affaiblit; tout ce qui peut, dans l'individu, accroître la jouissance devient son droit, tout droit d'autrui qui le limite, un odieux obstacle. Il faut faire triompher le premier, écarter le second, à tout prix. Et ainsi, l'idée du droit est faussée et, transformée en injustice, elle devient la source de

toutes les tyrannies. Il en est de même de l'idée du devoir. L'homme livré au sensualisme est amené par la logique de ses passions, à ne plus reconnaître pour lui-même de devoir, parce que son devoir est une limite à sa jouissance; il est entraîné par la même pente à exagérer le devoir des autres à son égard. De là à tout exiger d'eux pour lui seul et à faire de la satisfaction de ses appétits la règle même de leur servitude, il n'y a qu'un pas. Malheur aux sociétés humaines quand il est franchi! Car, il importe de le bien remarquer, ce besoin, cette soif immodérée de jouir contre le droit et malgré le devoir, c'est-à-dire aux dépens d'autrui, ne sont pas en un seul ou en quelques individus; dans toute société sensualiste c'est la majorité des membres qui est atteinte Chacun cherche à accroître ses jouissances en usurpant sur les jouissances les plus légitimement dues à ses frères. Or c'est là manifestement ce qui ne peut pas se faire sans violence. Mais cette violence exercée par les uns est repoussée par les autres. De là une lutte acharnée entre les membres divers de la société, lutte meurtrière de toutes les saintes choses qui font la vie des peuples; car le droit et le devoir ayant disparu, il ne reste plus que la force, cette dernière raison des sociétés qui se sont affranchis de l'ordre divin et spirituel. Or l'on sait quel est le sort d'une société livrée aux seules étreintes de la force, et (ne manquons pas de le noter) de la force devenue, lorsque le sensualisme domine, lâche, astucieuse, impie et sans entrailles.

Encore si les nations corrompues pouvaient, à l'abri

de cet empire de la force traînant à sa suite tant de hontes et de misères, s'asseoir dans une certaine immobilité qui ressemblerait au repos! Mais non. L'amour désordonné des jouissances matérielles produit infailliblement, au sein du corps social, un double résultat : il énerve ceux qui jouissent et les rend impuissants à la résistance; et ceux, au contraire, qui ne jouissent pas, il les enfièvre de la passion de jouir et leur communique une force capable de briser tout ce qui s'oppose à la satisfaction de leurs appétits. Plaignons les sociétés, quelque criminelles qu'elles soient, lorsqu'elles tombent entre les mains de ces déshérités de la fortune. Rien ne saurait plus arrêter leurs coups : ni le respect du droit, on a foulé le leur aux pieds; ni le sentiment du devoir, on n'en a plus reconnu envers eux; et, la justice eût-elle même présidé à leur sort, que leurs bras n'en seraient pas désarmés; car on leur a stupidement arraché les consolations de la religion et les espérances du ciel qui donnent seules la patience aux misérables, et on leur a ravi le respect de Dieu qui, seul, a le droit de leur imposer l'obligation de l'obéissance. Ils ne sont plus contenus par aucun frein et ils ont la force. Qui ne voit que cette double maladie produite par le sensualisme, étant arrivée à sa maturité, les repus qui représentent encore une apparence de stabilité sociale se trouveront livrés presque sans défense aux affamés qui ont besoin de tout renverser pour s'assouvir? C'est alors que la roue des révolutions se précipite, élevant ceux-ci, jetant bas ceux-là et broyant des générations humaines.

Les sociétés païennes avaient, contre ces conséquences extrêmes du sensualisme, une ressource, l'esclavage. Dans l'état social dont le paganisme, expression très-exacte des relations des hommes livrés à leurs penchants naturels, était l'âme, les forts, après avoir vaincu les faibles, leur ravissaient tout, même la liberté et, non contents de les avoir dépouillés de leur juste part, des biens de ce monde, ils les tournaient eux-mêmes à leur avantage, les réduisant à l'état de bêtes de somme. Et, afin d'assurer cette abominable conquête et de prévenir toute révolte de nature à en troubler la monstrueuse mais pacifique jouissance, ils empêchaient soigneusement la circulation parmi eux de toute idée capable de réveiller le souvenir de leurs droits. Ayant opprimé leur liberté, ils étouffaient leurs âmes, et la race infortunée des esclaves, littéralement abrutie, et ayant perdu, comme l'animal, jusqu'à la conscience morale de son sort, naissait, souffrait, travaillait, mourait en silence pour le profit, le plaisir et le caprice de ses maîtres. La société païenne n'avait rien à craindre de ce vil bétail humain et, mise à couvert de ce côté, elle ne pouvait périr que de sa propre pourriture ou d'une attaque étrangère. Il n'en est pas de même des sociétés chrétiennes. Le christianisme a relevé trop haut l'âme humaine pour qu'il soit jamais possible de rétablir l'esclavage et surtout de le faire accepter par les prolétaires, les pauvres et les opprimés, comme un état naturel. Ce n'est pas que l'œuvre ne doive être tentée; elle le sera; nul doute à ce sujet. La sécularisation de la société, c'est-à-dire

son affranchissement de Dieu a pour conséquence nécessaire une pareille entreprise (1); mais elle ne réussira pas. Pour qu'elle pût réussir, il faudrait que le christianisme eût été préalablement détruit et qu'il n'en restât pas de souvenir. C'est ce qui n'aura pas lieu; le

(1) Le socialisme, dont la société contemporaine s'effraie, mais dont elle est profondément pénétrée, et le césarisme gouvernemental dont les liens de parenté avec le socialisme sont manifestes et que chacune de nos révolutions enracine de plus en plus parmi nous, parce qu'il est compatible avec toutes les formes politiques, royauté, empire, république surtout, ont pour conséquence logique l'absorption de la liberté et surtout de la conscience individuelles par l'Etat, c'est-à-dire l'exploitation de la grande majorité des citoyens par un petit nombre de gouvernants, investis, comme le César antique, de tous les droits du peuple. Cet état social, poussé à ses dernières conséquences (et le cours des événements non moins que celui des idées l'y entraîne), rétrograde vers les principes de la civilisation païenne et aboutit à l'esclavage, modifié peut-être dans la forme, mais le même dans le fond. Déjà d'une manière inconsciente peut-être, précisément parce qu'elle est très-logique, les grands moyens qui préparent les masses à la servitude sont employés. Tout est mis en œuvre pour leur enlever le sentiment de leurs destinées immortelles, pour porter la corruption dans leurs mœurs, le matérialisme dans leurs idées, et par là, l'affaiblissement dans les âmes. Les gouvernements que l'on accuse ne sont pas seuls coupables; ils sont entraînés par le courant; on se demande même s'ils seraient possibles en lui résistant. Du reste, l'étude attentive de cette double tendance de la société vers le socialisme et le césarisme, progressant parallèlement, non-seulement en France (car nous n'entendons rien dire ici de spécial à la France) mais dans tout le monde civilisé, fournirait la matière d'un livre terrible qui devient de plus en plus nécessaire.

christianisme est immortel. Il ne reste donc qu'une destinée à accomplir : le sensualisme, si son action n'est pas enrayée, conduira la civilisation moderne à cette révolution sociale dont les symptômes menaçants se révèlent aujourd'hui à tous les regards et au-delà de la quelle se posera le grand problème de la régénération chrétienne.

C'est ainsi que la raison, en nous découvrant les liens intimes qui existent entre le triomphe du sensualisme et les catastrophes qui l'accompagnent, éclaire d'une vive lumière les enseignements de l'histoire.

Il faut convenir que ces considérations générales ne sont pas de nature à nous rassurer sur l'époque où nous vivons. Jamais, peut-être, depuis l'origine du christianisme, on n'avait vu un besoin aussi effréné et aussi général de jouir. La volupté ne correspond plus seulement à ce fond de corruption qui est dans la nature de l'homme; elle devient une théorie sociale, la fin dernière, le lit de repos et la tombe enchantée du genre humain. Nous n'entrons pas dans les détails; ils sont présents à tous les esprits et nous-mêmes, plusieurs fois déjà, en avons signalés quelques-uns. Qu'il nous suffise d'ajouter qu'il est relativement bien faible le nombre des âmes qui n'ont pas subi l'influence de la contagion et que les meilleures se laissent dissoudre par le bien-être, ayant désappris le grand art de souffrir et, avec lui, les hautes pensées et les généreux dévouements.

Il est manifeste que l'un des plus grands besoins de la société moderne est de réagir contre cette plaie

profonde, saignante, envénimée; elle réclame un énergique remède. Nous croyons fermement qu'il n'en existe pas d'autre que le retour à la mortification chrétienne. Elle seule aura la vertu de faire revivre l'ordre divin renversé par le sensualisme, d'affranchir l'esprit, de lui assujétir la chair et, par là, d'atteindre à la racine du mal.

Mais ce n'est pas une petite entreprise que de faire entendre et pratiquer à cette société, ivre de bien-être et de jouissances matérielles, cette violence évangélique proclamée par Jésus-Christ comme la loi réparatrice de l'humanité sur la terre. Rien ne paraît plus impossible. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que la prédication même la plus intelligente, nous dirons mieux, la plus apostolique, n'y suffira pas. Cette maladie, en effet, n'est pas de nature à être guérie par la parole; il faut y employer la puissance bien autrement persuasive des exemples. Que des hommes se trouvent, les plus vertueux, les plus généreux, indépendants, s'il est possible, par leur fortune et leur naissance, doués des plus nobles qualités du cœur et de l'esprit afin qu'on ne puisse suspecter ni les causes de leur abnégation, ni la rectitude de leur intelligence; qu'ils se mettent peu en souci de prêcher et de convertir; l'heure de la prédication viendra d'elle-même; que, sans trop se préoccuper du monde et de son amélioration religieuse, ils se retirent de la Babylone nouvelle, comme les grands chrétiens du IV[e] siècle du sein de la corruption païenne; qu'ils embrassent résolument la pauvreté, l'humilité, l'obéissance; qu'ils jeûnent, qu'ils macèrent leur corps; qu'à

l'excès du sensualisme ils opposent, comme cela fut fait autrefois dans une situation pareille, les excès de la pénitence; qu'ils s'installent en face de la société moderne et qu'ils bravent hardiment ses voluptés par la rigueur de leurs mortifications et, ce contraste, par sa réaction courageuse, et par son étrangeté même, exercera une salutaire influence. On les méconnaîtra d'abord; on les abreuvera peut-être de mépris et d'outrages; on s'élèvera contre leur genre de vie; on criera que les lois de la nature sont foulées aux pieds; on parlera de fanatisme, de folie; on fera plus encore, on entreprendra de les disperser et l'on appellera cette inique contrainte une œuvre de liberté nécessaire au salut de la civilisation moderne; qu'ils ne s'en effrayent pas. Ainsi firent les païens et les demi-chrétiens à l'égard des solitaires et des cénobites de l'Orient. Ceux-ci en ont-ils moins fini par lasser les sarcasmes et les violences des païens et des demi-chrétiens et, ce qui est plus fort, par les gagner à l'Evangile? C'est à quoi ils aboutiront à leur tour. Le spectacle de leurs austérités sera, bon gré, malgré, un prodigieux enseignement. Beaucoup d'âmes naturellement chrétiennes s'y laisseront prendre; beaucoup d'autres seront troublées dans leurs jouissances; celles-là mêmes qui s'irriteront à leur vue en recevront des lumières. Une grande démonstration de l'immortalité et d'une autre vie pour l'homme, plus claire et plus puissante que tous les raisonnements, se fera et il deviendra évident par les faits que la mortification chrétienne n'est pas au-dessus des forces humaines. Et qu'on ne vienne pas nous dire

que le siècle se roidira indéfiniment contre ces exemples; cela n'est pas possible; le sacrifice a le privilége d'exercer une fascination singulière; les ennemis mêmes n'y résistent pas. Le plus utile don que le ciel puisse faire à la société malade de notre temps c'est donc de lui donner des hommes tels que nous venons de les décrire. Or ces hommes existent; ce sont les moines.

Déjà nous voyons se produire sous nos yeux quelques-uns des résultats que la seule force du raisonnement nous a fait pressentir. Nous avons dit que quelques monastères de Trappistes, moines modernes des anciens temps, avaient revêcu, ou s'étaient fondés en France, en Belgique, en Angleterre, en Irlande, en Amérique et sur cette terre d'Afrique, ouverte au christianisme par l'épée de la France. Chose étonnante! le respect et la faveur publique les entourent. On ne songe plus guère à se rire de leurs austères habitants; on s'étonne de leur vie; on les admire; on va les visiter; on aime à s'entretenir avec eux et à recueillir leurs graves paroles. Il est rare que les hommes du monde les plus éloignés du christianisme ne rapportent pas, de ce contact, quelques pensées sérieuses et, s'en retournant dans leur demeure, ne se disent : « Il faut bien qu'il y ait dans christianisme quelque force surnaturelle pour produire des existences d'hommes si fort au-dessus de la nature et, par delà la tombe, d'immortelles réalités, pour inspirer un si prodigieux mépris de toutes les joies de la terre. » N'en a-t-on pas vu, n'en voit-on pas tous les jours être si touchés que tout-à-coup et

comme par enchantement, tous les nuages obscurs et malsains du siècle tombent, ainsi qu'un bandeau, de leurs yeux et qu'ils se prennent à demander, en pleurant et avec de vives instances, une place et un refuge à la solitude monastique? Ce sont des magistrats, des militaires, des avocats, des médecins, des artistes, quelquefois des libertins, des incrédules qui n'étaient venus que pour railler, et des lettrés, la gent la plus difficile à gagner à Jésus-Christ.. Ce qui les frappe surtout, c'est cette joie dans la souffrance que l'on lit sur toutes les figures. « Le bonheur si peu connu dans le monde habite donc dans les cloîtres, » se disent-ils. Que d'étonnantes histoires nous aurions ici à raconter! On les trouvera ailleurs (1).

Ces conversions éclatantes ne sont pas le seul bien, ni le plus important, produit par les monastères dans les lieux où ils existent. Un religieux trappiste nous écrivait dernièrement : « Je crois que de nos murs fermés, s'échappe une influence secrète, une prédication muette qui ne laisse pas d'être éloquente et de porter des fruits cachés, mais abondants. La génération présente ne les voit pas peut-être, mais la postérité les saura découvrir, je n'en doute pas (2). » C'est aussi

(1) Voyez le chap. VIII du t. II des *Annales d'Aiguebelle*. Nous recommandons aussi à nos lecteurs la *Vie du P. Ephrem*, qui a opéré la conversion d'un si grand nombre d'âmes et valu tant de vocations à la Trappe.

(2) Celui qui a écrit ces lignes n'est pas une intelligence ordinaire. C'est un homme qui a mûrement réfléchi, l'auteur de ces *Annales d'Aiguebelle* que nous avons si fréquemment citées.

notre conviction. « L'influence occulte et la prédication muette » se font surtout ressentir aux âmes encore chrétiennes; elles les raniment, elles les fortifient en les soustrayant peu à peu à la contagion du siècle qui les avait débilitées. On remarque déjà que les vrais chrétiens de nos jours, — et le nombre en devient considérable, — ceux pour qui la religion n'est plus seulement une habitude et une espèce de convention traditionnelle, mais une foi vivante, prenant la direction de toute leur vie, ceux pour qui l'humilité, le détachement, l'abnégation, la mortification ne sont plus de vains mots, et qui savent pratiquer l'art difficile et surnaturel de dompter la sensualité et l'orgueil, on remarque que presque tous ont été plus ou moins à l'école des moines ou des religieux. Ceci nous conduit à une autre observation fort importante. Nous laissons la parole à un académicien et à un géomètre.

« Le besoin le plus pressant de la société en général et de notre siècle en particulier, dit M. Cauchy, c'est l'esprit de sacrifice. Pour arrêter, pour guérir les maux qui nous affligent, il est nécessaire que cet esprit s'élève jusqu'à la hauteur du dévouement le plus sublime et le plus absolu (1), » et il conclut au rétablissement et à

(1) Nous croyons devoir donner ici toute la suite de ce remarquable passage qui résume tout le travail de M. Cauchy. « Or, l'esprit de sacrifice, continue-t-il, est le caractère propre du christianisme. Le sacrifice, accepté pour toute la vie et pratiqué sans restriction, constitue la perfection évangélique; donc la perfection évangélique, exercée et pratiquée par des hommes

la propagation des associations religieuses où la condition même de l'existence est la profession du sacrifice, de l'oubli et de l'immolation de soi pour le service de ses frères. Sous le nom d'associations religieuses, l'illustre savant aurait sans doute compris les institutions monastiques, si la question des institutions monastiques eût été soulevée lorsqu'il écrivait son livre; car la vie monastique est à un degré plus haut de l'échelle ascendante de l'abnégation chrétienne que la vie simplement religieuse. Ce besoin de l'esprit de sacrifice, au sein de notre société dévorée par l'égoïsme, inévitable rejeton de la sensualité, n'est pas douteux. Tout le monde le réclame sans en découvrir la source, parce qu'on ne la cherche pas où elle est. Mais l'esprit de sacrifice, qu'est-ce qui peut le produire? La mortification chrétienne. Pour apprendre à se dévouer aux autres, il faut savoir se traiter durement soi-même. Cette vérité est une loi. Or, la mortification chrétienne à sa plus haute expression, nous savons où la trouver, chez les moines. Chez les moines, par conséquent, se

qui, dans la vue de plaire à Dieu, se dévouent à servir leurs frères, est le besoin le plus pressant de notre siècle. Mais la perfection évangélique est au-dessus des forces naturelles de l'homme. Pour en rendre la pratique plus facile et même pour la rendre populaire, l'Eglise catholique, inspirée de Dieu, a conçu l'admirable pensée d'associer les hommes pour le sacrifice; et cette association merveilleuse constitue les Ordres religieux. Nous sommes donc conduits par le raisonnement à conclure que les Ordres religieux répondent au premier besoin de notre siècle. Voyez *Dictionnaire des Ordres religieux*, t. III, p. 1087 et 1088.

rencontrera aussi cet esprit de sacrifice « qui s'élève jusqu'à la hauteur du dévouement le plus sublime et le plus absolu. »

Il est vrai que, dans les ordres religieux proprement dits, il a eu jusqu'à ce jour plus d'éclat. C'est là, en effet, que se sont formés et que vivent le prédicateur à l'âme de feu dont la parole émeut les populations de nos grandes villes, le missionnaire qui porte l'Evangile aux contrées lointaines et idolâtres, la sœur de charité qui veille au chevet des mourants, et ces innombrables dévouements qui prennent toutes les formes et s'adressent à tous les maux. Mais les ordres monastiques, dans leur renaissance inespérée, ne sont encore parmi nous qu'à l'état embryonnaire; ils n'ont pas encore pu reprendre leur grande allure du Moyen-Age. Laissons agir le temps et l'esprit des institutions. Quand les familles de moines se seront multipliées, quand les moines eux-mêmes, brisant le vêtement trop étroit dont le malheur des circonstances les a emmaillottés, se seront dilatés dans la conception mieux comprise de leurs règles primitives et de leurs antiques traditions si fortes et si élastiques tout à la fois, ils se présenteront au monde avec tous les signes extérieurs et toutes les œuvres du plus magnanime dévouement. Alors on verra sortir de la solitude des hommes vénérables, au corps affaibli par les austérités, mais à la figure rayonnante de la grâce de Dieu; leur parole sera pleine d'autorité; les peuples l'entendront avec un religieux respect; elle seule aura assez de puissance pour réveiller les consciences endormies dans un égoïsme

anti-social, pour les arracher à cette tyrannie des plaisirs qui corrompt tous les cœurs, à cette soif de l'or qui fait oublier tous les sentiments généreux, à ces ambitions sans limite qui bouleversent la société tout entière, à ces passions exaltées jusqu'au délire qui multiplient les crimes autour de nous; elle propagera l'esprit de sacrifice, parce qu'elle sortira d'une poitrine qui en sera le foyer. Cet empire exercé par la parole monastique n'a rien qui doive nous surprendre. Pour dompter les hommes dans leurs inclinations mauvaises, il faut des hommes habitués à vaincre l'homme.

Nous avons encore à voir comment, par la fermeté de leur foi, les moines pourront apporter un remède au scepticisme, autre plaie de notre époque.

IV. Le scepticisme est la maladie de ces âges de lassitude qui suivent les abus d'une longue civilisation. Il nait ordinairement du sensualisme et il a pour les sociétés dont il s'empare, de plus graves dangers.

Disons d'abord ce que nous entendons par scepticisme; nous chercherons ensuite à en démêler les conséquences. On comprend qu'il ne s'agit pas ici de définitions philosophiques, mais de considérations sociales.

Le scepticisme n'est pas simplement l'erreur, ni l'ignorance de la vérité, ni même l'incertitude et le doute. Il est plus et bien pis que cela. Et d'abord il n'est pas l'erreur.

L'erreur a cela de particulier qu'elle ne s'avoue pas pour ce qu'elle est. Elle ne se présente pas aux hommes avec les caractères du mensonge. Cette physionomie

serait trop rebutante. Elle prétend, au contraire, être la vérité et s'affirme comme telle; c'est une force. Il peut arriver aussi qu'elle s'ignore elle-même, se croyant être la vérité; elle est alors de bonne foi et, par la conviction, participe, en une certaine mesure, à la puissance de la vérité. Il est rare même, quand la bonne foi lui manque, qu'elle n'ait pas pour mobile quelque grande passion; elle en reçoit l'enthousiasme, et y puise de la vigueur : ce qui donne aux âmes fascinées par elle de l'énergie et du ressort. De plus sa négation n'est jamais totale, elle garde, jusque dans ses derniers écarts quelques lambeaux de la vérité; elle n'est même fréquemment qu'une vérité détachée d'une autre et détournée de son sens réel par son isolement. Aussi n'est-elle jamais tout-à-fait dépourvue d'éléments rationnels qui puissent servir de point d'appui pour revenir à la vérité; ses négations mêmes ne sont pas sans ressource; car elle se targue d'avoir de solides raisons pour nier. Son action sur l'intelligence humaine, c'est d'en dévier les facultés, non de les annuler et de les éteindre. Nous prions nos lecteurs de remarquer ce dernier trait. Il en va tout autrement du scepticisme. Son premier caractère, c'est l'indifférence à l'égard de la vérité. Qu'elle existe ou non, peu lui importe; il n'en a aucun souci. Peut-être un jour, comme Pilate, demandera-t-il en passant : qu'est-ce que la vérité? Mais comme Pilate, cette parole lachée, sans attendre la réponse, il se hâtera de fuir à ses dissipations ou à ses plaisirs. Le résultat de cette insensibilité à l'égard de la vérité, sur l'intelligence humaine, nous le dirons plus loin.

Le scepticisme n'est pas non plus l'ignorance.

L'ignorance a le malheur de ne pas connaître la vérité. Est-elle inconsciente d'elle-même? Ordinairement elle croit la tenir, ce qui la rend justifiable devant Dieu et devant les hommes; envoyez-lui un rayon de lumière et, à sa vue, elle tressaillera de joie. Se connaît-elle au contraire? Elle se prend du désir de la vérité et elle la recherche; elle est digne alors d'une suprême sympathie et bien loin qu'elle soit répréhensible, il n'est pas rare qu'elle présente, dans ses anxieuses investigations, l'un des spectacles qui émeuvent le plus les âmes humaines. Il est vrai qu'il arrive parfois qu'elle est volontaire dans sa cause et, partant, criminelle; mais en ce cas même, sa culpabilité consiste plutôt à se détourner de la vérité par peur de ses conséquences qu'à nier ou à dédaigner comme nuls ses droits et sa puissance. Le scepticisme va plus loin; il sait parfaitement qu'il ne sait pas; mais il ne s'en inquiète nullement; il ne veut pas savoir, et pour essayer une justification auprès des gens sensés il prétend qu'il est impossible et, ce qui est plus grave, inutile de savoir; il livre ainsi le monde entier, Dieu, l'homme et la nature, à une fatalité aveugle, à un coup de dé gigantesque et à je ne sais quelle danse prodigieuse d'illusions sans cause et sans but dont la seule pensée est capable de faire tourner la tête; il en conclut que la vérité n'existe pas, ou que, si elle existe, elle n'a aucune réalité saisissable, étant réfugiée dans un nuage inaccessible à l'homme; que ce qu'il y a de mieux à faire, dès lors, est de se laisser aller mollement à ce fleuve inconnu qui entraîne les

choses sans se mettre en peine de savoir sur quel rivage le flot nous jettera, ni même s'il nous jettera quelque part.

Le scepticisme qui n'est ni l'ignorance, ni l'erreur, ne se confond pas davantage avec l'incertitude et le doute.

On peut douter et désirer de s'éclaircir. Dans l'état de l'homme déchu, rien n'est malheureusement plus naturel que cette incertitude, même sur les problèmes les plus graves et qui intéressent le plus sa destinée. Son esprit est si faible et tant de ténèbres l'environnent! Pascal a sur cette involontaire et douloureuse obscurité de dramatiques paroles : « Je ne puis avoir que de la compassion, dit-il, pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et plus sérieuses occupations. » Mais le scepticisme, lui, ne gémit pas dans son doute; il s'y complait; il en tire vanité et il soutient hautement qu'y demeurer et s'y enfoncer de plus en plus, est sagesse. Appliquée aux affaires communes de la vie, une semblable manière de juger et de se conduire serait inconcevable; mais aux tragiques et inévitables questions qui touchent à l'origine, aux devoirs, à la fin de l'homme, elle est injuste et révoltante. Le même Pascal n'est que l'interprète du bon sens lorsqu'il brûle au fer chaud de son langage ceux qui s'y livrent : « Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, dit-il, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle

m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends, au contraire, qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre ; il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées. » Et un peu plus loin : « Celui qui doute et ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que, s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature » Que doit-il donc advenir d'une société où cette déraison devient le courant général qui entraîne les esprits? La logique répond et les faits confirment ses réponses.

Les conséquences du scepticisme sont en grand dans la société ce qu'elles sont en raccourci dans l'individu. Or, dans l'individu, quelles sont-elles? Si je ne regarde rien comme certain pour moi et pour tous ceux qui, comme moi, paraissent vivre dans les ténèbres, il n'y a point de Dieu, point d'âme, point de corps, ou c'est exactement comme s'il n'y avait rien de tout cela ; la nature entière n'est que le jeu d'une illusion; bien plus, tout ce que je crois penser, sentir et voir n'est peut-être qu'un rêve; il y a des phénomènes, il n'y a point de réalité. Et ainsi la subsistance même de l'être n'étant pas, ou étant hors de portée, l'intelligence n'a plus où se prendre; car l'intelligence vit de réalité et de vérité, non de vapeur et de nuages. Plongée dans le scepti-

cisme, elle n'a plus d'aliment; ne recevant plus de lumière, elle n'en donnera plus. Elle laissera peut-être bien encore échapper de temps à autre, dans l'épaisseur de la nuit, quelques éclairs, fugitifs reflets de quelques vérités égarées; mais ces éclairs ne seront que de tristes phosphorescences, ne montrant que des fantômes. Quel terrible état! Il est cependant quelque chose de plus redoutable encore. Si de la région du dogme philosophique et religieux nous descendons dans celle de la morale et de la conduite, nous ne tardons pas à voir que la certitude des vérités, supérieures à l'homme, ayant disparu, il n'y a plus de devoir, plus de règle ni de mesure, ou que du moins l'incertitude est partout. Or, dit le chancelier d'Aguesseau, « si la mesure de mes devoirs est incertaine, si la règle est douteuse, » nous ajoutons nous; si le devoir lui-même est un problème, « il n'y a plus ni vices, ni vertus; je ne vois plus de différence entre l'ordre et le désordre, plus d'actions dignes de récompense ou de punition. Je vis au hasard, dans un séjour obscur et dangereux, sans savoir ce que je dois à mes semblables, ni ce qu'ils me doivent. Tout ce qui m'environne m'inspire la crainte ou la défiance et j'en rends autant que j'en reçois (1). »

Tel est, dans l'individu, le funeste effet du scepticisme. La société étant un composé d'individus, le mal qu'il lui cause est essentiellement de même nature; il n'en diffère, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que par la quantité. Pour en avoir le produit total, il faut

(1) *Méditations méthaphysiques*, au début de l'ouvrage.

calculer le chiffre des éléments viciés d'où il résulte, en ayant soin d'observer que leur accumulation en augmente d'une manière effrayante la fermentation et la corruption. Que l'on juge de la somme de subversion et de désordre qui doit se condenser au sein de la société, lorsque la majorité est atteinte et que le scepticisme domine! En faire le détail nous écarterait trop de notre but; quelques traits suffiront à éclairer notre marche.

Il n'est aucun homme expérimenté en histoire et dans la connaissance du cœur humain qui ignore que des croyances découlent tous les enthousiasmes généreux, toutes les passions élevées, l'amour du sacrifice, le dévouement à la patrie, à ses semblables, aux malheureux, le respect de la femme, cette noble et délicate sauvegarde des nations civilisées, tous ces sublimes oublis de soi qui ont pour conséquence l'immolation de l'individu au bien général et qui seuls sont capables de faire la grandeur, l'héroïsme et le bonheur des sociétés. Plus les croyances sont fermes, plus ces saintes choses abondent et plus il y a, par elles, de véritable vigueur sociale; plus, au contraire, les croyances déclinent, plus ces divines chaleurs vont s'éteignant. C'est encore au foyer des croyances que s'allument la flamme du génie, l'idéal dans les arts, la haute philosophie dans les sciences, toutes les splendeurs qui descendent du ciel et dont s'abreuve l'humanité. Le scepticisme, en étouffant les croyances, tarit toutes ces sources de vie. Les sociétés dans le sein des quelles s'opère ce vide, ne sont pas seulement des

sociétés criminelles vouées à d'inévitables catastrophes; elles sont des sociétés aplaties, sans poésie, sans idéal, sans âme. Ce qui les caractérise c'est la prédominance de tout ce qui tient à la nature inférieure de l'homme ou à sa dépravation : l'industrie, la mécanique, la matière habilement pétrie et torturée pour en tirer le bien-être, l'*utilitarisme* (1) dans les sciences, la volupté dans les arts, le cynisme dans ce que l'on appelle encore, par une profanation étrange, la littérature, les vanteries humanitaires et cosmopolites à la place du dévouement à la patrie, le socialisme et le communisme au lieu de la charité, la mollesse dans les caractères, et, comme signe distinctif et résumant tous les autres, un égoïsme sec et froid, non pas seulement voluptueux comme celui qui ne provient que du sensualisme, mais effrontément déhonté comme celui des don Juan et des Lovelace, cet égoïsme gigantesque et destructeur qui,

(1) Nous demandons pardon à nos lecteurs de cet affreux barbarisme; force nous est bien de nous en servir pour déterminer une situation qui ne pourrait être exactement rendue par aucun autre terme. Il y aurait, sur ces mots nouveaux et mal faits, devenus si communs dans notre langue française autrefois si franche et si pure, une grave observation à faire : la corruption d'une langue ne marche jamais sans la subversion des idées. Que l'on y regarde de près, les termes barbares expriment toujours un état de choses contraire à quelque règle religieuse, morale ou sociale. Voilà pourquoi il y a en eux beaucoup plus qu'un signe de décadence littéraire; ils sont invariablement un indice que les sociétés ont le sens altéré et qu'elles portent en elles quelques principes de mort.

aux âges d'affaissement et de putréfaction morale, produit les Domitien, les Néron, les Caligula et les Héliogabale et, aux époques des grandes commotions sociales, les Marat, les Robespierre, les Carrier, les Collot-d'Herbois. Ajoutons une observation qui ne manque pas d'importance.

Il y a dans le scepticisme une circonstance trop peu remarquée et qui en aggrave singulièrement les périls : c'est que son indifférence à l'égard de toute vérité n'est qu'apparente. Le doute universel, non pas spéculatif, mais pratique, est contre nature et par là même impossible à l'homme. Aussi le sceptique est-il loin de douter de tout. Au dessous de son masque, il est plus éclectique que sceptique. Entre les réalités de deux ordres divers, il choisit, ne dédaignant les unes que pour embrasser les autres avec d'autant plus d'ardeur; il ne méconnaît nullement les réalités de l'ordre inférieur qui ont la jouissance pour objet, richesses, honneurs, plaisirs; loin de là; il les outre et les exagère, et c'est pour se les approprier tout à son aise et sans trouble qu'il tourne le dos aux réalités d'un ordre supérieur (1). C'est tout le secret de son pyrrhonisme;

(1) Prenons pour exemple de cette tactique du scepticisme contemporain M. Littré, l'un des chefs les plus accrédités de l'école positiviste. En maint endroit de ses ouvrages, il proteste de son indifférence entre le matérialisme et le spiritualisme et réclame contre toute critique qui ferait retomber sur sa philosophie les accusations portées contre le premier de ces systèmes. Après une semblable déclaration, qui ne croirait que M. Littré, ne sachant à quoi s'en tenir sur l'un ou l'autre de ces extrêmes,

et ce secret le condamne. Mais que l'on y prenne garde; c'est aussi ce qui lui donne ce dont il manque naturellement le plus, la passion, et avec elle l'énergie et la force, la force abjecte, il est vrai, mais puissante et délétère d'un matérialisme emporté. Pour se faire une idée de ce qu'elle contient de subversif, il suffit d'étudier de près notre société contemporaine.

Nous ne pensons pas que depuis l'âge des sophistes grecs qui énervèrent et perdirent leur pays, depuis la sombre et honteuse période des Césars, aucune époque historique ait été plus en proie au scepticisme que la nôtre. Il a fallu du temps pour arriver où nous en sommes. Le moyen-âge, affermi dans la certitude par les affirmations chrétiennes, se trompa souvent, mais

va tenir entr'eux la balance égale. Il n'en est-rien pourtant. Il est toujours, partout et bien nettement, matérialiste. « L'âme, dit-il, est un mot qui signifie, considéré anatomiquement, l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moëlle épinière, et, considéré physiologiquement, l'ensemble des fonctions de la sensibilité encéphalique. » (*Dictionnaire*, art. *Anatomie*.) La question est tranchée; le matérialiste le plus décidé ne saurait être plus affirmatif. Pourquoi donc M. Littré affecte-t-il l'indifférence là où il a un parti pris très-décidé? Pour deux raisons : 1° pour ne pas effaroucher ses lecteurs par des airs d'athéisme qui manquent rarement de se présenter avec quelque chose de méséant et de suspect; 2° pour concilier, par cet affranchissement apparent de tout préjugé et cette façon d'indépendance, de l'autorité à ses conclusions. Quand on s'est ainsi posé, on est dispensé, auprès d'un public, tel qu'on le rencontre de nos jours, de discuter et de prouver; on affirme. Nos docteurs en scepticisme sont maîtres passés en habiletés de ce genre.

se prit peu à douter. L'inoculation du scepticisme au sein de la chrétienté date de la prétendue réforme du XVIe siècle. Le protestantisme respecta, il est vrai, les bases de la raison et, dans les choses mêmes de la foi, il entendit conserver quelques doctrines fondamentales. Mais en introduisant le libre examen dans la révélation du Christ, il réduisit les croyances à l'état d'opinion individuelle et, par là, fit pénétrer dans le christianisme le premier germe du poison qui devait avoir un développement si funeste. Il fut longtemps gardé, malgré ses principes et à son insu, par l'autorité des traditions et ne vit s'évanouir les vérités révélées que lentement et les unes après les autres; mais, à la fin, le temps et la logique l'emportèrent. Aujourd'hui il est de complicité dans toutes les incertitudes religieuses et même rationnelles et il a partout la main dans cette immense accumulation de ténèbres qui envahissent les intelligences et, si l'on veut se rendre un compte exact de ce qu'est le scepticisme contemporain, il faut étudier avec soin la marche du protestantisme depuis un demi-siècle et son action présente, surtout en Allemagne et en France. Le philosophisme du XVIIIe siècle fit un autre pas en avant. Il faut convenir toutefois qu'il fut beaucoup moins l'indifférence sceptique que la négation haineuse et radicale. Loin de méconnaître les droits et la puissance de la raison humaine, il les exagéra pour les mettre à la place de la raison universelle, c'est-à-dire de Dieu. Mais ce n'est pas impunément que l'on donne à la raison une portée démesurée. Quiconque l'outre, la tue. Quand on l'a proclamée maîtresse, quand

elle n'a plus à subir aucun contrôle, ni celui des traditions et de l'autorité religieuses, ni celui du sens général qui réside dans l'humanité, ni celui de l'histoire, elle est forcément amenée à n'avoir plus de contact avec la vérité que par elle-même. Dès lors la mesure du vrai c'est ce qui lui paraît vrai; la vérité devient toute subjective et il est impossible de s'assurer si ce que l'esprit perçoit comme la vérité a quelque rapport avec l'objet qu'il croit être la vérité. Celle-ci est ainsi réduite à n'être plus que le témoignage d'un fait de conscience; elle passe à l'état d'opinion individuelle et, comme il y a une multitude d'opinions contradictoires, il s'ensuit qu'il doit y avoir aussi une multitude de vérités contradictoires, ce qui revient à dire qu'en définitive il n'y a plus de vérité, ou, ce qui aboutit pratiquement au même résultat, que la vérité est inaccessible à l'homme. Là est le tombeau de la raison; car qu'est-ce qu'une raison livrée à la recherche de la vérité avec l'impuissance de pouvoir jamais l'atteindre? Mais là aussi est la perte des sociétés; car, en pareille incertitude, ce qu'il y a de mieux à faire pour chacun et pour tous, c'est manifestement de ne pas s'inquiéter de ce qui en est du fond des choses et de s'en tenir aux phénomènes de la matière et de la jouissance : ce qui livre l'homme à l'aveugle et fatal entraînement de tous ses instincts mauvais. Quand la majorité des individus qui composent les sociétés en est là, il ne reste plus aux sociétés elles-mêmes d'autre destinée que de reprendre, à travers les révolutions et sous le fouet du plus fort, le chemin de la barbarie.

Deux mots résument cette génération du scepticisme. En réduisant la vérité religieuse à n'être plus qu'une opinion individuelle, le protestantisme a inauguré le règne du scepticisme en religion; en ne donnant à la vérité que la valeur d'un jugement personnel, le philosophisme lui a jeté en proie la raison. Partis de deux points différents et se développant selon deux lignes distinctes, mais se rapprochant sans cesse, le protestantisme et la fausse philosophie ont fini par se toucher et, aujourd'hui, ils s'identifient et se confondent (1).

De ce mélange singulier est résulté le scepticisme moderne avec ses caractères distinctifs qui n'ont rien d'analogue à ceux qu'il avait présentés dans le passé. Lui, de sa nature essentiellement destructeur de toute science et de toute religion, il se pose comme seul scientifique et seul religieux. La première prétention il la tient de la philosophie, la seconde du protestantisme.

Le scepticisme contemporain, disons-nous, se dit seul scientifique.

(1) L'influence que nous attribuons au protestantisme dans la génération du scepticisme contemporain pourra paraître paradoxale à quelques-uns de nos lecteurs. Qu'ils ne se hâtent point trop de condamner notre opinion. Pour la mettre hors de doute, il nous suffirait de démontrer comment la philosophie panthéiste et sceptique allemande est issue directement du protestantisme et ensuite comment celle-ci, franchissant le Rhin, s'est faite française, en subissant quelques modifications nécessitées par notre esprit, notre caractère et le génie de notre langue. Mais ce serait une longue étude. Pour mettre sur la voie de notre justification, c'est assez, ce nous semble, de l'avoir indiquee.

Il fait école sous trois enseignes, le *Criticisme*, l'*Idéalisme* et le *Positivisme* et, à ces titres, domine et tient égarées des multitudes d'intelligences, dans les académies, les instituts, l'enseignement public, littéraire et professionnel, dans la littérature, la philosophie, le théâtre, le journalisme quotidien dont l'action est si générale et si puissante sur les masses, dans les revues mensuelles (1) qui ont le privilége de façonner les esprits cultivés, dans les sciences exactes et naturelles, dans l'histoire surtout où elles établissent l'atelier principal de leurs démolitions. La voie leur a été frayée par l'*Eclectisme* du dernier règne; mais elles sont descendues infiniment plus bas. Divisées entr'elles, elles s'entendent néanmoins sur plusieurs points et concourent au même but. Pour toutes ces écoles la vérité n'est pas le terme à atteindre, mais à rechercher. Cette recherche sans fin est, d'après elles, l'essence même de la science et la recherche, sans espérance de trouver, le progrès de

(1) En particulier dans la *Revue des Deux-Mondes*, où se sature deux fois par mois presque toute la classe lettrée de l'Europe. Le mal causé par cette publication, où le talent et quelquefois la vraie science marchent de pair avec l'incrédulité la plus radicale, est incalculable. Il serait bien temps que les catholiques ou même plus simplement les hommes spiritualistes qui croient encore en Dieu et à l'immortalité de l'âme ouvrissent enfin les yeux sur les dangers d'une pareille machine de guerre et cessassent d'en favoriser l'exercice par leurs abonnements. Cette conduite est presque une complicité, et il est bien à craindre qu'ils ne paient par eux-mêmes et par leurs descendants les conséquences funestes de leur imprudence.

l'humanité. Et cependant, par une contradiction inexplicable, c'est à cette vérité, fantôme inaccessible, qu'il faut tout sacrifier, non seulement les préjugés et les erreurs des hommes, mais ce qu'il y a de vénérable dans les traditions de l'histoire, de consolant dans la religion, de beau et de bien dans la vertu, d'utile dans les croyances. En toute investigation scientifique la question à poser n'est pas celle de l'utilité, de la beauté et de la bonté morales, du bonheur individuel et public : affaire d'esprit étroit que cette méthode surannée; il faut être plus indépendant et poursuivre la vérité pour elle-même; tant pis pour le genre humain si toutes ses joies, ses vertus et ses espérances périssent dans la recherche. L'homme de la science pure est désintéressé et ne s'inquiète pas des coups qui pourront être portés à Dieu, à l'âme, à la conscience et au cœur de l'homme, à la douleur de tant d'infortunés qui gémissent sur la terre et qui ont besoin d'une lumière d'immortalité, à la sécurité sociale. Il supposera volontiers que toutes ces saintes choses reposent sur le vide et que la vérité n'a pas de liaison avec elles; ce qui revient à dire que l'erreur est plus féconde en bien que la vérité. Le vrai donc et rien que le vrai. La méthode dans la recherche n'est pas moins étrange que la recherche elle-même. On élimine du premier coup et sans examen préalable tout surnaturel comme contraire à la science et faux *à priori*; et par surnaturel quelques-uns entendent non seulement la prophétie et le miracle sur lesquels s'appuie la révélation divine, mais toute intervention de Dieu dans le monde et l'humanité; puis la création,

puis la providence, puis le Dieu impersonnel, puis l'âme immatérielle et libre; vieux mots dont le sens n'est pas fixé et qui n'ont d'existence que dans la conscience humaine. Rien n'égale le mépris sous lequel on accable tous les adorateurs de ces antiquailles religieuses, un mot les caractérise : ils sont les ennemis aveugles de la science. Le Criticisme et le Positivisme ont horreur de la métaphysique, regardée cependant jusque là comme la lumière de tout l'esprit scientifique. Le premier transporte dans l'histoire la méthode expérimentale et la soumet presque exclusivement aux épreuves du sens intime : facile moyen de la refaire à son gré; le second n'admet rien au delà de la sensation et du phénomène qui l'occasionne. Tout ce qui est, par quoi est-il et pour quelle fin? folles questions. Il faut s'en tenir à ce qui paraît être, à la fantasmagorie du monde, à l'*hallucination vraie* (1). Si le Criticisme et le Positivisme ont horreur de la métaphysique, l'Idéalisme en abuse. Pour lui il n'y a point de monde extérieur, de monde des corps; il n'y a que le monde des idées, un monde tout intérieur, sans substance, qui est en un *devenir* perpétuel, prenant, par voie de progrès, conscience de lui-même en l'esprit de chaque homme et se réalisant ainsi, à sa manière, en une création successive, éternellement mobile, dont l'intelligence collective de

(1) « La perception extérieure est une *hallucination vraie*, » a dit M. Taine, par la plus étrange antinomie qui se puisse imaginer. Voir à ce sujet un article remarquable de M. Paul Janet, dans la *Revue des Deux-Mondes*. 15 juillet 1864, p. 465 et suiv.

l'humanité est tout à la fois le théâtre et l'acteur (1). Nous n'avons crayonné que quelques traits de cet immense scepticisme, protée insaisissable et sphinx dévorant qui semble recéler l'énigme de ce que l'on appelle la civilisation et le progrès modernes. C'est par ces points principaux qu'il affiche la prétention d'être seul scientifique. Ses évolutions, pour arriver à paraitre seul religieux, ne sont pas moins surprenantes.

A la suite du protestantisme allemand, devenu aujourd'hui ce protestantisme libéral de la France et de l'Angleterre qui exerce une si pesante influence sur les esprits et sur le progrès révolutionnaire des idées, le scepticisme contemporain distingue entre la religion et les dogmes, entre la foi et les croyances. La religion, selon lui, est tout éthérée de sa nature; elle est indé-

(1) Les trois écoles s'entendent encore sur un point : la substitution du relatif à l'absolu. « Le grand progrès de la critique, dit Renan, a été de substituer la catégorie du *devenir* à la catégorie de l'*être*, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. Autrefois tout était considéré comme étant ; on parlait de philosophie, de droit, de politique, d'art, de poésie, d'une manière absolue; maintenant tout est considéré comme en voie de se faire. » — « Le vrai, le beau, le droit, le bien, dit M. E. Scherer, n'existent nulle part sur la terre à l'état de produits tout fabriqués : ils sont éternellement en train de se former, ils ne sont que ce qu'ils *deviennent*. » (*Mélanges*, p. 307.) Nous n'avons pas pris à tâche de caractériser distinctement chacune des trois écoles que nous venons de signaler. Ce serait long et inutile à notre but.

finie et, si l'on peut s'exprimer ainsi, irréductible. Sa fonction est de nourrir dans l'esprit de l'humanité les aspirations vers l'idéal, c'est-à-dire vers le *devenir;* elle est cette aspiration elle-même. La foi est un sentiment; « elle est, dit M. E. Schérer, ce qu'elle est, » la conscience de la manière dont l'esprit perçoit « ce qui ne peut se démontrer, s'attache à ce qui ne peut se voir, se dirige vers ce qui ne peut être atteint. » Sa vérité, c'est sa sincérité; rien de plus. « N'ayant pas besoin de preuves, elle n'est pas non plus susceptible de réfutation (1); » elle est, en un mot, toute subjective et ne suppose aucun rapport avec l'absolu; d'où il suit que toute foi sincère équivaut parfaitement à tout autre foi contradictoire qui se recommande par le même titre; l'une et l'autre sont également vraies. Ceci implique la tolérance des doctrines, idole chérie du scepticisme contemporain, c'est-à-dire, au tribunal de la raison humaine, leur égalité comme opinions et, au besoin, l'identité des contradictoires, de l'affirmation et de la négation, du bien et du mal, de l'être et du néant. Ainsi entendue, la religion est indépendante des dogmes; la foi, des croyances. Dogmes et croyances ne sont que la forme grossière et infidèle, l'expression matérialisée de l'idée religieuse dans l'humanité et dans l'individu. La religion et la foi sont l'onde limpide et pure; les croyances et les dogmes en sont la *cristalli-*

(1) *Les confessions d'un missionnaire*, article d'E. Schérer sur le fameux docteur Colenso, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1863. Cet article est à étudier.

sation (1). Le perfectionnement de la religion consiste précisément à la liquéfier de plus en plus en la dégageant de toute forme solide et en la rapprochant de son idéal; elle est d'autant plus la religion qu'elle se manifeste moins par les dogmes et se réduit davantage au sentiment.

Ainsi la saisissent les esprits libres et cultivés par la critique et par la science. C'est le culte « en esprit et en vérité. » Du reste, ajoutent nos modernes sceptiques, pour qui sait aller au fond des choses, les dogmes ne sont rien moins que de vrais éléments religieux. Leur caractère distinctif est d'être impersonnels et de se transmettre par voie de tradition. Ce n'est pas la raison qui les impose et les maintient; c'est l'autorité. Ils ne sont pas le produit de l'homme; ils arrivent du dehors à l'homme; ils sont par conséquent dans la conscience ce qu'un corps étranger est dans l'organisme vivant, ils n'ont rien d'assimilable; ils n'appartiennent pas, à proprement parler, à la religion qui n'est quelque chose qu'autant qu'elle *se fait* dans la conscience, qu'autant qu'elle est personnelle. Ce n'est pas qu'ils n'aient eu leur fonction historique dans le progrès social. Ils ont été la mythologie, tour à tour gracieuse ou terrible, dont s'est bercée l'imagination des peuples enfants, ou les légendes graves et profondes qui ont servi d'initiation à la religion tout idéale de l'avenir; mais ils n'ont aucune valeur intrinsèque, et aujourd'hui, vêtement usé par le temps, ils ne sont plus qu'un obstacle. Les

(1) L'expression est de M. Schérer, dans le même article.

peuples néanmoins ne s'en sont pas encore déshabitués; ils n'ont pas cessé de regarder comme seuls religieux les adorateurs des dogmes. C'est là, d'après nos sceptiques, une immense erreur, ou plutôt une contre-vérité. « Que sont, en effet, disent-ils, ces hommes qui se targuent si hautement d'être seuls religieux et qui sont presque universellement considérés comme tels, sinon les vrais sceptiques et les vrais incrédules? Ceci, continuent-ils, n'est pas un paradoxe. Il faut partir de ce principe que la religion est un fait de conscience, un fait de sincérité intime et personnelle. Or, est-ce bien là ce qu'elle est dans les hommes que l'on appelle religieux, dans les adorateurs du dogme? Non assurément. Voyez-les plutôt. Ils acceptent les dogmes de confiance et sans examen et n'osent les soumettre au contrôle de l'expérience scientifique et personnelle et aux investigations de la critique. Ils ne se les identifient pas; ils leur livrent leurs âmes parce qu'ils les trouvent accommodants pour leur paresse, rassurants pour leur sécurité, fortifiants pour leur faiblesse, consolants pour leurs angoisses, utiles, en un mot. L'utile, non le vrai, voilà le mobile de leurs croyances. Aussi, que l'objection vienne frapper à leur porte; ils ne se préoccupent pas de l'éclaircir; bien au contraire, ils l'éconduisent de parti pris. « Ils n'ont garde, dit M. Schérer, de s'appesantir sur les questions qui les embarrassent, ils en détournent leur attention et, n'en sentant plus le poids, ils finissent par croire qu'elles n'existent point. Que si les circonstances ramènent les objections devant eux, si la controverse les oblige à s'en occuper, si le

doute est dans l'air (1), si la critique viole la consigne qui devait lui défendre leur porte, il leur reste encore des ressources : la majesté des traditions, la sainteté de la foi, les intérêts de la religion et ceux de la morale religieuse, le danger de tout perdre du moment que l'on renonce à tout défendre, autant de fins de non-recevoir qu'ils opposent aux arguments les plus spécieux (2). » — « Ainsi faits, les zélateurs du dogme, demandent enfin nos sceptiques, sont-ils religieux? Non : ce sont, répondent-ils, des esprits légers ou prévenus qui, s'étourdissant eux-mêmes, croient ce qu'ils veulent et se persuadent qu'ils sont en règle avec la sincérité et la vérité : incrédules et sceptiques sous le manteau de la religion et de la foi. » Bien différent est le sort de ceux que l'on flétrit de ces noms injustement odieux. Ceux-là sont des esprits « droits et sérieux, qui tiennent par dessus tout à être au clair avec eux-mêmes, qui se reprocheraient d'aller au-delà de leurs convictions, qui ne savent se faire ni illusion, ni violence, qui ont appris à tout subordonner à la vérité, dogmes, traditions, les préceptes les plus saints, les autorités les plus hautes, persuadés que la vérité n'est rien si elle n'est

(1) Ces étranges sophismes supposent toujours que tout homme qui étudie les croyances d'une religion positive quelconque doit nécessairement les trouver fausses. Que s'il y adhère, ce ne peut être que par hypocrisie, par illusion et en devenant la victime, quelquefois inconsciente, du parti pris, et qu'il n'y a de sincérité consciente d'elle-même, réfléchie et éclairée que chez celui qui arrive à nier toute religion positive.

(2) *Les Confessions d'un missionnaire.*

tout et que rien n'est sacré que ce qui est vrai (1). » — N'oublions pas que, d'après nos sceptiques, ce vrai qui est l'idole impitoyable à laquelle ils immolent tout, n'existe pas, qu'il n'y a de vrai que ce qui paraît vrai et qu'il ne saurait y avoir que des opinions, c'est-à-dire des incertitudes; et, cette remarque faite, poursuivons : —Ceux-là, ces esprits « droits et sérieux, » reprennent-ils, « partent de ce fait que le vrai est ce qu'il peut, qu'il est souverain d'ailleurs, que c'est à la société, à la religion, à la morale même de s'arranger avec lui. » Pour eux, ils croient, non ce qu'ils veulent, mais ce qu'ils peuvent. Cette sincérité est leur religion; elle est la religion elle-même (2). Mais quelle religion? Ils ont tout renversé, tout détruit; c'est vrai. Peut-être ne croient-ils plus en Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, ni à son immatérialité; mais qu'importe? il leur reste les aspirations vers l'indéfini, vers l'idéal et le *devenir,* éléments de développement et de progrès, et, comme lien social, la fraternité, deux choses qui sont toute l'essence de la religion. Ainsi, concluent-ils, « on a beau s'inscrire en faux contre un grand nombre d'opinions

(1) *Les Confessions d'un missionnaire.*

(2) Parlant de ces hommes qui, en suivant par la logique les conséquences et les incertitudes du protestantisme, sont arrivés à ce scepticisme terrible que nous cherchons à caractériser. M. Schérer dit : « La sincérité est pour eux chose si haute et si sacrée, qu'ils finissent par lui sacrifier jusqu'à leur foi... Si l'essence de la religion est le juste et le vrai, on peut dire que *ces hommes deviennent incrédules par dévouement à la religion même. (Confessions d'un missionnaire.)*

reçues, de dogmes établis, on n'est pas incrédule pour cela, si l'on est conduit par le désir et animé par l'espoir d'arriver à la vérité. Le sceptique est bien plutôt celui qui préfère quoi que ce soit, sa commodité, sa sécurité, *son âme même* à la vérité, celui qui, subordonnant le vrai à l'utile, montre assez par là que l'objet de sa foi, c'est l'utile plutôt que le vrai (1). « Les croyants et les fidèles des religions dogmatiques et positives, voilà donc les sceptiques et les incrédules, et ceux qui ont rompu en visière avec toutes les croyances, voilà, au contraire, sous la seule condition de la sincérité, les hommes vraiment religieux (2). Nous n'essaierons pas de réfuter; nous nous contentons d'exposer, en constatant que nous sommes ici au centre de toutes les aberrations modernes.

On le voit, pour se poser comme seul scientifique et seul religieux, il a fallu au scepticisme de nos jours

(1) Schérer, *ibid.*

(2) Cet exposé présente des caractères si étranges que nous tenons à en confirmer l'exactitude par des citations : « Il y a, dit M. Schérer, des hommes qui croient ce qu'ils veulent, et il y en a qui croient ce qu'ils peuvent. Ceux-ci s'attachent au vrai uniquement parce qu'il est vrai; ceux-là font du bien, du beau, de l'utile, le signe auquel ils le reconnaissent. Tandis que les uns sont résignés d'avance à toute vérité et à toute conséquence de la vérité, les autres, avant de recevoir une *opinion* commencent par se demander si elle est commode ou sûre, si elle ne dérange pas leur foi et n'affaiblit pas leurs principes... Ces derniers passent généralement pour les vrais croyants, tandis que les premiers sont rangés parmi les sceptiques; il n'est pas de jugement plus injuste. »

une singulière audace. Elle lui a réussi. Grâce à la complicité de la littérature, de la presse périodique et du théâtre, officines effrayantes de subversion et de désordre, les classes élevées, dans les rangs de ce que l'on est convenu d'appeler la bourgeoisie, sont généralement atteintes; en elles tout est dévoré jusqu'aux racines même de la raison. Quand on converse avec certains hommes qui lui appartiennent, on s'étonne de l'obscurité qui s'épaissit dans leurs intelligences; les mots même y ont perdu leur sens; les principes les plus élémentaires de la vérité et de la justice n'y ont plus leurs assises; tout y est confus, vague, incohérent, hors le besoin de s'affranchir de toute dépendance religieuse et l'instinctive horreur de tout christianisme positif. A côté de ces hommes il en est d'autres qui paraissent vivre encore d'une certaine foi; ils font profession de catholicisme et ne voudraient, pour rien au monde, renoncer à la religion de leurs pères; mais s'ils faisaient un inventaire sérieux de leurs croyances, ils ne tarderaient, sous cette légèreté meurtrière qui consiste à se laisser croire à soi-même que l'on croit, à découvrir que sur les points les plus importants, leur âme est pleine d'hésitation, de trouble, d'incertitude. Comment en pourrait-il être autrement? Ils ne sont aucunement préparés par des études graves à affronter la contradiction religieuse et le sophisme qui l'enveloppe, et cependant on les voit jouer sans cesse les débris de leur foi à toutes les conversations sceptiques, à toutes les lectures anti-chrétiennes, à toutes les théories anti-sociales. Rien ne les effraie et

si, à certaines heures de retour sur eux-mêmes, ils s'aperçoivent qu'ils ne tiennent plus à rien et que le doute les inonde, ils se hâtent de fuir le spectacle de leur intérieur et se persuadent qu'ils appartiennent encore à la religion de leur naissance parce qu'ils en suivent encore de loin en loin quelques pratiques ou seulement parce qu'ils ne l'ont pas ostensiblement abjurée. Jusqu'à nos dernières révolutions, les masses populaires avaient mieux échappé à la contagion et à ses influences délétères; mais voilà qu'elle les envahit de toutes parts, faisant dispaître de leur conscience jusqu'à la notion du bien. Elles n'entendent rien, elles, aux subtilités du scepticisme; elles le prennent brutalement et se disent : « Non, on ne sait rien, ni de Dieu, ni de l'âme, ni d'une autre vie, de ses châtiments et de ses récompenses, ni de la vertu, ni du devoir; les savants qui en devraient savoir quelque chose, n'en savent rien. Mais si l'on n'en sait rien, c'est qu'il n'y a rien, sinon l'or et les plaisirs. A nous donc aussi, déshérités du ciel et de la terre, les plaisirs et l'or. » Et elles se sentent prises d'envies terribles, ne reculant que devant la force et se préparant, dans les antres des sociétés secrètes, à pousser le cri formidable : « Sus aux riches ! »

A de si grands maux quels remèdes? Sans nul doute il faut ramener les croyances et les rendre vivantes dans les âmes. Mais quels moyens d'y réussir?

Il devient nécessaire, avant tout, d'opposer à la science flottante et fausse du scepticisme une science vraie et solide, à sa critique audacieuse et impudente

une critique sérieuse et irréfutable. Il est temps de montrer au monde que la science et la critique modernes se jouent de lui. L'un des chefs de nos écoles nouvelles nous a demandé comme contre-épreuve « la critique de la critique (1). » C'est cela même. Ces deux mots sont un programme. Il appartient aux hommes religieux et surtout aux membres du clergé qui ont l'honneur de tenir la plume ou de porter la parole, de l'exécuter. Mais qu'ils ne s'y méprennent pas! L'attaque est tout autre que par le passé; tout autre aussi doit être la défense. Ce n'est plus avec les erreurs de Luther et de Calvin que nous sommes aux prises; les sophismes mêmes de Rousseau et les sarcasmes de Voltaire ont vieilli. L'erreur autrefois était partielle; aujourd'hui la négation est totale et elle va jusqu'à la racine des croyances; si elle prévaut, elle emporte tout; c'est une lutte suprême. Il est d'une nécessité urgente pour les défenseurs de la vérité de se placer sur ce terrain de la dernière et décisive bataille, s'ils ne veulent voir leurs adversaires continuer, loin d'eux et à l'abri de leurs coups, leur marche triomphante, entrainant le monde après eux et les laissant aux bagages. Il y a plus : l'erreur n'a pas seulement progressé, elle a changé de forme. Or l'on sait quelle est sur l'esprit des hommes l'influence des formes; ils s'y laissent prendre aisément et sous un vêtement rajeuni ils ne savent plus reconnaître un ancien sophisme mille fois refuté.

(1) Schérer.

Ces métamorphoses de l'erreur doivent être signalées avec exactitude; ce qui n'est pas possible, on le comprend, si elles ne sont observées de près, non pas sur des données de seconde main, mais en elles-mêmes, dans leur physionomie naturelle, chez les auteurs qui les propagent : autre étude indispensable, par conséquent, pour l'apologétique chrétienne. Avec ses vieilles thèses théologiques et leurs fortes mailles d'acier, celle-ci serait aujourd'hui impuissante; elle porterait à faux. Elle est manifestement à refaire ou tout au moins à modifier profondément. Cette transformation ne sera pas une concession intempestive à l'esprit de nouveauté qui emporte le siècle. Tous les grands âges chrétiens ont eu leur apologétique spéciale. Dieu le veut ainsi pour assurer à sa vérité un éclat toujours croissant; car chaque erreur nouvelle qui la heurte en fait jaillir une nouvelle lumière. La négation totale doit avoir pour résultat de provoquer une démonstration complète.

Ici les moines peuvent avoir à remplir un rôle providentiel et devenir, s'ils savent se rasseoir sur la base de leurs constitutions primitives, les meilleurs ouvriers de cette œuvre réparatrice. Eux seuls, dans nos temps agités, où l'âme vit tout entière dans le dehors et s'épuise dans la distraction, auront assez de loisir pour acquérir la science nécessaire, assez de recueillement pour la féconder et la mûrir. Le silence de la solitude et la mortification chrétienne, en affranchissant l'esprit de la loi des sens, l'établissent dans un milieu où rayonnent de singulières clartés, qui se projettent sur les erreurs de l'époque en fouilleront, si nous pouvons

nous exprimer ainsi, toutes les profondeurs et en mettront au grand jour tous les côtés faibles. Pour peu que Dieu ait doué le moine d'une intelligence supérieure et de la flamme du génie, il aura des aperçus inattendus, vrais reflets du bon sens, qui déconcerteront les adversaires de la vérité et éclaireront les peuples. C'est ce qui s'est vu dans tous les temps; Saint-Jean Chrysostôme, Saint-Basile, Saint-Grégoire de Nazianze, Saint-Thomas, Saint Bonaventure, qu'ont-ils été autre chose que de sublimes novateurs dans la défense de la vérité? Qui a mieux su, que ces hommes de sainteté et de génie, se placer face à face avec les erreurs de leur époque et les saisir corps à corps pour les étouffer? Qui a jamais pratiqué avec une plus haute et plus sage intelligence la maxime catholique : « *Non nova, sed novè?* » N'est-ce pas ce que nous remarquions, hier encore, dans un religieux, dont la mort, qui détruit tout, a respecté l'influence, le Père Lacordaire! Ajoutons qu'il y a dans le moine, plus qu'en tout autre homme, de claires vues de foi seules capables de diriger le défenseur de la religion dans une marche plus que jamais bordée d'écueils et d'indépendance de caractère pour révéler hautement et sans crainte le mal, l'erreur et les déviations souvent plus dangereuses que l'erreur, partout où ils se rencontrent.

Toutefois, il ne faut point se le dissimuler, si l'intervention de la vraie science est indispensable, si rien de durable ne peut se faire sans elle, réduite à son efficacité propre, elle sera toujours, et ici plus que jamais, souverainement impuissante. Les maladies de

l'intelligence ne se guérissent pas par les lumières qui ne s'adressent qu'à elle seule. La foi est un don de Dieu. Pour arriver à l'esprit elle a besoin de passer par le cœur et par les voies mystérieuses de la volonté. Or si rien ne touche l'homme vicieux comme le spectacle de la vertu, rien aussi n'émeut l'homme qui doute comme le spectacle de la foi. Les premiers siècles du christianisme nous fournissent de cette influence communicative un exemple à jamais mémorable. Ces âges ressemblaient à celui où nous vivons; ils étaient sceptiques, ne croyant plus à rien. Les chrétiens parurent avec leur foi ardente aux réalités d'une autre vie. En présence de cette conviction parfaitement sûre d'elle-même, le monde païen se sentit troublé; le sang des martyrs fit plus de chrétiens que la parole des docteurs. Pourquoi n'en serait-il pas de même de nos jours? La nature humaine n'a pas changé. Nous n'avons plus de martyrs, c'est vrai. Pour combien de temps encore? Dieu le sait; car nul ne peut tenir pour certain que l'hostilité contre le Christ n'ira pas bientôt jusqu'à l'effusion du sang. De mauvais jours peuvent se lever; il faut s'y préparer sans trop les craindre; car ils amèneraient l'heure des grandes miséricordes. Toutefois, répétons-le, nous n'avons plus de martyrs; mais la foi peut se manifester par d'autres signes. Qu'un homme se rencontre qui, pour assurer le salut de son âme et témoigner à Dieu son amour, embrasse résolument, non seulement les préceptes, mais les conseils les plus austères de l'Evangile; qu'il se rapproche de Jésus-Christ, maître et sauveur, comme d'un être vivant, d'un père, d'un ami,

d'un frère, sainte et divine figure, qui réalise toutes les grandeurs du ciel et de la terre, et absorbe toutes les puissances de l'esprit, toutes les affections du cœur; que la vie de cet homme réponde au plus sublime idéal; qu'il foule aux pieds, avec un souverain mépris, ce que les autres hommes aiment le plus, richesses, honneurs, plaisirs; qu'il quitte tout, parents, amis, patrie et, sacrifice plus redoutable encore, qu'il s'arrache à lui-même par la pauvreté, la chasteté, l'obéissance; que, rompant définitivement avec le monde, il se réfugie dans la solitude, qu'il consacre ses jours et ses nuits à la plus austère mortification des sens, à la méditation des choses éternelles et à la prière; que cette terrible existence se poursuive jusqu'à la mort sans regard en arrière; qu'elle ne cesse pas d'enfanter un bonheur inaltérable; que la mort elle-même soit accueillie avec de doux sourires comme la messagère de la délivrance, et il faudra bien convenir que, sur toutes les grandes questions de nos destinées futures qui nous serrent de si près, il n'y a plus de place en cet homme pour l'incertitude et le doute, et qu'il croit autant qu'il est possible de croire. On pourra ne pas partager sa foi, mais non, sans déraison, la nier. Or c'est là précisément un spectacle d'un incomparable effet sur celui qui ne croit pas ou qui dédaigne de croire. Il manque rarement, pour peu que celui-ci apporte à la contempler une certaine attention, à lui révéler le vide que laisse en lui l'absence des croyances. Cette révélation met à nu des besoins et des souffrances que la légèreté, la dissipation, les plaisirs, la préoccupation des intérêts

matériels lui dissimulaient; une salutaire tristesse, une mélancolie sérieuse pénètrent dans son âme; la vie agitée et sans but qu'il mène lui apparait comme une illusion vaine; d'autres horizons plus hauts et plus profonds se laissent entrevoir dans une demi obscurité, dans une demi transparence. Indécis et nuageux pour lui, il arrive à se dire qu'ils sont cependant sereins et lumineux pour l'homme d'abnégation et de sacrifice. Comment en douter, puisqu'il le voit s'y épanouir? Pourquoi donc ne partagerait-il pas ce bonheur, cette paix, cette sécurité. Pourquoi? Ah! c'est qu'il n'est pas sûr... Il n'est pas sûr! mot terrible!... Mais s'il n'est pas sûr que ces horizons existent, est-il donc bien sûr qu'ils n'existent pas? A-t-il même pris la peine d'examiner sérieusement? Et puis, ne le sait-il pas? quelles illusions dans la science dont il s'est bercé! que d'incohérences! que de vanteries outrées et patronées par la camaraderie de la littérature incrédule! que de conclusions arrêtées avant la thèse? Hélas! quelle absence de sincérité et de courage! Cet homme qu'il voit si assuré dans sa foi, si fort dans sa conduite, n'est-il pas mille fois plus éclairé, plus sage, mieux avisé que lui? Est-il besoin de dire que ce monologue intérieur est déjà un enfantement chrétien avec ses douleurs, ses joies et sa vie naissante?

En celui qui en a été l'auteur indirect nos lecteurs ont reconnu le moine.

Le drame de conscience que nous venons de décrire n'a rien d'imaginaire; il n'est pas de monastère où il ne se renouvelle des centaines de fois par année. Nous

pourrions en appeler, à ce sujet, au témoignage des chefs de ces saints établissements. Et ce phénomène ne doit pas nous étonner; par la singulière fermeté de leur foi, les moines nous paraissent, plus que les autres, plus que les meilleurs chrétiens, plus que les prêtres, plus que la plupart des religieux eux-mêmes, propres à la provoquer. Les meilleurs chrétiens, les prêtres et les religieux vivent plus ou moins dans le monde et, quoi qu'ils fassent, ils en respirent l'air; or ce seul contact est funeste; il énerve plus ou moins la foi. Celle-ci en devient facilement plus ondoyante et moins austère dans la pratique; elle embrasse les vérités chrétiennes avec une compréhension moins vigoureuse; elle n'en tire les conséquences qu'avec une certaine défaillance de courage; elle est, s'il nous est permis de le dire, moins antique, moins primitive; elle est plus moderne, et, par conséquent, plus éloignée du foyer, elle se trouve plus refroidie. Ajoutons qu'en dehors des monastères, la foi se nourrit presque exclusivement de livres nouveaux, de pratiques récentes; or les premiers manquent de sève chrétienne, et les secondes se bornent peut-être trop à la partie accessoire et extérieure de la religion. Le moine est infiniment moins exposé à ces affaiblissements. L'éloignement du monde, la solitude et le silence le préservent de la contagion générale; son genre de vie tout entier découle de la foi la plus absolue; comme le poisson dans l'eau, lui, il vit plongé dans le surnaturel de l'Evangile. Ses règles et ses constitutions, fruit des plus beaux âges chrétiens et auxquels rien n'a été changé, le placent

à la source même de la vie divine, et grâce à elles, il est dans l'heureuse nécessité d'y boire à longs traits. Le livre qu'usent ses mains, c'est la Bible, et après la Bible, les écrits des Pères et de ses grands ancêtres monastiques. Aux livres modernes, en tant qu'aliment de piété, il ne touche qu'avec réserve et l'on dirait avec une certaine défiance. Ses exercices religieux se tiennent au centre et comme au cœur même du christianisme, Jésus-Christ, les sacrements, l'office divin; à l'exemple des premiers chrétiens, il ne connaît guère autre chose. C'est ce qui donne à sa foi une plus forte trempe.

Les hommes du monde ne s'y méprendront pas. La vie des vrais chrétiens, des bons prêtres, des fervents religieux les effarouchera peut-être moins au premier abord; mais à coup sûr elle les frappera aussi beaucoup moins que celle des moines. Dans la première ils retrouveront, ou croiront du moins retrouver quelque chose de leur propre vie; dans la seconde, ils sentiront instinctivement que tout est de Dieu.

Voilà ce que nous voyons déjà s'accomplir sous nos yeux à l'aspect de quelques moines reparus comme par miracle, au sein d'une société qui croyait, à force de violences et d'outrages, en avoir fini pour jamais avec eux. Que sera-ce donc lorsque la lassitude, le malheur des temps et cette sorte de démonstration par l'absurde qui est toujours, en définitive, le correctif des erreurs radicales, auront ramené les hommes à des idées plus saines; lorsqu'à la faveur d'une réaction inévitable les moines se seront multipliés, se recrutant

tous les jours des épaves même de l'incrédulité, engloutie dans son triomphe? N'est-il pas permis d'espérer alors une véritable renaissance chrétienne qui, pour la troisième ou la quatrième fois depuis l'origine du christianisme, sera l'œuvre des moines?

CHAPITRE IV.

NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION DES ORDRES MONASTIQUES POUR LA RÉGÉNÉRATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE. — (SUITE.)

Nous avons vu par quelles mystérieuses communications cette part tout intérieure de la vie du moine, qui n'a pour but apparent que sa sanctification personnelle, réagit cependant sur le monde et ravive l'esprit divin au sein des sociétés matérialisées. Mais l'existence monastique n'est pas tellement réfugiée dans le cloître qu'elle n'ait quelques points de contact avec le dehors. De là un autre genre d'action plus direct et par là même plus sensible. Il nous reste à en entretenir nos lecteurs. Nous posons ici le pied sur un terrain plus connu; c'est ce qui nous permettra d'être bref.

Trois sortes de besoins réclament, de nos jours, et nécessiteront, dans l'avenir, l'intervention sociale des moines : les besoins de l'Eglise, les besoins de la société civile, les besoins de l'intelligence humaine.

I. Amis et ennemis, tout le monde convient que le christianisme subit aujourd'hui l'épreuve la plus cri-

tique qu'il ait jamais traversée. Point de mire de toutes les attaques, l'Eglise catholique en particulier semble menacée d'une ruine totale. On ne cesse de jeter sur elle le discrédit; on la dénonce à la révolte et au mépris des masses en attendant qu'on la signale à leur colère; on proclame son incompatibilité avec la civilisation moderne; vieil ennemi, à la vie dure, il faut la poursuivre à outrance; le *delenda Carthago* est prononcé contre elle. Toutes les législations lui mesurent, avec une parcimonie chaque jour plus avare, sa part de vie; le cercle de fer qui l'étreint se resserre de plus en plus. Si les événements suivent leur cours, elle n'aura bientôt plus de place au foyer de la société nouvelle, telle que la révolution l'aura faite. Ce n'est plus seulement l'impiété souterraine qui s'acharne sur la papauté, foyer de sa vie, rempart divin de sa défense; ce sont les royautés qui ont vécu pendant tant de siècles à son ombre. En présence de la guerre sacrilége qui ne lui fait point de trêve, les chefs des nations catholiques se croisent les bras avec une sorte de stupeur et d'hébétement ou ils mènent eux-mêmes l'attaque, mettant à cette lutte d'iniquité des habiletés, de froids calculs et des apparences de protection qui aboutiraient infailliblement au succès, s'il ne s'agissait que d'une institution humaine. Dieu lui-même sommeille et son bras n'apparait nulle part. Sans aucun doute, il interviendra à son heure et ce sera par l'un de ces prodiges qui ont si souvent sauvé l'Eglise et qui constituent le caractère surnaturel de son histoire. Mais par qui interviendra-t-il? car il a recours à des instruments pour

l'accomplissement de ses desseins. Ce livre nous a suffisamment démontré qu'à toutes les époques où elle a été menacée dans son existence, l'Eglise a été préservée de sa ruine par les religieux et les moines, soldats les uns et les autres de la papauté. L'analogie et la force même des choses nous portent à croire qu'il en sera de même encore une fois. Nous avons dit plus haut nos raisons.

Mais à qui des religieux ou des moines sera dévolu, par la Providence, ce glorieux rôle de salut? Les présomptions les plus graves et les plus fortes sont, il faut en convenir, en faveur des religieux. Leur action est déjà puissante, leur nombre considérable et ils se recrutent facilement; la mobilité de leurs allures, leur zèle entreprenant et s'accommodant à toutes les œuvres, conviennent parfaitement à cet âge d'activité dévorante. Ils sont mêlés à tout le mouvement religieux de l'époque et par là au mouvement même du siècle. C'est un immense avantage, mais peut-être aussi un inconvénient. Il en résulte qu'on ne croit pas assez à leur neutralité dans les affaires de la terre, que, les voyant engagés dans toutes les luttes, on les regarde aussi comme étant de part dans toutes les passions et qu'on les prend facilement pour des hommes de parti, tenants du passé et des institutions décrépites, ennemis nés de tout progrès et de toute amélioration légitime. Nul n'ignore quelles préventions réveille, sous ce rapport, le seul nom de jésuite? Rien n'est plus injuste assurément. L'ambition de sauver les âmes n'est pas une passion terrestre, ni l'activité chrétienne le mobile

d'un intérêt humain, ni l'invariable fermeté dans les doctrines une hostilité contre le progrès. Au fond cependant il n'y a pas contre eux d'autres griefs. Mais l'antichristianisme leur a donné couleur et en a fait des épouvantails qui ferment aux religieux les avenues de bien des âmes. Il deviendra de plus en plus indispensable qu'à côté d'eux il y ait des ouvriers nouveaux et, si nous osons nous exprimer ainsi, non encore compromis (1). La Providence semble avoir préparé les moines à cette importante coopération.

Leur résurrection s'opère lentement, sans bruit et sans provoquer ces résistances qui émeuvent l'opinion publique. Le silence s'est fait jusqu'à ce jour autour de leurs solitudes et l'attention des contemporains, quand elle s'est arrêtée sur eux, ne les a presque jamais rencontrés hors de leurs cloitres. Elle n'a pu voir en eux, grâce à l'effacement dont le malheur des temps leur a

(1) L'introduction des Dominicains en France par le père Lacordaire est un exemple frappant de la vérité de cette observation. Jusqu'à lui on ne connaissait guère, dans notre pays, en fait de religieux, que les Jésuites et quelques congrégations nouvelles. L'entreprise du père Lacordaire fut considérée comme un trait d'audace: elle réussit néanmoins et l'éloquent restaurateur vit venir à lui et aux siens une multitude d'hommes tout pénétrés des idées du temps et qu'auraient certainement effarouchés la seule approche d'un Jésuite ou de tout autre religieux depuis longtemps engagé dans la polémique contemporaine. Pourquoi? Il y a à cela plusieurs causes. Mais la principale, à notre avis, c'est que les Dominicains arrivaient sur la scène de la vie publique sans antécédent et sans livrer prise à aucun prétexte plausible de les considérer d'avance comme ennemis.

fait une condition de vie, que des hommes de prière et de pénitence. Etrangers aux affaires de ce monde, ils n'ont pas inspiré la crainte, parce qu'on croyait sérieusement n'en rien avoir à craindre. Leurs armes, toutes spirituelles, ne sont pas du nombre de celles qui sont redoutées par une génération qui regarde le surnaturel comme une illusion ou un rêve. Leurs larmes et leurs gémissements ont paru inoffensifs. On y a même pris un certain intérêt. On a trouvé piquant, en plein XIXe siècle, d'avoir à visiter, au bout d'une excursion de touriste, une chartreuse ou une trappe. La curiosité du fait avait ses charmes, et la poésie vagabonde ou la mélancolie nuageuse y rencontraient une délicate pâture. De là, auprès des gens du monde une absence assez commune d'hostilité et même une certaine sympathie, bien frivole assurément, mais réelle. Nous ne parlons pas des affections profondes et des vénérations des vrais chrétiens; celles-là ne pouvaient pas faire défaut.

Deux congrégations monastiques ont contribué à mener les choses plus loin et à assurer aux moines une certaine popularité; ce sont les Bénédictins et les Trappistes. En rappelant les glorieux travaux de la congrégation de Saint-Maur, les Bénédictins ont trouvé faveur auprès des savants qui les ont appréciés et des lettrés qui se sont crus en droit d'en faire autant. Les Trappistes ont exercé une influence plus favorable encore et surtout plus générale. Ce privilége, ils l'ont dû à leurs travaux d'agriculture. Notre siècle qui déserte si facilement, pour l'industrie et l'agiotage, la

culture de la terre, lui refusant ses capitaux et lui arrachant ses populations pour les précipiter dans les villes, la tient cependant, depuis quelques années, peut-être pour cette cause même, en singulière estime. Cette circonstance a profité aux Trappistes. On ne comprenait rien à l'austérité de leur vie; mais on n'en pouvait nier l'utilité et la vieille accusation de paresse si souvent reprochée aux moines venait mourir à la porte de leurs monastères. C'est ce qui explique comment, dans toutes leurs fondations, ils ont rencontré le concours de beaucoup d'hommes qui, sans être incrédules, n'étaient pas encore chrétiens. Il ne faut pas s'exagérer la portée de cette sympathie; elle tient surtout à ce que les moines, entièrement retirés du monde, sont demeurés prosternés entre le vestibule et l'autel et n'ont presque nulle part pesé sur la société séculière par une influence extérieure. La génération présente aime cette attitude toute mystique des hommes de Dieu. N'en comprenant pas la fonction sociale, elle ne s'en inquiète pas, et elle se déclarerait prête, si on lui en témoignait le désir, à donner un témoignage de satisfaction aux âmes pacifiques qui, se renfermant dans la limite excentrique du règne de Dieu, la laissent exploiter à son aise le royaume de ce monde. Ce sentiment n'est pas bon; mais il n'en assure pas moins aux moines un accueil favorable lorsque la tempête qui s'avance aura éclaté et nécessitera leur intervention. Nous disons : nécessitera; car l'Eglise et la société ont le plus grand besoin de leur concours. Il n'est encore ici question que de l'Eglise. Enumérons rapidement

quelques-uns des bienfaits qu'elle devrait à l'intervention des moines.

Personne ne nie qu'il n'y ait aujourd'hui affaissement dans les caractères. C'est l'une des plaies du siècle. Il n'y a plus d'hommes. Cette énervation a pénétré dans l'Eglise. Elle est loin sans doute d'y être générale et c'est encore chez elle que l'on trouve le plus de fière liberté et de ressort dans les âmes. Les despotismes du monde entier le savent bien, et l'indépendance de la conscience, dont elle est la gardienne, est la vraie raison pour laquelle ils trament contre elle tous leurs complots. Son chef suprême est admirable et il demeurera l'une des belles figures de l'histoire, forte et douce tout à la fois, comme tout ce qui porte le cachet divin. On peut nommer de grands évêques ; il y a partout de bons prêtres. La différence d'avec la fin du XVIII[e] siècle est donc sensible. Mais il n'en est pas moins vrai que le mal existe et va toujours croissant. Il existe dans le clergé, mais surtout parmi les fidèles. On voit des multitudes de catholiques qui sont d'une apathie que rien, de ce qui concerne leur religion, n'a le privilége d'émouvoir, ignorant ou paraissan ignorer que le premier devoir d'un homme qui a de véritables croyances est de les professer hautement, de les faire respecter et au besoin de les défendre. En une telle situation, il est manifeste que le plus grand bien que Dieu puisse accorder à son Eglise, c'est de lui envoyer des hommes forts. Les vrais chrétiens ne demandent pas autre chose quand, de toute l'ardeur de leurs prières et de tous les cris de leurs âmes, ils appellent

des saints. N'y a-t-il pas dans l'air comme une sorte de pressentiment que Dieu, qui en a donné à toutes les époques de détresse religieuse, n'en refusera pas à celle-ci, la plus menaçante de toutes?

Or, l'histoire nous apprend que, dans les circonstances extrêmes, c'est du cloître que sont sortis les hommes forts qui ont redonné de la vigueur à l'Eglise, les Basile, les Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze, saint Martin, saint Benoît, saint Grégoire-le-Grand, Colomban, Boniface, Anschaire et le plus grand de tous peut-être, saint Bernard, et cette multitude de saints évêques qui, à diverses époques, ont ranimé la vie chrétienne. Quoi d'étonnant! La solitude n'est-elle pas la mère des grandes pensées et de la liberté des âmes? N'est-ce pas là que l'esprit, se concentrant au dedans de lui-même, recueille tous les éléments de sa puissance? là qu'en réprimant les sens et en domptant la chair, il prélude par l'empire sur soi, à subjuguer les autres sous la loi de la vérité et de la vertu? Et cette force n'est-elle pas communicative et ne rend-elle pas de l'énergie à tous les cœurs qu'elle touche? Ce qu'il y a de certain c'est que l'homme qui, à la clarté et sous l'influence des réalités éternelles, s'est formé, avec un long courage, à la discipline de la vie monastique, n'a, s'il vient à se trouver un jour en contact avec le monde, ni nos lâchetés, ni nos condescendances. Deux seules lumières le guident : la foi et le devoir. Il nous paraît donc indubitable que, si l'Eglise recouvre jamais la vigueur de ses anciens jours, elle le devra surtout aux

hommes qu'auront vraiment fortifiés les épreuves et les méditations de la solitude.

Deux plaies qui proviennent de l'affaiblissement des caractères et qui se transforment aisément en une gangrène dévorante, menacent aujourd'hui de s'attacher aux flancs de l'Eglise, le servilisme et l'indépendance. Ce n'est pas par une antinomie puérile que nous associons ces deux mots. La logique des sociétés en décadence ne manque jamais de les faire marcher ensemble. On rampe devant les hommes quand on s'est affranchi de la loi des grands respects et, quand on s'abaisse ainsi sans raison, on n'a plus la force de se soumettre; il devient alors tout naturel de passer, alternativement et presque sans conscience de la dignité compromise, de l'adulation à la révolte. Rien n'est plus à craindre pour l'Eglise que l'inoculation de cet esprit et il ne faut pas se dissimuler que la révolution et le despotisme césarien qui s'intronisent dans tous les pays, mettent aujourd'hui tout en œuvre pour l'insinuer parmi ses membres. Les moines nous paraissent éminemment propres à le combattre. Ils se sont, dans le milieu du cloître, façonnés à deux choses que l'on ne sait plus concilier ailleurs, la liberté et la soumission : la liberté du devoir qui les préserve du servilisme, la soumission à la règle qui les sauve de l'indépendance. Qu'ils soient appelés à commander, ils respecteront la dignité de leurs inférieurs, ne se plaisant point à la flatterie; qu'ils aient à obéir, ils sauront, dans la force de leur obéissance, demeurer droits devant l'autorité, s'étant muris dans l'habitude de ne plier que devant Dieu.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici un vœu et une espérance! Presque partout, depuis trois siècles, les religieux et les moines ont été systématiquement exclus de l'épiscopat. En France, cette exclusion qui n'est écrite nulle part, est devenue, par tradition gouvernementale, une règle de droit public. C'est un malheur assurément. Cette grave innovation n'a pas produit toutes les fâcheuses conséquences que l'on en pouvait craindre (1); mais on ne saurait contester qu'elle n'ait été suivie de quelque affaiblissement dans le corps épiscopal; la sainteté surtout a décliné. A quoi tient cette décadence? Avant tout, à notre avis, à l'exclusion des religieux et des moines. Pour s'en convaincre, que l'on dresse deux catalogues des saints Evêques, l'un du IV[e] au XVI[e] siècle, l'autre du XVI[e] jusqu'à nos jours, et que l'on compare. Le premier, dans le même laps de temps, contiendra vingt fois plus de noms que le second et il se trouvera, par une étrange coïncidence, que les moines forment précisément les dix vingtièmes

(1) Il y a à cela deux raisons: la première, c'est que l'Eglise est douée d'une vitalité telle qu'elle absorbe ou élimine les éléments étrangers introduits dans son sein plutôt que de s'en laisser absorber; la seconde, c'est que Dieu a veillé sur elle. Nous signalons ce phénomène à l'attention de nos lecteurs: il mérite d'être étudié. On sait quelle divergence de vues et d'intérêts n'a cessé d'exister entre la puissance civile et la puissance ecclésiastique. Eh bien! la seconde est demeurée, pendant quatre siècles, à la discrétion de la première par la nomination de ses chefs et néanmoins elle est restée elle-même. Cela n'est pas naturel.

de la liste totale, l'expression même de la différence qui existe entre les deux. Ces chiffres sont d'une singulière éloquence. Qu'en conclure? Que tout événement qui remettrait à la tête des diocèses des évêques-moines serait un événement heureux. Y a-t-il lieu de l'espérer? A ne consulter que les apparences, non. Mais si l'on regarde au fond des choses, on ne tarde pas à entrevoir des probabilités sérieuses. Les concordats qui confèrent aux dépositaires de l'état civil le droit des nominations épiscopales avaient leur raison d'être avec des royautés catholiques, protectrices naturelles de l'Eglise, et récompensées de leur dévouement par cette haute marque de confiance. Mais aujourd'hui les royautés catholiques n'existent plus. Les pouvoirs sont indifférents, incrédules, quelquefois systématiquement hostiles et travaillant, dans l'ombre ou en plein soleil, à la destruction de la religion catholique. Conçoit-on que de pareils gouvernements conservent indéfiniment le privilége de choisir des évêques. Mais ce serait la ruine de l'Eglise. Or, l'Eglise a des promesses d'immortalité. En droit, ces gouvernements, ayant cessé d'être catholiques, ont perdu leur prérogative; en fait, il y aura pour les en déposséder quelque intervention divine. L'Eglise ne prendra pas l'initiative de la rupture. Quelles que soient les raisons qui la délient de ses engagements, elle a trop le respect du droit pour ne pas écarter de sa conduite jusqu'à l'ombre d'infidélité à la parole jurée. C'est par les événements que seront déchirés les contrats, par le bouleversement social qui s'avance. On voudra réduire l'Eglise à l'impuissance

en prononçant son divorce complet d'avec l'Etat; on croira lui donner par là le coup de mort, et il se trouvera, comme il arrive si souvent dans les choses dont Dieu se mêle directement, que ce même coup destiné à l'achever brisera ses chaînes et lui rendra sa liberté (1). N'est-il pas à présumer que l'un des premiers usages qu'elle en fera sera de rouvrir aux religieux et aux moines la porte de l'épiscopat. Il suffit d'un instant de réflexion pour calculer les conséquences d'un pareil retour vers les antiques traditions. L'un des caractères distinctifs des vrais religieux et des vrais moines est l'indépendance de la conscience et la vigueur de la foi; là gît précisément leur supériorité. Celle-ci n'est pas en eux une accusation contre les autres hommes; elle est le produit de leur éducation, de leur discipline, de la nature même de leur vie. Or il n'y a réellement plus que ces deux puissances, l'indépendance de la conscience et la vigueur de la foi, qui soient douées d'une force suffisante pour servir à l'Eglise d'obstacle contre les oppressions savantes et lui assurer quelque empire sur les masses. Il faut ajouter que cette action, en se prolongeant, ne peut guère manquer d'amener, dans sa discipline, des modifications profondes et de la

(1) Est-il besoin de prévenir nos lecteurs que nous sommes fort bien en droit de soutenir, en principe, la séparation de l'Eglise d'avec l'Etat! Nous énonçons les probabilités d'un événement futur et transitoire, malheureux en lui-même, mais dont Dieu saura, selon sa manière ordinaire d'agir, tirer d'heureuses conséquences.

rendre libre, à la fin, de revenir à son esprit et à ses règles propres dont le malheur des temps, des législations tracassières et la pression des gouvernements ne l'ont que trop souvent obligée de se départir.

Du faîte de la hiérarchie ecclésiastique où elle donnerait l'impulsion par de saints évêques, la bienfaisante influence des moines pourrait s'étendre jusqu'aux extrémités du corps sacerdotal et le vivifier tout entier par l'éducation des jeunes clercs.

Il est peu d'hommes de nos jours qui ne soient tentés de regarder une si importante fonction sociale comme étrangère à l'Ordre monastique. Celui-ci n'a pour eux que deux types, le chartreux et le trappiste; le chartreux qui prie seul dans sa cellule ou chante avec ses frères dans le chœur; le trappiste qui macère sa chair et cultive la terre en silence. C'est restreindre singulièrement une grande et large institution, et, même dans les limites étroites où l'on s'est accoutumé à la voir renfermée, c'est la réduire à un rôle auquel elle ne se borne pas nécessairement; c'est surtout n'entendre rien à un passé illustre d'où est sorti, on peut le dire, toute la civilisation européenne. Telle est l'ignorance de notre temps en cette matière que les hommes, même les mieux intentionnés, ne savent rien ou presque rien de ces grandes écoles monastiques qui formèrent, pendant tant de siècles, toutes les générations chrétiennes. Nous avons cherché, dans la première partie de cet ouvrage, à remettre la vérité en lumière. En réalité, rien n'est plus dans les traditions des moines et leurs aptitudes que l'éducation de la

jeunesse. Or, à aucune époque peut-être leur concours ne fut plus désirable. Si, malgré les efforts inouis tentés pour la détruire, la religion catholique continue à subsister en France, à qui le doit-elle? A son clergé assurément, à l'incorruptibilité de l'esprit chrétien et de la foi de ses prêtres, conservés sans altération, comme par une sorte de miracle, dans le milieu d'incredulité et de corruption générale au sein duquel ils se trouvent plongés. Mais le clergé lui-même comment s'est-il formé à cette intégrité, comment s'y est-il maintenu? Par l'institution des petits et des grands séminaires qui, s'emparant de bonne heure du futur lévite, l'isolent de la société mondaine et l'empêchent d'en absorber les poisons. Cette précaution sanitaire, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, devient de jour en jour plus nécessaire; car la contagion est dans l'air et pénètre partout. Les anciens préservatifs ne suffisent plus. L'éducation cléricale a besoin d'être plus forte, la foi de jeter dans les âmes des aspirants au sacerdoce des racines plus profondes, les cœurs, épurés dès l'enfance dans le creuset de la chasteté, de se façonner de bonne heure à la plus virile énergie. Quoi de plus propre à produire ces résultats que la parole et l'exemple des moines? Au point de vue des convictions chrétiennes et de la pratique des grandes vertus, nous concevons difficilement rien de plus fécond pour l'avenir que le contact journalier et intime de l'enseignement et de l'éducation entre l'enfant naïf et impressionnable et le moine blanchi dans les austérités du cloitre et revêtu, par sa sainteté même, de la plus tendre et de

la plus radieuse paternité.. Ceci n'est pas un rêve d'utopiste. Nos lecteurs n'ont pas oublié dom Augustin de Lestrange, les merveilles de la Val-Sainte et ces jeunes enfants si attachés à leurs maîtres que la plus violente tempête n'a pu les arracher de leur sein. Les contrées de l'Allemagne, les régions glacées du Nord ont admiré leur obstination filiale. Tous ou presque tous sont devenus de saints prêtres, et plusieurs églises de la Suisse et de la France en comptent encore quelques-uns parmi les vétérans les plus respectés de leur sacerdoce. L'abbaye bénédictine d'Einsiedeln ne rend-elle pas d'immenses services et ne contribue-t-elle pas puissamment, par l'éducation de la jeunesse, à maintenir la foi dans un pays tout tout entier? On connait, sous ce rapport, les consolants succès des Bénédictins d'Angleterre. Mais ce qui est généralement ignoré, c'est ce qui se passe dans le monastère de Notre-Dame de Mont-de-Melleray, dans le comté de Waterford, en Irlande, monastère issu de l'abbaye française de Melleray, en Bretagne et appartenant, comme elle, à l'observance de la Trappe qui suit les institutions primitives de Citeaux. Là vient, chaque année, se grouper autour des moines, une nombreuse jeunesse, et l'asile de la mortification, de la prière et du travail des mains devient une pépinière sacerdotale, l'une des plus précieuses ressources de la religion dans l'*Ile des saints*. On ne tarit pas en éloges sur cette œuvre admirable, sur les fruits qu'elle opère. L'abbé de Mont-de-Melleray s'est acquis, par elle, une influence qui en fait l'un des personnages les plus respectés de son pays. Ce n'est

encore là, il est vrai, qu'un exemple isolé, mais qui donne la mesure de ce qui pourrait se faire. Que n'aurions-nous pas ici à dire sur les caractères de l'éducation monastique appliquée à la formation des jeunes clercs? Quelle vigueur! quelle force! quel recueillement! quelle paix! quel parfum de piété, de sainteté, d'innocence! Quelle garde vigilante autour des murs, autour des esprits et des cœurs! Quelle atmosphère de christianisme vrai que l'on ne trouve pas toujours même dans les maisons les plus chrétiennes! Quel art de prendre la vie au sérieux! Quelle école de spiritualisme! quel apprentissage du sacrifice, cette grande puissance de la foi! et, par cette large vie de l'âme, quelle supériorité sur tout autre éducation! Il y aurait en une si importante matière de très-graves pages à écrire. Nous ne les écrirons pas. Qu'il nous suffise d'avoir éveillé l'attention de nos lecteurs. Mais il est une observation que nous ne saurions passer sous silence.

Les plaintes ne tarissent pas sur la diminution des vocations ecclésiastiques (1). Le nombre des prêtres ne répond plus aux besoins des églises, en France, en

(1) L'irréligion et par elle l'éloignement du clergé pénètrent jusque dans les derniers rangs du peuple; la détresse matérielle dans laquelle sont obligés de vivre la plupart des prêtres, la prédominance de l'industrialisme, et surtout la limitation calculée du nombre des enfants dans les familles, telles sont, à notre avis, les causes principales de la diminution des vocations ecclésiastiques. Cette dernière et honteuse cause n'a pas été assez observée.

Italie, en Allemagne, en Pologne, aux Etats-Unis, dans les républiques de l'Amérique du Sud, en Espagne même, en Portugal, en Belgique et dans les pays les plus catholiques du globe. C'est un danger dont se préoccupent, à juste titre, les esprits religieux. Les causes qui écartent du sanctuaire les fils de la génération nouvelle s'aggravent tous les jours et avec elles les inquiétudes de l'avenir. On ne voit plus guère qu'un moyen de combler les vides; c'est d'attirer, par l'appas d'une éducation gratuite, les enfants des pauvres, de les saisir par leur jeunesse toute vive et de les façonner, loin du monde et dans une espèce de désert, à la science ecclésiastique et aux vertus sacerdotales. Quels établissements, quels hommes conviendraient mieux à ce ministère que les monastères et les moines? Là, et en de pareilles mains, se concentreraient plus facilement les ressources nécessaires et l'esprit monastique lentement aspiré se transformerait avec le temps en fermes et austères vertus, seules capables, aujourd'hui, de convertir le monde. Pour accomplir cette noble mission, les moines, qui ont été pendant des siècles les recruteurs de la milice sainte parmi les enfants des esclaves et des pauvres, n'auront qu'à reprendre les traces de leur passé (1). Eux qui, aux époques de défaillance religieuse, ont formé tant de prêtres solides, en formeraient encore de nos jours, et ils pourvoiraient ainsi à l'un des plus grands besoins de la

(1) Ne semblerait-il pas que les prêtres séculiers et les religieux, plus mêlés au monde, sont plus propres à l'éducation

société moderne. Leur intervention dans l'enseignement ne se bornerait pas à ce modeste et utile rôle.

Il est incontestable que, depuis la révolution française, toutes les sciences ecclésiastiques sont en décadence. Il n'en saurait être autrement. Les institutions qui leur donnaient la vie, celles qui entretenaient dans le clergé une noble émulation, les universités, les facultés de théologie, les grades canoniques, les concours, les corporations religieuses et monastiques, les grandes bibliothèques, les traditions du savoir, tout ce qui était de nature à concentrer, à solidariser, à faciliter le travail en le dégageant des nécessités de la vie, de la responsabilité du ministère, des inquiétudes de l'avenir, et en lui fournissant des ressources, tout a péri dans le naufrage. Tous les éléments intellectuels sont divisés, épars, réduits en poussière; il n'y a plus de forces collectives; partout l'isolement et, avec l'isolement, l'impuissance. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que dans une partie considérable du corps ecclésiastique on s'est accoutumé à cet état, que l'on en sent à peine les conséquences, que l'on désire à peine d'en sortir. Aussi qu'arrive-t-il? Pour la première fois depuis l'origine du christianisme, le sceptre de la science religieuse est tombé des mains du clergé et, par l'une de ces industries de l'enfer qui ébranlent pour un siècle

chrétienne de laïcs, et les moines, réfugiés dans la solitude, à celle des jeunes clercs? Nous abandonnons cette réflexion à la sagacité de nos lecteurs, en leur faisant remarquer qu'elle n'a, dans notre pensée, rien d'absolu, ni d'exclusif.

le règne de Dieu dans les âmes, il a été recueilli par l'incrédulité elle-même. Celle-ci, ayant trouvé presque désert le domaine de la science chrétienne, y a pénétré avec audace, y portant sa haine et son esprit de destruction. Elle s'est emparée de l'étude de nos langues sacrées, de la critique de nos saints livres, de l'investigation de nos origines, de l'interprétation de nos monuments, du récit de notre histoire, de tous les points des sciences humaines qui sont en contact avec le christianisme, et, fière de cette étrange conquête, elle s'est présentée aux générations nouvelles en leur disant : « Voyez : je possède toute la science divine, et j'y ai découvert tout autre chose que ce qu'y avaient vu jusqu'à ce jour le préjugé et le parti pris de la foi. Le christianisme n'a rien de surnaturel; le surnaturel n'existe pas; c'est le dernier mot de la critique, et c'est dans le sanctuaire même qu'elle a su le lire. » Rien n'a plus contribué à séduire les esprits maladesde ce siècle qu'un pareil langage rehaussé par cet air magistral qui a la prétention de s'autoriser de la science et d'études approfondies pour sanctionner, par l'étrangeté même de ce qu'il appelle ses découvertes, les conclusions les plus radicales de l'incrédulité. Ce terrain ne doit pas rester sans combat au pouvoir de nos adversaires; car il est le nôtre; le clergé surtout est appelé à en reprendre possession; il est temps, il est plus que temps qu'il redevienne le maître de la science sacrée et lui rende son vrai sens. C'est l'une des nécessités les plus pressantes de cette époque. Ne nous le dissimulons pas : la restauration chrétienne ne s'opérera point tant

que la science chrétienne ne revivra pas dans l'Eglise. A elle de dissiper les ténèbres qui enveloppent les intelligences, à elle d'y faire pénétrer la lumière; ce n'est qu'à la suite de ses clartés que la foi descendra tout-à-fait dans les cœurs et formera, dans la société, la vraie vie du christianisme, inséparable, du reste, des convictions profondes. Or quel moyen pour l'Eglise de ressaisir le sceptre de la science religieuse? Grave problème à résoudre. Le rétablissement des hautes études ecclésiastiques a paru, à d'excellents esprits, un acheminement à cet heureux résultat. Malheureusement les tentatives faites dans ce but n'ont pas été couronnées par de brillants succès; presque toutes ont échoué; une seule a réussi; l'école des Carmes, œuvre elle-même trop fragile. L'individualisme diocésain, fruit de l'ingérence ombrageuse des gouvernements dans la discipline de l'Eglise, n'a pas permis de rien organiser de solide et de durable. Il y a donc lieu, ce nous semble, d'aborder, par une autre voie, une entreprise que les audaces toujours croissantes de l'erreur rendent de plus en plus nécessaire. Un philosophe chrétien, M. Blanc de Saint-Bonnet, dans son remarquable livre de l'*Infaillibilité* où il démontre si bien « la nécessité politique de la théologie, propose de relever cette reine des sciences par le rétablissement des anciennes abbayes (1). » C'est professer que les grandes études ecclésiastiques ne peuvent aujourd'hui, comme à certains âges de l'histoire, refleurir que par

(1) *De l'Infaillibilité*, p. 493 et suiv.

les moines. La situation actuelle n'est pas, en effet, sans analogie avec celle qui vit naître ces célèbres écoles monastiques d'où est sortie, on peut le dire, toute la civilisation européenne. Les écoles bénédictines suivirent les écoles épiscopales et préparèrent l'avénement des universités. Nos séminaires diocésains actuels représentent assez exactement les écoles épiscopales des IVe et Ve siècles. L'ordre chronologique paraît ainsi justifier M. Blanc de Saint-Bonnet; mais ce qui le justifie bien davantage, c'est qu'aujourd'hui, comme à l'époque de l'invasion des Barbares et de la chute de l'empire romain, nous sommes à une ère de transition et à l'entrée d'un monde nouveau. La science religieuse doit subir des modifications profondes qui la mettent en harmonie avec les besoins du temps. Une entreprise aussi laborieuse semble réclamer des ouvriers d'une aptitude particulière. L'histoire tout entière de l'Eglise indique, tour à tour et souvent simultanément, les religieux et les moines. Ailleurs nous avons remarqué leur incontestable supériorité, à toutes les époques, dans l'enseignement des sciences ecclésiastiques. Cette supériorité n'est pas un phénomène accidentel; elle provient de la nature même de l'institution qui règle et anime leur vie. Tout contribue, chez eux, à la produire, la pureté de la conscience qui purifie l'âme, la prière qui l'illumine, le recueillement qui la concentre, les ressources intellectuelles accumulées par de sages et continuelles économies, le temps réglé et multiplié par la sévérité de la discipline, la communauté et la persévérance du travail, l'indépendance et l'impartialité de

l'esprit, le droit de ne pas flatter les hommes, la liberté de ne pas dépendre des choses, le dévouement absolu à la vérité, la candeur et la sincérité qui en résultent, le contrôle si utile de la pensée, le redressement fraternel des écarts et mille autres circonstances qu'il serait long d'énumérer (1).

Remarquons que les points de la science religieuse qui ont été le plus envahis par nos adversaires sont précisément ceux qui rentrent le plus directement dans le cercle des études monastiques : les langues orientales et en particulier nos langues sacrées, les origines du christianisme, l'histoire. On sait quels abus Renan et

(1) Il faut convenir que dans les ordres sévères, le travail intellectuel rencontre quelques obstacles, par exemple, la rigueur des jeûnes, la longueur des offices, le travail des mains. Le vénérable Bède en sentait déjà le poids et il s'en plaint, quelque part, comme d'une difficulté assez grave pour la continuité de ses études. Mais si l'on regarde de près, on y trouve des avantages. Le jeûne tient l'esprit libre et nous ne voyons pas qu'il ait affaibli en rien les grands écrivains du IVe siècle, saint Ephrem, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, et plus tard saint Bernard ; l'office divin est un repos pour l'esprit, ce repos réparateur qui, selon l'observation profonde du P. Gratry, est ce qui manque le plus à notre siècle, ayant la propriété de féconder par le calme et un sommeil intellectuel le travail qui l'a précédé. Le travail des mains peut être réduit, d'après la plupart des règles monastiques, en faveur des ouvriers de l'intelligence et il entretient le corps dans la vigueur et le cerveau dans l'activité. Nous l'avons remarqué, du reste, il y a, pour toutes ces occupations, dans la vie du moine, des espaces qui ne sont pas dans la nôtre.

ses prédécesseurs en impiété de France et d'Outre-Rhin ont fait de leurs connaissances plus ou moins sérieuses en hébreu et autres idiômes sémitiques. Quoi de plus convenable pour les moines que leur étude? Leur serait-il donc bien difficile d'y acquérir une habileté supérieure et, mettant à profit les découvertes de la science moderne sur les mœurs, l'histoire, la littérature, les religions, les monuments de l'Orient et sur ses antiques langues perdues et retrouvées, de rétablir la vérité sur ses bases. L'ancienne exégèse biblique est dépassée; elle est à refaire ou tout au moins à rajeunir. Appliqués à cette importante matière, les travaux monastiques ne pourraient manquer d'avoir de très-utiles résultats. Il en faudrait dire autant de ceux qui auraient pour objet les origines du christianisme. Interprétant faussement la simplicité de l'institution chrétienne à sa naissance, le protestantisme et l'incrédulité se sont évertués à la dégager de tout caractère d'autorité et par conséquent de tout lien de parenté avec le catholicisme. L'apologétique chrétienne réclame ici de nouvelles lumières et peut-être est-elle destinée à entrer dans de nouvelles voies qui semblent avoir été indiquées avec assez de précision par le docteur Newman. C'est là un champ d'investigations aussi intéressantes pour les études monastiques que profitables pour la religion. Notre siècle qui aime l'histoire s'en est fait une arme contre l'Eglise. Or l'histoire a été de tout temps comme le patrimoine des institutions monastiques; elles l'ont créée, elles en ont fourni les matériaux aux époques où elle n'existait pas; elles l'ont éclairé plus tard des plus vives lumières.

Les grands travaux des moines sont encore l'arsenal de la vérité historique. Ne pourraient-ils pas aujourd'hui, prenant à parti tant de funestes erreurs qu'une science fausse ou hypocrite a propagées, rétablir l'un après l'autre chacun des faits altérés? La bonne foi la plus rigoureuse, la candeur la plus délicate, la plus scrupuleuse sincérité, une exactitude minutieuse caractériseraient les études des moines. La voie a été ouverte par un simple curé de campagne, M. l'abbé Gorini (1). Il suffirait de marcher sur ses traces. Nous n'examinons pas en détail chacune des sciences religieuses ou ayant trait à la religion dans lesquelles les moines pourraient devenir maîtres et rendre d'immenses services. Notre pensée est comprise de nos lecteurs; nous n'écrivons pas un traité.

Un fait qui se passe sous nos yeux justifierait au besoin les espérances que nous fondons sur la résurrection des études monastiques, c'est l'influence trop peu remarquée d'une seule abbaye bénédictine, l'abbaye de Solesmes. On lui doit incontestablement le rétablissement de la liturgie romaine en France, événement religieux qui contribuera plus qu'on ne pense à ranimer l'esprit de vie catholique dans le clergé, et quelques-uns de ses membres ont puissamment contribué à ce retour inespéré de notre âge vers les grandes et pures sources de la science sacrée. Si l'on réimprime aujour-

(1) *Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry*, etc. Voir aussi la *Vie de M. Gorini*, par l'auteur de cet ouvrage.

d'hui de toutes parts, si l'on propage avec succès, si l'on accueille avec faveur tous les ouvrages maîtres du passé, en histoire, en théologie, en herméneutique sacrée, en hagiologie, en droit canon, etc., les écrits des Pères de l'Eglise, les Bollandistes, Baronius, Suarez, Corneille de La Pierre, Saint-Thomas, Saint-Bonaventure et tant d'autres, il ne faut pas oublier que ce sont les moines de Solesmes qui ont favorisé et dirigé l'impulsion qui, aujourd'hui, fort heureusement les dépasse.

Serait-ce un désir irréalisable que celui qui espérerait que, les études monastiques ayant refleuri dans les cloîtres, les évêques n'hésiteraient pas à envoyer à l'école des moines quelques-uns de leurs meilleurs sujets afin de propager ensuite, par eux, la science ecclésiastique au sein de leur clergé?

Nous n'avons nullement la confiance que le présent verra revivre, telle que nous venons de la décrire, cette influence des moines par la science; mais elle peut déjà commencer et l'avenir, dans les circonstances que nous avons prévues, lui donnera son développement.

Il est un autre genre d'action qui pourrait être immédiat et qui n'est pas moins réclamé par les besoins du temps.

La piété, comme tant d'autres choses, s'est affadie de nos jours; elle est devenue molle, languissante et, à force de sentimentalité nuageuse, elle s'est tournée en vapeur et en poésie. Rien n'a plus contribué à propager ce mal que les nouveaux livres de dévotion. Ecrits trop souvent par des hommes peu ou point versés dans la

connaissance de la spiritualité chrétienne, ils manquent, en général, de substance et, au lieu de fortifier l'âme, ils ne font que caresser l'imagination et le cœur. On leur doit, en grande partie, ce christianisme féminin qui vit de parfums religieux, non de mâles vertus, et qui est l'une des faiblesses particulières de ce temps (1). Aujourd'hui, comme autrefois, les livres solides de piété devraient nous venir des religieux et des moines. Presque tous les bons ouvrages de ce genre sont sortis du cloître. Quand je veux prier, méditer, m'entretenir avec Dieu, j'aime à entendre une voix accoutumée elle-même aux communications divines et en connaissant les secrets.

Il est une sorte d'écrits qui produiraient aujourd'hui le plus grand bien parce qu'ils remplaceraient, avec un immense avantage et un incomparable intérêt les romans pieux qui sont devenus l'un des fléaux de ce temps. Nous voulons parler des *Vies de Saints*. Le goût du public religieux se prononce, à ce sujet, de la ma-

(1) Nous ne sommes pas seuls à nous élever contre l'envahissement des personnes religieuses par ces livres de style plat et incolore, sans doctrine et par là même sans chaleur et sans vie, ou, ce qui est pire, prétentieux et tout émaillés de fleurs de papier peint. Les Pères Jésuites, dans leur excellente revue des *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, en ont signalé les dangers Nous sommes loin, du reste, de comprendre dans nos blâmes tous les livres modernes de piété; il en est d'excellents. Nous entendons parler surtout de cette partie de la littérature pieuse que l'on a si exactement et si spirituellement caractérisée en l'appelant la *Littérature des mois de Marie*.

nière la plus marquée et c'est un heureux symptôme. Aussi les ouvrages de ce genre commencent-ils à se multiplier. Mais la plupart manquent de piété, de style ou de critique, ou n'ont que le clinquant et les prétentions de ces choses; ils donnent dans la légende à la façon des romanciers et font du mysticisme de faux aloi (1). Ces livres devraient naître dans les couvents et à l'ombre des cloîtres. Là on comprend la vie des saints parce qu'on la pratique et on est à même de la rendre sans ces craintes pusillanimes qui veulent toujours composer avec le naturalisme moderne et sans cette emphase qui, en cherchant à gagner l'esprit des hommes et surtout des femmes du jour, ne fait que le bercer de vaines images et de plus vains désirs. La voie est tracée; il n'y aurait guère qu'à traduire une multitude d'écrits composés par les anciens moines, en les épurant avec une critique modérée et en y introduisant ces modifications délicates de forme, de style et de pensée que notre siècle réclame et que le goût inspire. Sous leur physionomie rajeunie, ils seraient aussi graves qu'attrayants et ils formeraient l'une des nourritures les plus substantielles de la vie chrétienne.

Pratiquement les moines compléteraient cette action de la science et de la plume par la prédication et les

(1) Ceci encore n'est pas général; il s'est fait dans ces derniers temps de très-bonnes *Vies de Saints*, celle de saint François-de-Sales, par M. Hamont; celle de sainte Françoise de Chantal, par M. l'abbé Bougaut, etc.

retraites qu'ils donneraient, dans l'intérieur des monastères, aux prêtres et aux fidèles.

Nous n'avons rien à dire sur la prédication des moines; elle n'entre pas directement dans les fonctions de leur institut. Il appartiendra aux circonstances de déterminer dans quelle mesure ils pourront et devront s'y livrer. Leur histoire leur fournit, en cette matière, de glorieux exemples et des antécédents qui serviront de justification à tout ce que les besoins du temps pourront attendre d'eux à ce sujet.

Les retraites privées sont déjà instituées et elles font du bien. Mais, pour produire tout leur fruit, elles doivent avoir certains caractères particuliers qu'il ne faut pas perdre de vue dans les monastères.

Les moines qui auront à diriger des prêtres doivent avoir de la science, de l'expérience et de la sagesse. Cette dernière qualité est la plus nécessaire de toutes. Elle apprendra au moine que le prêtre chargé d'une paroisse n'est pas et ne peut pas être un moine, et que la perfection qui lui convient diffère de la perfection monastique. Le directeur des consciences sacerdotales aura pour ses frères, jetés au milieu des orages et obligés de lutter contre le monde, une tendresse toute fraternelle ou plutôt la tendresse même du Christ. La bonté ne nuira pas à la fermeté, et du mélange de ces deux choses, depuis si longtemps signalées comme l'expression la plus exquise du bien, *in forti dulcedo*, résultera une influence qui fera vivre, dans le presbytère, non pas la forme, mais l'esprit de l'institut monastique.

Les retraites aux hommes du monde exigeront

plus de bonté encore et de condescendance. Mais, que l'on ne s'y méprenne pas, il s'agit avant tout de les affermir profondément dans la foi et d'en faire des chrétiens fortement convaincus, dans le cœur desquels la religion prenne nettement la première place, par-dessus toutes les affections et tous les intérêts de la terre. Que l'on évite soigneusement de faire d'eux des chrétiens à l'esprit étroit, aux pratiques minutieuses, que les appréhensions méticuleuses de leur conscience rendent incapables de faire aucune figure dans le monde. Le grand besoin de l'époque c'est de créer des hommes; que les moines ne l'oublient pas. Là encore, ils ont d'admirables exemples de famille, fournis par les plus beaux siècles de l'histoire monastique.

Nous avouons que ces retraites pour les prêtres séculiers et les hommes du monde nous inspirent, si elles sont bien faites, les plus consolantes espérances. Quelle impression ne produiront pas sur eux les relations intimes de la conscience avec les austères habitants du cloître, s'ils les trouvent aussi bons pour les autres que sévères pour eux-mêmes, et si leur parole, tout échauffée par le cœur, verse dans leur âme une lumière infaillible et leur trace la voie avec une sûreté de vues aussi éloignée de l'exagération que du relâchement!

Nous sommes étonnés que l'étude de l'histoire monastique n'ait pas inspiré à quelques hommes de dévouement une pensée qui serait aujourd'hui, ce nous semble, d'une exécution facile et d'une immense utilité pour la propagation lointaine de la foi catholique.

Il a été remarqué ailleurs, dans cet ouvrage, par

quelles voies les moines bénédictins avaient procédé à la conversion des peuples du Nord, en quoi les moyens qu'ils avaient employés avaient différé de ceux qui ont été mis en œuvre après eux et combien ils avaient été plus efficaces (1). Nos lecteurs n'ont pas oublié que les moines du IX[e], X[e] et XI[e] siècles, n'agissaient pas par des prédications isolées, mais collectivement, par des fondations d'abbayes au sein des pays infidèles, en formant, par elles, des noyaux de christianisme et comme des centres indestructibles qui, doués d'une vie propre, avaient non seulement la propriété d'absorber et de s'assimiler ce qui les entourait, mais encore étaient capables de se multiplier; espèces de ruches d'hommes produites par de premières ruches et produisant elles-mêmes des essaims d'apôtres et les envoyant au loin. Nous avons dit que cette méthode avait eu pour résultat de convertir les peuples par corps de nation tandis que la méthode de prédication isolée, errante et dispersée qui l'a suivie, n'a plus gagnée à l'Evangile que des individus. Nous pensons que l'on pourrait aujourd'hui reprendre, en plusieurs lieux, avec des espérances de succès, la méthode bénédictine.

Supposons, en effet, que lorsqu'il s'agit d'une fondation nouvelle, les chefs des monastères, au lieu de s'arrêter invariablement à cette vieille Europe où ils rencontrent tant d'entraves et où ils vivent presque partout sous la menace de la spoliation et de l'expulsion,

(2) Voyez première partie, chap. III, et en particulier p. 115 et suiv.

tournent quelquefois leurs regards vers les contrées infidèles, annonçant qu'ils vont diriger une importante colonie monastique vers de lointains rivages, tels que la Chine et la Cochinchine, ou quelqu'une des îles sauvages de l'Océanie; quel émoi dans l'opinion publique! quelle sympathie générale, même de la part des hommes ordinairement le plus hostiles! Les ressources ne manqueront pas aux émigrants; à peine sera-t-il nécessaire que la *Propagation de la foi* leur vienne en aide; les dons arriveront de toutes parts. Ils emporteront des provisions de toute espèce, des semences, des instruments aratoires, d'autres instruments pour les arts et métiers, des collections de livres, des presses à imprimer, des tentes et des charpentes en bois et en fer pour le premier établissement. Ils partent; que de vœux les suivent! que de vocations se préparent en silence, qui leur amèneront un jour de nouvelles recrues! Il est, sans aucun doute, des plages qui leur demeureront interdites. Là où la persécution sévit dans toute sa violence, il ne leur serait pas permis de s'asseoir, en Cochinchine par exemple, hors de la portée de nos armes; en Chine, avant les édits de tolérance. Mais presque partout ailleurs, il leur suffirait d'acheter une certaine étendue de terrain et quelquefois de l'occuper sous la protection d'une puissance européenne. En combien de lieux du globe n'arriverait-il pas que l'étendard de la Grande-Bretagne ou des Etats-Unis serait pour eux un abri aussi sûr que le drapeau même de la France? A ces grandes distances les rivalités nationales et religieuses s'affaiblissent et les inté-

rêts de la vraie civilisation se laissent mieux comprendre (1).

Précisons maintenant davantage et, pour plus de clarté supposons que la colonie monastique ait débarqué dans un pays sauvage, dans une île océanienne, ou sur quelque point de la côte occidentale de l'Afrique, en Guinée ou en Sénégambie. Elle s'installe, elle dresse ses tentes, elle construit, elle défriche. Quelques années se sont à peine écoulées que déjà nos moines sont en état, non-seulement de se suffire à eux-mêmes, mais encore de répandre autour d'eux les bienfaits à pleines mains. L'établissement devient la merveille du pays. Les sauvages, les noirs y affluent par bandes nombreuses. Ces hommes qui travaillent en silence et prient dans le lieu saint avec des chants si beaux, qui mènent une vie si austère au milieu de l'abondance de toutes choses, les étonnent. Le monastère tout entier est un spectacle qui les saisit; aussi ses habitants ne tardent-ils pas à être pour eux des personnages vénérables en communication directe avec le Ciel. Les résultats matériels les

(1) Nous n'ignorons pas de quelle jalousie politique et religieuse les Anglais poursuivent toute œuvre française et catholique; mais nous croyons qu'elle se tairait devant une fondation de ce genre, surtout si elle se faisait sur le territoire de l'une de leurs colonies. Ils comprendraient tout ce qu'il y a d'avenir et de force dans une pareille entreprise, et ils songeraient à l'utiliser à leur profit; c'est pour cette raison que, dans presque toutes leurs possessions lointaines, ils laissent toute liberté aux missionnaires catholiques et souvent les soutiennent et les protégent.

frappent peut-être moins; mais ils ont aussi leur éloquence. Quelle transformation de leur sol jusqu'alors infécond se fait là sous leurs yeux! quelles richesses pour l'entretien de la vie tirées du sein de la terre! Et ces étrangers, comme ils diffèrent de tous les autres qu'ils ont vus avant eux! Ceux-ci ne se montraient que pour les dépouiller, les chasser, les détruire; ceux-là non seulement ne prennent rien, ne demandent rien, mais ils réservent à peine à leur usage une part de ce qu'ils possèdent ou produisent; ils donnent, ils donnent toujours. Quelle introduction à la prédication de l'Evangile? C'est alors seulement qu'elle commence. La foi est déjà faite dans les esprits et dans les cœurs. Elle germe vite et produit des fruits de salut. Les sauvages ou les nègres ne se convertissent pas seulement, ils se rapprochent des moines, ils se mettent à leur école, ils servent Dieu selon leur manière, ils travaillent comme eux; quelques-uns se mêlent plus intimement à la famille et deviennent des frères. Il n'y a pas, à les faire moines, la difficulté qu'il y aurait à les faire prêtres. Pour le sacerdoce, il faut une instruction élevée, inaccessible à ces natures grossières; pour l'institution monastique un commencement de vie civilisée et chrétienne suffit. Le contact incessant avec les moines et la grâce de Dieu achèveront l'ébauche. Tout devient chrétien autour du monastère. Un centre d'action est formé. Et qu'on le remarque bien, non pas un centre d'une existence précaire tenant à la vie d'un homme, ayant sans cesse besoin d'être soutenu par de lointains et éventuels secours, et se trouvant à la merci de la

moindre circonstance défavorable; mais un centre ayant sa vie propre, son chef, ses membres, ses ressources, sa fécondité et jusqu'à sa force de défense. Les révolutions même qui arriveraient en Europe y retentiraient à peine, tandis que les autres missions sont presque toujours ébranlées ou renversées de leur contrecoup. Le monastère, s'étant fortement enraciné dans le sol, étend au loin son influence. C'est alors que, précédés de leur bonne renommée et accompagnés de frères et de catéchistes indigènes, quelques moines se détachent de la colonie et pénètrent au sein des peuplades. Ils les gagnent au christianisme, et une île, une région tout entière se trouvent chrétiennes. Parmi l'élite de ces nouveaux chrétiens il ne manquera pas de se former des moines et deux générations ne se seront pas écoulées avant que le levain évangélique ait assez fermenté pour permettre d'en tirer des prêtres (1).

Le monastère ne demeurera cependant pas isolé des lieux de son origine. Il est d'abord un refuge assuré pour tous ces moines que le despotisme révolutionnaire expulse chaque année de quelque contrée de l'Europe. Exilés de leur pays, les saints confesseurs de la foi y trouveront une patrie nouvelle et des frères et, par surcroît, ce pain de chaque jour qui leur a été ravi

(1) Nous ne prétendons pas que les choses se passeront invariablement avec ce succès continu. Toutes les œuvres de Dieu ont leurs difficultés et leurs épreuves. Nous ne pouvons donner ici que des indications générales. Cette observation s'applique à la suite de ce passage.

dans leur propre demeure et la liberté de servir Dieu et les âmes. Ce n'est pas tout.

Le récit des merveilleuses transformations opérées par la colonie monastique ne tarde pas à se répandre dans la mère-patrie, saisissant au vif les âmes qui ont à cœur le développement du règne de Dieu en ce monde. Nous n'étonnerons personne en disant que le nombre de celles qui se sentiront prises du désir de se dévouer, elles aussi, à la lointaine entreprise, sera considérable. Elle se présente avec tant de poésie, de sécurité, de secours, de consolations! La vie monastique et l'apostolat, quelle alliance! Ajoutons que la mission monastique, comme nous la concevons, est loin d'exiger des conditions aussi ardues et aussi exceptionnelles de vocation que les autres missions telles qu'elles existent de nos jours. Le monachisme n'étant pas essentiellement lié à la prêtrise, on peut y arriver sans avoir passé par les études et le long noviciat requis pour le sacerdoce. La vie monastique se trouve par là accessible à un plus grand nombre de personnes. Il y aura donc naturellement plus de vocations pour la mission monastique que pour les missions étrangères proprement dites. Une sorte de fascination ne manquera pas d'y attirer des hommes du monde fatigués d'une vie agitée ou inutile et désireux de trouver, avec le repos de l'âme et du cœur, une noble et sainte occupation, puis des enfants du peuple, ouvriers, artisans, cultivateurs, jaloux d'apporter, eux aussi, leur bonne volonté et la force de leurs bras. Ceci nous conduit à une importante réflexion :

Au IV[e] siècle, voyant que la société était entrée en putréfaction et qu'il n'y avait plus rien à en attendre, les vrais chrétiens se réfugièrent au désert. De là vint la réaction et le salut. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? Le temps ne ressemble que trop; la génération actuelle est bien difficile à guérir; la vie religieuse et monastique est à peine tolérée en Europe. Les jours ne seraient-ils pas venus de se retirer de Babylone et de fuir au désert? Les thébaïdes nouvelles ne manquent pas. Que d'espaces vides nous appellent sur les rivages et dans les profondeurs de l'Afrique, dans les immenses pacages de l'Australie, dans les îles innombrables de l'Océan, dans les brillantes solitudes de l'Amérique du sud! Là nous travaillerions à la création d'un nouveau monde chrétien et nous contribuerions beaucoup plus de loin que de près à ramener au christianisme un vieux monde décrépit (1).

Il est temps de dire, en quelques mots, comment les moines pourraient venir au secours de la société civile.

II. Par cette vie tout intérieure du cloître qui les sépare de la société, les moines, avons-nous dit, sont cependant les bienfaiteurs presque divins de la société.

(1) Nous avons exposé, avec une entière franchise, notre opinion sur le rétablissement des missions monastiques. Aux hommes sérieux à décider si elle a quelque chose de praticable ou si elle n'est qu'un mirage d'imagination. Dans ce dernier cas même nous ne regretterions pas de l'avoir émise; elle peut devenir le germe de quelques bonnes idées.

Par la prière ils appellent sur elle les grâces dont elle a besoin et détournent les fléaux qui la menacent; par l'expiation, ils s'interposent entre ses crimes et la justice de Dieu et diminuent la dette terrible qu'ils lui ont fait contracter envers le Ciel; par la pénitence, ils lui montrent l'exemple de l'abnégation et du sacrifice, seuls capables de cimenter entr'eux ses éléments constitutifs, désagrégés par l'égoïsme et le sensualisme; par la fermeté de leur foi, ils contribuent à lui rendre la vigueur des convictions religieuses sans lesquelles elle manque de nerf et ne tarde pas à se dissoudre. En développant ces quatre points nous avons par là même rempli une partie de la tâche qui nous incombe ici.

Nous avons ajouté que la première fonction de la vie extérieure des moines est de contribuer à soutenir et d'aider à relever l'Eglise chancelante; mais par là même aussi ils viennent au secours de la société en détresse; car si l'Eglise chancelle et ne guide plus la société, celle-ci erre à l'aventure et de faux pas en faux pas, s'en va à des abîmes : autre bienfait, par conséquent, indirect, il est vrai, mais très-réel des moines envers la société.

Ils peuvent, de plus, exercer sur elle une influence directe. Immense dans le passé, cette influence, par la constitution même de la société moderne sera, aujourd'hui, forcément plus restreinte; elle peut, néanmoins, devenir très-utile, peut-être même nécessaire dans l'avenir. Nous n'en signalerons l'importance ou la nécessité qu'en un seul point.

Sous les dehors d'une prospérité inouïe, la société

moderne porte dans son sein une maladie terrible dont les symptômes se sont remarqués dans tous les temps, mais jamais aussi graves, nous serions tentés de dire aussi désespérés, qu'en celui-ci : c'est l'antagonisme du riche avec le pauvre. Chose étonnante et impénétrable énigme pour qui n'a pas le secret divin de la vie des sociétés! plus on jette en pâture, aux classes inférieures, de richesses et de bien-être, plus on allége leur sort, moins on les satisfait. Il semble qu'en multipliant leurs jouissances, on ne fait qu'exciter leurs convoitises et aigrir leurs haines. Le monde ne comprend rien à ce résultat en sens inverse de ses efforts; de là ses éternelles déceptions et tour-à-tour son incroyable sécurité et ses lâches terreurs. Le chrétien voit plus clair. Sa foi lui fait pénétrer les véritables causes du mal. Pour jouir à leur aise, sans crainte et sans remords, les classes élevées ont détourné leurs regards du ciel et se sont volontairement dérobées à la lumière divine; mais comme celui qui a, de son plein gré, élu domicile dans les ténèbres, n'aime pas la lumière qui l'entoure, parce qu'elle ne cesse pas de le menacer de quelques-uns de ses reflets, de même elles ne se sont pas contentées de se plonger elles-mêmes dans l'obscurité, elles ont tout fait pour y plonger le peuple. Ce que, depuis un siècle, elles ont dépensé d'activité à cette œuvre néfaste, on ne le dira jamais suffisamment. Elles n'ont que trop réussi. Aux classes déshéritées de la fortune elles ont enlevé ce dont elles avaient le plus besoin, leurs croyances religieuses et, avec elles, leurs espérances et leurs craintes; les espérances qui les consolaient de leurs

misères, les craintes qui les retenaient dans le devoir. Dépouillées de cette divine sauvegarde, elles n'ont plus eu de raison d'obéir avec dignité, de souffrir avec patience. En même temps qu'on leur enlevait tous les freins légitimes, on aiguisait leurs appétits en deux manières; par des exemples et des conseils. On leur disait : « Jouissez » et l'on mettait sous leurs yeux le spectacle d'une jouissance effrénée. Il a été impossible, à ce compte, de satisfaire le peuple. Quelque somme de bien-être qu'on ait pu lui donner, on n'a pas comblé, on a irrité ses désirs. Il aurait voulu, lui, une part égale, et encore ne l'aurait-elle pas rassasié. Mais il y a eu pour le peuple de plus rudes mécomptes. Il a reçu bien des promesses et ces promesses, le plus souvent, sont demeurées stériles; on lui a prodigué les adulations et souvent, derrière les adulations, il n'a rencontré que le mépris, et, après le mépris, les privations et la souffrance; cette souffrance, qui est le fruit de la mauvaise conduite et du vice, et qui n'en est que plus impatiente et plus amère et cette autre souffrance, qui est l'inévitable apanage de la condition sociale et qui n'en sait pas mieux se résigner. Pour comble de malheur, au lieu de la charité chrétienne qui pansait autrefois ses plaies et séchait ses larmes, le peuple n'a souvent trouvé, au fond des théories humanitaires dont on l'a bercé et auxquelles il s'est laissé prendre, que de la dureté et de l'égoïsme. Ah! Dieu nous garde de n'accuser que les classes supérieures, de ne voir chez elles que des vices et que des vertus chez les prolétaires. Ce serait une mauvaise action. Nous l'abandonnons, en gémis-

sant, au théâtre et à la littérature légère en nous étonnant de la voir payée et applaudie par ceux-là même dont elle prépare la ruine. Pour nous, nous convenons qu'il y a dans les classes élevées bien des vertus et d'admirables vertus. Mais, par une solidarité effrayante avec ceux de leurs membres qui les mènent et dont elles n'ont pas le courage de se dégager par une séparation décidée, une responsabilité terrible pèse sur elles; elles ont déshérité le peuple du chistianisme. Le mal est fait. Ce qui reste maintenant dans le cœur des masses populaires, c'est une haine sauvage. Un jour est venu où elle a fait explosion. Elle a été comprimée; mais elle n'est pas éteinte. Elle couve sous la cendre, n'attendant, pour éclater en un immense incendie, qu'un grain de poudre et une étincelle. Ce sera la guerre sociale, guerre formidable, dont les guerres serviles de l'antiquité, dont les sanglantes crises de notre révolution française ne peuvent donner une idée (1): jours de désolation et d'épouvante qui pendent sur nos têtes. Il est donc manifeste que l'un des plus grands services qui puissent être rendus à cette société, c'est l'apaisement de cet antagonisme, la réconciliation entre le riche et le pauvre. Existe-t-il des forces humaines capables d'opérer ce prodige? Nous ne le pensons pas. Humainement, la catastrophe est inévitable. A de si grands maux le christianisme seul a des remèdes. Mais on ne

(1) « La révolution française, a dit avec justesse Victor Considérant, sera considérée comme l'âge d'or dans l'histoire des révolutions »

veut pas du christianisme. Or, bon gré, malgré, on se verra bien réduit à y avoir recours, plus tôt peut-être qu'on ne pense; autrement la société périra. Quand ce jour sera venu, quels seront les meilleurs artisans de l'œuvre de réconciliation et de paix? Les moines (1).

Deux fois, dans le long cours de leur histoire et dans des circonstances bien difficiles, ils y ont travaillé avec un éclatant succès. Pendant la période de dissolution de la civilisation païenne, ils se sont interposés entre les maîtres et les esclaves et le résultat de leur intervention a été l'abolition de l'esclavage chez tous les peuples chrétiens; après les invasions des Barbares, ils se sont résolument jetés entre les vainqueurs et les vaincus, et non contents de retenir l'épée si longtemps abreuvée de sang, ils ont rapproché l'une de l'autre ces deux races ennemies, ils les ont fondues ensemble et de ces éléments hétérogènes ils ont formé toutes les nations modernes. Aujourd'hui, si la société les laissait faire, ils opéreraient encore les mêmes prodiges; car ils réunissent, au suprême degré, toutes les conditions qui sont nécessaires pour devenir les pacificateurs des esprits.

Remarquons d'abord que les moines ont droit à être classés parmi les pauvres; chez eux tout est pauvre, le vêtement, la nourriture, le logement, le genre de

(1) Que nos lecteurs veuillent bien remarquer que nous ne disons pas les moines seuls; il ne s'agit ici que d'une coopération, d'une excellente coopération. Cette observation s'applique à beaucoup d'autres passages de ce livre.

vie tout entier. Les privations de l'indigence pâlissent devant les leurs : excellente condition pour être bien accueilli des pauvres, lien de fraternité qui leur est cher et qui assure aux moines, vis-à-vis d'eux, une position plus favorable que celle des utopistes modernes. C'est, en effet, du sein de la jouissance et des orgies de la volupté que ceux-ci s'adressent à leur misère, s'appliquant à l'aigrir par l'appât d'une félicité matérielle irréalisable : motif de défiance et raison de leur dire : « Vous n'êtes pas des nôtres; vous nous trompez. » C'est, au contraire, avec la livrée de la pauvreté et son lourd fardeau sur les épaules, que le moine s'approche du pauvre et l'encourage à la patience en lui montrant le ciel. Sa voix est la voix d'un frère.

Mais ce frère du pauvre se présente avec un caractère touchant et profondément sympathique. S'il partage son rude sort, ce n'est point par l'aveugle fatalité de la naissance ou par la nécessité, mais par sa libre élection. Il a embrassé volontairement et, comme on disait autrefois dans un admirable langage, il a épousé la pauvreté. Il ne sera donc pas suspect d'ouvrir la bouche à son profit quand il dira au pauvre : « Frère, crois-moi, les vraies richesses ne sont pas ici-bas; elles sont là haut, par-dessus nos têtes. Peux-tu douter de ma parole, regarde-moi. Afin d'atteindre plus sûrement et plus facilement aux richesses supérieures, j'ai, moi, secoué le poids des richesses inférieures. Non, non, le malheur n'est pas d'être pauvre, ni le bonheur d'être riche, sur la terre. Le bonheur c'est d'être vertueux, le malheur d'être méchant. Ne sois pas méchant; sois

vertueux et souviens-toi que, dans la condition où t'a placé la Providence, le premier exercice de la vertu pour toi, c'est la résignation. Les pauvres résignés sont les amis de Dieu. » Quel langage, quand on a droit de le tenir! Poursuivons.

Si les moines sont pauvres, le monastère qui est leur demeure et leur patrimoine collectif est riche, et aujourd'hui même où la richesse monastique a disparu, il possède encore, en définitive, malgré les difficultés du temps et les précautions ombrageuses de la société moderne, plus qu'il ne faut pour le rigoureux entretien de ses habitants. Il leur serait donc possible d'y laisser couler leur vie dans une certaine abondance. Qui ne voit, dès lors, que, s'ils continuent à y vivre dans la pauvreté, ce n'est pas seulement parce qu'un jour ils l'ont élu, mais parce qu'ils continuent à l'aimer et qu'elle est toujours de leur choix. Cette circonstance ajoute un mérite de plus à leur libre élection; elle rend leur pauvreté plus noble, nous dirions volontiers plus glorieuse devant le peuple.

Ici un autre fait parle. Ce qui irrite le plus les classes inférieures, ce n'est pas autant d'être privées de la richesse que d'en voir le mauvais emploi. Or le monastère présente, sous ce rapport, un grand et salutaire exemple. Tandis qu'ailleurs on s'industrie à ranger le superflu dans la catégorie du nécessaire, ici on économise sur le nécessaire pour créer du superflu, et, de ce superflu, on fait l'usage prescrit par l'Evangile, on le verse dans le sein des pauvres. De là une double leçon, l'une pour les riches, l'autre pour les pauvres. Aux

riches, on enseigne qu'il faut s'imposer des privations afin de pouvoir satisfaire au devoir et au bonheur de donner ; aux pauvres, que la richesse est respectable et qu'elle ne doit pas être l'objet d'envies cupides et sauvages. Le sacrifice d'un côté, les bienfaits de l'autre sont les formes éloquentes qui font accueillir cette doctrine.

L'acceptation de la pauvreté, le bon emploi de la fortune, telle est donc la double leçon que la génération présente pourrait apprendre à l'école des moines et cette leçon, bien comprise et pratiquée, suffirait pour la guérir.

Le monastère offre un autre phénomène. Il lui vient des recrues de tous les rangs de la société, et néanmoins il y règne entre tous ses membres une égalité parfaite. L'utopie tant rêvée par l'égoïsme et au profit de l'égoïsme s'y trouve donc réalisée; mais comment? Par le sacrifice et l'entier oubli de soi. C'est le contrepied et la plus éclatante condamnation de toutes les théories subversives.

Jusque-là, le rôle des moines pour la réconciliation des diverses classes sociales ne diffère pas de celui des religieux des divers Ordres; mais ici il s'en sépare par un point.

La règle monastique a généralement conservé le travail des mains, occupation préférée par l'institution primitive. Les moines qui, de nos jours, s'en rapprochent le plus, les Trappistes, remuent et fécondent la terre. Il y aurait, assurément, de l'exagération à espérer qu'ils rendront à l'agriculture les services que les

grands Ordres monastiques lui ont rendus dans le passé. Ils ne lui seront pas inutiles, ils seront cités comme de bons agriculteurs; leurs abbayes seront des fermes modèles; mais ce serait s'abuser que de croire qu'ils imprimeront à la science agricole une impulsion considérable et qu'ils y seront les maîtres du progrès. La société moderne a, sous ce rapport, trop de ressources pour ne pas marcher en avant, d'elle-même et sans le secours des moines. Aussi tel n'est pas, à notre avis, l'utilité principale du travail monastique. Cette utilité est plutôt morale que matérielle. Le peuple, nul ne l'ignore, ne comprend bien que les travaux fatigants du corps. Les labeurs de l'intelligence ne sont guère, à ses yeux, qu'inaction et paresse. Cette appréciation est sans doute un peu grossière; mais elle existe et nous ne voyons pas que la diffusion de l'instruction l'ait notablement changée. Or, elle inspirera toujours au peuple, pour le moine travailleur, un respect qu'il aura difficilement, au même degré, pour les autres ouvriers de l'Evangile. De là, on le conçoit, une influence plus facilement acceptée par les classes inférieures. Mais ce résultat n'est pas le seul. Le travail des mains, celui de la terre surtout, est aujourd'hui plus que jamais un bon et salutaire exemple. Le peuple s'en détourne, il prend en horreur ses fatigues, les considérant non-seulement comme une peine, mais comme un signe de servitude. Il est bon de lui montrer des hommes sortis des rangs élevés de la société qui s'y livrent avec amour et par leur libre choix. Rien de plus capable d'honorer le travail et d'en justifier la loi. Seront-ils bien venus

à se plaindre l'artisan, l'agriculteur, lorsqu'ils auront sous les yeux des hommes ayant quitté une fortune considérable et simplement occupés, comme eux, à tracer un sillon, à faucher, à moissonner, arrosant péniblement la terre de leurs sueurs? Pendant les orageuses années de notre république éphémère de 1848, il a été facile de se convaincre de l'efficacité de cet enseignement. On a remarqué que les populations voisines des monastères de la Trappe sont demeurées calmes pendant que tout s'agitait autour d'elles, et leur sagesse, au milieu de l'effervescence générale, a été un juste sujet d'étonnement.

On le voit, tout semble organisé, dans l'institution monastique, pour coopérer à la pacification des esprits. Quelle ressource, si l'on sait un jour en user!

Un si grand service ne sera pas le seul service direct rendu par elle à la société. Toutefois nous sommes d'autant moins tentés d'entrer ici dans des détails, que nous serions réduits à des conjectures. Dans quelle mesure sera-t-il, un jour, permis aux moines de se mêler au mouvement social, d'intervenir dans toutes les œuvres chrétiennes par leur dévouement, leur zèle et leur charité? Nous l'ignorons et ce sera aux circonstances d'en décider. Qu'il nous suffise de rappeler que nous sommes loin de partager cette opinion trop accréditée dans le monde et peut-être aussi trop enracinée dans le cloître, que le moine, par la nature même de sa vocation, est devenu un étranger sur la terre, que la solitude est sa seule patrie, et que toute son activité doit se borner à y vivre et à y mourir dans la prière et la pénitence.

Nous avons, pour justifier notre manière de voir, tout le passé de l'institution monastique et une autorité contemporaine dont personne, assurément, ne songera à contester la valeur et dont il ne sera pas inutile d'invoquer ici le témoignage.

Il y a quelques années seulement, (18 septembre 1853), Dom Ange Geniani, abbé de Cortimiglia, près d'Albe en Piémont, et président-général du saint Ordre de Cîteaux, envoyait en cette dernière qualité, à Dom Gabriel, élu abbé du monastère d'Aiguebelle, ses lettres de confirmation. Pour la première fois, depuis la résurrection de l'Ordre en France, ces lettres contenaient une clause qui, depuis, a été reproduite dans toutes les confirmations nouvelles, avec une persistance qui ne peut pas être sans motif. Elle est ainsi conçue : « Continuez, très-Révérend Abbé, de garder, avec la plus stricte fidélité, la règle de notre Père Saint-Benoît dans toute sa pureté; de promouvoir avec zèle la beauté de la maison de Dieu et celle de l'Ordre; travaillez aussi avec ardeur et constance à ce que tous les religieux confiés à votre sollicitude, tout en servant fidèlement le Dieu très-Bon et très-Grand, selon les prescription de la sainte règle, *n'oublient pas de se rendre, autant qu'ils le pourront, utiles à la société civile dans les temps malheureux où nous sommes, conformément aux désirs de la Sainte Eglise.* »

Ces paroles, émanées de Rome, du pied même du siége pontifical, relient le présent au passé de l'institution monastique et elles peuvent être considérées

comme une mission nouvelle pour les temps nouveaux qui s'approchent.

Les défaillances de l'intelligence humaine ne réclament pas moins l'intervention des moines que les besoins de l'Eglise et de la société civile.

III. L'état sanitaire des esprits devient chaque jour plus alarmant. En affranchissant la raison de toute autorité, on lui a enlevé toute règle. Les conséquences de cette fatale aberration, nous les avons dites plus haut. Livrée à elle-même, la raison s'est trouvée sans boussole, errant à l'aventure sur l'orageuse mer des opinions humaines; isolée et sans guide, elle n'a plus qu'elle-même et ce qui lui *paraît* être; c'est-à-dire l'incertitude et le doute, et elle ne tarde pas à devenir incapable de distinguer entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur. Les mots même perdent pour elle leur vrai sens. Tel est bien, en effet, le caractère de la génération présente. Chez elle la raison est plus malade encore que la foi. Le Saint-Siége, en qui la clairvoyance dans les affaires de l'esprit est une preuve de l'assistance divine en a bien jugé ainsi, lorsqu'il a frappé de censures qui ont paru sévères de courageux défenseurs de la religion catholique, parce qu'en exaltant la révélation ils ne ménageaient pas assez la raison. Ce ne sera donc pas trop de toutes les forces du christianisme pour rendre à celle-ci un peu de nerf et de vigueur. Or les moines sont une de ces forces.

Deux causes principales, suffisamment développées en d'autres pages de ce livre, rendent leur intelligence

très-saine : la fermeté de la foi et la mortification des sens. Il en est d'autres accessoires, particulières à ce temps-ci et dont l'une mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle est sans cesse invoquée contre les moines comme contribuant à leur rétrécir l'esprit et à les tenir étrangers à tous progrès modernes. « Ils sont en dehors du mouvement actuel des idées ; ils ne lisent pas nos feuilles quotidiennes, peu nos revues périodiques ; le seul contact avec notre littérature leur fait peur et ils s'en écartent comme d'un foyer de contagion. » Voilà ce que l'on répète tous les jours. C'est vrai dans une certaine mesure ; mais, loin d'y voir un désavantage pour les moines, nous y trouvons précisément une cause de rectitude et de supériorité intellectuelles. Les hommes sérieux ont constaté l'influence délétère du journalisme sur les esprits, non seulement par les mauvaises doctrines dont il les enivre, mais par le fait même de sa diffusion. Pertes énormes de temps, affections ou haines aveugles des partis, préoccupations de la politique et des événements qui brûlent le sang et enlèvent à l'esprit son calme et sa liberté, l'âme bourrée chaque jour d'une science superficielle ou erronée, matière indigeste ou vénéneuse qui étouffe la vraie science ou l'empoisonne, finissant toujours, à la longue, par fausser la connaissance et par altérer ou détruire la rectitude de l'intelligence, tels sont les fruits ordinaires de l'abus du journalisme. Son moindre inconvénient est de dégoûter des études sérieuses ou de les rendre infécondes. Ce que gagnent les moines à ne pas se repaître de ces aliments malsains et de tant d'autres qui leur

ressemblent, romans, pièces de théâtre, histoires de fantaisie ou de système, il n'est pas difficile de le comprendre. Ces lectures frivoles ou dangereuses sont remplacées, pour eux, par des lectures solides et fortifiantes, les Pères de l'Eglise, les grands Docteurs, les œuvres capitales de la théologie et de la philosophie catholiques : noble compagnie d'hommes, d'idées et de langage et, ce qui vaut mieux encore, école salutaire de droiture naturelle d'esprit et de sainteté divine.

Ce n'est pas à dire pour cela que les moines s'interdisent toute connaissance des œuvres modernes. Grâce à Dieu, il en existe encore qui sont dignes de leurs regards. Celles-ci ne sont nulle part mieux accueillies que chez eux. Nous ne prétendons pas non plus qu'ils demeurent complètement étrangers à la littérature et à la science incrédules; nous avons dit suffisamment ailleurs notre pensée à ce sujet. Ils doivent les connaître pour les réfuter. Mais ils ne s'en approchent qu'avec précaution et la lecture de leurs produits les plus notables est pour eux une étude sérieuse et austère, triste et douloureuse étude, non une sensualité d'esprit et de cœur, ni une vaine curiosité. Ce n'est qu'après avoir fortifié leur âme par la prière qu'ils s'y livrent; elle est, par conséquent, sans danger pour leur intelligence. Elle ne la séduit pas par ses fascinations perfides, elle l'excite plutôt par la contradiction et la provoque à l'activité.

Ajoutons que les moines lisent peu et lisent bien, très-différents en cela de beaucoup d'hommes de nos jours qui lisent trop, lisent mal et ne réfléchissent

pas. Il faut, en effet, qui l'ignore? la réflexion et le repos de l'intelligence pour féconder les lectures et les rendre assimilables. Ni l'un ni l'autre ne manquent aux moines. La méditation a rompu leur âme à la trituration des idées et leur esprit se repose par le travail des mains et la prière; le travail des mains qui, en exerçant le corps, détend et relâche les fibres délicates du cerveau; la prière d'où rejaillit sur la pensée tant de chaleur et de lumière. Le silence continuel, s'ajoutant à ces heureuses conditions, les préserve de ces distractions du dehors qui emportent ou dissipent les pensées; il les garde, il les concentre, il les développe et les mûrit, comme font les plantes un air serein, une atmosphère paisible et d'immobiles rayons de soleil. Aussi n'hésitons-nous pas à affirmer que le même travail, chez le moine silencieux et méditatif, produira beaucoup plus de résultat que chez l'homme du monde à la vie agitée et même que chez le prêtre et le religieux plus ou moins secoués par un ministère actif.

Les moines nous paraissent donc être dans de bonnes conditions pour devenir des instruments capables de réagir avec efficacité contre les défaillances de l'intelligence humaine. Mais ces conditions ne suffisent pas. Ils doivent y ajouter, cela est de toute évidence, des études sérieuses. De là la nécessité, pour eux, de se tenir en garde contre certaines idées relativement modernes (1) qui aboutiraient à faire considérer l'étude

(1) Les idées de M. de Rancé surtout, si admirablement réfutées par Mabillon.

comme incompatible avec l'état monastique. Qu'ils évitent surtout d'affecter du mépris pour le savoir; rien n'a plus nui à la considération due à leur admirable institut que ce dédain affiché quelquefois par quelques moines à l'esprit étroit, dans quelques monastères. Qu'ils n'oublient pas que, chez eux, tout doit inspirer le respect non seulement à la conscience, mais encore à l'esprit et à la pensée. Du reste, ce n'est pas uniquement pour le profit des hommes qui les entourent qu'ils doivent s'instruire, c'est aussi pour leurs propres besoins. La prière, l'esclavage des sens, la solitude, le silence, le travail des mains constituent un milieu excellent pour le développement des facultés de l'âme humaine; mais ils ne sont qu'un milieu. L'âme y demeure soumise à la grande loi des êtres vivants; elle a besoin de se nourrir. Elle y puise, il est vrai, la nourriture d'en haut; mais celle-ci ne suffit pas. Il faut un aliment du dehors pour éveiller, entretenir, faire croître la pensée; autrement l'âme se rétrécit dans le cercle de quelques idées familières qui finissent elles-mêmes par se cristalliser. La ferveur intelligente ne tarde pas à être incompatible avec cet état; il ne reste ordinairement, à la fin, qu'une routine gardée avec des précautions vigilantes par un aveugle entêtement. C'est presque toujours par cette porte que le relâchement s'est introduit dans les monastères. Il en résulte un autre inconvénient qui conduit aux mêmes résultats. La science faisant défaut, le monastère ne trouve plus de chef à la hauteur de sa position. De là une direction étroite, incertaine ou fausse. Ignore-t-on que la Commende a presque toujours trouvé son pré-

texte de donner des chefs séculiers aux monastères dans cette insuffisance vraie ou prétendue de la famille monastique de posséder chez elle des sujets capables de la diriger? Ce n'est pas l'esprit de contradiction, c'est l'affection la plus tendre pour les moines qui nous inspire ces réflexions.

Mais quelle doit être la matière des travaux intellectuels des moines? Nous nous sommes déjà expliqués à ce sujet. Si l'on désire des détails, que l'on lise l'admirable *Traité* de Mabillon *sur les Etudes monastiques*. Les moines ne sauraient trop le méditer. Aujourd'hui encore, il est pour eux un programme. Etude des langues saintes, de l'herméneutique sacrée, de la théologie, du droit canonique, de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire profane dans ses rapports avec la religion, mesure dans laquelle il faut lire les auteurs profanes, tout y est. Il y aurait à y faire quelques modifications à cause des erreurs nouvelles ou autrement exprimées qui ont cours en ce temps; le bon sens monastique les saura bien découvrir; mais le fond demeure. Nous aimerions à voir les moines s'occuper avec soin de philosophie, cette science si vantée de nos jours, si peu approfondie et si profondément altérée, et qui est encore l'arsenal où se forgent ou tout au moins viennent se tremper la plupart des armes contre le christianisme. Ils suivraient de près ses tendances panthéistes dont l'influence est la plus funeste peut-être de toutes celles qui poussent la société actuelle vers les abimes.

Balmès voudrait qu'à ces études en rapport avec leur vocation, les moines ajoutassent « la culture des sciences

naturelles qui n'exigent ni des instruments trop coûteux, ni des relations trop fréquentes avec le monde et qui s'accordent si bien avec la paix des champs et le recueillement de la solitude. L'agriculture, dit-il, l'horticulture, la silviculture, la chimie dans ses applications à ces mêmes sciences, la botanique dans la partie qui convient au climat et aux autres circonstances locales, la géologie elle-même dans les éléments que lui fournirait le pays, pourraient remplir avec autant d'agrément que d'utilité les intervalles laissés libres entre les exercices de piété et les études religieuses. De telles occupations, tout en favorisant le progrès des sciences, concilieraient aux moines ce genre de considération et d'estime qui, joint à la vénération qu'inspire toujours une vie pure et sainte, arrache au cœur de l'homme le sentiment le plus rapproché de l'adoration; ce sentiment où s'unissent et se combinent la reconnaissance pour des bienfaits reçus, le respect dû à une profonde science, l'aveu d'une incontestable supériorité, l'admiration pour des vertus héroïques (1). » Nous souscrivons volontiers aux vœux de l'illustre publiciste et nous croyons, comme lui, qu'une certaine habileté dans les sciences naturelles concilierait aux moines une considération singulière auprès d'une classe d'hommes fort influents dans la société. Mais nous sommes loin d'en attendre d'aussi considérables résultats que lui pour le

(1) *Mélanges religieux, philosophiques, politiques et littéraires* de J. Balmès, t. II. *De l'avenir des communautés religieuses en Espagne*, p. 218 et suiv.

progrès des sciences (1). Ce genre de connaissances sera toujours, par sa nature même, un peu étranger à l'institution monastique et ce ne sera jamais que par exception que quelques individus seulement y pourront exceller. Mais ce qui nous paraît à désirer et être parfaitement compatible avec leur état, c'est que les moines acquièrent sur ces matières des connaissances d'ensemble. L'histoire naturelle tient aujourd'hui à toutes les branches des sciences et il est impossible de défendre la religion si on n'en possède pas les notions principales (2).

(1) Voir le même ouvrage, page 230. Le grand écrivain y trace un tableau où l'on ne retrouve pas, à notre avis, la parfaite justesse de vues qui ne l'abandonne presque jamais. Nous croyons devoir le citer : « Si les hommes amenés dans ces pieuses demeures, par la religion ou la curiosité, dit Balmès, surprenaient un religieux tenant une fleur à la main, la décomposant, l'analysant au flambeau de la science; un autre disséquant un insecte pour en enrichir une collection bien choisie; un autre au sommet ou sur le penchant d'une montagne, creusant le sol pour en étudier les différentes couches; un autre au milieu d'un bois épais observant avec attention les lois d'après lesquelles les arbres croissent ou tombent: est-ce que la vie religieuse y perdrait de son prestige et de sa dignité? » Assurément non, répondrons-nous; mais avec de pareilles occupations assez continuées pour être autre chose qu'un passe-temps stérile, que deviendrait la vie religieuse et surtout la vie monastique?

(2) L'intervention des moines dans les sciences naturelles se bornât-elle, comme il est probable qu'elle se bornera, sauf quelques exceptions, à des aperçus généraux, aurait pour elles un immense résultat; ce serait d'y introduire Dieu. Cette grande

Supposons maintenant que les moines soient suffisamment versés dans les connaissances que nous venons d'énumérer, ils y posséderont la vraie science et une supériorité qui ne tardera pas à être reconnue. Quelle influence dès lors ne devront-ils pas prendre sur l'esprit de leurs contemporains! Il y aura, ce nous semble, dans cette influence une efficacité admirable pour guérir de ses défaillances l'intelligence humaine. L'héroïsme de leurs vertus et la sainteté de leur vie les auront entourés d'une admiration religieuse qui aura prévenu en leur faveur; les cœurs leur seront acquis d'avance. Or, on le sait, et un moraliste délicat l'a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur (1). » Il en

lacune y règne ; Dieu en est absent. Dans un discours que j'ai prononcé, en 1863, au Congrès Scientifique de Chambéry, je m'exprimais ainsi à ce sujet : « Vos sciences m'ont paru arides et froides; elles manquent de poésie, elles ne me disent rien au cœur. J'y ai trouvé à peine une pâture creuse pour mon intelligence; je n'y ai pas trouvé une nourriture substantielle pour mon âme; des nomenclatures, des formules, des phénomènes, des faits, des cadavres enfin, voilà ce que j'y ai rencontré, mais point de vie. Pourquoi? parce que Dieu, la grande Vie, en est absent. C'est Dieu qui fait défaut à vos études; et c'est son absence qui, les réduisant à un grossier positivisme, leur enlève tous leurs charmes. Qu'il serait plus beau, plus doux, plus v ai de voir Dieu en toutes choses; dans le brin d'herbe, dans la goutte de rosée, dans l'insecte qui bourdonne, dans le soleil qui se lève, dans les astres qui cheminent en silence dans le firmament! » Si les moines, en s'occupant des sciences, pouvaient contribuer à les rendre chrétiennes, quel service!

(1) Vauvenargues.

faut dire autant de la vérité; c'est du cœur qu'elle remonte vers l'intelligence. Quand des hommes du monde, pris du vertige du scepticisme contemporain, déjà ravis par le spectacle d'une perfection surhumaine, en ces moines qu'ils vénèrent comme des saints, trouveront encore des savants et d'habiles guides dans la recherche de la vérité, ils se laisseront conduire comme par la main. L'attrait qui les entraînera sera irrésistible. Avec eux pas de discussion stérile, pas de jeux d'esprit ou d'amour-propre; mais du calme, de la modération, de la sincérité surtout, et puis cette charité pénétrante qui coule à travers les paroles, qui va jusqu'à l'âme et qui l'embrase en lui montrant la vérité. Dans ces effusions intimes, les vraies lumières se répandent et la certitude luit. C'est la guérison de l'intelligence.

Le même effet, mais plus étendu et plus durable sera produit par les écrits des moines. Ils auront d'abord un caractère particulier de gravité, de bonne foi délicate, d'exactitude scrupuleuse. Mais ces qualités mêmes, toutes précieuses qu'elles soient, ne seront que secondaires. Ce qui les remplira, c'est l'esprit, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de la certitude chrétienne circulant comme la vie à travers la trame de l'œuvre et respirant sous les paroles; c'est la règle de la vérité partout clairement contemplée dans sa sereine lumière. Les hommes du monde ne sont pas accoutumés à cette sécurité de l'intelligence; elle les frappe d'abord et bientôt elle les redresse. Ce phénomène est saisissant dans le plus grand docteur de l'Eglise, un religieux que l'on peut bien appeler un moine, saint Thomas.

Qui sait ce que Dieu nous réserve dans ses miséricordes? Un jour peut-être quelque moine nous donnera-t-il une nouvelle *Somme des Gentils*, qui sera l'immense apologie nouvelle de la religion, *la réduction de toutes les sciences modernes à la théologie chrétienne !*

Achevons notre pensée, au risque de provoquer les sourires de notre littérature si misérable et pourtant si fière d'elle-même. Notre style contemporain est brûlé par notre vie. Il est heurté, saccadé, pétillant comme la flamme. Le style des moines sera calme parce qu'il sera reposé par la méditation et la prière et il aura cette beauté tranquille qui est celle du goût pur.

Quelle sera la nature de leur intervention dans les arts, dans la peinture, la sculpture, l'architecture, cette trilogie plastique de la pensée qui complète si bien la langue du christianisme? Il serait difficile de le déterminer d'avance. Il n'est pas probable qu'ils y redeviennent les maitres, comme aux grandes époques du moyen-âge. Mais rien n'empêche qu'ils n'y reprennent, un jour, une certaine influence. Quoi de plus convenable, en effet, à la vie d'un moine, que de reproduire sur la toile, d'une main émue et d'un cœur ardent, les figures du Christ, de la Vierge et des saints dont il aura, mieux qu'aucun autre artiste, saisi les traits divins dans le recueillement de ses méditations? Qui, mieux que lui, pourra faire vivre dans le marbre une flamme surnaturelle et sous une forme matérielle, respirer une âme chrétienne? Ne conviendrait-il pas qu'il eût seul à tracer le plan de son monastère et de son église conventuelle? N'est-ce pas à lui qu'il appar-

tient d'être l'interprète du symbolisme monastique et de cette prière de la pierre qui répond par tant de secrètes affinités à la prière des cœurs? Ce ministère artistique des moines (car ce serait un ministère), aurait d'immenses avantages. Il contribuerait puissamment à dégager les arts de ce réalisme païen qui, les ayant aujourd'hui presque complètement envahis, les dégrade et les tue. Il leur rendrait de l'âme; il les remonterait vers l'idéal. Pour peu que le moine nourrisse en lui le feu sacré, un attrait invincible lui amènera les artistes du monde. L'artiste a naturellement le sens du beau et il aspire, même à son insu, à s'élever au-dessus de la chair et des images grossières de la volupté. Le moine qui sera capable de le comprendre et de l'éclairer exercera sur lui une véritable fascination. Ce serait un moyen de purifier les arts et d'y faire rentrer le christianisme que la Renaissance et notre paganisme moderne en ont bannis.

Quoi qu'il en soit, que les moines écartent soigneusement de leurs monastères tout ce qui est de mauvais goût, les formes architecturales vulgaires, les images grotesques, les statues ridicules, les enluminures de papier peint. La nécessité peut les rendre pauvres; mais la pauvreté a aussi sa dignité et sa grâce. Les anciens moines n'y avaient jamais dérogé. A l'issue de la révolution française, on a vu, pour la première fois, cette règle monastique mise en oubli dans les cloitres. Il serait facile, nous ne l'ignorons pas, de plaider, en faveur des moines héroïques de ces jours difficiles de renaissance, les circonstances atténuantes. Ces hommes

de Dieu avaient autre chose à faire que de songer à l'art. Il est bon néanmoins d'y penser. Sainte Perpétue, frappée à mort dans l'arène du martyre, n'oubliait pas, avant de rendre le dernier soupir, de ramener sur son corps sa tunique déchirée.

Et maintenant nous touchons au terme de ce travail. Dans une première partie nous avons parcouru d'immenses régions du passé encore trop inexplorées; nous les avons vues toutes resplendissantes de la gloire monastique. Dans une seconde, nous avons interrogé, nous avons scruté l'avenir; nous avons cru entrevoir de nouvelles destinées. Notre œil, il faut l'avouer, s'est souvent obscurci; nous avons craint, parfois, qu'il n'eût pris de vains mirages pour de solides espérances. Mais, hélas! ce que nous n'avons que trop bien discerné, ce sont les maux qui nous dévorent. Nous les avons signalés d'une main ferme, et nous avons espéré que les moines contribueraient un jour à leur apporter un remède. Puissent nos prévisions n'être pas déçues! Une lumière inattendue qui vient, comme une éclair, de frapper le monde, nous inspire une véritable confiance.

Au moment même où nous achevons de tracer ces dernières lignes, le Pontife suprême, le Docteur universel élève la voix, il met à nu toutes les plaies sociales, il révèle tous les poisons qui les produisent, il montre le paganisme renaissant sur les ruines de la République Chrétienne et la force brutale reprenant la place du droit, il soulève, d'une main qui n'a pas tremblé, le voile qui couvre à la génération présente

l'abîme où se précipite nécessairement toute société qui a systématiquement exclu Dieu de sa direction et de ses affaires, et, comme seul moyen de salut, il revendique la liberté de l'Eglise qui est l'indépendance de la conscience et l'unique sauvegarde, sur la terre, de tous les droits divins et humains. Aux clameurs qui se font entendre de toutes parts, il est manifeste qu'il a frappé aussi juste que fort. Pour nous, nous avons été effrayés et consolés en même temps de voir combien nos faibles vues avaient eu le sort à jamais enviable, pour un écrivain, de se rencontrer avec ses vues infaillibles. Il n'a pas oublié ces moines dont nous avons pris la défense et au moment où tant de cris ameutent contre eux les passions, il les a couverts des plis de son manteau sacré. Il a signalé cette profonde raison de la haine « cruelle » qui les poursuit : la perversion « d'une société soustraite aux lois de la religion et de la vraie justice, laquelle ne peut plus, dès lors, avoir d'autre but que d'amasser, d'accumuler des richesses et d'autre loi, dans tous ses actes, que l'indomptable désir de satisfaire ses passions et de se procurer des jouissances (1). » Quoi de plus honorable

(1) Ecquis non videt, planeque sentit, hominum societatem religionis ac veræ justitiæ vinculis solutam, nullum aliud profectò propositum habere posse, nisi scopum comparandi, cumulandique opes, nullamque aliam in suis actionibus legem sequi, nisi indomitam animi cupiditatem inserviendi propriis voluptatibus et commodis? EAPROPTER hujusmodi homines acerbo sane odio insectantur Religiosas Familias quamvis de re chris-

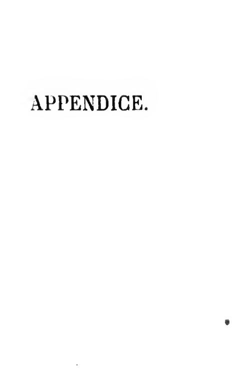
pour les moines que ce glorieux antagonisme qui, en les associant à la raison d'être de l'Eglise au sein de l'humanité, leur assure une part dans ses destinées futures! Or, quelles seront les destinées de l'Eglise? Malgré les plus menaçantes apparences, nous les avons entrevues, par delà la tempête qui s'avance, sereines et radieuses : incertaine prévision de notre part et qui n'aurait, nul ne le sent mieux que nous, le droit de rassurer personne. Mais voilà que, depuis que nous l'avons consignée dans ce livre, une auguste parole, à la suite des solennels enseignements que nous venons de rappeler, est descendue sur la terre comme une prophétie du Ciel. Elle a dit au Sacré-Collége et par lui à tous les catholiques du monde : « Le triomphe de l'Eglise est assuré; l'heure seule est incertaine (1). »

Il ne nous reste plus qu'à finir par où nous avions voulu commencer, par l'histoire de l'établissement des Trappistes dans la marécageuse contrée des Dombes. Ce sera, à la fin de ce livre, un épisode qui délassera le lecteur, lui montrera ce qui peut se faire encore en ce siècle et pourra servir de justification à quelques-unes de nos espérances.

tiana, civili, ac litteraria summopere meritas, et blaterant easdem nullam habere legitimam existendi rationem. (Encyclique du 8 décembre 1864)

(1) Paroles adressées par notre Saint-Père Pie IX, au Sacré-Collège, pour les fêtes de Noël 1864.

APPENDICE.



NOTICE

SUR LA FONDATION

DU

MONASTÈRE DE LA TRAPPE

DE NOTRE-DAME-DES-DOMBES.

Dans un triangle décrit par la ligne du chemin de fer de Mâcon à Bourg et de Bourg à Lyon, et par le cours de la Saône, la base appuyée sur la Bresse et le sommet pointé contre Lyon, est inscrite une contrée tristement célèbre : c'est la Dombes (1). Fertile autrefois et couverte d'hommes et de villages, ainsi qu'en font foi encore ses antiques et vastes églises romanes, elle a été ravagée et presque entièrement dépeuplée par les

(1) Dans une *Lettre à sa Grandeur Mgr l'Evêque de Belley*, M P. Mantellier, conseiller à la cour impériale d'Orléans, a démontré, avec raison, ce nous semble, qu'il fallait dire *les Dombes*; nous avons cru néanmoins devoir nous conformer à l'usage, juge souverain en fait de langage.

guerres du XVᵉ et du XVIᵉ siècles. Le désert s'y fit alors peu à peu par l'incendie et par l'épée et, pour remuer la terre, les bras manquèrent de toutes parts. Afin d'en tirer parti, les divers propriétaires, seigneurs, ecclésiastiques et laïques, songèrent à profiter de la configuration du sol pour créer des étangs artificiels et produire une récolte de poissons là où ils n'avaient plus l'espérance de voir jaunir les moissons et prospérer les riches cultures. Rien n'était plus facile. La couche végétale de la surface repose sur une argile imperméable qui retient l'eau comme un vase et le sol s'ondule en vagues arrondies qui donnent à la contrée l'aspect d'une mer houleuse, figée après la tempête. Ces vagues immobiles forment une multitude de vallées longitudinales, étroites, peu profondes et presque parallèles, courant du midi au nord avec une pente inverse à celle de la Saône et de la rivière d'Ain. Il suffisait donc, pour arriver au résultat qu'on se proposait, d'opérer des barrages, de distance en distance, en travers des vallées qui se découpaient ainsi en cavités paludéennes, subordonnées les unes aux autres par l'inclinaison même du terrain. La pluie du ciel était dès lors presque seule chargée de la culture. On abaissait ou on levait les écluses pratiquées dans les chaussées, et par là on retenait ou on lâchait l'eau à volonté, et on semait ou on recueillait des poissons, comme ailleurs du froment : économie de bras et d'engrais. Le désert devenait fertile. C'était la solution donnée au problème que la guerre avait posé. Mais le temps, ce grand maître des affaires humaines,

se chargea de démontrer que si la cupidité y trouvait son gain, il n'en était de même ni des hommes, ni de la nature. On croyait réparer les ruines du présent, on rendait impossible la restauration de l'avenir.

Si l'on eût laissé les choses suivre leur cours, la population se serait insensiblement refaite et la Dombes n'eût pas tardé à partager les riches destinées de la Bresse qui l'avoisine et avec laquelle la nature lui a créé des conditions de sol et de climat presque entièrement identiques. Ce fut le contraire qui arriva. Tandis que la Bresse s'avançait, d'année en année, par les progrès de la culture, vers un brillant avenir, la Dombes, à mesure qu'elle submergeait ses terres, déclinait rapidement vers la souffrance et l'agonie. Un siècle ne s'était pas écoulé, que déjà elle se présentait telle que nous la voyons de nos jours, comme un vaste échiquier de marais dont les eaux croupissantes se dégageaient, durant six mois de l'année, en un brouillard épais et puant qui emplissait l'atmosphère et dérobait la vue du ciel, et, pendant la saison des chaleurs, se putréfiant au soleil, devenaient autant de foyers de malsaines émanations. Tout, dans le pays, devait subir les conséquences de cette malheureuse transformation, les hommes et la surface du sol.

Dévoré par l'insalubrité de son climat, l'habitant de la Dombes a le teint pâle et livide, l'œil terne et abattu, la voix grêle, la démarche lente et pénible, le corps amaigri ou gorgé d'humeurs lymphatiques; tout en lui porte l'empreinte de la souffrance. La fièvre paludéenne, à laquelle il est en proie à chaque automne,

n'est presque pas pour lui une maladie; elle n'est qu'une aggravation de son état habituel; car, dit M. Bossi, à qui nous empruntons la plupart des traits de ce tableau (1), la santé est pour lui un bien inconnu. Tout conspire contre elle, son logement, ses habits, sa nourriture grossière, malsaine, peu substantielle et l'indifférence qu'il met à choisir les eaux dont il se désaltère, surtout dans le temps des plus durs travaux. Il s'endort dans la souffrance, il se réveille dans la douleur. Dès l'aube du jour, il s'achemine péniblement, au travers des humides forêts, vers un marais fangeux, dont il va humer le nouveau gaz empoisonné qui porte dans ses veines les causes rapides de sa destruction, et le soir, quand la nuit tombe, il regagne sa demeure non pas comme les villageois des autres pays, en respirant joyeusement la bienfaisante fraîcheur du crépuscule, mais en aspirant par tous ses pores une brume fétide et délétère. C'est la condition inévitable de la triste terre qu'il habite; car le soleil, cet astre bienfaisant qui ranime la nature entière, accélérant la décomposition des matières végétales et animales qui recouvrent la surface boueuse des étangs, dégage de toutes parts des miasmes intoxicateurs, et la source de la vie devient pour lui une cause de mort. Aussi a-t-il déjà vieilli à trente ans; il est cassé et décrépit à quarante ou à cinquante. Sous l'action de ces influences morbides, la population se serait éteinte depuis long-

(1) *Statistique générale de la France, département de l'Ain*, par M. Bossi, préfet, p. 290-292.

temps, si elle n'était renouvelée par une immigration continuelle.

La nature physique s'est, elle aussi, insensiblement dégradée. Rien n'égalait, il y a quelques années, la morne physionomie des horizons et des tristes campagnes de la Dombes. Des bois, des étangs, entre les bois et étangs des clairières irrégulières et bizarrement déchiquetées, puis, dans les recoins des clairières, quelques vieilles maisons en bois, des prairies tour-à-tour arides et noyées, des champs cultivés dont l'argile blanche avait peine à nourrir un peu de seigle aux maigres et rares épis, des halliers de broussailles, des pâturages vêtus d'une herbe aiguë et dure, parsemés çà et là de genêts, de bruyères et de touffes de houx rabougris et, comme caractère distinctif et presque seul agrément du paysage, de blanches et tortueuses colonnes de bouleaux au pâle et tremblant feuillage, puis quelques bœufs, quelques vaches de petite taille errant à travers les terres et les prés, ou traçant péniblement un sillon, des chevaux aux formes osseuses et à la forte encolure, seuls êtres vigoureux de ce climat désolé, tirant paisiblement, le corps dans l'eau jusqu'au poitrail, l'herbe longue des marécages, des troupeaux d'oies apprivoisées, des oiseaux aquatiques de tout genre rasant la surface des étangs avec des cris aigus, quelques animaux sauvages, des loups par exemple, dont les hurlements manquaient rarement de se faire entendre, à la tombée de la nuit, dans le fourré des taillis ou sur les chaussées désertes qui découpaient les marais: tel était encore, il n'y a pas trente

ans, l'aspect général du pays. L'introduction de la chaux dans la culture, le percement de nombreuses voies de communication, le desséchement de quelques étangs ont commencé à y introduire un peu de vie; mais que de maux restent encore à guérir, que de progrès à faire!

Le côté moral et religieux n'est guère plus séduisant que le côté physique. Sous ce double rapport, l'extrême misère, quand elle est involontaire et continue, engendre une sorte de torpeur; toutes les facultés intellectuelles s'affaissent sous l'inexorable poids des besoins et des douleurs de la vie; les horizons supérieurs s'obscurcissent; l'âme ne voit et ne sent plus rien au-delà des souffrances et des appétits grossiers du corps; l'homme tout entier s'abrutit. Le christianisme a compris ce danger; car s'il cherche à dégager les hommes de l'abus des jouissances qui détournent l'âme de Dieu, il ne néglige rien pour combler les abîmes de la souffrance matérielle qui l'empêchent de le voir. L'habitant de la Dombes n'a que trop été réduit à ce dernier et malheureux état. Enervé par son climat, il manque d'énergie morale et tombe dans un accablement funeste, seul capable de lui faire supporter les maux nombreux auxquels il est en proie et lui ôtant jusqu'au désir de rien entreprendre pour s'y soustraire. Il devient insensible à tout ce qui l'entoure; les liens de la famille sont pour lui sans douceur. La religion qui pourrait le consoler, rafraîchir son cœur, relever son esprit, rasséréner sa vie tout entière, il ne la comprend pas; elle n'a pour lui que des formules matérielles et il la tourne

facilement en superstition. Ce qui aggrave cette situation, c'est que chaque paroisse ne se compose guère que d'une population nomade continuellement renouvelée (1) et par là même ne donnant presque aucune prise à l'instruction religieuse et au zèle sacerdotal. Croirait-on, si l'on ignorait le nom et le misérable sort de la Dombes, que nous traçons le portrait d'une population française vivant en plein XIXe siècle, aux portes de Lyon?

De si grands maux devaient attirer les regards et provoquer des tentatives d'amélioration physique, morale et religieuse. Il faut le dire, à la louange de notre siècle, elles se sont succédées avec une persévérance que rien n'a pu lasser et si le succès n'a pas toujours répondu aux intentions et aux efforts, les résultats obtenus sont déjà considérables, et ils ont commencé à laisser entrevoir, dans un prochain avenir, la cessation d'un état de choses dont l'humanité a eu tant à gémir.

Il n'entre pas dans le cadre étroit de cette Notice de résumer tout ce qui a été fait ou entrepris pour la

(1) « Il semblerait, dit M. l'ingénieur Dubost, que la population de la Dombes, au lieu d'augmenter, dût rapidement disparaître du sol. Il en eût été certainement ainsi depuis longtemps sans les immigrations des populations voisines. La Dombes a jusqu'ici dévoré ses habitants, et si sa population n'a pas intégralement disparu, si elle s'accroit même aujourd'hui, elle n'a pu arriver à se maintenir et à s'accroître qu'à la condition de jeter en pâture à son climat un contingent de victimes emprunté aux populations mieux favorisées qu'elle. » *Etudes agricoles sur la Dombes*, par M. Dubost, p. 55.

transformation matérielle de la Dombes, depuis un décret de la Convention demeuré à l'état de lettre morte jusqu'à l'établissement de ce chemin de fer qui, étant aujourd'hui en pleine voie d'exécution, ne tardera pas à porter la vie au cœur même du pays. Nous n'avons à nous occuper, ici, que de l'amélioration morale et religieuse. Mais il importe de le remarquer; elle était, dans les Dombes, inséparable de la première, puisque l'excès de la misère et de la souffrance y était la cause principale et incessamment active de l'énervation et de l'affaissement des âmes et de cette indifférence meurtrière qui les rendait insensibles à toutes les choses de Dieu. Les hommes religieux et les évêques de Belley en particulier, l'avaient parfaitement compris. A d'autres époques, l'Eglise n'aurait attendu aucune initiative venant d'ailleurs que d'elle-même; elle se serait mise résolument à l'œuvre; elle aurait transformé le sol et ses habitants, la nature et les âmes. A la suite des grandes invasions des Barbares, la plupart des contrées de l'Europe étaient dans un état bien plus désespéré que ne l'est la Dombes de nos jours. Les forêts et les marécages avaient envahi d'immenses territoires; les hommes avaient cédé la place aux animaux sauvages; les ressources manquaient pour le défrichement; les moines se mirent à l'œuvre et deux siècles ne s'étaient pas écoulés que déjà l'Europe presqu'entière s'était couverte de riches cultures, de villes, de villages, de fermes éparses dans les campagnes, et surtout d'abbayes et de monastères, centres de vie et d'activité matérielle et religieuse. Mais au-

jourd'hui l'Eglise, dépouillée et mise aux entraves par une législation ombrageuse, n'est que trop souvent réduite à l'impuissance. Et néanmoins elle n'a pas pu se résigner à pleurer en silence sur un si pitoyable état. L'une des plus vives préoccupations de Mgr Devie, de ce grand et saint évêque, qui a laissé, dans notre pays, d'impérissables souvenirs, était de venir en aide à ces populations malheureuses. Le besoin le plus urgent lui parut être, avec raison, de placer d'excellents prêtres à la tête des paroisses. L'accomplissement de ce pieux dessein n'était pas sans difficulté. La Dombes était, à juste titre, redoutée du clergé, moins encore à cause de son insalubrité que pour son apathie religieuse. Il eut le secret de susciter cent dévouements obscurs et, ce qui était plus difficile, de maintenir en ces hommes qu'il jetait en pâture à la fièvre et à des découragements presque inévitables, la patience et la continuité d'une abnégation trop souvent stérile en résultats. Il applaudit à toutes les mesures qui furent prises pour l'assainissement de la contrée, à tous les projets qui eurent cours; il les fortifia de son patronage; il les assista de ses conseils. Son clergé tout entier entrait dans ses vues et suivait avec émotion tous les essais d'amélioration et de progrès. L'Evêque y voulut prendre part. Il essaya de fonder, dans l'une des paroisses les plus malsaines, un établissement agricole, espèce de ferme-modèle (1), où l'on devait recueillir des enfants et des jeunes gens, orphelins pour la plu-

(1) La *Maison Blanche*, sur la commune de Dompierre.

part et, en les élevant chrétiennement, les former à la culture intelligente d'un sol insalubre et désolé. On se proposait de les répandre, plus tard, comme domestiques habiles, honnêtes et religieux, dans tous les lieux d'alentour. L'œuvre échoua faute de ressources et peut-être parce qu'il ne fut pas possible de lui donner cette direction pratique qui demande des hommes d'une aptitude particulière et d'une vocation spéciale.

Appelé par Mgr Devie lui-même à la succession de l'évêché de Belley, Mgr Chalandon hérita de son affection pour la Dombes. Tout se perdait néanmoins en vagues et inexécutables projets, lorsque la Providence intervint de deux côtés divers par ces petits événements inaperçus qui sont des germes féconds d'avenir. Nous touchons ici à l'une de ces interventions divines où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou de la petitesses des moyens mis en action, ou de la grandeur des résultats.

Un jour arriva, à l'évêché de Belley, un religieux trappiste de l'abbaye de Sept-Fonds qui quêtait pour quelque besoin de son monastère. Il fut reçu à cœur ouvert par l'Evêque. Il y eut toujours une attraction secrète entre les chefs de la hiérarchie catholique et les enfants du cloître, héroïques sectateurs de la perfection évangélique. Des conversations s'engagèrent; de part et d'autre on parla avec amour des disciples de Saint-Bernard, des derniers enfants de Saint-Benoit. Il fut question de leur vie ascétique et mortifiée et aussi de leur industrie agricole et des résultats matériels qui en sont la conséquence. Dans d'intéressantes narrations

vingt fois interrompues par des exclamations d'admiration et de sympathie, la merveilleuse histoire de Sept-Fonds se déroula tout entière. Il y a quelque chose de si prodigieux dans la fondation et le développement des abbayes nouvelles! On y voit si bien le doigt de Dieu! A la fin, par une inspiration dont il ne sentait peut-être pas toute la portée, l'Evêque, se ressouvenant du malheureux pays de Dombes, demanda à l'humble moine : « N'y aurait-il pas possibilité d'avoir, pour une contrée infortunée de mon diocèse, des religieux de votre Ordre? » et il décrivit en termes émus l'état presque désespéré de la contrée et de la population. « Oui, répondit le moine sans hésiter; cette mission conviendrait à la nouvelle postérité de Cîteaux. » Cette parole demeura comme un trait dans l'âme de Mgr Chalandon. Un projet y prit naissance. Une abbaye de la Trappe dans les Dombes! Il y avait là, il faut en convenir, de quoi séduire un cœur d'évêque. Il en prévoyait toutes les conséquences matérielles, morales et religieuses. Il s'en ouvrit au premier magistrat du département, M. de Coëtlogon, et le trouva sympathique. On songea aux moyens d'exécution.

Sur ces entrefaites Mgr Chalandon fut transféré de l'évêché de Belley au siége métropolitain d'Aix. Tout semblait perdu. Mais le grain de blé avait été semé dans le sillon; il était destiné à germer. Mgr de Langalerie recueillit le double héritage de Mgr Chalandon et de Mgr Devie. L'idée de la fondation d'une Trappe en Dombes était dans l'air; il la soumit à un mûr examen et la jugea inexécutable. Il faut noter que d'après les

constitutions de Citeaux qui sont, aujourd'hui encore, la règle fondamentale de la Trappe, toute fondation nouvelle doit être entièrement établie aux frais des fondateurs et livrée habitable aux moines. Mgr de Langalerie jugeait, avec raison que, dans un diocèse comme le sien, il ne trouverait jamais les ressources nécessaires pour une pareille entreprise. Mais la Providence a d'autres vues que les vues circonspectes et prudentes de la sagesse humaine.

Au moment même où le bon Evêque avait tout laissé de côté et ne songeait plus à rien, il reçut la visite d'un chrétien fervent, propriétaire dans la Dombes et habitant lui-même, vers les rivages de la Saône, sur la lisière de cette insalubre contrée. C'était M. le comte de Montbrian dont on a dit, avec justesse, qu'il poussait « l'humilité et la modestie jusqu'à l'abnégation complète de sa personnalité (1). » Ces qualités sont rares et, par l'une de ces contradictions admirables qui ne se rencontrent qu'au sein du christianisme, elles s'unissent toujours à une puissante vie d'action. M. de Montbrian avait la situation de la Dombes sur le cœur. Il s'en épancha avec le nouvel Evêque et peignit, en traits de feu, l'état sanitaire et la désolante condition, au point de vue religieux, de cet infortuné pays. « A de si grands maux n'y aurait-il donc point de remède? » Chose étrange! Il ne savait rien des projets qui avaient

(1) *Eloge de M. de Montbrian*, prononcé le 1er octobre 1859, dans une séance de la société de Saint-Vincent-de-Paul, de Villefranche.

pris naissance dans l'Evêché de Belley et il parla de la fondation d'un abbaye de la Trappe. « Il fallait, disait-il, l'implanter au cœur même de la Dombes; elle y amènerait une transformation matérielle et morale. Commencez, Monseigneur, ajouta-t-il, je vous en conjure. Je mets 22,000 francs à votre disposition. » La générosité de l'offre fit moins d'impression sur l'esprit de l'Evêque que l'éloquence du cœur et les sentiments de foi qui respiraient dans les paroles de l'homme de bien et du chrétien fervent. Le dessein caressé un jour et puis abandonné lui revenait par une voie inattendue et avec de premiers éléments d'exécution. N'était-ce point la Providence qui frappait à sa porte? Il n'en douta plus lorsque, la conversation suivant son cours, M. de Montbrian l'eut assuré que la fondation d'un monastère de la Trappe en Dombes non seulement ne rencontrerait pas d'obstacle dans l'opinion publique mais serait vue avec faveur et que l'on pourrait compter, de la part des grands propriétaires de la contrée, sur autre chose que sur des sympathies stériles. Il fut convenu que l'on sonderait le terrain. M. de Montbrian se chargea des premières démarches. Ceci se passait dans les derniers mois de 1857.

Mais tandis que le projet d'un établissement de Trappistes en Dombes sortait ainsi de la vague région des désirs et entrait sans bruit dans la voie de l'exécution, il achevait, ailleurs, de se traiter plus haut par de saintes et puissantes négociations. C'est une petite, mais bien merveilleuse histoire que nous avons ici à raconter; elle imprime à l'œuvre, dont nous retraçons

l'origine, un cachet vraiment divin. Elle ferait sourire un libre penseur; mais nous n'écrivons pas pour les libres penseurs; ces pages sont pour les âmes chrétiennes et nous n'ignorons pas que ces pacifiques interventions du Ciel, obscures et lumineuses tout à la fois, les ravissent.

Un médecin de Lyon, dont il nous est interdit, à notre grand regret, de reproduire ici le nom, cheminait un jour, en compagnie d'un voiturier, entre Villars et Saint-André. C'était, croyons-nous, en 1847. Le père de ce médecin, chrétien des temps antiques et médecin lui-même à Lyon, avait acquis, depuis peu, une propriété au Plantay, dans le lieu le plus désolé et le plus marécageux des Dombes. Le fils y venait quelquefois et y passait quelques jours. Le voyage qui ouvre ce récit se rattachait à l'une de ces excursions. Chemin faisant, il se mit à causer familièrement avec son conducteur, habitant du pays. Il lui parla de religion; le pauvre homme n'y entendait rien; il aventura quelques mots sur Jésus-Christ et, comme il y avait dans la parole du médecin quelque chose de respectueux et de sympathiquement ému, le paysan fut étonné et demanda ce que c'était que Jésus-Christ, n'en ayant jamais ouï parler. Le chrétien eut l'âme navrée. Lorsqu'il séjournait au Plantay un poids inconnu s'appesantissait sur son cœur. Il lui semblait, à lui et à quelques amis, que leurs anges gardiens n'y étaient pas. La prière leur était difficile.

Or, il se trouvait, par l'une de ces circonstances fortuites en apparence, mais en réalité providentielles,

qui s'en allaient converger, comme à souhait, vers un but auquel elles paraissaient naturellement étrangères, il se trouvait, disons-nous, que le père de notre médecin était en relation intime avec les abbés de divers monastères de la Trappe, le Père Orsise, d'Aiguebelle, le Père Régis, de Staouëli. Une robe blanche venant d'Afrique, de la Drôme ou de Mortagne apparaissait parfois dans sa maison et un moine vénérable s'asseyait à sa table. Dans l'une de ces visites, le Père Orsise l'invita à venir faire une retraite à Aiguebelle. Il y passa dix jours et en rapporta deux statuettes de la Sainte-Vierge, grossières de forme, mais précieuses comme souvenir de cœur. Plus tard, quand son fils lui fit part des pénibles impressions qu'il avait éprouvées dans ses excursions en Dombes, il lui en remit une comme gage de protection. Installée avec respect dans une modeste chambre de l'habitation du Plantay, la statuette bénie, qui va se rattacher désormais au cours de notre récit, ne tarda pas à y faire naître des espérances inattendues.

Par une coïncidence singulière, l'une des terres du domaine du Plantay s'appelait la *Trappe*. Le père et le fils, le parcourant un jour, furent frappés de ce nom et ils se dirent : « Les Trappistes devraient bien venir reprendre possession d'un lieu qui semble leur avoir appartenu. » Jaillie d'une circonstance fortuite et d'un bon désir, cette parole n'était rien par elle-même; mais quand on est, surtout à son insu, dans un sillon divin, tout devient semence d'avenir. L'idée fut prise au sérieux et, l'instant d'après, elle fut portée à ge-

noux, devant la statuette et recommandée avec ferveur à cette Reine du Ciel qui donne son vocable à toutes les abbayes de la Trappe (1). En se relevant ils eurent le sentiment que quelque chose se préparait et, depuis lors, ils prièrent fréquemment la *petite Vierge* d'Aiguebelle d'amener auprès d'elle quelques-uns de ses enfants. On ne s'en tint pas là.

Par un autre *hasard*, le père et le fils visitaient fréquemment, en leur qualité de médecins, la communauté des Trappistines de Vaise. Ils firent part aux pieuses recluses de la pensée qui leur avait traversé l'esprit. Celles-ci l'accueillirent avec cette gravité monastique qui est accoutumée à discerner les voies de Dieu. Elles promirent de se mettre en prière et tinrent parole. Mais les prières, accompagnées de pénitences austères et de larmes, semblaient, malgré leur persévérance, se perdre sans résultat, et la lueur d'espérance qui s'était montrée se réduire à une vaine et chimérique illusion.

Le père mourut; les années s'écoulèrent; les religieuses ne se lassaient pas de prier; mais rien au dehors ne répondait à leurs longues sollicitations près de la bonté divine. Enfin, celui dont le nom faciliterait ici notre récit, avait presque oublié les divers épisodes du passé, lorsqu'un jour, à Lyon (c'était à la fin de 1857 ou au commencement de 1858), il vit entrer chez

(1) Toutes les abbayes de la Trappe sont sous le vocable de *Notre-Dame* : Notre-Dame-d'Aiguebelle, Notre-Dame-de-Staouëli, Notre-Dame-des-Dombes, etc.

lui, en compagnie d'un grand-vicaire, Mgr de Langalerie, qu'il ne connaissait pas. L'Evêque se rendait chez lui, à l'instigation sans doute de M. de Montbrian ; mais il ignorait complètement l'histoire que nous venons de raconter. « Je le reçus, dit le médecin dans une notice que nous avons sous les yeux, dans le cabinet de mon père, sur le fauteuil où il traita gratuitement les pauvres pendant près de vingt ans. Là, Monseigneur me dit qu'il avait l'intention d'établir des Trappistes dans son diocèse et qu'il consultait à cet effet les principaux propriétaires du pays. Il me demanda, par politesse, sachant que j'étais médecin, quelle localité me paraissait plus convenable pour une pareille fondation. « Monseigneur, lui répondis-je, mettez-la tout près de mon domaine; elle m'y offrira de bien précieux avantages. » La conversation ne se poursuivit pas.

On peut juger de l'étonnement du chrétien pour qui la Providence n'était pas un vain mot; il parla de son aventure aux Trappistines. Celles-ci ne manquèrent pas de lui faire remarquer que le doigt de Dieu était là et que les prières allaient enfin germer. Vers le même temps il eut le bonheur de placer à la tête de son exploitation des Dombes un homme d'intelligence et de cœur, type rare, en notre temps, du vrai père de famille et du chrétien courageux. Il s'appelait Guillebeau. Il ne tarda pas à devenir maire du Plantay. Nous le retrouverons plus loin; car sa nouvelle élection de domicile était, sans qu'il s'en doutât, un acheminement vers l'œuvre projetée par d'autres que par lui.

Nous pouvons reprendre maintenant le fil de notre récit.

Après l'entrevue qui avait ranimé le dessein de fonder une Trappe dans la Dombes, Mgr de Langalerie et M. de Montbrian ne se croisèrent pas les bras. Ils se mirent en relation avec les hommes qui pouvaient leur venir en aide et particulièrement avec les grands propriétaires résidant à Lyon et possédant des domaines en Dombes. M. de Montbrian déploya un zèle admirable. Les ouvertures furent accueillies avec quelques observations, avec quelques objections parfois, mais avec sympathie et promesse de concours. On arrivait ainsi à se convaincre, de jour en jour davantage, qu'il y avait possibilité de mener à bien l'entreprise. Cependant les mois s'écoulaient; on était à la fin de 1858 et l'on n'avait encore rien fait pour entrer positivement dans la voie d'exécution, sinon de commencer à sonder les Pères Trappistes pour s'assurer si l'on n'aurait pas, à la fin, à se briser chez eux contre un refus.

Notre médecin de Lyon, qui s'était associé à l'œuvre avec le cœur et la foi que nos lecteurs connaissent, s'était chargé de pressentir quelques abbés de sa connaissance, et en particulier Dom François Régis, ancien abbé de Staouëli et alors procureur-général de l'Ordre en cour de Rome. Les réponses, sans être positives, n'eurent rien de défavorable. De son côté, Mgr de Langalerie rencontrait, au sanctuaire de Notre-Dame de Verdelais, dans le diocèse de Bordeaux, son ancien diocèse et lieu de son origine, le révérend Père Gabriel, abbé d'Aiguebelle. Cette rencontre était fortuite. Dans

un voyage qu'il avait été obligé de faire pour la visite des abbayes de sa filiation, Dom Gabriel avait été prié de voir, en passant, la sœur de l'un de ses religieux, appelé à la Trappe par une vocation étrange et ayant encore dans le monde quelques liens à ménager, le marquis de La Douze, plus tard Père Augustin, autre personnage qui intervient ici inopinément dans notre récit et avec lequel nous ne tarderons pas à faire plus ample connaissance. L'Evêque profita de la présence du Père abbé d'Aiguebelle pour s'entretenir de son projet. « Cette fondation est nécessaire, lui dit-il en terminant, et je compte sur vous. — Monseigneur, répliqua Dom Gabriel, la chose n'est pas possible; nous ne sommes point en mesure et je viens de refuser à Mgr l'Evêque d'Agen qui sort d'ici pour le même motif. — Que Mgr d'Agen s'arrange; pour moi, il me la faut. Au surplus, je ne demande que des hommes; je donne tout le reste, des terres, une église, un monastère tout neuf et sur le plan que vous voudrez. Je ne vous veux que lorsque tout sera prêt à vous recevoir. — La tentation est bien forte, Monseigneur, il faut l'avouer; mais cela ne dépend pas de moi. Le consentement et l'approbation du Chapitre général sont nécessaires. C'est à l'assemblée générale des abbés que la demande doit être faite (1). » L'Evêque tint note de cette manière de procéder pour la mettre à exécution quand l'heure serait venue. Cet entretien avait lieu le 30 septembre

(1) Nous empruntons le récit de cette particularité aux *Annales d'Aiguebelle*, t. II, p. 377 et suiv.

1858, quelques jours avant la fête du Saint-Rosaire. Nous retrouverons plus loin des souvenirs de Notre-Dame de Verdelais et un mémorable anniversaire de l'entrevue qui venait d'avoir lieu presque au pied de son autel.

De retour dans son diocèse, Mgr de Langalerie s'occupa plus activement de la fondation. Les paroisses de la Dombes tombaient précisément, à cette époque, dans le plan de sa visite pastorale. C'était une bonne coïncidence. M. de Montbrian qui ne laissait échapper aucune occasion favorable résolut d'en profiter. Il pria l'Evêque d'accepter, pour un jour, l'hospitalité dans son château de Messimy, situé sur la lisière de la Dombes. « Ce serait un prétexte tout naturel pour réunir les grands propriétaires du pays; on proposerait une souscription; la parole chaleureuse et sympathique du premier pasteur ouvrirait les cœurs et les bourses; on organiserait un comité, on aviserait aux moyens d'exécution; on mettrait décidément l'œuvre en marche. » La proposition fut acceptée et la réunion projetée fixée au 6 décembre.

Le 4, Mgr de Langalerie pénétrait pour la première fois dans le cœur même de la Dombes. Il donnait la confirmation à Saint-Nizier-le-Désert. Lui-même avoue qu'il ne s'était pas encore senti si loin des gracieuses rives de la Gironde ou de la Dordogne. « Mon œil, nous écrit-il, ne s'était jamais arrêté sur un pareil spectacle dans une église. Les enfants que j'avais à confirmer portaient tous l'empreinte de la souffrance et de la fièvre; le reste de l'assistance n'avait pas un

meilleur air de santé; les teints étaient flétris, les yeux mornes et sans feu. La tête pleine de mon idée de fondation, je me disais : « Ce doit être dans cet endroit « malheureux; » mais le bon Dieu n'amena rien pour une acquisition. »

Ce fut sous l'impression de ce triste début que l'excellent Evêque arriva au château de Messimy; il y trouva rassemblés quelques-uns des propriétaires les plus riches, les plus influents et les plus religieux de la contrée. Sa parole se ressentit de l'émotion de son cœur. Séance tenante 54,000 francs furent souscrits. On pouvait songer, sans imprudence, à choisir le local et à acheter le terrain.

Trois jours après l'Evêque se dirigeait vers la paroisse du Plantay; c'était le jeudi 9 décembre, jour mémorable dans les annales du monastère de la Trappe de Notre-Dame-des-Dombes. Chaque pas qu'il faisait dans ce malheureux pays achevait de le navrer; une compassion douloureuse le gagnait de plus en plus et il ne cessait d'entendre au dedans de lui comme une voix qui le pressait d'achever son œuvre. Il était sous le poids de ces tristesses et de cette inspiration lorsqu'il vit venir à sa rencontre la procession du Plantay.

Le Curé le complimenta le premier; il eut des accents touchants et sut dire en termes émus les ravages qu'un climat dévorant faisait dans les corps et dans les âmes. L'Evêque avait des larmes dans les yeux; mais lorsque le Maire prit, à son tour, la parole, il n'y tint plus. « Jamais, nous a-t-il dit lui-même, je n'oublierai la rencontre de cette procession, le discours du bon Curé

et surtout celui du Maire. Ce magistrat était ce chrétien au cœur d'or dont le nom s'est déjà échappé de notre plume, M. Guillebeau. Il disait : « Nous avons beaucoup désiré votre arrivée parmi nous, Monseigneur, et nous avons grand besoin de vos bénédictions. D'un côté, c'est le corps qui est ici brisé, détruit par la fièvre; de l'autre, c'est l'indifférence qui engourdit les cœurs et désole les sanctuaires. Qui nous donnera un remède à ces maux? Qui nous procurera un foyer de chaleur, de lumière et de vie auquel nous puissions réchauffer, ranimer et nos membres et nos âmes? Mais vous voilà, Monseigneur, et vous allez étendre sur nous vos mains pleines des dons célestes. Puissent-elles aussi laisser tomber sur cette terre un germe de salut et de bénédiction. » La foi, le cœur, la forte éloquence respiraient dans ces paroles. Elles frappaient juste et fort, chose d'autant plus étonnante que celui qui les prononçait ignorait complètement ce qui s'était passé à la réunion de Messimy. « Mes larmes, nous écrit l'Evêque, répondirent au Maire autant que mes paroles. » La voix intérieure lui disait, mais cette fois sans hésitation et avec cette clarté qui écarte jusqu'à l'ombre du doute : « C'est ici. »

Pendant toute la cérémonie de la confirmation, la pensée de poser au Plantay son monastère de la Trappe ne le quitta pas; il la porta à l'autel et la versa dans le cœur de Celui qui mûrit et bénit les grands desseins. L'office divin achevé, il se rendit à la sacristie et là, tirant vivement le Curé à part : « Ne savez-vous rien, lui dit-il, de mes projets pour un établissement des Trappistes dans les Dombes? C'est ici, chez vous, qu'il

sera. Connaîtriez-vous, dans votre paroisse, 200 hectares de terrain à acheter? » Le Curé ne revenait pas de cette interpellation inattendue. Il se rappela que deux domaines étaient en vente et il en fit part à son Evêque.

Un repas suivit cet entretien; le Curé avait réuni à sa table les hommes les plus considérables de l'endroit, tous animés d'une foi véritable. L'Evêque avait l'âme trop pleine pour se taire sur le dessein qui l'obsédait. Tous applaudirent et de nouvelles générosités se montrèrent. La résolution fut prise de procéder, sans plus tarder, à l'exécution.

Le lendemain, le Curé partit pour Lyon, muni des pleins pouvoirs de l'Evêque et il acheta deux domaines d'une étendue de 160 hectares pour une somme relativement médiocre. La Providence s'en était mêlée. Nous ne dirons pas les détails de cette intervention qui ne feraient, ici, qu'allonger notre récit, sans rien ajouter à l'édification de nos lecteurs désormais familiarisés avec ces mystérieuses voies de la volonté divine.

L'endroit était choisi, l'acquisition était faite. Saint-Bernard, qui veut pour les moines de Citeaux des lieux humides et marécageux donnant prise à la culture et tenant la santé en échec afin de garder constamment l'âme éveillée vers Dieu, eût donné les mains à cette première opération. Des étangs, des bois, quelques terres mal cultivées, des horizons brumeux et dans le lointain, à l'Orient et à l'Occident, la silhouette de deux chaînes de montagne bleues se détachant sur un ciel gris, telle était la perspective. L'église romane du vil-

lage du Plantay, avec son clocher massif et à quelque distance de l'église une vieille tour ronde et crénelée, relique solide d'un prieuré du moyen-âge, centre, autrefois, d'une riche culture, accroupie aujourd'hui sur le bord d'un étang, donnent du ton et du genre au paysage et témoignent, chacune à leur manière, que la contrée n'a pas toujours été ce qu'on la voit actuellement. L'une de ces ondes de terrain, dont nous avons parlé dans notre description de la Dombes, forme une légère éminence au milieu de la propriété; elle fut choisie pour l'emplacement du monastère. C'était une dérogation aux règles de Citeaux, qui prescrivent aux moines de ne s'établir que dans le fond des vallées afin d'éviter les larges horizons qui dissipent la pensée et de n'avoir, pour les regards, d'ouverture que vers le ciel. Mais on ne connaissait pas encore ces délicatesses monastiques et il était, du reste, impossible de procéder autrement, à moins de s'établir dans l'eau.

On avait réuni des fonds pour payer l'acquisition du sol; mais il fallait construire : nouvelles et plus importantes dépenses. L'Evêque de Belley eut recours à son bras droit, M. de Montbrian; avec son concours un comité de souscription fut organisé à Lyon; une circulaire fut lancée dans le public. Elle provoquait la générosité en termes simples et avec une dignité remarquable. Les souscripteurs étaient divisés en deux catégories. Ceux qui donnaient 1,000 francs et au-dessus prenaient le titre de fondateurs; les autres participaient simplement à la bonne œuvre et acquéraient des droits aux prières des moines. Mgr de Langalerie se rendit à

Lyon à deux reprises différentes et, accompagné de l'un de ses vicaires-généraux et de deux membres du Comité, il visita les principaux propriétaires de la Dombes et leur tendit lui-même la sébile de l'aumône. Il est impossible de dire le mal que se donna, d'autre part, M. de Montbrian. Il avait obtenu qu'on n'ébruiterait pas le chiffre de sa souscription, que son nom même ne figurerait pas dans la liste des membres du Comité chargé de surveiller et de diriger l'entreprise, mais il ne cessa pas de donner l'impulsion, jusqu'au moment où, ayant la certitude de la réalisation de l'œuvre, « il s'effaça tout-à-fait de peur qu'on ne la personnifiât en lui (1). » Une si rare modestie est le trait le plus achevé de la perfection dans une âme chrétienne; mais aussi elle ne ressemble que trop souvent à ces couleurs auxquelles rien ne manque plus et qui indiquent la maturité d'un beau fruit. M. de Monbrian était mûr pour le ciel. A peine âgé de 40 ans, « il rendit son âme à Dieu, le 15 septembre 1859, dans le calme et la sérénité d'une foi qui avait été le culte de toute sa vie (2), » léguant à d'incomparables douleurs qu'il laissait sur la terre des souvenirs, des exemples et des espérances pleins tout à la fois d'une douloureuse joie et de fortes consolations.

La souscription marcha avec le plus heureux succès. Plus de 80 personnes s'inscrivirent avec le titre de fon-

(1) Eloge de M. de Montbrian à la conférence de Saint-Vincent de-Paul, de Villefranche, 1859.

(2) *Ibid.*

dateurs; il y en eut qui donnèrent, pour leur part, jusqu'à 15,000 francs. « Je place ici mon argent à gros intérêt, disait un homme de foi, pour en recueillir les bénéfices après ma mort. » Les Préfets qui se succédèrent dans l'administration du département furent on ne peut plus sympathiques; il en faut dire autant des députés; le Conseil général s'inscrivit pour 10,000 fr.; l'Empereur, non content de contribuer à l'excellente œuvre pour une somme assez forte, voulut bien permettre que son nom figurât à la tête de la liste des fondateurs; le clergé du diocèse de Belley se chargea de l'érection de l'église conventuelle! L'accueil fait à l'appel de l'Evêque et du Comité tint de l'enthousiasme. Plus de 300,000 francs furent réalisés.

Les ressources étant assurées pour l'exécution, il fallait faire entrer définitivement dans le projet les Pères Trappistes. Déjà, dans le courant de janvier 1859, la veille de la fête du saint nom de Jésus, Mgr de Langalerie avait visité Aiguebelle pour s'entendre avec le Père Abbé. Il fut reçu à l'hôtellerie par ce marquis de La Douze, déjà incidemment nommé dans ce récit et qui faisait, en ce temps là même, les derniers efforts pour achever de briser avec le monde. La Providence s'était, sans qu'il s'en doutât, servi de lui pour mettre en rapport, auprès du sanctuaire de Notre-Dame-de-Verdelais, l'Evêque de Belley et l'Abbé d'Aiguebelle. Elle devait s'en servir bientôt pour guider vers sa nouvelle demeure et gouverner la colonie monastique de Notre-Dame des Dombes. Il était loin alors de prévoir ce prochain avenir. Mgr de Langalerie trouva

à Aiguebelle la bonne volonté la plus encourageante; mais la décision était réservée au Chapitre général. Il lui écrivit, à cette fin, le 26 août de la même année. La lettre qui avait la forme et l'étendue d'un mémoire, résumait très-bien les motifs de la fondation; nos lecteurs les connaissent, c'est ce qui nous dispense de reproduire ici cette pièce (1).

Au XIIe siècle, on voyait fréquemment, vers le mois de septembre, époque de la réunion du Chapitre général de Cîteaux, des princes, des évêques, des seigneurs, se diriger à travers les provinces de la France, vers le lieu où siégeait l'illustre et vénérable assemblée et la conjurer, au nom de Dieu, de leur donner des moines pour leurs terres. « Ils avaient détaché un fief de leurs domaines, ils y avaient construit une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, rien ne manquerait, à leur arrivée, aux fils de Saint-Etienne et de Saint-Bernard; en échange de leurs prières, de leurs pénitences et de leurs bons exemples, ils trouveraient un monastère tout préparé et des revenus abondants; à peine s'apercevraient-ils de leur changement de demeure. » « L'on comprend difficilement, aujourd'hui, dit l'annaliste d'Aiguebelle, de pareils actes de générosité et l'on ne se doutait pas qu'on les verrait se reproduire en plein XIXe siècle. On se trompait (2). » La lettre de l'Evêque de Belley reportait le Chapitre gé-

(1) On peut, du reste, la voir dans les *Annales d'Aiguebelle*, t. II, p. 478.

(2) *Annales d'Aiguebelle*, t. II, p. 478 et suiv.

néral de la Trappe aux plus beaux jours de l'histoire de Cîteaux (1). Aussi en fut-il vivement touché. La demande fut accueillie et l'abbaye d'Aiguebelle, qui avait déjà enfanté Staouëli, Notre-Dame-des-Neiges, Notre-Dame-du-Désert, fut réservée à cette nouvelle maternité.

Un architecte d'un génie original et vraiment religieux, M. Bossan, fut chargé de préparer un plan. Afin de se bien pénétrer des exigences de la vie monastique et du symbolisme du cloître, il se rendit à Aiguebelle et y séjourna une semaine. Il y puisa d'heureuses inspirations. Sans s'écarter en rien des sévérités de l'architecture cistercienne, il sut donner à son œuvre de l'harmonie, de la chaleur, une physionomie propre et, en certaines parties, une grâce admirable. Les cloîtres surtout étaient un écrin du Moyen-Age. A défaut de pierres, dont manque le pays, des briques rouges devaient servir de matériaux. M. Bossan attendait de leur couleur, habilement découpée par quelques assises de pierre blanche, de la masse imposante des édifices, des lignes solennelles dont le long et austère profil devait être heureusement accentué par des corniches et des saillies anguleuses et par la pyramide à base quadrangulaire du clocher de la chapelle, un merveilleux effet dans un horizon et un paysage de

(1) Nous avons vu que c'était un point de la règle de Cîteaux de n'accepter de nouvelle abbaye que complètement fondée et livrée habitable. Aujourd'hui on n'est que trop souvent forcé de déroger, en partie du moins, à cette condition.

Dombes. Il ne se trompait pas. Nul genre d'architecture ne convenait mieux au pays. Nous en pouvons juger aujourd'hui. L'ensemble fait encore défaut; les constructions existantes n'embrassent que la moitié des bâtiments projetés et, cependant, quand on les contemple de loin, l'œil est ravi et si l'on va s'asseoir, solitaire, au coin d'un bois, à l'ombre d'un bouleau à la chevelure pendante, ou au milieu d'un pâturage, sous une touffe de genêts, la face tournée contre le monastère, avec un ciel brumeux sur la tête et autour de soi une morne et silencieuse campagne, on se croirait en face de l'un de ces grands châteaux rouges du Danemark ou de la Suède, aux formes vigoureuses et étrangement dessinées, qui s'harmonisent si bien avec la nature du Nord. A certains jours et à certaines saisons de l'année, l'illusion est complète. Que l'on lâche alors un peu la bride à l'imagination, qu'on la laisse insensiblement dériver vers le passé, les idées ne tardent pas à prendre un autre cours; on se croit transporté en plein Moyen-Age. La vieille Eglise romane est encore là avec la tour du prieuré; la cloche du monastère rompt le silence de la solitude; on entend les chants graves des moines; les frères à la robe grise et à la figure méditative brisent la glèbe des sillons. On est à six siècles de distance du monde actuel, de ses agitations, de sa fièvre de plaisir et de fortune et surtout de ses révoltes impies contre Dieu. On respire les parfums d'un autre âge et la vivifiante atmosphère de la foi.

Mais au point où nous en sommes de notre récit, tout cela n'existait encore qu'en germe. Il y eut de

longs retards, comme il arrive toujours dans les grandes entreprises. La première pierre de l'edifice ne fut posée que le 9 mars 1861. « Nous jetâmes dans les fondations, écrit Mgr de Langalerie, la première pelletée de béton après le prières d'usage. Que ce fut pauvre et modeste! nous étions seuls avec le Curé et le Maire; à peine y avait-il cinq ou six ouvriers. »

Il est rare que l'on entreprenne une grande construction dans des circonstances plus défavorables. Les matériaux étaient tirés de loin et faisaient souvent défaut; pendant la moitié de l'année l'humidité était un obstacle presque insurmontable; durant l'été, la fièvre dévorait les malheureux ouvriers dépourvus, du reste, dans cet insalubre désert, de logement sain et de nourriture substantielle. Les travaux marchèrent néanmoins plus rapidement qu'on n'avait lieu de l'espérer. De fréquentes apparitions de l'Evêque stimulaient le zèle et soutenaient les courages. La Providence lui avait ménagé un homme dont le concours lui fut alors de la plus grande utilité, M. Guillebeau, maire du Plantay. L'activité, le dévouement, l'intelligence qu'il déploya pendant trois ans sont au-dessus de tout éloge. A quoi bon en dire ici les détails? Tout est inscrit au livre de vie et dans les cœurs des moines.

Au milieu de l'été de 1863, l'œuvre était assez avancée pour que Mgr de Langalerie songeât sérieusement à l'installation de la colonie monastique. Dom Gabriel et le Père Augustin, désigné déjà pour être le prieur du futur monastère, furent invités à visiter les travaux. Ils ne purent s'empêcher de manifester des craintes

sur une prise de possession immédiate. « Rien n'était achevé; les cloîtres pendaient encore en masses interrompues et ouvertes à toutes les injures de l'air; les toits ne reposaient pas encore sur les murs, les carrelages n'étaient encore posés nulle part; l'habitation tout entière était une éponge imbibée d'eau; son humidité jointe à l'humidité habituelle de l'atmosphère ne pourrait guère manquer de devenir une cause funeste de maladie et peut-être de mort. » Ces raisons étaient graves, elles frappaient l'Evêque; mais il avait hâte d'en finir; il était à bout de ressources. Une chose le rassurait : il comptait sur la protection divine. Avant néanmoins de prendre une décision définitive, il demanda aux deux Pères de vouloir bien s'unir à lui pour faire une neuvaine à la *fondatrice* du monastère de Notre-Dame-des-Dombes. Grand fut l'étonnement de ceux-ci. Quelle était cette fondatrice? La scène se passait chez M. Guillebeau. L'Evêque fit apporter la statuette et en conta l'histoire. A la suite de ce récit les deux moines jugèrent eux-mêmes que rien n'était impossible. La neuvaine terminée, la détermination fut prise contrairement aux règles de la prudence humaine, mais avec cette foi à la Providence qui a droit d'attendre et qui opère des prodiges. Le jour d'installation fut fixé au dimanche du Rosaire, cinquième anniversaire de l'entrevue de Notre-Dame-de-Verdelais.

De retour à Aiguebelle, Dom Gabriel s'occupa, de concert avec le Père Augustin, de choisir les religieux de chœur et les frères qui devaient former la nouvelle famille monastique. Ici il n'avait plus le droit de com-

mander, mais celui seulement de proposer. Les Trappistes, comme autrefois les enfants de Saint-Benoît, s'attachent au monastère qui les recueille quand ils se dérobent aux tempêtes du monde (1). Il est pour eux comme la maison paternelle et le foyer domestique. Ils y doivent vivre et mourir et nul ne peut les en arracher sans leur consentement. Et néanmoins la voix du Père Abbé fut entendue; il n'eut qu'à désigner. Il en coûtait à ces cœurs de moines de se séparer de leurs frères; mais l'amour du sacrifice a sur eux un si grand empire!

Quatre frères furent détachés en avant-garde pour aller préparer les voies à la colonne émigrante. A peine arrivés, ils furent saisis par la fièvre. On le sut à Aiguebelle; mais nul ne se surprit à s'en effrayer. On est accoutumé, au monastère, à considérer d'un œil serein tous les maux de la vie.

Nous allons ici, pour un instant, laisser la parole à l'annaliste d'Aiguebelle; il va nous décrire une scène monastique qui s'est passée sous ses yeux. Le monde a besoin de connaître ces mystères du cloître.

« A l'époque fixée pour la prise de possession, le dimanche 4 octobre 1863, fête du Saint-Rosaire, le monastère n'était encore qu'à moitié construit. Néanmoins, le jeudi précédent les 42 religieux destinés à la fondation se disposent au départ. Après Sexte, ayant à leur tête le R. P. Augustin, leur nouveau prieur, ils

(1) D'après la règle de Saint-Benoît ils promettent la stabilité, *stabilitatem*.

s'avancent au milieu du chœur où, profondément inclinés, ils reçoivent la bénédiction des voyageurs. « Mes enfants, leur dit alors le R. P. Abbé, placé sur « les marches de l'autel, en tenant en main la croix « qui doit servir d'étendard à la troupe pélerine, mes « enfants, à ce moment solennel je vous rappellerai « seulement ces paroles du divin maître : *Confidite* « *ego vici mundum,* ayez confiance, j'ai vaincu le « monde. » Et partant de ce texte, il leur explique en peu de mots le but de la mission qu'ils vont remplir. « Eux aussi, comme les Apôtres, comme les premiers disciples de Saint-Benoît, ils sont envoyés en conquête; comme eux aussi, ils vaincront le monde avec les mêmes armes : la croix et la règle de notre saint Patriarche; avec la croix, c'est-à-dire par l'amour des souffrances, par l'amour de la perfection; avec la règle de Saint-Benoît, c'est-à-dire avec cette arme puissante qui a soumis l'Europe barbare, avec ce flambeau qui l'a illuminée des rayons de la science et de la foi, avec ce principe fécond qui l'a civilisée autant par la culture des terres que par celle des intelligences. Aux yeux du monde, ils partent dans un but tout humain, tout matériel; ils vont pour dessécher des étangs, pour assainir un pays, pour y faire fleurir l'agriculture. Sans doute avec l'aide de Dieu, avec le temps, la persévérance, ils feront tout cela. Mais aux yeux de la foi, dans la pensée de l'Eglise qui les envoie, leur mission est bien autrement élevée. Ce sont les vices dont ils vont dessécher la source par l'exemple d'un travail constant et opiniâtre; c'est la fièvre de l'indifférence et du sensua-

lisme qu'ils vont combattre par leur vie fervente et mortifiée; c'est la semence de toutes les vertus qu'ils vont jeter dans les cœurs par les modèles qu'ils en offriront et surtout par les prières qu'ils adresseront sans cesse au Ciel pour attirer sur les habitants de ces contrées désolées les bénédictions divines et le salut. »

« Dom Gabriel remet ensuite la croix entre les mains du R. P. Augustin qui la reçoit en la baisant, à genoux, et la procession se met en marche. Arrivé à la porte, le cortége s'arrête; il faut se dire adieu! Comment décrire cette scène de la séparation? La cour intérieure est pleine d'étrangers; au dehors les femmes remplissent l'avenue du monastère; le silence le plus religieux règne au sein de cette foule attendrie. La communauté est là sur deux rangs. Les pèlerins au milieu avec le R. P. Augustin, qui porte sa croix haute, embrassent tour-à-tour ceux qui restent. Les bouches sont muettes, les regards seuls sont éloquents. A chaque adieu l'émotion augmente; la douleur longtemps refoulée au fond du cœur, déborde enfin et se fait jour à travers des flots de larmes; les sanglots vainement comprimés s'échappent des poitrines et il nous fut donné de voir, spectacle admirable de la force des liens formés par la charité! deux frères étroitement embrassés, ne pouvoir s'arracher des bras l'un de l'autre et ne rompre leur étreinte qu'à la voix de l'obéissance et à l'appel de leurs compagnons. Enfin la porte se referme et la communauté profondément émue retourne à ses travaux, tandis que la bande voyageuse s'achemine avec courage vers une demeure inconnue, saluant d'un dernier regard le

vallon solitaire d'Aiguebelle, le toit domestique et ces lieux si tendrement aimés où chacun avait espéré mourir. » Ce récit, d'un témoin oculaire, confirme admirablement, par ses détails, ce que nous écrivions nous-même le lendemain de l'installation des Trappistes dans le monastère de Notre-Dame-des-Dombes : « Les adieux sont déchirants, la séparation douloureuse comme toutes les séparations de famille. L'on dit que plusieurs de ces cœurs virils et forts ont pleuré; ils s'aimaient, ils se sont quittés sans se rien dire; ils s'aimeront de loin comme de près et se retrouveront dans le ciel. »

Ici commence un merveilleux voyage, véritable odyssée religieuse, toute palpitante d'intérêt. Nous l'avons raconté sous l'impression du moment et le cœur encore tout plein du spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux. Nous demandons à nos lecteurs la permission de nous transcrire. Ce récit échappé à l'émotion du moment doit avoir une chaleur et une vie que nous ne retrouverions pas dans nos souvenirs.

« La colonie de Trappistes destinée à peupler le monastère de Notre-Dame-des-Dombes a quitté Aiguebelle dans la journée du jeudi 1er octobre. Composée de 42 religieux tant Pères que Frères, elle a à sa tête le vénérable Abbé d'Aiguebelle, qui, en sa qualité de Père spirituel, n'a voulu céder à aucun autre le privilége de conduire ses fils émigrants vers leur nouvelle patrie. L'Abbé de Staouëli, reconnaissable à sa barbe africaine et à l'énergique accentuation de ses traits, l'accompagne, ainsi que l'Abbé de Notre-Dame-du-Désert, à l'air ascé-

tique et mortifié, et le Prieur de Notre-Dame-des-Neiges, douce et sympathique figure. Le nouveau Prieur du futur monastère, le Père Augustin, autrefois marquis de la Douze, tient en ses mains cette croix de bois qui, pendant les rudes siècles du Moyen-Age, a présidé au défrichement de l'Europe. La croix de bois ouvrira la marche et s'avancera à la tête de la colonie jusqu'au terme du voyage.

« La première journée de chemin s'est faite à pied, par une pluie battante. Le soir venu, les religieux Trappistes ont rencontré un abri dans un couvent de leurs sœurs, les religieuses Trappistines de Maubec, à quelques kilomètres de Montélimart, comme autrefois saint Benoît chez sa sœur Scholastique. Ils s'y sont logés et séchés comme ils ont pu; ils étaient trempés jusqu'aux os. Grâce à la prévoyante charité des religieuses, ils ont trouvé du feu, un repas et cette couche austère où le Trappiste sait si bien dormir après une journée de fatigues. Le lendemain, le chemin de fer les a conduits à Lyon; à neuf heures ils étaient à Fourvière. Ils y ont chanté leurs offices, célébré la messe conventuelle, communié : nouveau et saisissant spectacle pour le sanctuaire de Marie, accoutumé cependant à tant de merveilles. De là, ils se sont rendus à Gorge-de-Loup, chez les Trappistines de Vaise où ils ont trouvé la même hospitalité généreuse que chez les sœurs de Maubec. Une touchante circonstance signale cette rencontre des fils et des filles de saint Benoît. L'heure de l'office est arrivée. Les religieuses se rendent au chœur dans l'intérieur de la clôture, les religieux dans l'église et ces

voix fraternelles et saintes, d'hommes et de femmes, chantent alternativement la psalmodie sacrée; c'est un concert du ciel.

« Par une inspiration qui ne pouvait venir que d'en haut, l'entrée des Trappistes dans le diocèse de Belley devait se faire par Ars. Il était bien naturel, en effet, que le pélerinage d'Ars et la trappe du Plantay fissent alliance sur le tombeau du saint curé. Les pieux voyageurs étaient attendus sur les 3 ou 4 heures du soir; les habitants de la paroisse, les pélerins s'étaient rendus processionnellement à leur rencontre. Ils n'arrivent pas; on apprend qu'à Lyon ils ont manqué le train qui doit les amener; ils n'arriveront que le soir. De Villefranche à Ars, toutes les paroisses qui bordent la route sont en émoi. Les voilà! voilà les Trappistes! Ils ont franchi la Saône! Toutes les cloches sonnent à la volée; les bords de la route se couvrent d'une foule avide de voir et de recueillir de saintes bénédictions. A Jassans, première paroisse qu'ils traversent, les religieux sont salués par le Curé comme des anges terrestres envoyés par Notre-Seigneur pour continuer dans le pays la vie de prière et de pénitence du grand serviteur de Dieu, M. Viannay. Cette première scène est touchante; elle se passe aux pieds d'une statue de la Sainte-Vierge, devant laquelle se fait entendre le chant du *Sub tuum* pour attirer sur la paroisse, sur son pasteur et sur les pélerins la protection de la Reine du ciel.

« Il est nuit; la pieuse colonie continue sa marche; elle est à Ars, la terre sainte, la terre des prodiges au XIX[e] siècle; tout le village est illuminé; la réception

est un triomphe. Le supérieur des missionnaires, M. Camelet, les reçoit à la porte de l'église. On connaît la chaleureuse éloquence de M. Camelet; il n'a failli en cette circonstance solennelle ni à l'ardeur de son caractère, ni à la beauté de sa mission. Les religieux entrent dans ce sanctuaire où s'est écoulée l'une des existences les plus miraculeuses du christianisme, et où il n'est guère possible de pénétrer sans éprouver un frissonnement de foi. Ils s'avancent lentement et profondément recueillis, et à mesure qu'ils passent, deux à deux, sur la tombe du saint curé, ils se prosternent, ils s'étendent tout de leur long, demandant chacun une bénédiction, personnelle pour eux-mêmes, générale pour leur œuvre, promettant intérieurement de mourir de plus en plus à eux-mêmes, de souffrir et de s'immoler pour Dieu; puis ils se relèvent et vont se ranger dans le chœur, où ils chantent Complies. Pendant tout leur voyage, ils n'ont rien retranché à leurs obligations habituelles de la prière monastique.

« Les Missionnaires d'Ars et les Frères de la Sainte-Famille leur donnent une hospitalité pleine de charmes: car la joie, la bonté, la gaieté la plus aimable, je ne sais quelle lumière attrayante et indéfinissable, rayonnent sur toutes ces figures et émanent de ces conversations de moines. Tous ceux qui en approchent, qui les voient, qui les entendent, ont le cœur et l'âme ravis.

« Au point du jour, les Trappistes sont de nouveau à l'église. Ils chantent Matines, les prêtres disent la messe; puis vient la messe conventuelle; tous les Frères communient. Le moment est arrivé de dire adieu à ce cher

sanctuaire d'Ars où les anges viennent de recueillir de si graves prières et d'inscrire au livre de vie de si fermes résolutions. Nous sommes au milieu de la matinée du samedi, veille de la fête du Saint-Rosaire. Il y a 5 ans, presque jour pour jour, que Mgr de Langalerie échangeait une première parole avec l'Abbé d'Aiguebelle sur la fondation d'un monastère de la Trappe dans la contrée malheureuse et insalubre des Dombes : cinq ans de difficultés inouïes, de succès inespérés; et voilà que l'œuvre touche à sa réalisation.

« Ici la scène change. Les habitants du Plantay et des paroisses voisines se sont rendus à Ars avec une vingtaine de voitures de toute espèce et de toute forme pour emmener leurs chers Trappistes. Ils les aimaient déjà sans les connaître; ils les ont vus, ils les aiment bien davantage. Ils s'attendaient à ne trouver que des figures sévères; ils ne rencontrent que des visages épanouis et des sourires; ils sont gagnés. Paysans, bourgeois, propriétaires, moines, prêtres et pèlerins qui les accompagnent, tout le monde part.

« Si le voyage de Villefranche à Ars a été un triomphe, que dire de cette longue procession à travers les Dombes depuis Ars jusqu'au Plantay? Toutes les paroisses limitrophes sont en fête, partout le son des cloches retentit, les habitants se pressent sur le passage de la caravane monacale; les curés prennent les mains des religieux, ils les baisent avec amour, ils demandent des bénédictions et des prières; pauvres curés! ils pleurent de joie; il leur semble que la double misère physique et morale contre laquelle ils luttent vainement va disparaître.

« Le pays que l'on traverse est riant d'abord et bien cultivé ; mais peu à peu le tableau s'assombrit ; on chemine entre les clairières des bois, sur les chaussées des étangs dont les eaux croupissent au soleil ; l'air est pesant, nébuleux, d'une transparence vaporeuse ; les habitants ont le teint hâve, flétri, ils paraissent sans vigueur et presque sans vie ; en automne la fièvre les dévore. Les Trappistes voient le sort qui les attend, mais, comme leurs fréres de Staouëli, ils sauront lutter et vaincre. Plusieurs sans doute resteront sur le champ de bataille ; mais qu'importe? il n'y a pas de victoire sans victimes.

« Ils arrivent au Plantay et mettent pied à terre ; leur première visite est pour Notre-Seigneur, dans l'église. Leur monastère est à 2 ou 3 kilomètres de là ; ils s'y rendent en procession. Quel spectacle! je ne l'oublierai jamais. Je les vois encore, ces Pères et ces Frères Trappistes, cheminant d'un pas lent et grave, surla chaussée des étangs, vers leur demeure inachevée ; on dirait de mystérieuses ombres qui flottent dans de larges robes blanches ou grises ; elles s'avancent en longues files ; la croix de bois les précède ; les bannières paroissiales leur montrent le chemin ; les arcs de triomphes champêtres leur souhaitent la bienvenue ; les nuages des jours précédents se sont dissipés ; le soleil leur fait la fête ; une foule nombreuse accourue de toutes parts les attend, les précède ou les suit ; un évêque qui ne peut contenir son émotion leur tend les bras comme un père. Le moment est solennel ; ils arrivent ; tout à coup j'entends de claires et douces voix qui chantent : « Je

« me suis réjoui à la parole qui m'a été dite; nous irons « dans la maison du Seigneur. » Ils entrent dans l'église; ils ont touché du pied l'asile qui doit abriter leur passagère vie et leur fournir leur tombeau; ils sont au terme de leur exode. Partis d'Aiguebelle, comme d'une ruche trop pleine, le nouvel essaim monastique est transvasé dans le couvent du Plantay. L'Evêque de Valence, du diocèse de qui ils dépendaient à Aiguebelle, devait être présent pour les livrer et les confier à leur nouveau pasteur, Mgr de Langalerie; il est en retard.

« Les Trappistes sont dans leur chapelle, œuvre du génie d'un architecte vraiment chrétien; elle est digne d'eux; elle porte la double empreinte de la grâce et de la sévérité, emblème du fils de Citeaux, toujours joyeux et toujours fort. A la suite des religieux, le peuple se précipite dans l'enceinte sacrée. Les offices du chœur commencent immédiatement; la règle est en vigueur. A nous hommes du monde, il faut des semaines et des mois pour nous installer; à eux, enfants du désert, quelques minutes suffisent. La gravité du chœur, la mâle sonorité de la psalmodie, les prostrations devant la Majesté divine, saisissent les spectateurs; la curiosité même fait place à une émotion profonde; on sent que l'on n'est plus cette fois en face de cette religiosité vague qui ne fait qu'effleurer l'épiderme des faibles chrétiens de nos jours, mais d'une religion qui va jusqu'à la moëlle des os, et qui tient l'homme tout entier. Les plus indifférents se sentent mal à l'aise, les tièdes réfléchissent sérieusement, les hommes religieux pleurent.

« La bénédiction des cloches qui doivent désormais sonner toutes les heures du travail et de la prière, suit l'office divin. L'abbé d'Aiguebelle accomplit le rite sacré de la liturgie; il ne parlera plus à ses chers fils qu'il va laisser dans leur désert; les cloches qu'il aura bénites seront comme le dernier et permanent écho de sa voix. Douce illusion! Quand leurs cloches tinteront, les moines du Plantay se souviendront d'Aiguebelle, ainsi qu'un fils exilé du foyer maternel.

« Il manquait une expression aux sentiments qui se pressaient dans tous les cœurs. Le P. Bauër, en religion P. Marie-Bernard, carme déchaussé, s'en est rendu l'interprête; il avait, plus que tout autre, des droits à cette touchante mission. Le fils du Carmel chrétien est un Israélite converti : merveilleuse et émouvante histoire; le nouveau Prieur du nouveau monastère a été son parrain au jour de son baptême; sa sœur a été sa marraine; quand il monte en chaire, tous deux sont là sous son regard; ces trois vies se sont intimement pénétrées : le Trappiste n'est pas étranger à la conversion du Juif; le Juif converti ne l'est pas, à son tour, à la vocation du Trappiste. Déjà, à la porte de l'église, ils se sont aperçus; j'ai remarqué, j'ai vu, j'ai compris leur réciproque et muet tressaillement aussitôt comprimé. Ces deux âmes n'avaient plus besoin de se parler, tout était dit.

« Le P. Bauër ne suit pas les sentiers de la prédication ordinaire. Son éloquence est dramatique, impétueuse, débordée par l'action et le sentiment; à la fin de son discours il a vivement impressionné son auditoire. Lui,

le P. Augustin étaient en scène et aussi les religieux Trappistes destinés peut-être à payer le volontaire tribut de la vie à un climat délétère. L'esprit du dévouement, du sacrifice chrétien, du martyre planait sur l'assemblée, et chacun en avait sous les yeux la vivante image. Ici l'orateur chrétien a paru hésiter comme accablé par un sinistre pressentiment; sa voix s'est attendrie, on aurait dit que son cœur allait se briser. Si celui qui l'a conduit par la main jusque dans le sanctuaire de la religion catholique, si cette âme si chère était la victime choisie par le Seigneur, s'est-il demandé, comme en monologue avec lui-même!... Je n'oublierai jamais les accents de cette voix; c'était David pleurant sur Jonathas ou plutôt une mère conjurant le Ciel de lui conserver son fils bien-aimé. Quels trésors de tendresse il y a dans ces cœurs solides et sous ces frocs de moine! On sent que leur affection n'est ni amollie, nidissipée comme la nôtre par mille contacts énervants et qu'ils aiment avec d'autant plus d'énergie qu'ils veillent sur leur amour avec plus de délicatesse et de pureté.

« Le discours achevé on a procédé à la bénédiction du couvent. Mgr l'Evêque de Valence était arrivé en ce moment. A lui est revenu l'honneur d'en accomplir les cérémonies. La journée s'est terminée par le retour des religieux à la chapelle. Après le chant des Complies, tous se sont prosternés la face contre terre pour demander pardon à Dieu des fautes commises pendant le voyage. Quels chrétiens, et comme ils comprennent quelle doit être la pureté de la vie! Une heure de plus de sommeil leur a été accordée pour les reposer des

fatigues du voyage. Le lendemain matin, à 3 heures, ils étaient à la chapelle et les voûtes du sanctuaire ont retenti des accents de cette prière nocturne qui ne se taira plus dans la solitude du Plantay.

« Ce jour là, dimanche et fête du Saint-Rosaire, le soleil s'est levé magnifique. Les pèlerins affluaient de toutes parts, de Lyon, de Bourg, de Trévoux, du Beaujolais, du Bas-Bugey; la population des Dombes arrivait par nombreuses escouades; les routes étaient sillonnées de voitures de toutes sortes depuis l'élégant équipage jusqu'à la plus humble charrette. On prétend que vers le milieu de la journée plus de 2,000 personnes se pressaient autour du couvent. On remarquait surtout une grande affluence de femmes.

« Ces flots d'étrangers en mouvement, les repas à travers les champs ou sur la lisière des bois, les voitures éparses, présentaient le spectacle le plus pittoresque.

« La foule était admise à circuler dans l'intérieur du monastère; car pendant ces deux jours, son enceinte a été ouverte à tous les visiteurs. C'est là, peut-être ce qui a le plus frappé tout le monde. La demeure des Trappistes, tout inachevée qu'elle soit, est déjà d'un singulier effet. L'architecture en est grandiose, originale, sévère, avec un cachet à part qui la distingue de tous nos autres édifices civils ou religieux; c'est une œuvre monumentale; voilà pour l'art; il y est grandement traité. Il n'en est pas de même de ce qu'on appelle aujourd'hui le confortable de la vie. Il en est totalement absent. Le dortoir commun où tous les religieux, sans

en excepter l'Abbé, vont chercher un peu de repos après une longue journée de fatigues, se compose de petites et étroites cases où, sur une planche, est étendu un matelas qu'une industrie, ingénieuse à multiplier les souffrances, a rendu dur comme du fer; un oreiller qui n'est pas plus doux, une couverture complètent cette austère couchette; c'est là que le religieux s'étend et dort tout habillé. Au refectoire, tout se réduit au plus strict nécessaire de la pauvreté la plus indigente; la vaisselle est de terre, le verre, la cueillère et la fourchette sont de bois. La nourriture consiste en une soupe épaisse, sans beurre, un plat de légume et un fruit. Il n'y a qu'un repas par jour véritablement destiné à apaïser la faim. Lorsque la règle n'oblige pas à jeûner rigoureusement, elle autorise une légère collation; elle se relâche un peu de sa sévérité pour les frères agriculteurs. L'habitation des Trappistes du Plantay est loin d'avoir reçu son dernier complément; ils s'en préoccupent; savez-vous pourquoi? C'est qu'ils craignent de se voir troublés dans leur solitude et dans la pratique de leur règle par les indiscrétions du public. Ne leur parlez pas de leur santé, ils ne s'en inquiètent pas. Il fait si bon mourir!

« Ce spectacle de l'intérieur d'un monastère excite parmi les visiteurs les impressions les plus diverses. Les uns sont touchés jusqu'aux larmes; d'autres sont étonnés et ne comprennent rien; d'autres, enfin, pour qui la foi n'a plus de lumières, se croient en face d'une incomparable folie. Et, pourtant, il est une chose qui les terrasse et les confond; c'est la figure des religieux.

Quel calme! quelle sérénité! quelle distinction et quelle intelligence dans tous ces traits! comme ils respirent la vie, la pensée, une forte et paisible énergie! Il n'est pas une de ces figures qui ne fût bien placée dans un tableau de maitre. Quelques-unes sont d'une ravissante beauté; toutes sans exception portent l'empreinte du bonheur.

« Pendant la messe, qui s'est dite à 9 heures, a eu lieu l'ordination d'un diacre et de deux prêtres engagés déjà dans l'ordre de Cîteaux. Je ne décrirai point cette belle cérémonie; on la connait; elle n'est pas autre pour des moines que pour des ecclésiastiques séculiers. Mais on comprend qu'elle empruntait ici, des hommes et de la circonstance, une physionomie à part. Les Ordinands étaient vivement pénétrés; mais rien de nerveux ni de fébrile dans leur piété; pas d'émotion apparente et agitée; pas de larmes; mais la ferme résolution d'un cœur qui se livre à Dieu dans la calme et persévérante volonté du sacrifice.

« A midi, une table préparée dans la salle du Chapitre a réuni les deux Evêques, M. le Préfet de l'Ain, M. le Sous-Préfet de Trévoux, M. Bodin, député, les membres de la Commission qui a présidé à l'établissement du monastère, quelques membres du clergé; les abbés et les prieurs, seuls d'entre les religieux, y ont pris part. Ils ont vivement intéressé par leurs manières distinguées et la supériorité de leur conversation. A la fin du repas, M. Valentin Smith leur a porté un toast en termes bien sentis et chaleureusement applaudis.

« Les vêpres ont été chantées à 2 heures par les Trap-

pistes; on ne se lassait pas d'entendre ces chants lents et solennels, ni de contempler ces figures profondément recueillies devant la Majesté divine.

« Les vêpres achevées, Mgr de Langalerie a pris la parole. Il a été merveilleusement inspiré; délicatesse de sentiments, reconnaissance admirablement exprimée, foi ardente, tressaillements de joie, épanchements du cœur; rien ne manquait à son discours. Que l'on me permette de ne pas déflorer par une froide analyse cette belle improvisation digne d'être imprimée. J'en détache seulement un trait. Avant de finir, l'excellent prélat s'est plu à saluer l'aurore d'une ère de prospérité pour les Dombes. D'autres avaient dit aux Trappistes . « Vous venez ici pour mourir. » Lui, il a écarté ce sinistre présage; il s'est souvenu qu'il était père et il a dit à ses enfants : « Vous venez pour opérer une résurrection « agricole, sanitaire, religieuse et... pour vivre. » Cette parole d'espérance a été un baume pour les cœurs. La bénédiction du Saint-Sacrement a clos la fête et la journée.

« Le soleil touchait à son déclin, la foule encore tout émue du spectacle inusité qu'elle avait eu sous les yeux s'est lentement écoulée, riche de bonnes pensées et de précieux souvenirs.

« Est-ce une fête du XIXe siècle, est-ce une fête du Moyen-Age que je viens de décrire? N'ai-je point accompagné une colonie de la Thébaïde émigrant vers un nouveau désert, ou le moine Augustin allant à la conquête de l'Angleterre, ou Bruno gravissant les sauvages escarpements de la Grande-Chartreuse, ou Bernard se

mettant en quête, avec quelques-uns des siens, d'une solitude inconnue? Vraiment c'est à croire à ces anachronismes. Etrange siècle que le nôtre! Le confrère de Saint-Vincent-de-Paul, qui apaise la douleur du pauvre avec le baume de la foi, coudoie le socialiste, qui aigrit ses plaies avec le fiel de la révolution; la religieuse de tous les ordres passe à côté de la femme libre; l'église et le couvent se dressent devant le théâtre et l'usine; le denier de Saint-Pierre répond à la spoliation du Pape; le Curé d'Ars, sa vie et ses miracles, à la négation du surnaturel, et le Trappiste, au matérialisme triomphant. Encore une fois, étrange siècle que le nôtre! Quelque dévoyé qu'il soit, il porte encore du vrai sang chrétien dans ses veines. Puisse ce sang, rajeuni par la prière et le sacrifice, lui rendre tout à fait la vie! Il ne faudrait pas beaucoup de germes comme celui qui vient d'être déposé au sein des Dombes pour opérer ce prodige. »

L'aménagement monastique se fit lentement et avec peine. Tout manquait. La charité des principaux propriétaires de la Dombes vint largement au secours des moines; ils furent traités comme les hôtes de la contrée et, dans tous les lieux d'alentour, on semblait se souvenir que nos pères avaient autrefois reçu, dans les monastères, l'hospitalité la plus généreuse. On acquittait la dette du passé. Mais le long hiver de 1864 fut rude à traverser. L'église, les cloîtres, les dortoirs même suintaient une humidité qui pénétrait jusqu'aux os. Il fallut se réfugier, pendant le jour, dans la salle du Chapitre, et pendant la nuit sous les combles des

toits. De cette manière on n'eut guère à souffrir que du froid. Il n'y eut point de malades. Déjà les défoncements du sol étaient commencés autour du monastère; le printemps leur imprima une activité surprenante. Tout se transformait comme par enchantement. Un immense jardin potager était créé, une vigne s'enracinait dans la terre, une forêt d'arbres fruitiers était plantée; les étangs ne perdaient pas seulement leurs eaux; d'habiles saignées, des travaux de nivellement, des chaulages et des fumures les préparaient à se couvrir de riches moissons. L'année n'était pas écoulée et déjà la propriété monastique n'était plus reconnaissable. Les santés se maintenaient. Seul, un moine plus faible que les autres, avait payé tribut à la nature, mais non point par suite de l'influence du climat. Avec cette joie qui s'allie toujours chez les moines aux tristesses de la séparation, on avait semé dans le cimetière une dépouille d'homme attendant l'immortalité. « Enfin, m'écrivait à ce sujet le P. Augustin, enfin notre fondation est faite; nous avons un mort à garder. » L'automne apporta la fièvre paludéenne; elle fut terrible. Mais l'épreuve a été traversée, comme les précédentes, avec une protection visible du ciel. La ruche monastique, pour nous servir de la vieille expression, si aimée des moines, se remplit de diligentes abeilles. Les vocations abondent. Déjà la main du nouveau Prieur s'est étendue pour bénir d'héroïques consécrations; son cœur s'est dilaté; il a enfanté des fils au Seigneur; sa paternité spirituelle est féconde et la colonie monastique devient une famille. D'autre part, la réputation du mo-

nastère du Plantay s'étend au loin; il est un lieu de pélerinage; les voyageurs affluent; l'édification se propage et la Dombes, qui entrevoit un meilleur avenir, est fière de ses nouveaux habitants.

ERRATA ET CORRECTIONS.

Page 27, ligne 14. *Lilugé;* lisez *Ligugé*. La même faute se retrouve à la page 145, ligne 23.

Page 57, dernière ligne : *Les Alamans, les Rhugiens, les Hérules, Romains, etc.* Mettre un point au lieu d'une virgule après Hérules.

Page 179, *Investiture par la mître et par la crosse.* Il faut mettre : *par l'anneau et par la crosse.*

Page 206, ce qui est dit de Saint-Albéric comme législateur de Cîteaux n'est pas exact. Il a introduit dans l'Ordre les Frères convers, a donné à ses moines l'habit blanc, a veillé à ce que l'on retranchât tout ce qui était contraire à la pureté de la règle de Saint-Benoit; mais il n'a laissé aucune loi écrite. La *Charte de charité* et les *Us* sont l'œuvre de Saint-Etienne. La Charte de charité ne fut rédigée qu'en 1119, dans un Chapitre général auquel assistait Saint-Bernard. Il faut modifier dans ce sens un passage de la page 215.

Page 213. L'abbé de Cîteaux n'avait qu'une surveillance générale sur toutes les abbayes de l'Ordre; il ne faisait la visite conventuelle que des abbayes de sa filiation directe. Modifier un passage de cette page dans ce sens.

Page 243. Les abbayes-mères ne furent jamais réduites canoniquement en Commende. Des réserves furent expressément faites à ce sujet par le Saint-Siége. Mais d'ambitieux

ministres ou de hauts personnages éludèrent fréquemment cette loi en se faisant *élire* comme *abbés* par les moines. Ainsi en fut-il, en France, de Richelieu et de Mazarin, par exemple, qui furent abbés de Citeaux, de Cluny, de Prémontré, etc. On pourrait citer beaucoup de faits de ce genre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre un passage de la page 245 et un autre de la page 247.

Page 248, ligne 4. *L'unité achevait de se résoudre;* lisez : *de se dissoudre.*

Page 334, ligne 9. *Mais cette voix familière et de tous nos jours;* lisez : *Cette voix familière et de tous les jours.*

Même page, ligne 13. *Affable dans ses manières austères dans ses mœurs;* lisez : *affable dans ses manières, austère dans ses mœurs.*

Page 368, ligne 25. *L'assouvissement de l'esprit;* lisez : *l'asservissement.*

Page 389, ligne 11. *En combattant pour la mortification;* lisez : *en combattant, par la mortification.*

Page 456, à la note au bas de la page on m'a fait dire : *Est-il besoin de prévenir nos lecteurs que nous sommes fort* BIEN *en droit de soutenir, en principe, la séparation de l'Eglise d'avec l'Etat.* C'est exactement le contraire de ce que j'avais dit, comme il est facile de s'en convaincre par le contexte. Il faut rétablir le texte ainsi : *Est-il besoin de prévenir nos lecteurs que nous sommes fort* LOIN *de soutenir, en principe, la séparation de l'Eglise d'avec l'Etat.* Cette grave erreur typographique a été corrigée à la main dans quelques exemplaires.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES MOINES D'ORIENT ET LES MOINES D'OCCIDENT.

CHAPITRE II.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ — PREMIÈRE ET DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE III.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ. — DEUXIÈME ÉPOQUE. (SUITE.)

s'éche'onnent d'abord sur les rivages du Danube et du Rhin. — Le solitaire Wulfiliac. — Saint-Grégoire-le-Grand. — Il forme le dessein de rendre au christianisme l'î'e d'Angleterre. — Le moine Augustin et ses compagnons.—Sages instructions de Saint-Grégoire. — Caractères de l'évangélisation monastique. — Conversion de l'Angleterre. — Ce dernier pays et l'Irlande devinrent deux pépinières de missionnaires monastiques. — Les moines Irlandais, à la suite de Saint-Colomban, se répandent dans le nord-est de la France, dans la Suisse, la Lombardie, etc. — Luxeuil, Saint-Gall, Bobbio. — Comment les moines Irlandais gagnent au christianisme le nord des Gaules, la Belgique, etc. — Ils pénètrent dans le pays des Frisons; Saint-Villebrod; Saint-Amand. — Les moines anglo-saxons entreprennent la conversion de la Germanie sous la direction de la papauté. — Saint-Boniface; sa vie, ses travaux. — Fondation du monastère de Fulbe. — Sainte-Lioba et ses religieuses pour l'éducation des filles. — Plan général adopté par les moines pour la conversion des peuples du Nord: i's ne procèdent pas par la prédication individuelle mais par de grands établissements; le résultat de cette méthode est de convertir les peuples par corps de nation, ce qui n'a plus eu lieu depuis eux. — Archevêché de Mayence. — — Martyre de Saint-Boniface. — Ses disciples achèvent la conversion des Saxons. — Après deux siècles d'apostolat la Germanie est gagnée au christianisme et cesse de peser sur la civilisation. — Les moines songent à convertir les peuples scandinaves; nécessité de cette entreprise. — Terribles invasions des *Hommes du nord*. — Monastère de la Nouvelle-Corbie. — Saint-Anschaire. — Il évangélise le Danemark et pénètre jusqu'en Suède. — Fondation de l'évêché de Brême. —Les moines envahissent la Suède, la Norwège, l'Irlande, le Groënland, etc. — Prodigieux travaux; conversion générale. — Les nations slaves sont attaquées par l'Ouest et par le Midi. — A l'ouest les moines latins pénètrent jusqu'aux extrémités de la Pologne et gagnent au christianisme les Slaves occidentaux. — Les Hongrois et leurs déprédations. — Conversion de la Hongrie. — Les moines grecs abordent par le midi les Slaves orientaux. — Saint-Cyrille et Saint-Méthodius. — Les Slaves orientaux glissent au schisme grec: pourquoi? Pages 85 à 130.

CHAPITRE IV.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ. — DEUXIÈME ÉPOQUE. (SUITE.)

II. *Les moines sauvent les lettres, les sciences et les arts.* — Observation importante sur l'essence de la vie monastique; la science n'y est pas un but, mais un moyen. — Préférence pour le travail des mains. — Place réservée à l'étude. — Pendant la première moitié du Ve siècle, les lettres florissent dans les monastères. — Décadence littéraire jusqu'au milieu du VIIIe. — Les lettres ne trouvent de refuge que dans les monastères. — Rome, l'Espagne, l'Irlande et l'île de Bretagne échappent mieux que les autres contrées aux ténèbres de l'ignorance; pourquoi? — Activité intellectuelle dans les monastères de ces pays. — Elle s'épanche sur la Gaule, grâce à la protection de Charlemagne. — Bède, Alcuin et, plus tard, Lanfranc, Saint-Anselme. — Etat intellectuel de la Gaule après l'invasion des Francs. — Les écoles publiques sont remplacées par les écoles épiscopales; celles-ci par les écoles monastiques. — Multiplication de ces dernières; elles instruisent non seulement les moines et les clercs, mais aussi les laïcs. — Matières qui y sont enseignées. — Au milieu du VIIIe siècle le savoir se ranime. — Ecrits divers; légendes. — Comment les moines secondent Charlemagne dans son entreprise de rénovation scientifique et littéraire. — Moines savants de cette époque. — Ecole du palais. — Les écoles monastiques deviennent très-florissantes. — Enumération des plus célèbres et des hommes distingués qu'elles produisent. — Histoire de Ratpert, Notker et Tutilon. — Les universités sortent des écoles monastiques. — Supériorité des moines et des religieux dans l'enseignement des sciences ecclésiastiques. — Résumé : les moines sauvent les sciences et les lettres sur tout le territoire de l'ancien empire romain et les portent au sein de la Germanie. — Etudes diverses. — La langue grecque; la langue latine. — Transformation de celle-ci. Elle donne naissance à la langue française et la marque de son empreinte. — Histoire :

CHAPITRE V.

LES MOINES D'OCCIDENT ET LEUR MISSION SOCIALE DANS LE PASSÉ.— TROISIÈME ÉPOQUE.

La prépondérance religieuse passe de leur côté, pour arriver, plus tard, aux Jésuites. Pages 204 à 234.

II. *Décadence* — Guerres funestes entre l'Angleterre et la France. — Dévastation des campagnes. — Pillage et ruine des monastères, première cause de relâchement. — Le grand schisme d'Occident, deuxième cause. — Affaiblissement graduel, mais pas de graves désordres, sinon à l'état exceptionnel. — Commencement de la *Commende*, troisième cause de la décadence, la plus grave de toutes. — Origine de la Commende; en quoi elle consiste — Sous que's prétextes elle s'établit définitivement au XV° siècle. – Ses vraies causes. — Impuissance de l'Eglise à l'extirper. — Résistances des moines. — Déplorables effets de la Commende. — On ne peut, sans injustice, les imputer à l'Institution monastique. — Quelles ont été la nature et l'étendue des désordres. — Préjugés à ce sujet. — Singulières aggravations dont les moines eux-mêmes sont la cause involontaire par leur franchise à signaler le relâchement. — Confusion trop souvent faite entre les fautes contre la perfection monastique et les crimes contre la loi divine. — Exemple à ce sujet — L'Étroite et la Commune Observance de Cîteaux. — Fâcheuses dissentions. — Accusations exagérées portées contre les *relâchés;* zèle imprudent. Dom Gervaise. — Faux jugements accrédités par lui contre les moines. — Combien facilement admis, même par les écrivains religieux. — Quel jugement historique faut-il porter sur la réalité des désordres monastiques. — Dans les derniers temps, oisiveté, vie inutile, et encore quelles exceptions ! — Les Trappistes; les Bénédictins de Saint-Maur. — La vie n'est jamais absente; ce qui le prouve, ce sont, à toutes les époques, les tentatives de réforme. — Détails à ce sujet. — Conclusions et résumé de cette première partie. Pages 234 à 271.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

RENAISSANCE DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES ET MONASTIQUES. — LES TRAPPISTES.

CHAPITRE III.

NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION DES ORDRES MONASTIQUES POUR LA RÉGÉNÉRATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE. — (SUITE.)

CHAPITRE IV.

NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION DES ORDRES MONASTIQUES POUR LA RÉGÉNÉRATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE. (SUITE.)

L'institution monastique considérée dans la vie extérieure et l'influence sociale directe des moines. — Trois sortes de besoins réclament, de nos jours, et nécessiteront, dans l'avenir, l'intervention sociale des moines : les besoins de l'Eglise, les besoins de la société civile, les besoins de l'intelligence humaine. Pages 446.

I. *Les besoins de l'Eglise.* — Crise par laquelle passe aujourd'hui le christianisme. — Combien l'intervention des religieux et des moines est nécessaire à l'Eglise pour la traverser. — Rôle spécial des moines. — La Providence semble les avoir préparés lentement à exercer une influence acceptée. — Sympathie qui entoure quelques-uns de leurs établissements. A quoi elle tient. — Les moines contribueraient à relever les caractères et à combattre deux plaies de l'époque : le servilisme et l'indépendance. — Ce qui arriverait, si les monastères donnaient, comme autrefois, des évêques à l'Eglise. — Rôle des moines dans l'éducation des jeunes clercs. — Combien ils contribueraient à un excellent recrutement du sacerdoce séculier. — Nécessité de leur intervention dans l'étude des hautes sciences ecclésiastiques. — Elles ne peuvent revivre, avec leur ancien éclat, que par eux. — Observations sur les études monastiques appliquées aux erreurs et aux besoins de ce temps. — Les moines, plus propres que d'autres, à écrire de vrais livres de piété; des vies des saints. — Dans quelle mesure ils pourraient intervenir dans la prédication. — Retraites monastiques pour les prêtres et les fidèles ; leur utilité; conditions qu'elles doivent réunir. — Rétablissement des missions monastiques pour les contrées infidèles ; détails pratiques à ce sujet Pages 446 à 480.

II. *Les besoins de la société civile* — En venant au secours de l'Eglise, les moines contribuent par là même au salut de la société civile. — — Bienfait spécial que celle-ci pourrait tenir d'eux ; la réconciliation

